

REINES LÉGITIMES

ET

REINES D'AVENTURE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

AMOUREUX ET GRANDS HOMMES. . . . . 1 vol.
ROMANS ET NOUVELLES. . . . . 1 vol.
LES SORCIÈRES BLONDES . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

A TRAVERS LE MONDE ET A TRAVERS LE COEUR . . . 1 vol.

Paris. Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, rue Garancière, 8.



Lebrun pinx

LE CIEL DES REINES

EMMANUEL DE LERNE

REINES LÉGITIMES

ET

REINES D'AVENTURE

PRÉCÉDÉES

D'UN DIALOGUE DES MORTES SUR LES VIVANTES

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLXVII

DIALOGUE

DES MORTES SUR LES VIVANTES.

La scène se passe sur le théâtre des nuées. On entend la musique des chœurs d'*Esther*, où vient çà et là l'écho d'*Orphée aux enfers*. Les femmes sont vêtues de robes d'azur étoilées.

NINON.

Mesdames, puisque nous sommes entre nous, si nous disions un peu de mal de notre prochain?

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Puisque nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, disons du mal de nous.

MADAME DE MONTESPAN.

Laissons faire cela aux hommes, — aux hommes de plume. — On m'a apporté ce matin par l'express un livre sérieux quoique nouveau, *Reines légitimes et Reines d'aventure*, où nous ne sommes pas couchées sur un lit de roses. Nous voilà exposées à visage découvert.

a

NINON.

Ce que c'est que d'avoir posé pour les tableaux historiques! On appartient éternellement aux curieux, aux indiscrets, aux hommes d'esprit, qui vous défigurent ou vous transfigurent.

MADAME DE MONTESPAN.

Écrire notre histoire, c'est dire du mal des femmes.

NINON.

Oui, l'histoire est tout émaillée des grâces féminines. Hérodiade se fit servir sur un plat d'argent la tête d'un apôtre pour ses menus plaisirs de la journée. Quand on apporta à Marc-Antoine la tête de Cicéron, toujours sur un plat d'argent, il la regarda fièrement et dit : Voilà l'éloquence. Mais sa femme prit la tête, la souffleta de la main et la souffleta des lèvres par les plus violentes imprécations; elle lui arracha la langue et y planta toute une forêt d'aiguilles avant d'avoir assouvi sa colère.

MADAME DE MAINTENON.

Triompher de la femme, c'est triompher du diable. Saint Augustin dit que le péché qu'elles commettent contre l'homme est plus grand que le sacrilége des Juifs faisant mourir le Fils de Dieu sur la croix; car les Juifs ne frappèrent que le corps de Jésus, tandis que celles-là damnent et tuent les âmes qu'il a voulu racheter.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

Aujourd'hui on compare la femme à la grue. Un sage de l'antiquité — car il est convenu qu'il n'y eut de

sages que dans l'antiquité — a comparé la femme à la poule — non pas à la poule aux œufs d'or; — elle cherche dans le fumier des passions de quoi assouvir sa faim. Tant qu'elle n'est que sur le fumier, elle garde quelque vertu primitive; mais mettez-la dans un champ de blé, ou plutôt ouvrez-lui la porte du grenier d'abondance : il ne lui faudra qu'une heure pour gâter et éparpiller un muid de blé avec ses pattes infernales, pour quelques grains qu'elle a voulu choisir à sa gourmandise. Et l'image est d'autant plus juste que la poule est la seule bête de la création qui digère l'or par la chaleur de son estomac; ainsi la femme est une mangeuse d'or.

MADAME DE MONTESPAN.

Celles qui ne mangent que la fortune des hommes sont dans leur droit; aussi Dieu pardonne à Madeleine à ses premières larmes de repentir; mais celles qui passent comme le tonnerre sans assouvir leur fureur amoureuse sont des louves acharnées. Parmi les plus féroces l'histoire en compte huit : la première est la femme de Putiphar, qui, ne pouvant triompher de Joseph, le fit emprisonner les fers aux pieds, les fers aux mains, sans doute pour qu'il lui fût impossible de se passionner pour une autre; la deuxième fut Phèdre, qui, ne pouvant vaincre Hippolyte à sa passion, l'accusa d'avoir attenté à son honneur et prépara le monologue de Racine. La troisième fut Antia, femme de Prœtus, qui, ne pouvant faire tomber Bellérophon dans ses bras, tomba dans les colères ho-

micides de Phèdre. La quatrième fut Philonome, qui, ne pouvant décider Thénis, fils de Cydnus, à boire dans sa coupe, l'accusa d'avoir presque souillé sa vertu, jusqu'à ce que le père le fit enclore dans un coffre pour qu'il fût jeté à la mer. La cinquième fut Hippolyte, femme du roi Acastus, qui joua la même comédie. La sixième fut Hippodamie, femme de Pélops, qui, ne pouvant séduire un charretier pendant que le roi était allé boire à la fontaine voisine, l'accusa jusqu'à ce qu'il fût jeté dans la mer. La septième fut cette Égyptienne insensée qui fit bannir Timasion parce qu'il s'était enfui de ses bras au lieu de s'y complaire. La huitième fut Fausta, fille du grand Constantin, qui joua le même jeu, mais celle-là mourut de la même mort que sa victime.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Voilà un joli tableau de la douceur et de la vertu des femmes! Selon vous, si la fosse de Daniel eût été peuplée de femmes, le Seigneur n'aurait pu apaiser ces bêtes féroces pour sauver son prophète.

MADAME DE MONTESPAN, *avec moquerie.*

Ce n'est pas l'histoire de ces reines-là que conte l'auteur des *Reines d'aventure*, c'est l'histoire des reines chrétiennes, des reines évangéliques, des reines en vertugadin comme notre très-chère amie la marquise de Maintenon.

MADAME DE MAINTENON, *avec dignité.*

Oui, j'ai été la Reine.

ODETTE DE CHAMPDIVERS.

Vous! la Reine? Vous n'avez jamais été femme.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai été la Reine et j'ai été la femme. Vous voilà bien, vous autres, qui n'avez eu ni le génie, ni la force, ni le caractère. Romanesques, toujours romanesques, encore romanesques! Pour moi, l'amour ne fut pas mon roman, parce que la femme dans l'amour ne triomphe que par sa défaite.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

La marquise a raison. Je ne voulais pas voir non plus un conquérant dans un amoureux. Que cherche l'amoureux? Ce n'est pas l'amour, c'est le triomphe. Aussi avec mes artifices j'avais de plus hautes visées.

AGNÈS SOREL.

Oui, vous abusiez d'un esprit fort sur un esprit faible. Mais la conclusion? Concini fut tué à coups de pistolet, et vous, vous fûtes brûlée en place de Grève.

DIANE DE POITIERS.

Il vaut encore mieux gouverner les cœurs que de gouverner les esprits.

NINON.

Tu ne comprends donc pas, ô sainte Françoise d'Aubigné, qu'il est aussi doux d'être vaincue que d'être triomphante? Victoire et défaite, cela veut dire bataille, et l'amour est une bataille.

MARGUERITE DE VALOIS.

Mesdames, le sablier marque quatre heures; c'est trop parler comme à l'hôtel de Rambouillet. Passons sur le balcon; c'est l'heure où ces dames et ces petites dames font voler la poussière de l'avenue de l'Impératrice. Catherine de Médicis, passez-moi vos lunettes.

NINON.

Pourquoi parles-tu de l'hôtel de Rambouillet? Il n'y a pas ici de précieuses ridicules. Aucune de nous, pas plus La Sablière que Gabrielle d'Estrées, n'est marquée au timbre du bel esprit.

MARGUERITE DE VALOIS.

Aucune de nous? Vous êtes quelque peu familière, ô Ninon! Quoique nous soyons au ciel, nous avons encore nos figures.

NINON.

Dieu me garde d'effacer la mienne! Après cela, ne jouons pas au dragon de vertu! Si on ne travaillait pas chez moi à la guirlande de Julie, on n'y dénouait pas non plus la ceinture de Vénus. Quand Ninon était courtisane, c'était la courtisane amoureuse.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Fermons notre bréviaire profane. Marguerite a raison : il y a aujourd'hui des courses à Longchamps, voyons la procession.

MADAME DE MONTESPAN.

Est-ce le soleil qui m'éblouit? C'est la fête des rousses! Fontanges serait plus à la mode que jamais. Qui donc est couché dans cette demi-daumont? Une marquise, sans doute?

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Une marquise? Vous ne savez donc rien des mœurs du siècle? C'est tout simplement une fille égarée à Londres qui s'est retrouvée à Paris.

MADAME DE MONTESPAN.

Et qui donc lui donne ses chevaux et ses cheveux?

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Elle ne sait pas qui. C'est le luxe effréné des filles. Il en est plus d'un qui s'est ruiné pour elle, quoiqu'elle soit toujours ruinée. On aime ses passions comme ses enfants, plus que soi-même. Quel est l'homme qui ne se refuse un fiacre et qui ne donne un carrosse à sa maîtresse?

DIANE DE POITIERS.

Ce cavalier qui caracole autour de cette daumont est un ambassadeur très-amoureux de sa femme et très-amoureux de sa maîtresse.

NINON.

Le mariage est la vie à deux, l'amour est le diable à quatre.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Pourquoi cette jeune princesse impose-t-elle la mode à Paris, comme si elle venait de Golconde? C' est le luxe effréné des femmes.

NINON.

C'est qu'elle est comme l'amour : un diable à quatre, quoiqu'elle ait fait du mariage la vie à deux. Elle règne et gouverne à Paris par le despotisme de l'esprit et de l'extravagance. Elle n'a peur de rien, parce qu'elle n'a pas peur d'elle-même. Ce n'est pas comme cette femme sentimentale qui se fait un masque de son parasol quand elle craint de montrer son cœur. Regardez bien : elle rougira et elle pâlira tour à tour quand va passer devant elle ce jeune aide de camp qui a été un héros à la guerre et qui est un mauvais soldat dans sa passion.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas sont aussi bêtes que les gens d'esprit : ils ne croient pas les femmes aussi — Ève — qu'elles sont.

ODETTE.

Je m'aperçois que l'empire n'est plus aux Parisiennes. Voyez dans tous ces carrosses ces Italiennes, ces Allemandes, ces Espagnoles et Américaines. L'Océan a jeté ses vagues jusque sur le bord du lac.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

C'est la force de Paris de faire des Parisiennes de toutes les figures du globe.

DIANE DE POITIERS.

Ah! voilà la belle des belles! Elle est descendue de son char de triomphe et marche au bord de l'eau dans la souveraineté de la queue de sa robe et de sa niaiserie héraldique.

MADAME DE MONTESPAN.

Oui, c'est une beauté accomplie. Mais les femmes qui, comme elle, ne soulèvent dans notre esprit que des points d'admiration, sont comme les tragédies de Racine — trop parfaites. — Les hommes aiment bien mieux celles qui soulèvent des points d'interrogation.

ODETTE.

Pourquoi se promène-t-elle seule?

GABRIELLE D'ESTRÉES.

C'est pour être deux. Depuis qu'elle a été chassée du paradis par Adam lui-même, cette Ève majestueuse siffle les airs du serpent.

NINON.

Ces deux beautés blondes qui ne se quittent pas plus que des Lesbiennes me rappellent notre jeunesse avec la Scarron, quand nous avions le même amoureux.

ODETTE.

Chut! L'ombre de Louis XIV écoute aux portes.

MADAME DE MONTESPAN.

Nous savons ce que nous sommes devenues; mais que deviendront-elles toutes ces femmes de cour, toutes ces comédiennes, toutes ces courtisanes, qui sont à cette heure en pleine mer sur le navire tout pavoisé de la jeunesse, avec les Amours à la proue, sur le pont et dans les cabines?

NINON.

Sait-on ce que deviennent les vieilles lunes? car la femme à la mode est comme la lune, elle se renouvelle tous les mois. Aussi, la femme à la mode a toujours je ne sais quoi de l'inconstance de la lune naissante et décroissante dans ses passions ou dans ses fantaisies, non pas seulement tous les mois, mais toutes les heures.

MADAME DE MAINTENON.

Toutes les femmes ne sont pas lunatiques. Combien qui sont des anges de douceur et de vertu, de grâce et de charité!

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Celui qui voudrait faire l'histoire des contradictions ferait l'histoire de la femme. En effet, la logique de la femme c'est d'être illogique; elle ne triomphe que par l'imprévu, elle n'est parfaite que par ses imperfections, elle n'est divine que parce qu'elle est humaine.

MADAME DE MAINTENON.

L'historien de la femme s'imaginerait peut-être la peindre d'un seul mot dans l'antiquité, en disant qu'elle fut une esclave. C'est la Briséis d'Achille pour

ne montrer qu'une figure; mais en face de Briséis, regardez Pénélope; n'a-t-elle pas toutes les grandeurs et toutes les vertus de la mère et de l'épouse? Les courtisanes et les odalisques ont toujours rampé sous des chaînes d'or; mais en face d'elles, combien de femmes qui ont toujours levé haut la tête, parce qu'une pensée du cœur habitait le front! combien d'hétaïres mêmes ont gardé jusque sous le servage de l'amour l'énergie de la vraie femme! combien qui n'ont subi l'esclavage que pour emprisonner les hommes dans leurs tyrannies! Jésus est venu, qui a pris trois femmes pour symboliser trois grandes idées : la Foi, l'Espérance et la Charité. Jésus, qui a pardonné à Madeleine, qui n'a pas détourné sa grâce de la femme adultère, a inscrit dans l'Évangile la charte de la femme, tout en lui donnant à la main cette belle fleur de spiritualisme qui parfume le cœur. Mais l'homme a repris ses droits, l'homme rude et sauvage des quinze premiers siècles chrétiens n'a pas voulu comprendre que celle qu'il appelait sa mère, sa femme ou sa fille, avait la même part que lui dans l'œuvre divine et humaine : il fut le maître, elle fut la servante. Au seizième siècle la femme reprend son droit, et elle le reprend par les armes les plus victorieuses, celles de la beauté, celles de l'esprit; à la cour, dans les châteaux, la femme règne ou gouverne. Naguère la salle à manger retentissait des chansons grossières ou des gais propos des chasseurs. On déserte bientôt la salle à manger pour le salon, où la femme a fondé son empire; la causerie triomphe de la chanson,

les gais propos deviennent propos galants; l'esprit si longtemps dédaigné a maintenant droit de cité. Ce n'est encore qu'un enfant gâté; mais tout à l'heure il parlera haut et fier. Entendez-vous le bruit qu'il fait chez Ninon de Lenclos? Madame de Montespan triomphe de mademoiselle de La Vallière, parce qu'elle a osé, comme son ami Lauzun, ouvrir ses mains pleines d'esprit à la cour de Louis XIV. Le dix-huitième siècle est le siècle des femmes; de madame de Parabère à madame Tallien ne voyez-vous pas d'ici tous ces dominateurs en jupon, — j'allais dire en cotillon. — Cotillon Ier, Cotillon II, Cotillon III, combien de cotillons célèbres!

NINON.

L'hôtel de Rambouillet n'est pas jugé. Molière n'y voyait que mademoiselle de Scudéry et Ménage. Il aurait dû reconnaître que si l'esprit français, cet écolier perpétuel, avait appris l'honneur à la représentation du *Cid*, la franchise du bien dire à l'école du *Misanthrope*, c'était dans le salon bleu de la belle Catherine de Vivonne, dans ce cercle tout royal, qu'il avait étudié la bienséance. Bayle, qui n'était pas précieux, la reconnaît de bonne grâce. Corneille, Bossuet, Voiture, Benserade, Condé, Sarrazin, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, madame de La Fayette, la duchesse de Longueville, toutes les belles, tous les illustres, s'y rencontraient. Fléchier, dans l'oraison funèbre de madame de Montausier, dit que c'était « une cour choisie, savante, sans orgueil, où l'esprit se purifiait, où

la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice »; Saint-Simon lui-même, dont l'esprit n'a vécu que du mal qu'il a dit, a reconnu que « c'était le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite. ».

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Molière est meilleur historien que Saint-Simon. Pourquoi ne dites-vous pas que mademoiselle de Scudéry était l'âme des beaux esprits, parce qu'on n'entrait chez elle que sous la figure d'Ibrahim ou d'Artamène, Amilcar ou Herminius, Cleodamus ou Oralise, Zénocrite ou Célérise, c'est-à-dire toutes les mascarades de ses romans?

MADAME DE MAINTENON.

Malgré les satires de Boileau et les railleries de la cour, mademoiselle de Scudéry sut garder le Parnasse chez elle jusqu'à sa mort. Elle mourut avec le dix-septième siècle, et il se trouva encore un courtisan de sa gloire passée pour écrire sur son tombeau : « Ci-gît la merveille du siècle de Louis le Grand. » Qui le croirait aujourd'hui? Elle a réuni autour d'elle, comme autant de points d'admiration, Fléchier, Pellisson, Conrart, Huet, Mascaron, Segrais, Bouhours, jusqu'à madame de Sévigné! jusqu'à moi-même! Toi, Ninon, tu continuas Montaigne et tu préparas Voltaire. Ce fut ton vrai péché. Ton esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes; l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de sa matière, et illuminés de son génie. Tu avais trois cercles très-variés :

au Marais, où tu fus galante avec le grand Condé et les autres ; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de tes débordements; enfin, au Marais encore, où tu sauvas le passé par la grâce de ton esprit, par tes amitiés sérieuses, par ton grand art de choisir ton monde et de donner le ton à la société polie du dix-septième siècle. Tu disputais ma royauté nocturne et souterraine. Le Roi s'inquiétait de ta parole hardie, car tu étais cette royauté nouvelle qui se nomme l'opinion publique. Tu as rédigé la première gazette.

NINON.

Et après nous, qui continuera l'histoire de la femme?

MADAME DE MAINTENON.

Après nous la fin du monde.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Où est donc madame de La Vallière?

ODETTE.

La Vallière n'est plus de ce monde. Que lui font les fêtes à Longchamps, les opéras de Gounod et les comédies d'Augier. Sa fête, son opéra et sa comédie, c'est toujours le roman de Fontainebleau et de Versailles. Elle s'est enfermée dans le passé comme dans un cloître; elle s'y enivre toujours de ses larmes.

NINON.

Mais ne voilà-t-il pas que Montespan pleure aussi!

MADAME DE MONTESPAN.

Oui, je pleure, parce que moi aussi je me souviens.

L'amour est un temple en ruines; on n'y cueille que les fleurs de la mort. Les Romains avaient raison de porter au temple de Vénus tout ce qu'il fallait pour les funérailles des trépassés, car rien ne consume plus rapidement la vie, — la vie de l'âme, — que la volupté.

MADAME DE MAINTENON.

Voilà pourquoi Pythagore, invité aux noces d'un ami qui épousait une femme trop belle, répondit qu'il avait à cœur d'assister à de pareilles funérailles de l'esprit. « Épouser une telle femme, poursuivit-il, c'est se coucher dans le monument funèbre. »

NINON.

Oui, oui, nous connaissons tous ces philosophes qui n'aiment la femme ni dans la vertu ni dans la volupté; ce sont des esprits timorés qui ont toujours peur du naufrage. Le mot célèbre de Démosthènes, *ego, tanti pœnitere, non amo*, est le mot d'un homme qui n'avait pas le sou, pour parler le français de Paris; car il ne fallait pas avoir mille drachmes dans sa poche pour ne pas acheter une heure d'amour à Laïs. Le bonheur n'est jamais trop cher.

ODETTE.

Voyez donc là-bas cette comédienne et cette duchesse qui se regardent du haut de leur dédain, plus ou moins théâtralement; elles portent pourtant des robes faites par la même couturière, comme elles-mêmes sont faites par la pareille nature.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Vous trouvez ces robes invraisemblables ; mais comment nous trouverait-on avec tous nos affiquets, houppes, retorteils, tresses furieuses, nœuds serpentins, plumes au vent, pendants d'oreilles, éventails marquetés, dentelles nuageuses, pierreries et carcans, cottes de livrée, masques symboliques, miroir au côté, et toutes les autres singeries que nous avions pour amorcer les hommes, et pour faire endiabler les femmes?

MADAME DE MAINTENON.

Impudicus habitus signum est adulterini cordis.

CATHERINE DE MÉDICIS.

La mode a toujours raison. M. de Buonaparte a très-bien dit : « Quand le Français est entre la crainte des gendarmes et celle du diable, il se décide pour le diable; mais quand il est entre le diable et la mode, il obéit à la mode. »

MADAME DE MONTESPAN.

Et pourtant c'est le peuple le plus spirituel de la terre — à ce qu'il dit.

NINON.

Oui, mais Montaigne a dit qu'à toute heure il faut lui désenseigner la sottise.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Ce n'est pas à Paris qu'on retrouvera les sages de la Grèce. Les sages? Je n'en ai jamais vu un seul, même en Grèce, excepté ce brave La Fontaine, qui était une bête.

ODETTE.

Et voilà pourquoi la femme la plus vaine et la plus folle triomphe toujours des plus graves et des plus spirituels.

NINON.

Mais ces « petits crevés » qui râlent au bord du lac, à pied ou à cheval, quelques-uns en carrosse, ne sont pas précisément les plus graves et les plus spirituels.

ODETTE.

Il paraît qu'ils ont leur moment. Ils font plus de mots que messieurs les quarante.

DIANE DE POITIERS.

La femme ensorcelle doucement les yeux et les cœurs ; elle a tant d'artifices pour venir à bout de ses desseins et jouer ses histoires, que ce serait attenter l'impossible que de les vouloir éviter, car sachant bien qu'elle est le siége de l'amour lascif, sa gloire est de se faire appeler maîtresse et d'entraver en ses filets les plus subtils et les plus rebelles du monde. Pausanias faisant le portrait de la déesse de l'amour, la représente de face, extrêmement belle, lui mettant sous le pied droit un lion, un lièvre, un oiseau, un poisson, et sous le pied gauche une tortue : le beau visage signifie que la femme, par les attraits de sa face, gagne à soi les Hercule, les Samson, les vrais lions ; les Sardanapale et Héliogabale, lièvres en faiblesse et sournoiserie ; les Adam et David, vrais oiseaux en

contemplation, les Salomon en science et sagesse, et même tous les autres hommes, exprimés par les poissons nageant en la mer de ce monde. Mais ce qui en est remarquable, Vénus avait une tortue sous le pied gauche, qui est le côté du cœur, pour montrer que comme cet animal elle vit encore le cœur arraché. Lisez les naturalistes. Ainsi la beauté périssable d'une femme a tant de pouvoir sur les esclaves de ses passions, qu'elle leur arrache le cœur pleins de vie et les charme de telle sorte que demeurant aveuglés, elle les expose à mille vanités et à mille misères. Dites-moi, je vous prie, que ne fera point un homme sensuel pour gagner les bonnes grâces de celle qu'il adore en son cœur? De notre temps, notre amoureux était plus ridicule qu'un « petit crevé ». Outre les singeries, les adorations, les idolâtries, les inquiétudes, il fallait qu'il sût les couleurs de sa dame pour s'en vêtir de soie; il fallait qu'il courût la bague aux tournois, qu'il se trouvât aux bals, aux danses, aux mascarades, qu'il donnât des aubades et qu'il mît les lettres du nom adoré partout entrelacées de jaune, de vert, de gris et de noir, sur les casaques, caparaçons et mandilles de ses laquais. Il fallait sonner le grelot quatre heures à la porte, conter ses doléances par la fenêtre nu-tête. Il fallait tout à propos se résoudre au combat contre son rival, lui donner de bonne grâce de l'épée dans le ventre, mépriser toutes les misères, offrir son sang et sa vie pour légitimer le sacrifice de sa flamme, et qui plus est la louer en ses yeux, en ses mains, en ses cheveux et en toutes ses

beautés, la qualifier du nom de déesse, de mignonne, de douce vie, de chère âme, de maîtresse, et de tant d'autres épithètes charmeresses et attrayantes mignardises, qu'il faudrait tout le miel de Psyché pour les nombrer. Mais que faisaient les bonnes dames durant cet exercice? Elles fomentaient les feux de l'amour par mille et mille inventions qu'elles savaient trouver. Les belles paroles, les protestations, les promesses, les serments, allaient en campagne; les bals, les fenêtres, les banquets, les portes, les grilles, les jalousies, les rues, les places et les églises mêmes, servaient pour prendre à la pipée les idolâtres de leurs mondanités : elles faisaient paraître un arsenal de regards, de gestes, d'actions, de contenances oisives et de cérémonies gnidiennes, pour mieux prendre leur monde et le réduire à l'esclavage. Depuis la création du monde la mode change, la femme ne change pas.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Et les hommes? C'est toujours la même sottise ornée, sans foi ni loi, disant comme mon amoureux : « Paris vaut bien une messe. » En vérité, il n'y avait pas de quoi faire *la Henriade.*

NINON.

Si les hommes ont débité tant de sottises contre les femmes, c'est pour masquer leur néant. Je lisais ce matin, dans un de leurs derniers livres, que M. de Marivaux, cet homme de tant d'esprit, conduisit sa fille au couvent pour qu'elle échappât aux naufrages

de la vie. Or mademoiselle de Marivaux qui était amoureuse et qui cachait son cœur à son père — ne devait-il pas voir cela, cet homme dont les comédies n'étaient pas tramées de fil blanc? — trouva le linceul en prenant le voile. Elle qui eût vécu de l'amour, elle mourut de la cellule. Et Marivaux ne vit rien. Le jour de la prise de voile il rencontra la Sylvia : « Vous pleurez, Marivaux? — Oui, je viens pourtant d'accomplir une bonne œuvre, j'ai sauvé ma fille des périls de ce monde : elle est vouée à Dieu! — Ah! Marivaux, ah! philosophe! — Oui, philosophe! Et de la bonne école. Encore quelques années de comédie, et vous soupirerez en passant devant la maison des filles de Dieu. — Il ne faut aller là que pour se repentir, » dit la Sylvia.

MADAME DE MAINTENON.

Ce qui était un mot profond. Et Marivaux ne l'aurait pas trouvé.

NINON.

Je ne sais pas un philosophe, les modernes comme les anciens, qui n'ait laissé des exemples de sa bêtise invraisemblable, c'est là qu'ils dépassent les autres hommes. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des anges. Aussi pendant vingt ans il mit aux pieds de mademoiselle de l'Espinasse son cœur, sa fortune, sa philosophie. Or quand elle partit pour l'éternité, elle lui tendit la main et lui dit ces paroles mémorables : « Mon ami, il y a vingt ans que vous m'adorez, il y a vingt ans que je vous trompe. » Elle le

nomma son exécuteur testamentaire; que trouva-t-il dans ses papiers? Une lettre à son amant — pas d'Alembert, — qui, *datée de tous les instants de ma vie,* renfermait cette ligne plus éloquente que toutes les éloquences amoureuses : *Je souffre, je vous aime et je vous attends.*

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Ce qui n'empêcha pas le pauvre philosophe d'aller pleurer sur la tombe de mademoiselle de l'Espinasse et de s'écrier en public : « Vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre et la douceur de mourir! »

ODETTE.

Il faut toujours des idoles à Paris; quelles sont donc les idoles d'aujourd'hui?

DIANE DE POITIERS.

Il paraît que la femme la plus adorée, la plus peinte, la plus sculptée, la plus gravée, c'est une morte : Marie-Antoinette. Tout le monde lui a bâti dans son cœur une petite chapelle expiatoire; c'est qu'on a reconnu un peu tard que son seul crime avait été d'être une femme sous la couronne de reine, crime qu'elle racheta si noblement en restant une Reine quand elle ne fut plus qu'une femme.

MARGUERITE DE VALOIS.

Oui, elle a laissé partout sa figure et sa marque. L'Impératrice des Français, qui sera la figure de la Charité au XIXe siècle, est tout entourée des meu-

bles de Marie-Antoinette, qui sont, il faut le dire, les plus adorables bijoux qu'on ait travaillés dans aucun temps. Vraies reliques royales. Mais toutes les princesses ne sont pas mortes. Combien qui sont l'inspiration, le charme et la grâce de leur temps! Il en est une qui sculpte avec le grand art des Italiens de la Renaissance; il en est une qui promène l'âme impériale et artiste de la Russie par tous les musées et tous les salons de l'Europe; il en est une qui le dimanche tient sa cour plénière, ayant encore, non pas des taches d'encre aux doigts, comme vous, Marguerite de Navarre, mais des taches de couleur sur sa blanche main, car elle peint comme un homme. Cette cour se compose de princes, de ministres, d'ambassadeurs, mais surtout de poëtes et d'artistes, car la princesse a compris que ce qui faisait la vie d'un siècle, c'étaient les œuvres de la plume, du pinceau, du ciseau et du crayon, c'étaient les poëmes de Lamartine et d'Hugo, les figures d'Ingres et de Delacroix, les marbres de Pradier et de Nieuwerkerke, les opéras d'Auber et de Gounod. Aussi c'est là, là seulement, et non dans les Académies, qu'on rencontre le Paris de l'histoire, la France qui marche, la tradition du passé, l'arche de l'avenir.

NINON.

As-tu fini ta phrase? Paris est encore ailleurs, il est dans quelque brasserie, où les ministres sans portefeuille débrouillent le chaos, où les écrivains sans journaux affilent leurs malices, où les philosophes sans

tribune travaillent leurs systèmes. Paris est partout, plus ou moins officiel; l'inconnu du matin sera la renommée du soir. C'est là le grand jeu de l'imprévu, le génie éclate à toute heure : le monde n'est pas à celui qui s'en va, n'est pas à celui qui est, il est à celui qui vient. Rappelez-vous ce petit Arouët à qui j'ai légué de quoi acheter des livres; n'est-il pas devenu le roi Voltaire? Rappelez-vous l'Encyclopédie; rappelez-vous la Révolution, cette orgie incommensurable du génie humain. Sous la République il naissait un roi à toute heure. Ne désespérez pas : la France est toujours en mal d'enfant — en mal d'enfant sublime.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

C'est le flux de la mer qui apporte des vagues et qui les engloutit; les plus hautes sont couronnées de lumière et jettent leurs grandes voix éperdues; mais c'est toujours beaucoup de bruit pour rien.

ODETTE.

Allons nous coucher, vous m'avez endormie avec toutes vos divagations chimériques.

NINON.

Il faut bien passer le temps; la parole a été donnée aux femmes pour parler et ne rien dire. Je vous conseille de vous taire et de m'écouter : je vais vous lire le livre nouveau de M. de Lerne : *Reines légitimes et Reines d'aventure*. Vous y êtes peintes en buste, de face ou de profil. Combien qui n'ont qu'un profil!

Soyez calmes devant la vérité. Son rayon est d'or : il montre le néant des vanités. Vous avez voulu être de la cour sans trembler devant la galerie railleuse des siècles. Soyez punies, belles orgueilleuses qui avez sacrifié les joies du cœur au tapage des fêtes royales. Dante a oublié de vous montrer votre place dans l'enfer, un trône ou un tabouret, où vous apparaîtrez pendant des millions d'heures séculaires dans l'ajustement des femmes de cour, sans une seconde de trêve, jouant toujours de l'éventail et du sourire.

MADAME DE MONTESPAN.

Ah ! si j'avais entrevu cet enfer, comme je me fusse réfugiée saintement dans l'amour de mon mari au haut de nos montagnes, près des neiges éternelles !

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE, *fermant l'Imitation de Jésus-Christ.*

Le prophète a raison : « C'est s'abîmer dans la mort que de se chercher soi-même ; sortir de soi-même pour aller à Dieu, c'est la vie. »

NINON.

Ainsi soit-il.

ARSÈNE HOUSSAYE.

REINES LÉGITIMES

ET

REINES D'AVENTURE

I.

CLOTILDE.

Au cinquième siècle, les débris épars de l'empire romain étaient livrés à l'idolâtrie et les peuplades barbares subjuguées par l'arianisme. Il n'existait pas encore dans le monde de royaume chrétien. Alors la France catholique naquit d'un acte de foi catholique sur le champ de bataille de Tolbiac et sur les fonts du baptême de Reims. Le jour donc où la France exista comme nation, elle exista comme nation catholique; et si jamais elle pouvait abjurer sa croyance, elle cesserait d'être nation et s'en irait mêler sa noble poussière à la poussière des peuples qui ne possèdent plus de nom que dans l'histoire.

Clovis fut le premier roi chrétien du pays des Francs, et Clotilde peut être appelée la marraine de la France.

Clotilde était fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, assassiné par son frère Gondebaud, qui avait fait périr également les trois fils de Chilpéric et n'avait épargné que Clotilde.

Elle était belle, grande, bien faite, douée d'un air noble et modeste, d'un cœur charitable et sensible pour les malheureux. Elle avait su, par un rare bonheur, se préserver des erreurs de l'arianisme, dont la cour de son oncle était infestée.

Clovis la choisit pour épouse et députa vers elle son confident Aurélien. Aurélien entreprenait là une mission difficile. Gondebaud, redoutant d'unir sa nièce à un guerrier fameux, qui tôt ou tard pourrait faire valoir les droits de sa femme sur la Bourgogne, avait donné l'ordre d'épier les moindres démarches de Clotilde et empêchait tout étranger de pénétrer auprès d'elle. Arrivé à la porte de la ville de Genève, Aurélien se déguisa en mendiant, plaça sur son dos une besace au bout d'un bâton, laissa sa suite dans le bois voisin et se dirigea vers l'église où chaque matin Clotilde avait l'habitude de faire l'aumône au sortir de la messe. « Il se mêla adroitement parmi les pauvres, et lorsque la princesse s'approcha de lui, il lui dit : « Maîtresse, j'ai une » grande nouvelle à t'annoncer, si tu veux me conduire » dans un lieu où je puisse te parler en secret. » Et quand ils furent seuls, Aurélien ajouta : « Clovis, roi

» des Francs, m'envoie vers toi; il désire t'épouser, » et, pour que tu me croies, voilà son anneau. — C'est » un grand honneur que je reçois ainsi, répondit Clo- » tilde, mais ton roi est païen et je suis chrétienne. » — Et si Dieu a résolu de le rendre chrétien par toi? » — Eh bien, je me donnerai à Clovis, pourvu que » Clovis se donne à Jésus-Christ. » Aurélien porta cette nouvelle à son maître et revint vers Gondebaud, qui n'osa pas refuser sa nièce au roi des Francs. Clotilde, selon l'usage, accepta le sou et le denier en signe de fiançailles, partit dans une *basterne,* et le mariage fut célébré en 493.

Clovis, que les historiens représentent comme le vrai type du héros barbare, était un guerrier dans la fleur de l'âge, ardent, brave, actif, cruel, possédant cet esprit de ruse et de perfidie sauvage considéré alors comme une marque de haute capacité. Il aima Clotilde d'une vive et persévérante affection. Mais vainement elle le conjurait d'abandonner le culte des idoles pour embrasser la religion du Christ; Clovis laissait à la Reine une entière liberté de croyance, néanmoins il refusait de céder à sa prière. Clotilde eut un fils et demanda au Roi de permettre qu'il fût baptisé. « Les dieux que vous adorez, lui dit-elle, ne sont rien, puisqu'ils ne peuvent se secourir eux-mêmes, ni secourir les autres; car ils sont de pierre, de bois ou de métal. Les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes et non de dieux, comme Saturne, qui, dit-on, pour ne pas être chassé du trône par son fils,

s'échappa par la fuite; comme Jupiter lui-même, souillé honteusement de tous les vices, qui a déshonoré tant de maris, outragé les femmes de sa propre famille, et qui n'a pu s'abstenir de concubinage avec sa propre sœur, puisqu'elle disait : Je suis la sœur et la femme de Jupiter. Qu'ont jamais pu Mars et Mercure? Ils possèdent plutôt la science de la magie qu'une puissance divine. Le Dieu qu'on doit adorer est celui qui, par sa parole, a tiré du néant le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues; qui a fait briller le soleil et a orné le ciel d'étoiles; qui a rempli les eaux de poissons, la terre d'animaux et les airs d'oiseaux; à l'ordre duquel la terre se couvre de plantes, les arbres de fruits et les vignes de raisins; dont la main a produit le genre humain; qui a donné enfin à l'homme son ouvrage avec toutes les créatures pour lui obéir et le servir. »

Clovis consentit au baptême de son fils; peu de jours après, ce fils mourut, et le Roi, irrité, accusa de sa mort le Dieu qu'adorait Clotilde. « Je rends grâces au puissant Créateur de toutes choses, répondit-elle, puisqu'il ne m'a pas jugée indigne de voir associé à son royaume l'enfant né de mon sein. Cette perte n'a pas affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que Dieu retire du monde quand ils sont encore dans les aubes, sont nourris de sa vue. »

Le second fils de Clotilde, appelé Clodomir, ayant également été baptisé, tomba malade, et Clovis s'écria « qu'il ne pouvait lui arriver autre chose que ce qui

était arrivé à son frère, c'est-à-dire qu'il mourrait bientôt, puisqu'il avait été baptisé au nom du Christ de Clotilde. » La Reine avait fait construire une chapelle dans son palais, et chaque matin elle y assistait à plusieurs messes offertes à Dieu pour la conversion du roi.

C'est là qu'elle courut s'agenouiller, et, du plus profond de son cœur : « Seigneur, dit-elle, je vous demande la vie de mon fils, et vous savez que c'est pour votre gloire que je vous la demande. » — Elle était encore en prières qu'on venait lui annoncer la guérison miraculeuse de son enfant.

Au moment de s'en aller combattre les Allemands, Clovis prit congé de la Reine, qu'il ne quittait jamais sans regrets. « Vous allez combattre, seigneur, lui dit Clotilde d'une voix douce, songez à vaincre; et pour cela, invoquez le Dieu des chrétiens. C'est le seul maître de l'univers. Il s'appelle le Dieu des armées. Souvenez-vous de la parole que je vous donne en son nom : si vous vous adressez à lui, rien ne pourra vous résister, et, les ennemis fussent-ils cent contre un, vous remporterez la victoire. »

Clovis attaqua les Allemands, qui venaient de franchir le Rhin malgré l'opposition des Francs chargés de la garde du fleuve, et qui, pour cette raison, étaient nommés *Ripuaires*. La bataille eut lieu à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, près de Cologne, le 25 décembre 496. Clovis voyant les siens prendre la fuite et sur le point d'être vaincus, « éleva les mains vers le ciel, et le cœur touché et fondant en larmes, il dit :

« Jésus-Christ, que Clotilde affirme être fils du Dieu » vivant, qui, dit-on, donnes des secours à ceux qui » sont en danger, et accordes la victoire à ceux qui » espèrent en toi, j'invoque avec dévotion la gloire de » ton secours. Si tu m'accordes la victoire sur mes » ennemis, et que je fasse l'épreuve de cette puissance » dont le peuple consacré à ton nom dit avoir reçu » tant de preuves, je croirai en toi et me ferai baptiser » en ton nom; car j'ai invoqué mes dieux, et, comme » je l'éprouve, ils se sont éloignés de mon secours, ce » qui me fait croire qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, » puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. Je » t'invoque donc; je désire croire en toi; seulement » que j'échappe à mes ennemis! »

Tel fut le discours de Clovis, selon Grégoire de Tours. D'après Olivier de la Marche, il parla ainsi : « Toy, en quoi ma femme croit, donne moy victoire, et me sois en aide; et je te promets de prendre le baptême et devenir chrétien et moi et ceux de mon royaume qui obéir me voudront. »

Aussitôt la déroute commence dans l'armée ennemie; les Allemands laissent leur roi mort sur le champ de bataille et se soumettent à Clovis en lui disant : « Nous te supplions de ne pas faire périr notre peuple, car nous sommes à toi, » et ils s'enrôlent en masse dans les troupes du roi franc, pour avoir leur part du butin des Gaules.

La joie de Clotilde en apprenant la résolution de son mari fut immense. Elle fit mander en secret Remi,

évêque de Reims, et le supplia d'instruire le Roi et de le préparer à recevoir le baptême. « Clovis voulut d'abord consulter ses guerriers. Il les rassembla, et avant qu'il eût parlé : « Pieux Roi, s'écrièrent-ils, nous » rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à » obéir au Dieu immortel que prêche saint Remi. »

La veille du jour de la Passion, fixé pour le baptême, Remi, après avoir chanté nocturne, se rend de grand matin dans la chambre du roi, « afin que, le trouvant frais et avant le commencement de toute affaire, il pût achever de le préparer à la cérémonie du lendemain. Clovis accourt au-devant du saint évêque. Le Roi, la Reine et le prélat passent dans la chapelle, avec quelques clercs, quelques domestiques et quelques amis. La chapelle tout à coup se remplit d'une lumière si brillante qu'elle effaçait l'éclat du soleil, et du milieu de cette lumière sortit une voix qui disait : — La paix soit avec vous! c'est moi, ne craignez rien et demeurez en mon amour. — La lumière disparut, mais il resta dans la chapelle une odeur d'une suavité ineffable. Le Roi, la Reine et les assistants se tenaient prosternés aux pieds du saint, resplendissant lui-même à l'extérieur, comme l'ancien législateur Moïse, par l'éclat de son visage, mais plus encore à l'intérieur par l'éclat de la lumière divine. Le prélat leur prédit ce qui doit arriver à eux et à leur postérité; il annonce que leurs descendants reculeront les limites du royaume, élèveront l'Église de Jésus-Christ et triompheront des nations étrangères, pourvu que, ne dégé-

nérant pas de la vertu, ils ne s'écartent jamais des voies du salut, ne s'engagent pas dans la route du péché et ne se laissent pas tomber dans les piéges de ces vices mortels qui renversent les empires et transportent la domination d'une nation à l'autre. » (Frodoard.)

Tout est prêt. Les portiques intérieurs de l'église de Reims, où le baptême doit avoir lieu, sont couverts de tapisseries peintes et de voiles blancs; le baptistère est rempli de baume et de parfums. Le cortége sort du palais; le clergé ouvre la marche portant les saints Évangiles, les croix et les bannières, et en chantant des hymnes et des cantiques. L'évêque vient ensuite conduisant le Roi par la main, puis la Reine avec une foule immense. Clovis, surpris à la vue de tant de solennité, demande à Remi si c'est là le royaume de Dieu qu'il lui a promis. « Non, répond l'évêque, mais c'est l'entrée de la route qui y conduit. » Dans la cathédrale les cierges sont allumés, « tout le temple est embaumé d'une odeur divine, et Dieu fait descendre sur les assistants une si grande grâce qu'ils se croient transportés au milieu des parfums du paradis. Le roi s'avance vers le baptistère pour se faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie passée. Mais la foule est si grande, que le prêtre qui porte le saint chrême est arrêté par la foule et ne peut arriver jusqu'aux saints fonts, en sorte que, par la permission du Seigneur, le chrême manquait. Alors Remi, les yeux au ciel, pria en silence

avec beaucoup de larmes; et une colombe, blanche comme la neige, descendit portant dans son bec une ampoule pleine de chrême envoyé du ciel. Une odeur délicieuse s'en exhala, enivrant les assistants d'un plaisir bien au-dessus de tout ce qu'ils avaient senti jusque-là. Le saint évêque prit l'ampoule, aspergea de chrême l'eau baptismale, et incontinent la colombe disparut. — Le Roi ayant reconnu la toute-puissance de Dieu dans la Trinité, fut plongé trois fois dans les eaux du baptême et fait chrétien au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et oint du saint chrême avec le signe de la croix. — Sicambre, baisse docilement la tête, lui dit le pontife, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. — Trois mille guerriers, un grand nombre de femmes, parmi lesquelles Aboflède et Landechilde, sœurs du Roi, suivirent son exemple. Aussi pouvons-nous croire que cette journée fut un jour de réjouissance dans les cieux pour les saints anges, comme les hommes dévots et fidèles en reçurent une grande joie sur la terre. »

Depuis lors la protection du ciel s'étendit d'une façon manifeste sur le nouveau roi chrétien. Une biche lui indiqua un gué dans la Vienne; une colonne de feu s'éleva sur la cathédrale de Poitiers pour le guider pendant la nuit. Il envoya consulter *les sorts* à Saint-Martin de Tours, et *les sorts* lui furent favorables; et saint Avitus, évêque de Vienne et sujet des Bourguignons ariens, n'hésitait pas à lui écrire : « Quand tu combats, c'est à nous qu'est la victoire. »

De son côté Clovis ne méconnut pas d'où lui venait le secours. Il défendit de piller les environs de Poitiers; près de Tours, il frappa de son épée un soldat qui enlevait du foin sur le territoire de cette ville consacrée par le tombeau de saint Martin. « Où est l'espoir de la » victoire, dit-il, si nous offensons saint Martin? » Il accorda à l'Église le droit le plus illimité d'asile et de protection; et, à une époque où la loi ne protégeait plus, c'était beaucoup de reconnaître le pouvoir d'un ordre qui prenait en main la tutelle et la défense des vaincus. Il fit également construire « sur une montagne de Paris, au milieu des arbres et des vignes, » l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée plus tard Sainte-Geneviève.

Devenu chrétien, Clovis n'en conserva pas moins dans son gouvernement et dans ses mœurs des habitudes de perfidie et de cruauté inhérentes à sa nature. Vers la fin de son règne surtout, il fit périr par la ruse, et sans en excepter un seul, les divers petits rois des Francs, et assura ainsi l'unité de l'armée barbare. Il tua même ses plus proches parents, et il étendit son royaume sur toutes les Gaules. Enfin, ayant un jour assemblé les siens, il parla ainsi : — « Malheureux que je suis, resté comme un voyageur parmi des étrangers, et qui n'ai plus de parents pour me secourir si l'adversité venait ! — Mais ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort, dit Grégoire de Tours, il ne parlait de la sorte que par hypocrisie, et pour découvrir s'il avait encore quelques parents, afin de les tuer. »

« Et toutes ces choses s'étant ainsi passées, Clovis mourut. » Il était âgé de quarante-cinq ans ; il en avait régné trente. — 511.

Clotilde éprouva une vive douleur à la mort du roi. « Clotilde, la très-vertueuse reine de France, aima moult Clovis son seigneur; et bien y avoit raison, car tous les historiens qui de lui font mention témoignent moult de bien avoir été en sa personne. » A la prière de la reine, Clovis diminua plus d'une fois les impôts; il accorda des grâces et soulagea les malheureux.

Les dernières années de Clotilde furent remplies de cruels chagrins. Clovis avait laissé quatre fils : Thierry, Clodomir, Clotaire et Childebert, qui s'étaient partagé l'empire de leur père. Childebert résidait à Paris, Clotaire à Soissons, Thierry à Reims et à Metz, et Clodomir à Orléans. Ce dernier ayant été tué dans un combat contre les Bourguignons, Clotilde recueillit les trois fils qu'il laissait orphelins. « Mais tandis que la reine Clotilde habitait Paris, Childebert, voyant que sa mère avait porté toute son affection sur les fils de Clodomir, conçut de l'envie, et craignant que, par la faveur de la Reine, ils n'eussent part au royaume, il envoya secrètement vers son frère le roi Clotaire, et lui fit dire : — Notre mère garde avec elle les fils de notre frère et veut leur donner le royaume ; il faut que tu viennes promptement à Paris, et que, réunis tous deux en conseil, nous déterminions ce que nous devons faire d'eux, savoir, si on leur coupera les cheveux, comme au reste du peuple, ou si, les ayant tués, nous partagerons éga-

lement entre nous le royaume de notre frère. — Fort réjoui de ces paroles, Clotaire vint à Paris. Childebert avait déjà répandu dans le peuple que les deux rois étaient d'accord pour élever ces enfants au trône. Ils envoyèrent donc, au nom de tous deux, à la Reine qui demeurait dans la même ville, et lui dirent : — Envoyez-nous les enfants, que nous les élevions au trône. — Elle, remplie de joie, et ne sachant pas leur artifice, après avoir fait boire et manger les enfants, les envoya en disant : — Je croirai n'avoir pas perdu mon fils, si je vous vois succéder à son royaume. — Les enfants allèrent, mais ils furent pris aussitôt et séparés de leurs serviteurs et de leurs nourriciers ; et on les enferma à part, d'un côté les serviteurs, et de l'autre les enfants. Alors Childebert et Clotaire envoyèrent à la Reine Arcadius, dont nous avons déjà parlé, portant des ciseaux et une épée nue. Quand il fut arrivé près de la Reine, il les lui montra, disant : — Tes fils, nos seigneurs, ô très-glorieuse Reine ! attendent que tu leur fasses savoir ta volonté sur la manière dont il faut traiter ces enfants : ordonne qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés. — Consternée à ce message, et en même temps émue d'une grande colère en voyant cette épée nue et ces ciseaux, elle se laissa transporter par son indignation, et ne sachant, dans sa douleur, ce qu'elle disait, elle répondit imprudemment : — Si on ne les élève pas sur le trône, j'aime mieux les voir morts que tondus. — Mais Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur et ne cherchant pas à pénétrer ce qu'elle

penserait ensuite plus réellement, revint en diligence près de ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit : — Vous pouvez continuer avec l'approbation de la Reine ce que vous avez commencé, car elle veut que vous accomplissiez votre projet. — Aussitôt Clotaire, prenant par le bras l'aîné des enfants, le jeta à terre, et, lui enfonçant son couteau dans l'aisselle, le tua cruellement. A ses cris, son frère se prosterne aux pieds de Childebert, et lui saisissant les genoux, lui disait avec larmes : — Secours-moi, mon très-bon père, afin que je ne meure pas comme mon frère. — Alors Childebert, le visage couvert de larmes, dit à Clotaire : — Je te prie, mon cher frère, aie la générosité de m'accorder sa vie ; et si tu veux ne pas le tuer, je te donnerai pour le racheter ce que tu voudras. — Mais Clotaire, après l'avoir accablé d'injures, lui dit : — Repousse-le loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place ; c'est toi qui m'as excité à cette chose, et tu es si prompt à reprendre ta foi ! — Childebert, à ces paroles, repoussa l'enfant et le jeta à Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, et le tua comme il avait fait de son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les nourriciers ; et après qu'ils furent morts, Clotaire, montant à cheval, s'en alla sans se troubler aucunement du meurtre de ses neveux, et se rendit, avec Childebert, dans les faubourgs. La Reine, ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les conduisit, avec beaucoup de chants pieux et un deuil immense, à l'église de Saint-Pierre, où on les enterra tous deux de la même

manière. L'un des deux avait dix ans et l'autre sept. » (Grégoire de Tours.) — Un troisième fils de Clodomir échappa à la fureur de ses oncles et se réfugia dans un couvent. C'est saint Clodoald ou saint Cloud.

Clotilde se retira dans la ville de Tours, près du tombeau de saint Martin. Elle y vécut dans la solitude, résignée à la volonté de Dieu, dotant les monastères et les églises, généreuse envers les pauvres, veillant souvent des nuits entières au pied des autels et toujours humble et mortifiée. Elle ne revint dans le monde qu'à de rares intervalles, et seulement pour tenter de rétablir la paix entre ses fils.

Déjà, pendant sa vie, on la considérait et on la vénérait comme une sainte.

Vers l'an 545, après avoir béni Childebert et Clotaire, par lesquels son cœur avait été abreuvé d'amertume, elle mourut le 3 juin, « pleine de jours et de bonnes œuvres. » Son corps fut solennellement exposé à Tours, puis transporté à Paris et placé en grande pompe par ses enfants dans l'église de Sainte-Geneviève, près de celui de Clovis.

Le 3 juin, l'Église célèbre la fête de sainte Clotilde, la mère chrétienne de la France.

II.

AGNÈS DE MÉRANIE.

I.

Le pieux roi Louis VII n'avait point eu d'enfants mâles de ses deux premières femmes, et depuis quatre ans qu'il avait épousé en troisièmes noces Adèle de Champagne, « rien ne faisait soupçonner que les espérances d'un mari vieux et très-affaibli dussent se réaliser. » Louis passait ses jours en prière, suppliant le Ciel de lui donner un fils. Un soir, il entra pendant l'office dans l'église de Cîteaux, se prosterna devant l'abbé, et ne consentit à se relever que lorsque le chapitre eut adressé des vœux à Dieu pour la naissance d'un Dauphin. Le moine Rigord l'entendait s'écrier dans son oratoire : « Sire, aie merci de moi, selon ta grande miséricorde, et donne-moi un fils issu de mon cor, noble gouvernor du roiaume de France. » Il disait encore pendant ses oraisons : « Seigneur, souvenez-vous de moi, je vous prie, et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. Mais jetez un regard propice

sur le pécheur qui vous prie; donnez-moi un fils pour héritier de mon trône et pour régner glorieusement sur les François. Que mes ennemis ne puissent pas dire : « Tes espérances ont été déçues, tu as perdu tes aumônes et tes prières. » Au reste, Seigneur, agissez avec moi selon votre volonté, et veuillez recevoir en paix mon âme à la fin de mes jours. »

L'ardente prière du Roi fut enfin exaucée. La Reine accoucha d'un fils le samedi jour de l'Assomption de la Vierge, 1165.

« Dieu a comblé nos vœux, dit alors Louis VII; nous demandions un fils, car nous étions affligés d'une multitude de filles; c'est pourquoi nous avons donné à Olger, serviteur de la Reine, qui nous est venu annoncer cette nouvelle, trois mesures de froment à prendre chaque année, à la fête de Saint-Nimi, dans notre ferme de Gonesse. » Les bourgeois, les monastères, les barons eurent part aux largesses du Roi; l'enfant fut baptisé le troisième jour après sa naissance par Maurice, évêque de Paris, dans l'église de Saint-Michel de Laplace; on l'appela Philippe *Dieudonné*. La postérité l'a nommé Philippe *Auguste*. Aussitôt que ce fils eut atteint l'âge de quatorze ans, Louis VII, qui en avait soixante-dix, et qui était « fort aggrégié d'une maladie que les physiciens nomment paralysie, » voulut l'associer à sa couronne. Il le fit sacrer à Reims, 1179, après quoi il rendit en paix son âme à Dieu.

A la même époque, Philippe Auguste épousa Isabelle, fille du comte de Hainaut et nièce du comte de Flandre

A l'issue du mariage, célébré à Bapaume, la jeune princesse entra à Paris aux acclamations des bourgeois et du peuple. Elle avait treize ans. « Son teint étoit éclatant et vif, son front petit, ses yeux très-doux, son nez bien fait. Le jour de l'Ascension 1180, époque marquée pour le couronnement de la Reine, une foule immense s'étoit rendue à Saint-Denis. Isabelle, montée sur un destrier tout blanc, et le Roi, sur son cheval de bataille caparaçonné et surmonté de plumes et de banderoles, partirent du Louvre, et traversant le bois qui séparoit Paris de l'abbaye, ils arrivèrent devant le portail, ouvrage de Suger, et qu'on venoit à peine d'achever. Isabelle étoit vêtue d'une robe en drap d'or miparti de rouge et parsemé d'émeraudes et de saphirs; elle avoit sur la tête une coiffure oblongue, assez semblable à celle qu'on porte encore au pays de Caux, et un long voile lui descendoit jusqu'aux talons. Le Roi, revêtu d'un manteau bleu, portoit en main une sorte de bâton de commandement, surmonté d'un ornement grossièrement travaillé, que l'on pouvoit prendre ou pour une fleur de lys ou pour la pointe d'une pique. L'abbé de Saint-Denis, avec son clergé, vint au-devant des deux époux. » La cérémonie se fit avec grande pompe. Un des hommes du Roi, chargé de maintenir l'ordre et le silence, atteignit par mégarde avec sa baguette deux lustres suspendus au-dessus de la tête de Philippe et d'Isabelle, et les brisa en mille pièces. « Les deux époux furent couverts d'huile et de graisse. Cela fut de bon augure, car Salomon avoit dit dans un de ses

cantiques : Il sera oint au jour de son triomphe. »

Tout le temps que Philippe ne donnait pas à la guerre, il le passait près de sa jeune femme. Les fêtes de chevalerie se succédaient au vieux palais de Notre-Dame, à la nouvelle tour du Louvre, dans les parcs de Vincennes et de Fontainebleau. C'étaient des chasses au cerf et au sanglier, des parties de jeux de dés et d'osselets, des festins magnifiques, des soirées égayées par les fabliaux et les contes du ménestrel, des tournois au son du cor, en présence des belles châtelaines de France. A vingt ans, Philippe avait une taille élevée et bien proportionnée, un visage expressif, des cheveux blonds et bouclés tombant sur ses épaules, un nez épais mais bien fait, et des yeux brillants. Comme ceux de sa race, il excellait aux jeux de l'épée et de la lance. Irascible à l'excès, il ne pouvait souffrir la contradiction, et semblait déjà légèrement enclin à l'avarice et aux exactions. Quant à Isabelle de Hainaut, la première fraîcheur de l'enfance avait insensiblement fait place sur son visage à une douce langueur; les paladins la choisissaient pour leur dame et portaient ses couleurs; les trouvères la comparaient « aux fleurs qui règnent sur la prairie, ou à la Vierge du voisinage. »

Souvent il fallait interrompre les plaisirs pour des combats plus sérieux. En 1190, le roi Richard d'Angleterre et le roi Philippe de France se croisèrent et se préparèrent à partir pour la Terre sainte. Philippe, avant de quitter son royaume, s'en alla, selon la coutume, prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Prosterné au

pied de l'autel et fondant en larmes, il reçut dévotement des mains de Guillaume, archevêque de Reims, le bourdon du pèlerin et la bénédiction du clou et de la couronne d'épines. A ce moment le cœur du Roi était « moult affligé et endolori », car il venait de perdre sa femme, Isabelle de Hainaut, à laquelle il portait une vive affection.

La croisade ne fut pas heureuse; la bonne intelligence ne put régner longtemps entre Philippe et Richard, et le Roi de France s'en revint le premier et presque seul, laissant en Palestine les Français honteux de son départ.

A son retour, il trouva son fils unique à peine guéri d'une maladie violente qui avait failli l'emporter. Il résolut de se remarier, et son choix tomba sur Ingeburge, fille de Waldemar et sœur de Canut VI, roi de Danemark. Il avait ouï dire que cette princesse était douée d'une remarquable beauté, « avec les plus beaux cheveux blonds et des mains d'une éclatante blancheur. » Étienne, évêque de Noyon, les comtes de Nevers et de Montmorency furent députés vers Canut, et amenèrent en France la fille de Waldemar.

Philippe se rendit au-devant d'elle jusqu'à Amiens. Le mariage et le couronnement furent célébrés dans cette ville la veille de l'Assomption de l'année 1193. « Mais, ô prodige! à peine arrivée à travers les mers, le jour même, le Roi, sans doute à l'instigation du diable, ou, selon d'autres, par les maléfices de quelque sorcière, ne vit plus qu'avec horreur cette épouse si longtemps

désirée. » Il se retira même brusquement avant la fin de la cérémonie, ne pouvant supporter la vue d'Ingeburge. Il est vrai que cette princesse, avec des traits corrects et une taille bien prise, avait un extérieur austère, un visage froid et dénué d'expression. Ses manières étaient gauches; elle ignorait presque complétement la langue franque.

Le Roi songea immédiatement au divorce. Il fit dresser par ses évêques et ses barons un tableau généalogique, afin d'établir des degrés de parenté entre Ingeburge et lui. Une sorte de parlement ou de concile fut convoqué à Compiègne sous la présidence de l'archevêque de Reims. Il prononça affirmativement sur la question du divorce. La jeune Reine était présente. Mais ne comprenant rien de ce qui s'y disait, et isolée de tous les siens, elle ne put se défendre. Quand on lui signifia la sentence : « Male France! male France! — Mauvaise France! » s'écria-t-elle; et elle ajouta : « Rome! Rome! » comme pour faire entendre qu'elle en appelait au Pape.

Elle refusa de retourner en Danemark et fut enfermée tour à tour dans les châteaux et les couvents, et traitée avec une extrême rigueur. Étienne, évêque de Tournai, prit sa défense; il adressa cette lettre curieuse au cardinal de Champagne : « Je prends la liberté de parler à mon seigneur; je le fais sans présomption téméraire, comme sans foiblesse. Il y a dans notre pays une pierre précieuse que les hommes foulent aux pieds, que les anges honorent, et digne du trésor royal : je

parle de la Reine renfermée à Cisoin comme dans une prison, et qu'on accable de douleur et de misère; nous pleurons sa destinée, et nous laissons à Dieu seul le soin de prononcer sur la cause de ses disgrâces et la fin qu'elles auront; car qui est-ce qui a le cœur assez de fer, la poitrine assez de pierre, et les entrailles assez de diamant pour n'être pas touché de voir dans une si grande pauvreté une jeune et illustre princesse sortie de tant de rois, vénérable dans ses mœurs, modeste dans ses paroles et pure dans ses œuvres? Sa face est belle comme celle de la Vierge Ambroisienne; mais elle est encore plus belle par sa foi; elle est jeune d'années, mais elle est vieille par sa prudence; je dirois presque qu'elle est mieux faite que Sara, plus sage que Rebecca, plus agréable que Rachel, plus dévote qu'Anne et plus chaste que Susanne. Ceux qui disputent de la beauté des femmes assurent que la Reine n'est pas moins belle qu'Hélène, ni moins noble que Polyxène. Son occupation journalière est de lire, de prier, ou de travailler de ses mains; elle ne joue ni aux jeux de hasard ni aux échecs; elle prie Dieu avec larmes et soupirs depuis le matin jusqu'à sexte, non-seulement pour elle, mais pour le Roi notre souverain. Elle n'est jamais assise dans son oratoire : elle y est toujours debout, ou à genoux, ou prosternée sur la terre. Nous sommes persuadés que si notre Assuérus la connoissoit telle qu'elle est, il la trouveroit agréable comme Esther, et qu'étendant vers elle le sceptre de sa bienveillance, le sceptre de sa dilection, le sceptre de son empire, il la rappelle-

roit dans ses bras, et, au lieu du divorce, il vivroit avec elle dans une douce union, n'auroit que de la bonté et de l'amour au lieu de la colère et de la haine; il lui diroit : « Avancez-vous, et régnez par votre bonne mine et par votre bonté »; ou ces paroles pleines d'amour dont Salomon s'est servi : « Revenez, revenez, afin que nous ayons le plaisir de vous voir; revenez, à cause de votre noblesse; revenez, à cause de votre bonté; revenez, à cause de votre vertu; revenez, pour la pureté et l'excellence de vos mœurs. » Cette princesse, avec tous ses mérites, grand rejeton des rois et des martyrs, cette princesse si noble, cette princesse si sainte, est forcée de vendre et d'engager, pour exister, le peu qui lui reste d'habits et de meubles; elle demande de quoi vivre, elle sollicite l'aumône, elle tend la main pour recevoir et prie pour qui lui donne. Je l'ai souvent vue pleurer, j'ai pleuré avec elle, et mon cœur s'est attendri et s'est pâmé en la voyant en cet état. Je l'ai exhortée autant que j'ai pu à mettre toute son espérance en Dieu, ce qu'elle fait incessamment, et elle me répondoit chaque fois : « Mes amis, mes proches parents se sont éloignés de moi comme s'ils avoient été des étrangers; mon unique refuge est monseigneur l'archevêque de Reims, qui m'a favorisée, entretenue et nourrie si libéralement depuis le commencement de mon adversité. » Mon père, laissez-vous toucher par les soupirs et les gémissements entrecoupés de larmes et de sanglots d'une jeune princesse qui a pour aïeuls et bisaïeuls un si grand nombre de rois; et vous, qui faites des aumô-

nes si considérables et à un si grand nombre de pauvres, ne fermez pas les entrailles de votre pitié à une Reine qui, comblée d'une si grande gloire, est aujourd'hui dans un état si pitoyable. Ma lettre est trop longue, mais une matière si importante ne m'a pas permis de la faire courte ; la piété a échauffé mon style. » Cette lettre, dans laquelle les exagérations de l'éloquence ne font pas défaut, resta sans effet.

Mais Canut, irrité de la disgrâce de sa sœur, envoya à Rome deux évêques pour en appeler de la sentence rendue contre le légitime mariage du Roi de France. Célestin occupait le trône pontifical. Il confia l'examen de cette affaire au cardinal Mélior, son légat en France, et à Censius, son diacre et notaire du Saint-Siége. Philippe reçut fort mal les deux délégués. « La sentence est valable, leur dit-il, vous n'avez rien à y voir. — Tu te trompes, répondirent les vicaires de Célestin ; il appartient à nous seuls ou au Pontife qui nous envoie de te délier du serment que tu as fait envers ton épouse Ingeburge. » Malgré les menaces du Roi, les délégués rassemblèrent un concile; mais Philippe effraya tellement les membres de cette assemblée, « qu'ils devinrent bientôt comme des chiens muets qui ne peuvent plus aboyer, et, craignant même pour leur peau, ils se séparèrent sans avoir rien décidé. » Philippe envoya peu de temps après les évêques de Noyon et de Soissons à la cour de Rome. Célestin demeura inflexible sur les droits du mariage et cassa la décision rendue par ordre du roi de France. « Ce qui me surprend le plus, ajouta-

t-il, c'est que le roi Philippe ait reçu le cardinal Mélior avec si peu de déférence; comme je suis l'image de l'Église, mon légat aussi est l'image de moi-même : et qui pourrait dès lors refuser l'obéissance? J'ai vu la généalogie qu'on m'a adressée, et c'est d'après cette inspection et le bruit commun qu'a fait ce scandale que j'ai cassé la sentence. Faites maintenant que Philippe ne se remarie point, et qu'il ne brise pas ainsi le lien qui l'unit encore à l'Église. » En effet, une seconde union de la part du Roi pouvait seule motiver l'interdit contre le royaume. Cette union ne se fit pas attendre. Au mois de juin 1196, Philippe épousa Marie de Méranie, plus connue sous le nom d'Agnès de Méranie.

II.

Agnès de Méranie était sœur d'Othon, prince allemand, souverain du Tyrol, de l'Istrie et de la Bohême, et duc de Méranie. La maison de Méranie descendait d'Arnould, issu lui-même du sang de Charlemagne. « Agnès était d'une beauté ravissante, son pied était petit et sa main blanche. Quand elle arriva en France, Philippe tenait une cour plénière à Compiègne, pour y recevoir l'hommage de Baudouin, comte de Flandre; la foule des barons et des chevaliers était immense. Au moment où elle parut, montée sur sa haquenée, avec ses demoiselles, les joutes furent suspendues; tous les

yeux se portèrent vers elle et un murmure approbateur éclata subitement parmi la foule; plusieurs jeunes chevaliers, les fils des comtes de Nevers et de Montreuil, disaient entre eux: — Qu'il est heureux, notre sire, d'avoir une telle dame! nous prendrions volontiers ses couleurs. — Le Roi s'approcha de sa fiancée, qui baissa son voile et vint prendre du repos sous une tente qu'on lui avait destinée; le lendemain on célébra solennellement le mariage. »

Philippe-Auguste devint éperdument amoureux de sa nouvelle femme; il oublia complétement Isabelle de Hainaut, ne porta plus que les couleurs d'Agnès et couvrit son écu de symboles passionnés. Habituée aux fatigues et aux courses des montagnes et des forêts, Agnès accompagnait souvent le Roi dans ses chasses. Sur son cheval fougueux, qu'elle dirigeait d'une main sûre, elle poursuivait à outrance les cerfs ou les daims et déployait l'adresse et l'intrépidité d'une jeune guerrière. Philippe et ses barons applaudissaient à son sang-froid et à l'adresse de ses coups; les clercs la comparaient à la Camille de Virgile. Dans les tournois, elle distribuait les écharpes et les épées. Chacun, après la victoire, briguait la faveur de baiser sa main. Son chiffre était sur toutes les devises et sur toutes les armes. Les troubadours chantaient sa beauté; les chevaliers défendaient son honneur contre tous les mécréants. Bientôt, à la langueur voilée de ses beaux yeux, il fut aisé de comprendre qu'elle allait devenir mère.

Mais au fond de sa retraite Ingeburge avait appris le

mariage de Philippe-Auguste. Aussitôt elle s'empressa d'écrire au Pape : « Les anxiétés de ma cruelle douleur m'obligent à déposer dans votre sein apostolique les tristes secrets de mon âme. Voilà déjà trois ans que le roi de France m'a épousée à peine nubile. Voilà qu'un peu après, je ne sais par quel diabolique conseil des grands, il vient d'épouser Agnès, plus belle peut-être, mais moins aimante. Triste jouet du sort, le Roi m'a enfermée dans le fond d'un château, d'où je ne vois même pas les cieux, auxquels j'élèverais mes mains suppliantes ; et, pour ce cruel traitement, il n'allègue d'autre motif qu'une petite parenté très-éloignée, cause suffisante, dit-il, pour la séparation. Il a fait ainsi de sa volonté une loi, de sa passion une fureur. Je le plains, et je mange, sans l'accuser, le pain de ma douleur. Faut-il que le mauvais exemple arrive aux sujets par celui qui est le défenseur naturel des bonnes mœurs de son royaume ! Malheur à moi ! il méprise les lettres de Votre Sainteté ; il ne veut pas entendre les ordres des cardinaux, il se moque des paroles des archevêques et des évêques ! Ce que je dois faire, ce que je dois dire, je l'ignore entièrement ; je suis pressée par la douleur, et si votre miséricorde ne daigne compatir à ma tristesse, je succomberai dans peu, je vous le jure. »

Je puis me tromper, mais sous ces paroles de soumission et derrière ces larmes, ce n'est pas le désespoir d'un amour méconnu et désolé que j'entrevois ; c'est bien plutôt le cri d'un orgueil profondément et justement blessé.

Innocent III venait de succéder à Célestin. Innocent III est une des plus imposantes figures du moyen âge. Chaque jour les temps devenaient plus difficiles pour le chef de l'Église. Auprès des luttes qu'allait soutenir le nouveau Pape, celles de Grégoire VII contre Henri IV d'Allemagne n'étaient rien. On commençait à nier l'autorité; de faux Messies parcouraient le monde; les docteurs professaient des doctrines hardies; Aristote prenait place presque au niveau de Jésus-Christ; les Vaudois et les Albigeois couraient aux armes. Innocent III possédait une âme ferme, un esprit convaincu. Grand légiste, il s'était habitué à consulter le droit sur toutes les questions, et on le voit briser d'un mot les monarques les plus puissants. Aux rois de France et de Léon, il enlève leurs femmes; les rois de Portugal, d'Aragon et d'Angleterre, il les traite en vassaux et leur fait payer tribut; il arrête les Maures d'Espagne et d'Afrique, et sa volonté plane sur le monde. Devant un ordre émané de Rome, les plus fiers courbent la tête. Il est le régulateur et le mobile de tous les grands événements de l'époque; il porte haut la tiare de saint Pierre : c'est le premier et le véritable Roi de ces temps-là.

A peine élu, il écrit à l'archevêque de Paris: « Je suis étonné qu'un roi de France, successeur de tant de monarques zélés pour la cause de l'Église, se conduise de cette manière avec son épouse et la toute-puissance pontificale. Comment puis-je qualifier cette indifférence qui le porte à refuser à une jeune femme si bien faite

le devoir conjugal, et à une Reine pleine de majesté les honneurs qui sont dus à la haute dignité des monarques? Mon prédécesseur, Célestin, a voulu faire cesser ce scandale, il n'a pu y réussir; quant à moi, je suis bien déterminé à suivre son ouvrage, et à obtenir par tous les moyens l'accomplissement de la loi de Dieu. Parlez-en souvent au Roi de ma part, et dites-lui que ses refus obstinés pourraient bien lui attirer et la colère de Dieu et les foudres de l'Église. »

« Parlez-en souvent au Roi, » dit le Pape, car il désire obtenir par la douceur la réparation d'une faute sur laquelle son devoir ne lui permet pas de transiger. Avant de sévir, il s'adresse lui-même à Philippe : « Tu connais la puissance des pontifes, lui écrit-il; tu sais qu'elle domine les rois et les couronnes. Rien ne peut détacher tes actions du sein de cette Église que Dieu a posée sur la terre comme une tour qui protége les bons et menace les méchants. Sépare-toi donc de la femme à laquelle tu t'es uni; elle n'est point ton épouse, mais ta concubine. Célestin, mon prédécesseur, te l'avait déjà commandé; tu as méconnu ses paroles. Cet exemple est funeste; beaucoup de gens le suivent, car il vient de trop haut pour ne point être aperçu. Un second mariage est toujours cause de bien grandes douleurs; Dieu punit déjà ce grand scandale par la guerre et la famine dans ton royaume. On assure qu'Agnès est aussi ta parente; tes enfants seront donc incestueux. Je suis résolu d'user de toute rigueur envers toi et les tiens : les foudres de l'Église sont prêtes; elles pourront t'atteindre. »

Les paroles du Pape étaient hardies, menaçantes. Philippe n'en tint aucun compte. Alors Innocent III nomme un légat *a latere* pour le royaume de France et lui donne ainsi ses instructions : « J'ai écrit à notre très-cher fils Philippe pour qu'il se séparât de sa concubine et qu'il reprît la Reine sa véritable épouse ; il n'a pas répondu. Pour que l'ordre que je lui ai donné reçoive une plus facile exécution, je t'ordonne, par ma volonté apostolique, si dans un mois le Roi n'obéit pas à mon ordre et ne quitte pas sa concubine, de mettre le royaume en interdit ; tu ne permettras que le sacrement de baptême pour les enfants et celui de pénitence pour les mourants. On ne célébrera aucun office dans le royaume. J'ordonne en conséquence à nos vénérables frères les évêques et les archevêques, les abbés et prieurs, de faire promulguer dans leurs districts respectifs les sentences d'interdit. »

Le légat, Pierre de Capoue, arrive en France. Philippe le reçoit avec respect, mais pour toute réponse : « Agnès est mon épouse, dit-il, personne ne pourra m'en séparer. » Pierre écrit au Pape que le Roi semble disposé à subir l'interdit plutôt que de céder à la cour de Rome. « Faites réunir les évêques et les abbés, répond brièvement Innocent III, et que l'interdit soit au plus tôt sur le royaume, sans appel : nous verrons après. » Un concile est donc convoqué à Dijon. Les archevêques de Lyon, de Reims, de Besançon, de Vienne, dix-huit évêques et un grand nombre d'abbés se trouvent réunis On enjoint au Roi de comparaître

Il fait expulser le concile par ses hommes d'armes. Et puis, se ravisant, il envoie deux députés chargés de protester en son nom contre tout ce qui sera décidé par l'assemblée. « Le 6 décembre, les évêques et les prêtres parurent chacun un flambeau de poix à la main. Dans le silence de la nuit, les clercs entonnèrent d'une voix lugubre le *Miserere* et les prières adressées, au nom des coupables, au Dieu des miséricordes; les vitraux des églises où était représentée la Passion du Sauveur, en sinople, gueule, sable et azur, répétaient les sons tristes et monotones du plain-chant, et les cloches, qu'on entendait pour la dernière fois, sonnèrent comme pour les agonisants et les morts. Le Christ des autels était voilé; on avait consumé dans les flammes les dernières hosties consacrées et descendu dans les caveaux les corps saints et les images des patrons des églises. En présence du peuple assemblé, le légat, revêtu d'une étole violette, en usage le jour de la Passion et des Morts, éleva la voix et annonça à la multitude à genoux que, au nom de Jésus-Christ, tous les domaines du roi de France étaient mis en interdit jusqu'à ce qu'il cessât son commerce adultère avec Agnès de Méranie. » On entendit alors dans l'église un profond gémissement; les vieillards, les femmes, les enfants, pleuraient à chaudes larmes; il semblait que l'heure du jugement dernier était arrivée, et qu'on allait paraître devant Dieu sans aucun des secours de l'Église.

C'était la première fois — 1200 — que l'interdit frappait le royaume de France tout entier. Lorsqu'un inter-

dit était prononcé, les cérémonies du culte demeuraient suspendues. A l'extérieur des églises, les images du Christ, de la Vierge et des saints étaient voilées de noir. On ne laissait découvertes que ces figures bizarres placées sur la façade de l'édifice et représentant les sept Péchés capitaux, « image des peuples frappés d'interdit ». Les portes étaient fermées, les autels nus et dépouillés comme le jour du vendredi saint, les croix et les vases sacrés renversés, les reliques étendues sur les dalles. Les cloches dépendues n'allaient plus réjouir de leurs sons joyeux le cœur du serf perdu et fatigué au milieu des landes et des bois. Partout le silence, la solitude, l'absence des manifestations de la prière et la désolation. Plus d'absolution, plus de communion, plus de mariage. Les portes mêmes des cimetières étaient fermées; il fallait garder ses morts dans les maisons. Les Croisés se trouvaient seuls exceptés de l'interdit : pour eux on disait encore la messe et on ouvrait les cimetières. Quant au roi Philippe, il fut obligé de s'en aller marier sa sœur sur les terres de Normandie. Aujourd'hui encore, l'absence du culte frapperait le peuple de France d'une tristesse profonde. Quels devaient donc être les terreurs et les désespoirs des chrétiens du moyen âge! Avec les cérémonies religieuses, c'était la vie morale tout entière qui disparaissait. Qui donc maintenant, à ceux qui souffrent, parlera d'espérance? qui donc fera descendre du ciel le pardon après la faute?

La plupart des évêques se soumirent à la volonté du souverain Pontife. Pourtant, ceux de Sens, de Paris,

d'Amiens, de Senlis, de Soissons, placés plus immédiatement sous la main du Roi, informèrent le Pape des motifs qui les empêchaient de garder l'interdit. « Le simple bruit de cette résolution, disaient-ils, a soulevé tout le peuple; on s'est pressé autour des églises, dont on a forcé les portes; il est impossible de comprimer ces pieuses séditions de la multitude, demandant par la violence qu'on lui rende ses autels, ses patrons et ses fêtes; Philippe lui-même menace les évêques et clercs assez hardis pour obéir aux volontés du légat. » — « Ces motifs sont frivoles, répondit Innocent III, et montrent la faiblesse de vos âmes; il faut obéir sans retard, car l'Église est depuis longtemps affligée d'un grand scandale. » Les évêques obéirent, et l'interdit régna sur toute la France.

Philippe-Auguste entra alors dans une violente colère. Il fit venir l'archevêque de Paris et lui dit, le regard étincelant: « Par la joyeuse de saint Charles le Grand, évêque, n'excitez pas ma fureur! Vous et vos prélats, vous ne faites attention à rien: pourvu que vous mangiez vos gros revenus et buviez le vin de votre clos, vous ne vous inquiétez pas de ce que devient le pauvre peuple! Prenez garde que je ne frappe à votre mangeoire, et que je ne saisisse tous vos biens. » L'archevêque voulut s'excuser: « Assez, dit Philippe; j'aimerais mieux perdre la moitié de mes domaines, que de me séparer d'Agnès; elle m'est unie par la chair. »

Ces menaces n'ayant point ébranlé l'obéissance des prélats au saint-siége le roi de France exécuta ses ven-

geances. Il chassa un grand nombre d'évêques de leurs diocèses; il enleva aux clercs, aux chanoines et aux curés des biens auxquels il n'avait pas le droit de toucher; il leva des tailles et frappa d'impôts les bourgeois, les nobles et le peuple, pour les punir de leurs plaintes. Des murmures, en effet, retentissaient de toutes parts; les barons et les vassaux se révoltaient; les hommes d'armes du Roi refusaient de le servir, et la foule disait « qu'il valait mieux qu'un seul fût puni que de faire périr, à cause de lui, tout un peuple. »

Force fut donc à Philippe d'envoyer deux clercs à Rome pour prier le Pape de lever l'interdit, « protestant qu'il étoit prêt à d'ester à droit sur son divorce pour en faire reconnaître la validité. » Le Pape répondit : « Je le veux bien; mais, avant tout, il faut qu'il renvoie Agnès, sa concubine, et qu'il reprenne Ingeburge, son épouse légitime : c'est alors, mais seulement alors, qu'on examinera le cas de divorce, et que je lèverai la sentence d'interdit que le royaume a méritée. J'apprends aussi que Philippe a dépouillé le clergé de France : dites-lui encore que l'interdit ne sera point levé avant qu'il l'indemnise complétement, capital et revenus. »

Au milieu de la désolation générale dont elle était la cause involontaire, Agnès de Méranie souffrait de poignantes douleurs. « Mon Dieu, s'écriait-elle, que je suis malheureuse! Où porterai-je maintenant mon infortune! » Le Roi, depuis qu'il craignait de la perdre, l'aimait d'un amour plus ardent encore. Il maudissait Innocent III; il disait dans sa fureur : « Eh bien, je me

ferai mécréant; Saladin était bien heureux de n'avoir pas de pape! » Mais, à cette époque, les barons formaient la principale force du pays; sans leur concours, le Roi restait seul et ne pouvait rien. Il les rassembla dans un parlement. Agnès y comparut. Elle s'avança appuyée sur le bras d'une de ses femmes. Combien alors la jeune Reine était changée! Quelle profonde pitié s'emparait des âmes en voyant abattue et délaissée celle qui naguère séduisait les plus rebelles par un regard, un mot ou un sourire! Elle souffre des misères que son amour pur et désintéressé a fait tomber sur la France. Elle a entendu les imprécations du peuple contre elle; son cœur est agité, sa tête troublée; son énergie l'abandonne: elle voudrait mourir. Une horrible pâleur couvre son front; ses yeux sont rougis par l'insomnie et les larmes. Bientôt elle va devenir mère, et elle semble implorer miséricorde pour son enfant. « Semblable à la veuve d'Hector, dit Guillaume le Breton, elle eût attendri tout le camp des Grecs. » Elle reste pensive et silencieuse, courbant la tête et attendant l'arrêt qui va lui ôter la vie en la séparant du Roi.

Pas une voix ne s'éleva en sa faveur: l'interdit avait consterné tous les esprits. Il fut décidé que Philippe-Auguste renverrait Agnès et reprendrait Ingeburge, du moins jusqu'à la décision définitive sur le divorce. Agnès ne poussa pas un soupir. Elle se retira mourante et écrivit au Pape. Bien différentes de celles d'Ingeburge, les paroles d'Agnès respirent un parfum d'affection simple et vraie. Sa cause est légitime aussi, car

elle a donné son cœur au Roi avec la conviction qu'elle devenait son épouse, et elle lui a juré fidélité au pied des autels. « Très-saint Père, disait-elle à Innocent III, née dans un pays éloigné de la France, fille d'un prince chrétien, je devins l'épouse, devant Dieu et l'Église, de mon seigneur Philippe. J'étais jeune et tout à fait étrangère aux affaires de ce monde; l'on m'a dit que le prince qui me prenait pour sa femme m'appartiendrait à toujours : je m'attachai à lui; je l'aimai de cet amour chaste de l'épouse : je lui ai donné deux enfants, et c'est maintenant qu'on voudrait m'en séparer pour le rendre à ma rivale, cette Ingeburge qui remue le ciel et la terre contre moi. O mon seigneur! vous voyez à vos pieds une jeune princesse tremblante! La couronne ne la séduit pas, c'est son époux qu'elle réclame; vous ne le lui refuserez pas, car vous êtes la Providence qui distribue la justice de Dieu sur la terre. »

Aux yeux d'Innocent III, les humbles prières ne pouvaient rien contre le droit, et le droit était pour Ingeburge : Agnès de Méranie n'était, au point de vue religieux, que la concubine de Philippe-Auguste; il fallait que tout d'abord il s'en séparât. Quant à la question du divorce, le cardinal Octavien fut envoyé en France pour l'examiner. Le peuple le reçut comme son sauveur, avec une joie mêlée d'enthousiasme et de respect. Octavien convoqua un concile à Dijon; Philippe et Ingeburge s'y présentèrent. Les prélats s'empressèrent auprès de la Reine et l'entourèrent d'hommages et de déférence. Elle fut placée sur un siége près du Roi. Philippe, le

cœur plein de rage, des larmes de dépit dans les yeux, la voix étouffée par la colère, jura sur l'Évangile d'obéir au souverain Pontife, de renvoyer Agnès et de reprendre Ingeburge, et le légat releva le royaume de France de l'interdit dont il était frappé.

Aussitôt les cloches des églises sonnèrent à toutes volées, les portes s'ouvrirent, le Christ fut dépouillé de son crêpe, des chants de grâce s'élevèrent sous les voûtes des cathédrales; dans les villes, dans les villages, la joie reparut sur tous les fronts; le peuple poussa des cris, et, prosterné humblement, il remercia le Pape qui lui rendait son Dieu. Plus de trois cents serfs furent écrasés, tant la foule se pressait dans les églises. Pendant trois jours les travaux restèrent interrompus.

Les adieux de Philippe et d'Agnès furent déchirants. « Le Roi la vit une dernière fois dans son palais, dit Rigord. Ils étaient seuls; mais du dehors on entendait des sanglots, des cris, des baisers et des jurements. » Agnès s'arracha la première des bras de Philippe; elle partit la nuit, épuisée, presque mourante, et s'en alla chercher un refuge au château de Poissy, en Normandie. Après ses couches, elle devait quitter la France; mais ce dernier départ ne l'effrayait pas : elle savait bien qu'alors elle aurait cessé de vivre et de souffrir. La solitude ne fit qu'accroître son amour et sa peine. La nuit, disent les chroniques, elle parcourait les champs et les forêts, au milieu du délire et les cheveux aux vents. On l'apercevait sur les créneaux de la tour, regardant à l'horizon du côté de Paris où le roi Philippe

était resté. Deux mois s'écoulèrent. Agnès mit au monde un fils, qu'on appela *Tristan*, à cause des circonstances douloureuses dans lesquelles il naquit ; et, n'ayant plus rien alors à espérer, elle mourut en prononçant le nom du Roi. Son fils ne lui survécut que peu de jours.

Philippe ne se consola pas de la mort d'Agnès. Il supplia le Pape de légitimer les deux enfants qu'elle lui avait donnés, et Innocent III se rendit à ses désirs : « Notre cher fils Philippe, dit la bulle du souverain Pontife, n'ayant d'autre enfant qu'un fils et une fille, a procréé avec une femme noble, nommée Agnès, fille du duc de Méranie, aujourd'hui décédée, plusieurs enfants ; il nous demande que nous les légitimions. C'est pourquoi, de l'avis de nos cardinaux, et considérant que le Roi a cru que cette Agnès était son épouse légitime jusqu'à ce que nous ayons décidé le contraire, nous légitimons les enfants susdits, pour faire plaisir à leur père et pour faire le bien du royaume de France. » La force morale avait triomphé de la puissance matérielle, Innocent III était apaisé.

Néanmoins il poursuivit avec rigueur les barons et les prélats qui avaient hésité à accomplir ses ordres. Hugues de Noyer, évêque d'Auxerre, élu à l'unanimité archevêque de Sens par le chapitre, vit sa nomination rejetée par le Pape. L'archevêque de Reims, les évêques de Chartres, d'Orléans, de Meaux, de Noyon et plusieurs autres furent contraints d'aller à Rome implorer leur pardon. Ils ne l'obtinrent qu'après une dure pénitence.

Le concile qui devait prononcer sur le divorce se réunit à Soissons. Ingeburge s'y présenta « dans ses plus beaux atours, afin de dissimuler les ravages du temps. » Elle descendit à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, « et les religieuses s'empressèrent de la festoyer, comme cela convenoit pour une royne de France. » Les envoyés du Danemark se rendirent également au concile. Il dura quinze jours et semblait devoir s'éterniser, quand un matin Philippe Auguste arrive à cheval sans être attendu, fait monter Ingeburge derrière lui et quitte la ville au galop, en donnant l'ordre d'annoncer aux prélats qu'il reprend sa femme. Ce procédé, d'un souverain plus expéditif que poli, mettait fin de plein droit au concile. Mais, aussitôt que les évêques se furent dispersés, Philippe-Auguste renferma de nouveau la Reine dans le château d'Étampes et refusa de la voir, « prétendant que le diable s'interposait entre lui et Ingeburge, et qu'à force de maléfices, il l'empêchait de pouvoir aimer sa femme. » Longtemps il conserva pour elle la même répulsion. Pourtant, on dit que vers 1212 il consentit à la recevoir définitivement, aux sollicitations pressantes, réitérées et quelquefois menaçantes d'Innocent III. Mais il n'en regretta pas moins jusqu'à sa mort « la femme de son cœur, l'âme de son âme, » la belle Agnès de Méranie.

III.

CHRISTINE DE PISAN.

L'histoire du talent en lutte avec les exigences matérielles est devenue de nos jours une histoire vulgaire; mais, étudiée dans les siècles reculés, lorsque la carrière des lettres n'était point encore envahie, elle offre, ce me semble, un intérêt curieux et attachant.

Christine de Pisan naquit à Venise en 1363. Son père, Thomas de Pisan, était conseiller de la République et l'un des plus habiles astrologues de l'époque. Or, l'astrologie était alors en grande considération; « les clercs, les grands chappes et chapperons fourrés et les grands princes séculiers n'osoient rien faire de nouvel sans le commandement et la sainte élection de l'astrologue. » Sollicité en même temps par le Roi de France et le Roi de Hongrie, Thomas céda aux instances de Charles V, et le désir de voir l'Université l'amena à Paris; seulement il ne consentit à s'expatrier que durant une année et laissa sa famille à Bologne. Mais Charles V prisait fort l'astrologie; il ne voulut pas laisser échapper un aussi habile homme, et insista pour que Thomas appelât près de lui sa femme et ses enfants. Christine

vint donc en France au mois de décembre 1368; elle fut présentée à Charles V au Louvre, *elle et sa mère, magnifiquement habillées à la lombarde*, et le Roi les reçut fort gracieusement.

Dès lors Christine fut élevée et véeut à la cour, où elle eut sa part de royauté. Son père rêva une brillante fortune pour sa fille, et, lui voyant de rares dispositions d'esprit, il lui fit apprendre le grec, le latin et plusieurs langues vivantes. Comme elle était fort jolie, on s'empressa auprès d'elle, on l'admira; et à peine avait-elle quinze ans que déjà de jeunes seigneurs demandaient sa main.

Nommé au conseil du Roi, pourvu de bonnes pensions s'élevant au moins à sept cents livres de notre monnaie et doublées largement par les gratifications, Thomas de Pisan ne se laissa point éblouir par l'orgueil, et résolut, avant toutes choses, d'assurer le bonheur de sa fille. Au milieu des seigneurs empressés près de Christine, il lui choisit pour mari sérieux Étienne du Castel, gentilhomme de Picardie, chez lequel le savoir, la probité et la naissance rachetaient, aux yeux de Thomas, l'absence de fortune. Le roi donna pour dot à Étienne une charge de notaire et le nomma son secrétaire particulier. La jeune fille accepta cette union avec joie. Dans ses œuvres, elle en parle ainsi : « Le temps vint que je approchai de l'âge auquel on veut les filles prendre un mari; quoique fus-je encore jeunette, et nonobstant que par chevaliers, autres nobles et riches clers, fusse de plusieurs demandée (et cette vérité ne

soit de nul réputée ventence, car l'autorité de l'honneur et grand amour que le Roi à mon père démontroit étoit de ce cause, non mie valeur); comme mon père réputa celui plus valable qui le plus science avoit, bonnes mœurs avoit; ainsi un jeune écolier, gradué, bien né et de nobles parents de Picardie, de qui la vertu passoit la richesse, à celui qu'il réputa comme propre fils je fus donnée. Et, en ce cas, ne me plains-je de fortune. »

Ainsi, tout souriait à Thomas dans sa patrie adoptive : sa position était brillante, sa fille était heureuse. Mais, dans la vie, le malheur est toujours là. Charles V mourut; Thomas perdit son crédit, une partie de ses appointements lui fut retirée, l'autre mal payée. Généreux et insouciant, il n'avait point songé à assurer sa fortune, et bientôt il suivit son maître au tombeau, triste, accablé de privations et d'infirmités. Christine fait un grand éloge de son père : « De son temps, et cent ans auparavant, il n'a pas véeu d'homme de si haut entendement ès sciences mathématiques et jugements d'astrologie; il expira à l'heure qu'il avoit pronostiquée. »

Un malheur n'arrive jamais seul. Peu après la mort du Roi et de Thomas, Étienne du Castel fut enlevé à son tour par une maladie contagieuse, à l'âge de trente-quatre ans.

Christine pleura amèrement *son doulz ami qui seulette l'avoit laissée.*

Et veuve triste et noir vêtue,
Pleine de plours et toute désolée,

« elle a en son cœur le remords débile de celui sans lequel elle ne doit, ne peut avoir joie, et lequel faisoit d'elle telle estime, qu'elle lui étoit une simple colombe, obéissante à son vouloir. En lui elle avoit tout son confort, tout son souhait, tout son plaisir, toute sa suffisance et son espérance. Brief, de tous les deux n'étoit qu'un même vouloir. Femme n'y avoit en ce monde qui participât à plus de félicité qu'elle. »

A vingt-cinq ans, sans fortune, sans appui, ayant à sa charge trois enfants, sa vieille mère et plusieurs parentes, « elle, nourrie en délices et en mignotements, » il lui fallut songer aux affaires du ménage, et devenir « conduisaresse de la nef demourée en la mer orageuse et sans patron. »

« Les plaids et procès, qui sont comme le mets des veuves, m'environnèrent de tous lez, dit-elle, et ceux qui me devoient m'assaillirent afin que je ne m'avançasse à leur rien demander. » Et Christine, en butte à la mauvaise foi et à la chicane, est renvoyée de tribunaux en tribunaux sans pouvoir obtenir justice.

Lasse à la fin de cette vie si antipathique à sa nature et perdant tout espoir, elle se retire dans la solitude, s'enferme dans la bibliothèque laissée par son père et son mari pour tout héritage, et résout de gagner sa vie et celle de sa famille avec sa plume. Elle nous initie elle-même à ses études : « Ne me pris pas, comme présomptueuse, aux profondesses de la science, mais comme l'enfant que, au premier, on met à l'*A, b, c,* me pris aux histoires anciennes des commencements du

monde : les histoires des Ébrieux, des Assiriens, des Romains, François, Bretons et autres. » On se ferait difficilement une idée des travaux préliminaires auxquels Christine se soumit avant d'écrire. D'après les passages cités dans ses œuvres, elle lut Platon, Aristote, Hippocrate, saint Jean Chrysostome, Socrate, Diogène, Horace, Virgile, Catulle, Juvénal, saint Augustin, etc.; elle fit même de ces auteurs une étude approfondie, et, comme les livres étaient rares et chers alors, elle travaillait à la bibliothèque que Charles V avait fondée au Louvre, ou dans les nombreux couvents de Paris. Une semblable érudition au quatorzième siècle, et chez une femme, semble encore aujourd'hui presque incroyable.

Voilà donc Christine au travail, s'efforçant d'oublier ses ennemis et rêvant (ce que tant d'autres rêvèrent depuis) de se créer avec sa plume une existence honorable; et, comme tant d'autres encore après elle, si les chagrins la pressent de trop près, elle se console avec des vers. « Fortune ne m'a pas encore tant grevée, que ne fusse accompagnée des musettes des poëtes : elles me font rimer complaintes plourables, regrettant mon ami mort et le bon temps passé. » Ses premiers écrits furent des *virelais*, ballades, *lais* et rondeaux; on nommait alors ces poésies diverses des *dictiez*.

La réputation de Christine parvint au comte de Salisbury, favori de Richard II, roi d'Angleterre, venu en France demander pour son maître la main de la princesse Isabelle, fille de Charles VI. Christine appelle le comte de Salisbury « gracieux chevalier, aimant *dictiez*,

et lui-même gracieux dicteur. » Le ministre anglais emmena avec lui le fils aîné de Christine, alors âgé de treize ans, afin de le faire élever avec son propre fils. Mais le malheur et la mort sont partout dans l'existence de la fille de Thomas de Pisan. Richard II fut détrôné par Henri de Lancastre et Salisbury décapité. Dans la succession de Richard, Henri trouva les œuvres de Christine; il les lut, les admira, et fit proposer à la veuve d'Étienne de passer en Angleterre. Dans le même temps, le duc de Milan voulut aussi l'attirer dans ses États. Christine refusa, ne voulant pas quitter la France, où elle avait aimé, où elle avait souffert, où elle comptait toujours sur la fortune et sur la gloire.

Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, se distinguait alors entre les plus puissants seigneurs du royaume par sa magnificence et sa libéralité. Malgré son immense fortune, il mourut insolvable. Le 1er janvier 1403, Christine lui offrit pour étrennes son livre de la *Mutation de la fortune*. Frappé de tant de talent et de tant de savoir, le duc lui commanda à l'instant même la *Vie de Charles V*. Il fit mettre à sa disposition les dépôts des chartes, des chroniques, et ordonna à tous ceux qui avaient connu le roi Charles V d'apporter à Christine les renseignements qu'ils pouvaient avoir. En même temps il prit près de lui le jeune du Castel et se chargea de son avenir.

Christine commence immédiatement son histoire; elle la divise en trois livres; elle intitule le premier *Noblesse de courage*, le second *Noblesse de chevalerie*,

le troisième *Noblesse de sagesse*, et sous ces titres divers elle place les actions du roi Charles V. Ce panégyrique exact et scrupuleux renferme les premières traces d'un style noble et soutenu ; la phrase devient nette, la forme plus harmonieuse, et si les digressions, communes alors, se rencontrent encore, les mots parasites et vides de sens sont presque entièrement bannis.

L'histoire de Charles V exigeait de nombreuses recherches. Christine avait le travail facile et prompt, et au bout de trois mois elle était au tiers de son ouvrage ; à la fin de l'année il était terminé. Mais déjà le duc de Bourgogne n'existait plus. « Cette mort fut le renouvellement des navreures et des adversités de Christine, et semblablement grande perte au royaume, comme audit livre commandé et non lors achevé ; aussi, à Philippe, l'auteur accorde-t-elle de piteux regrets. »

Jusqu'ici, on le voit, la fortune n'avait point souri à Christine de Pisan. Désormais la misère devint sa compagne assidue. La protection des grands et quinze volumes successivement publiés ne l'avaient point enrichie. C'était déjà un rude métier que celui d'écrivain. Quand un livre était achevé, l'auteur le présentait à un prince en le priant de l'agréer. Le prince reconnaissait plus ou moins généreusement cet hommage ; s'il venait plus tard à s'en dessaisir, le manuscrit appartenait à tous, et chacun pouvait à son gré en multiplier les copies ; de sorte que le métier de copiste se trouvait plus lucratif et plus assuré que celui d'auteur. Aujourd'hui on cherche un éditeur, comme on cherchait alors un

grand seigneur, et le public a remplacé les princes; à sa fantaisie, et sans contrôle, il brise ou improvise les réputations et les fortunes.

Les temps devenaient de plus en plus mauvais pour les lettres. La France était envahie, son roi atteint de démence, l'anarchie au cœur du royaume, Henri d'Angleterre vainqueur à Azincourt, 1415. Christine souffrait, réduite avec sa famille au plus absolu dénûment. Au souvenir de sa naissance, de son ancienne fortune, surtout à la pensée que le public pouvait soupçonner sa pauvreté, elle avoue qu'elle sentait la rougeur d'une noble fierté couvrir son front. S'adressant à dame Philosophie, elle lui dit.« que sans doute à ses habits on ne devineroit pas toujours ses ennuis; et pourtant, sous son mantel fourré de gris et son surcot d'écarlate, non souvent il est vrai renouvelé, mais soigneusement gardé, elle avoit de grands frissons, et un beau lit orné de males nuits, et le repas étoit sobre comme il convient à femme veuve. » Et ses souffrances devenaient plus intolérables quand elle se voyait contrainte d'aller emprunter de l'argent, fût-ce à ses meilleurs amis.

Elle eut aussi à lutter contre les gais propos. Au sujet de ses *Dis Amoureux*, on répandit le bruit qu'elle avait des amants; certains esprits se plurent à voir une réalité dans des récits où tout était fiction. « Ne fut-il pas dit de moi, écrit-elle dans sa *Vision*, que je aimois par amour? Je te jure, — c'est toujours à dame Philosophie qu'elle fait ses confidences, — que icellui qui disoit ainsi ne me connoissoit, ni ne savoit qui je

étois. » En effet, Christine, absorbée par ses études et toujours près de sa vieille mère et de ses enfants, n'aima jamais que « son doulz ami Étienne du Castel. »

On ignore la date précise de sa mort. Bien qu'elle eût obtenu enfin une pension de deux cents livres du roi Charles VI, tout porte à croire que sa vieillesse ne fut pas plus heureuse que le reste de sa vie. Elle s'éteignit vers 1420, à l'écart, triste et fatiguée, demandant à l'étude les consolations dernières, et puisant la résignation dans l'amour des lettres, ces amies fidèles de tous les âges, douces à ceux qui les aiment et n'abandonnant jamais.

Les ouvrages de Christine de Pisan sont nombreux. Ses vers, composés de dix, huit ou sept syllabes, fatiguent souvent par leur prolixité, les tours de force et les difficultés vaincues dont ils sont remplis; ainsi sa *Ballade rétrograde* se lit indifféremment à droite, à gauche, en commençant par le premier mot ou par le dernier : cette ballade est demeurée le modèle d'un genre fort prisé aux quatorzième et quinzième siècles; ce ne sont guère que des mots péniblement alignés et presque sans aucune suite d'idées. Ses deux cents ballades, — ses poésies les meilleures, — toutes sur l'éternel thème de l'amour, ne manquent ni de délicatesse, ni de naïveté, ni de fraîcheur. Dans une de ces ballades, souvent citée, elle s'adresse à Étienne du Castel :

Soulete suis et soulete veuil estre,
Soulete m'a mon doulz ami laissée,
Soulete suis sans compagnon ni maistre,

Soulete suis dolente et courroucée;
Soulete suis en langour mesaisée,
Soulete suis plus que nulle égarée,
Soulete suis sans ami demourée.

. . . .

Soulete suis partout et en tout estre,
Soulete suis où je voise, où je siée,
Soulete suis plus qu'autre rien terrestre,
Soulete suis de chacun délaissée,
Soulete suis durement abaissée,
Soulete suis souvent toute éplorée,
Soulete suis sans ami demourée.

Le *Chemin de longue étude,* son dernier ouvrage, ne renferme pas moins de six mille vers; il fut composé à cinquante ans, et pourtant, plus que tous les autres, est empreint d'imagination et de jeunesse. — Certaines natures ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur. — Christine voyage de compagnie avec la sibylle de Cumes et parcourt Constantinople, Jérusalem, la Grèce, l'Égypte, presque tout le monde connu. Les descriptious y sont fraîches, neuves et brillantes. Ses *Lettres sur le Roman de la Rose,* dédiées à Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, remontent à 1405; l'auteur blâme vertement les passages licencieux du roman, et dit à son fils, dans ses *Conseils :*

Si tu veux et chastement vivre,
De la Rose ne lis le livre,
Ne Ovide de l'Art d'amer,
D'ont l'exemple sert à blasmer.

En prose, son œuvre préférable est, sans contredit

l'*Histoire de Charles V*. Elle composa plus de vingt volumes; quatre seulement sont publiés. Dans ces vingt volumes, l'honnêteté la plus scrupuleuse ne trouverait rien à retrancher.

Christine de Pisan était jolie. Elle dit quelque part « qu'elle devoit au Créateur un corps sans nul défaut et assez plaisant, et non malade, mais bien complexionné. » En tête du manuscrit de sa *Cité des Dames*, elle est représentée assise sous un dais, la tête penchée sur sa main gauche, le coude appuyé sur son bureau et les yeux fermés; elle a le visage rond, les traits réguliers, le teint délicat; sa taille accuse un certain embonpoint; un chapeau bleu, en forme de cône, couvre son front; une chemise très-fine voile ses épaules, et une robe bleue, entr'ouverte et brodée d'or, — flatterie du peintre sans doute, — laisse apercevoir un petit corset couleur de pourpre.

Elle eut deux enfants : sa fille mourut au couvent des dames de Poissy, et son fils fut ce du Castel auquel on attribue le second volume de la *Chronique martinienne*. Christine avait trouvé dans ses enfants les consolations dont elle avait tant besoin. Elle parle de son fils comme d'un esprit pénétrant et distingué; pourtant on chercherait vainement dans l'ouvrage de du Castel quelque reflet du talent de sa mère.

IV.

ODETTE.

I.

Avant les Tuileries et le Louvre, l'hôtel Saint-Pol abrita les grandeurs et les misères royales. A l'hôtel Saint-Pol, vers le commencement du quatorzième siècle, un homme de trente et quelques années, les cheveux en désordre, les yeux hagards, les vêtements déchirés, courait à travers une vaste chambre, frappant du poing ce qu'il rencontrait et « poussant des cris effroyables » . Cette chambre était ornée de riches tentures ; le jour n'y pénétrait qu'à travers des vitraux coloriés; un lit de damas vert à fleurs d'or occupait le fond de l'appartement, et, dans la cheminée, bien que la chaleur fût excessive, brûlait un grand feu. Le parquet était jonché de meubles brisés et de porcelaines en éclats; tout annonçait une violente colère du maître.

Dans un coin, une jeune fille, immobile, les yeux pleins de larmes, contemplait cet homme avec une expression mêlée d'affection et de pitié. Elle restait calme, et, tout entière à sa douleur, elle ne semblait

éprouver aucun sentiment de crainte pour elle-même; et chaque fois que le fou furieux s'approchait d'elle, il reculait subitement, effrayé du mal qu'il aurait involontairement pu lui faire.

Cet homme était le roi Charles VI; la jeune fille se nommait Odette.

De temps à autre, Odette, élevant doucement la voix: « Charles, Charles, disait-elle, encore méchant aujourd'hui! Allons, venez près de moi. »

Le Roi s'arrêtait, la regardait en cherchant à rappeler sa raison; mais, dans cette lutte douloureuse et rapide comme l'éclair, la folie l'emportait, et Charles VI recommençait à pousser des cris sauvages.

Après s'être efforcée à plusieurs reprises et inutilement de dominer par la douceur la fureur du Roi, Odette se levait, marchait résolûment à lui, le saisissait par le bras, et d'un ton de commandement et le visage sévère: « Charles, taisez-vous, disait-elle; je le veux. » Aussitôt, le Roi demeurait immobile; sa colère s'évanouissait comme par magie; un tremblement nerveux agitait tous ses membres, il baissait honteusement la tête et se laissait tomber dans un fauteuil.

Odette s'approchait de lui, s'agenouillait à ses pieds et lui disait :

« C'est moi, Charles, moi qui vous aime, vous le savez bien. Revenez à vous, reconnaissez-moi. Personne n'est là pour vous faire du mal. Charles, qu'avez-vous?

— Charles a froid, Charles a froid, froid! il a grand froid, » murmurait le Roi d'une voix sourde.

Odette le conduisait près du feu. Il étendait, en grelottant, ses mains vers la flamme, et laissait, entre ses dents qui claquaient, échapper des paroles confuses.

Insensiblement il paraissait recouvrer la raison et jetait un regard autour de lui, comme pour se rendre compte de la scène qui venait de se passer. Mais, tout à coup, apercevant des fleurs de lis sur le mur, il s'élançait vers elles et s'écriait :

« Qu'est-ce que tout cela ?

— Des fleurs de lis, sire, répondait Odette, les armes de Votre Majesté.

— Des fleurs de lis ! Votre Majesté ! Non, non, je ne le veux pas, moi. Moi, point Charles, moi, point roi ; je m'appelle Georges ; mes armes sont un lion percé d'une flèche. Moi, Georges, mais point Charles, point roi. »

Et il s'efforçait d'enlever les fleurs de lis et de les briser. Comme il ne pouvait les atteindre toutes, il dansait devant celles qui restaient, avec des gestes, des rires et des paroles de moquerie, et répétait sans cesse : « Je m'appelle Georges, mais point Charles, point Roi. Je ne le veux pas. »

Odette, sans répondre, s'asseyait près d'une table et prenait des figures grossièrement coloriées. Elle les étendait sur la table, poussait un léger cri de joie, en feignant de les regarder attentivement. Le Roi se retournait, la contemplait silencieusement quelques secondes et venait lentement se pencher sur l'épaule de la jeune fille.

« C'est pour Georges tout cela, » disait Odette.

Et le Roi s'emparait des cartes et jouait comme un enfant.

L'accès de folie disparaissait. Alors une immense tristesse couvrait le visage de Charles VI. Il prenait sa tête entre ses mains, — cette pauvre tête dont il n'était pas le maître, et qui portait une couronne, — et ses yeux se remplissaient de larmes.

Odette le consolait.

« Confiance, sire, lui disait-elle; ayez espoir en de meilleurs jours. Sire, je le demande à Dieu dans toutes mes prières; vous guérirez. »

Le Roi souriait d'un sourire incrédule et désolé. Il enlaçait de ses bras cette enfant qui se dévouait à lui, et répondait en la baisant au front :

« Je t'aime, Odette, car tu m'aimes, toi! Tu aimes le pauvre fou abandonné du monde entier. Oh! jure-moi de m'aimer encore, de m'aimer toujours. Pardonne-moi, je ne suis pas coupable; ne m'abandonne jamais. »

II.

Le roi Charles VI avait douze ans lorsqu'en 1380 il monta sur le trône. Dans sa jeunesse il aimait la chasse avec passion. « Un jour qu'il courait à travers la forêt de Senlis, » il prit un cerf dont le cou était entouré d'un collier de cuivre doré, sur lequel on lisait ces mots : *Cæsar hoc mihi donavit.* « César me l'a donné. » Le

Roi, dont l'imagination était exaltée déjà par la lecture des romans de chevalerie, considéra cette rencontre comme un présage funeste. Sa raison, ébranlée par quelques accès de fièvre chaude, en fut vivement affectée, et il revit plusieurs fois en songe le cerf de la forêt de Senlis et divers autres signes qui lui assombrissaient l'avenir. Il chercha des distractions dans les fêtes : les fêtes l'ennuyèrent. Il voulut voyager, mais librement, sans la compagnie de ses oncles qu'il redoutait. Il traversa Lyon, Avignon, séjourna à Montpellier, retenu par les « vives et frisques demoiselles du pays », et revint à Paris, triste, languissant, bien las de ces courses, qui ne lui avaient guéri ni le corps ni l'esprit.

Alors le connétable de Clisson fut assassiné par Pierre de Craon. Le meurtrier se réfugia chez le duc de Bretagne, et Charles VI résolut d'aller attaquer ce dernier dans ses propres domaines (1392). Il partit donc à cheval, malgré l'ordonnance des médecins, et se dirigea vers le Mans. Un jour, il traversait les forêts du Maine, vêtu d'un habit de velours noir et la tête couverte d'un chaperon écarlate. La chaleur était accablante, la réverbération du soleil sur le sable éblouissait la vue. Le Roi marchait le premier; les princes se tenaient à l'écart et le laissaient plongé dans ses sombres pensées. Tout semble ligué contre lui : son connétable a été tué, les princes et le clergé attaquent ses conseillers intimes; il ne lui reste pas un ami. Tout à coup, un homme de mauvaise mine, ayant pour tout vêtement une *cotte blanche,* s'élance subitement de la

forêt, les cheveux et la barbe en désordre, l'air égaré, et, se jetant à la bride du cheval de Charles VI : « Arrête, noble roi, s'écrie-t-il, ne passe pas outre, on te trahit. » Les princes accourent et font lâcher les rênes à cet homme, qui n'en continue pas moins à suivre Charles en poussant des cris.

Au delà de la forêt s'étendait une immense plaine. On allait y entrer. La suite du Roi était exténuée de chaleur. Un page, portant la lance de Charles, vint à s'endormir, et laissa échapper cette lance, qui frappa un casque en tombant. A ce bruit, le Roi tire son épée et s'écrie : « Sus! sus aux traîtres! » Et il s'élance, l'épée nue, sur le duc d'Orléans; celui-ci prend la fuite; mais le Roi a déjà tué quatre hommes avant qu'on ait pu l'arrêter.

On le descend de cheval, on le désarme, on le couche à terre, on le lie avec des cordes, et, quand il revient à lui, il a horreur des meurtres qu'il vient de commettre, il demande pardon à tous de sa conduite et se confesse avec humilité et repentir.

On le transporte à Paris, où les plus habiles médecins de l'époque l'entourent de leurs soins. Guillaume de Hersilly, en grand renom dans ce temps-là, arrive tout exprès de Laon. Mais pas un d'entre eux ne trouve de remède pour un mal plutôt moral que physique et qu'ils ne comprennent pas. Alors on s'adresse à la sorcellerie. On fait venir du Languedoc un homme se disant inspiré *par l'esprit*. Il jeûnait tout le jour, se mortifiait par la pénitence, et se macérait le corps, « afin

de se rendre maître des éléments et de les forcer à lui obéir. » On appelle également deux moines gascons. Ils passent des mois entiers à la Bastille, occupés à composer des breuvages que l'on fait boire au Roi ; mais, loin de détourner le mal, ils l'aggravent davantage. Convaincus d'imposture, tous ces sorciers sont mis à mort.

La médecine et l'astrologie, les hommes et le diable étant impuissants, on s'adressa à Dieu. Charles VI se voua à saint Denis et se fit conduire en Bretagne au pèlerinage du Mont-Saint-Michel. Le Ciel resta sourd à ses prières.

Quelques courtisans, traîtres ou insensés, l'engagèrent à ne plus chercher désormais de remèdes que dans les distractions des fêtes et des plaisirs. Pendant plusieurs mois le Roi suivit ces conseils. Un jour, la reine Isabelle mariait une de ses dames d'honneur, Allemande d'origine et déjà veuve ; Charles VI résolut de prendre sa large part aux festins et aux bals donnés par Isabelle. Les noces des veuves étaient, à cette époque, de véritables mascarades, des orgies grotesques et sans frein. Charles et cinq de ses gentilshommes se déguisèrent en satyres et enduisirent leurs vêtements de poix, afin de pouvoir y coller plus facilement leurs toisons d'étoupe. Vers la fin du bal, le duc d'Orléans, après un dîner avec de joyeux compagnons, arriva la tête exaltée par les fumées du vin. Dans un accès de folle gaieté, il mit le feu à la toison d'un des satyres ; la flamme se communiqua rapidement aux

autres seigneurs vêtus du même costume, et ils s'élancèrent à travers les salles, brûlés jusqu'aux os et poussant des gémissements terribles. Par bonheur, la jeune duchesse de Berri s'était, à cette vue, emparée du Roi et l'avait contraint de demeurer près d'elle. Elle le protégea ainsi contre le feu; les cinq autres gentilshommes expirèrent en trois jours au milieu de la plus horrible agonie.

Si le Roi eût péri pendant cette nuit, les princes auraient infailliblement été mis en pièces par le peuple. Aussitôt qu'il apprit cet événement, le peuple frémit de crainte et de rage. Il fallut le lendemain et à plusieurs reprises lui faire voir Charles VI à l'une des fenêtres de l'hôtel Saint-Pol, pour bien le convaincre que son Roi était encore vivant; car le peuple aimait son pauvre fou, souffrant, méprisé comme lui. Il prenait sa part de douleurs qui ne lui étaient point étrangères. Il s'écriait : « Ah! pourquoi le Seigneur frappe-t-il un si bon roi! » Il s'apitoyait sur les maux de Charles, et il n'en détestait que plus les princes sanguinaires placés autour du trône. Le peuple demandait sans cesse à contempler son Roi *bien-aimé;* et, quand la santé de Charles VI le permettait, on le conduisait dans les églises ou aux mystères de la Passion de la rue Saint-Denis, afin de satisfaire la foule. Peu de monarques obtinrent de leurs sujets une affection aussi tendre et aussi désintéressée.

Les accès de folie de Charles VI, devenus chaque jour plus fréquents, ne lui laissaient guère la possibilité de gouverner son royaume. Les factions en profitaient

pour déchirer la France, et les Anglais pour s'en emparer. Ce n'étaient partout que trahisons. Le Dauphin, depuis Charles VII, s'enfuyait de Paris livré à la fureur des Bourguignons; le duc d'Orléans tombait assassiné dans la rue, et le traité de Troyes donnait à Henri V d'Angleterre la couronne de Charles VI, que l'Anglais daignait pourtant laisser au Roi de France jusqu'à sa mort.

Les fêtes n'en continuaient pas moins plus bruyantes et plus nombreuses. Comme son Roi, il semblait que la France était folle; et, selon la chronique latine manuscrite de Saint-Denis, « hommes et femmes de la cour, à la faveur du masque, se livraient aux plus infâmes débauches. »

Isabelle de Bavière, épouse adultère, mère sans cœur, trahissait sa patrie adoptive. Le Roi en avait été éperdument épris, au point qu'après l'avoir vue une seule fois, il avait conjuré ses oncles de ne pas différer d'un seul jour son mariage. La mémoire d'Isabelle est restée plus odieuse que celle de Frédégonde. A soixante ans, ses passions n'étaient pas assouvies; pourtant toute trace de son ancienne beauté avait disparu; son regard railleur, sa bouche flétrie, son teint jaune sous le fard, présentaient l'image de la débauche haineuse et violente. Le peuple l'avait en horreur, et lorsqu'en 1435 elle mourut haïe et méprisée, il fallut, par une nuit noire, faire transporter son cercueil à Saint-Denis dans un batelet et suivre le cours de la Seine, afin de le dérober à la vue du peuple, qui l'eût sans nul doute brisé et profané.

Charles VI, dans sa folie, ne voulait pas être marié; il prétendait ne pas avoir d'enfants, ne pas être roi; et, bien que les femmes aient toujours conservé un grand empire sur son esprit, il refusait obstinément de voir la Reine, qu'il regardait comme une des principales causes de tous ses malheurs. Il ne se trompait pas.

Du reste, Isabelle avait peur du Roi, et ce fut elle qui lui jeta en pâture Odette de Champdivers.

III.

Odette de Champdivers n'appartenait point à une noble famille. Son père était marchand de chevaux. Quant à la date de sa naissance, elle est inconnue, comme celle de sa mort. On recherche avidement les moindres détails de la vie des courtisanes célèbres par leurs caprices ou leurs ambitions; on dédaigne une pauvre fille qui se contenta d'aimer son Roi. — Un jour elle fut placée près de Charles VI, et depuis lors elle ne le quitta plus.

Si l'histoire avait le droit de s'attendrir et de pardonner aux misères du cœur, ne serait-ce pas en face de ce dévouement, de cette abnégation constante et presque chrétienne? Odette est la douce figure qui repose au milieu de ces époques de débauche et de sang. Apparition bienfaisante, ange gardien du vieil enfant malade qu'elle voudrait guérir, femme simple et sacrifiée, sans

doute elle mérite encore le blâme; ne mérite-t-elle pas aussi la pitié?

On avait cru qu'elle ne vivrait pas longtemps, en butte aux mauvais traitements et aux caprices quotidiens du Roi. On avait compté sans l'esprit clairvoyant de l'amour. Rien de touchant, en effet, comme les soins dont Charles VI entourait la *petite reine* — on nommait ainsi Odette. — Elle avait pris dès son entrée à l'hôtel Saint-Pol un ascendant irrésistible sur le Roi. Il obéissait aux moindres ordres tombés de ses lèvres, et, s'il résistait, elle le menaçait de ne plus l'aimer, de le quitter, et toujours il finissait par lui accorder ce que nul autre n'eût obtenu. Parfois les fous sont ainsi. Cette jeune fille de dix-sept ans, à la chevelure blonde, à la taille frêle, au visage demi-sérieux demi-souriant, vêtue de sa longue robe blanche, passait sa vie près de ce roi insensé et flétri avant l'âge. D'un geste, d'un regard, elle arrêtait sa fureur; un mot le faisait plier devant un enfant qu'il eût pu briser.

Odette avait trouvé Charles VI dans un état misérable. Il ne voulait ni boire ni manger. En 1405, il avait refusé, durant plusieurs mois, de se laver et de changer de linge. Il était, dit la chronique de Saint-Denis, rongé de vermine et couvert de plaies. On n'osait lui faire violence, car, revenu à la santé, il eût pu se souvenir et se montrer sévère. Il fallut le faire enlever, la nuit, par dix hommes masqués et vêtus de noir, qui le changèrent de vêtements et le lavèrent malgré ses cris. Depuis lors, ce moyen fut souvent employé; aussi Charles

avait-il une peur continuelle de ces hommes noirs, qu'il croyait toujours apercevoir dans son sommeil.

Ce fut donc avec une joie d'enfant qu'il vit Odette, seule désormais auprès de lui, s'empresser à le servir et lui demander avec douceur ce qu'on lui arrachait autrefois par violence. C'était à elle qu'on s'adressait quand il fallait obtenir quelques ordres du Roi. Dans ses plus violents accès, dit Juvénal des Ursins, il la reconnaissait toujours, et jamais il ne lui fit le moindre mal.

Du reste ce n'était point un homme méchant que le roi Charles VI. Sa figure était accentuée, d'une beauté empreinte de mélancolie, et encadrée de longs cheveux châtains. Sa bouche, un peu grande, laissait voir de belles dents bien rangées. Il avait l'air noble et bienveillant, et le cœur ouvert et généreux.

Quand il sentait la folie approcher, il s'écriait : « Otez-moi mon couteau, voici le mal qui s'empare de moi. » Il suppliait Odette de s'éloigner, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur. C'était un affreux spectacle de voir ce Roi comprenant, aux dernières lueurs de la raison, que la folie allait le saisir. Maintenant il a encore la conscience de ses actes; tout à l'heure il blasphémera, il demandera une arme pour tuer ceux qu'il aime et qu'il ne connaîtra plus.

Durant ces crises, des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres, des visions bizarres passaient devant ses yeux. Lui, toujours brave, il tremblait de tous ses membres; un feu intérieur le dévorait, des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage; et, tout à coup,

sans transition, il était saisi d'un froid mortel et poussait des gémissements plaintifs.

Loin de s'éloigner, Odette se montrait alors plus attentive et plus dévouée. Elle s'efforçait de dissiper les visions qui effrayaient l'esprit du Roi et lui présentait le breuvage destiné à calmer ses souffrances. Souvent aussi, il lui fallait assister en silence à ces longues et terribles agonies. Dès que le mal semblait céder, elle chantait quelque monotone chanson, et le Roi finissait par s'endormir.

Honteux à son réveil et humilié à ses propres yeux, il pleurait la raison que Dieu lui avait ravie; et, quand il se retrouvait avec les seigneurs de sa cour, il leur disait : « S'il est parmi vous celui qui me fait souffrir, je le conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne pas me tourmenter davantage, de faire que je ne languisse plus; qu'il m'achève plutôt, et que je meure. » Seul avec Odette, il serrait les mains de la jeune fille dans les siennes, lui demandait pardon, la conjurait de l'abandonner dans ses moments mauvais, et s'appelait lui-même *le pauvre fou!* Et Odette lui répondait qu'elle ne s'en irait que lorsqu'il l'aurait chassée. — Et aussitôt, profitant du retour de la raison du Roi, elle lui parlait de l'état de la France, des injustices à réparer, des complots à déjouer, des bonnes actions à faire. Et Charles VI, la sueur de son front à peine essuyée, pâle et la main tremblante, signait des arrêts et donnait des ordres. Car, malgré ses humiliations et ses douleurs, il restait néanmoins et toujours le Roi de France.

Le peuple l'aimait, il aimait aussi Odette. Avec ce bon sens instinctif qui ne trompe guère, il avait compris tout ce qu'il y avait de dévouement dans la conduite de la *petite reine*, et il s'était vite aperçu qu'elle ne causait ni larmes ni folles dépenses à la France.

Odette eut une fille du Roi. On l'appela Marguerite de Valois; Charles VII la reconnut pour sa sœur, la fit légitimer en 1427, la maria à Jean de Harpeden, seigneur de Belleville en Poitou, et lui donna en dot vingt mille moutons d'or. Le mouton d'or était une pièce de monnaie sur laquelle on avait gravé l'écu de France, le nom du roi Jean et *Agnus Dei;* il pesait environ onze francs. — C'est là une des bonnes actions du roi Charles VII.

L'unique fortune qu'Odette recueillit de la faveur royale se réduisit à deux maisons accompagnées de dépendances peu considérables; l'une était située à Bagnolet, l'autre à Créteil.

Il est probable qu'elle y finit ses jours, seule et sans bruit, après la mort de Charles VI (21 octobre 1422).

Quand le convoi du Roi *bien-aimé* traversa Paris, « tout le peuple se mit dans les rues et aux fenêtres, et pleurant et criant comme si chacun eût vu mourir ce qu'il aimait le plus. »

V.

AGNÈS SOREL.

I.

JEANNE.

Le 10 novembre 1422, le héraut d'armes criait à travers la basilique de Saint-Denis : *Le Roi est mort! vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!* Et Bedford, après avoir conduit en terre la monarchie de Clovis, rentrait à Paris précédé d'une épée nue, portée en signe de toute-puissance devant le régent de Henri VI.

C'est qu'en ce temps-là l'Anglais possédait plus des deux tiers du royaume; la France était ruinée par les impôts; les récoltes étaient incendiées, les campagnes désertes et couvertes de bêtes fauves; la reine mère, Isabeau de Bavière, trahissait son fils; le receveur général du Roi *n'avait pas quatre écus en caisse*, et Dunois, invité par Charles à s'asseoir à sa table, ne trouvait pour dîner qu'*un poulet et une queue de mouton.*

Charles apprit la mort de son père au petit château d'Espally, près du Puy, en Auvergne, le 25 octobre 1422. « A cette nouvelle il eut au cœur grande tristesse et pleura abondamment. Et prestement, par l'ordonnance de son conseil, fut vêtu de noir pour la première journée. Si fut lors levée une banière de France dans la chapelle : et adonc lesdits officiers commencèrent à crier haut et cler : *Vive le Roi!* »

C'était inaugurer dignement le règne nouveau. Malheureusement, cet enthousiasme ne fut pas de longue durée dans l'âme de Charles VII.

Non loin de l'hôtel de Jacques Cœur, au fond d'une cour étroite, s'élève à Bourges une maison noire, menaçant ruine, enrichie de sculptures du quatorzième siècle, et servant aujourd'hui d'école primaire. C'est là, dans un galetas royal, orné des armes de France peintes en vives couleurs au plafond, que nous retrouvons bientôt Charles VII, assis dans un large fauteuil, près d'un âtre immense et rêvant à la lueur de deux bougies de cire blanche accrochées au mur. L'avenir l'épouvante, la lutte lui semble impossible. Sa couronne est un mensonge; il y renonce, il abdique en son cœur. Désormais il cherchera l'oubli dans de brillantes fêtes et de rapides amours. Il ne reconnaîtra plus de royauté que celle du plaisir; et, puisqu'il doit tomber, du moins il tombera gaiement. — Au même instant il lui naissait un fils, qui devait être Louis XI. Le Roi de France ne possédait pas les quarante écus nécessaires pour payer les frais du baptême; il lui fal-

lut demander des délais, et cette dette ne fut acquittée que longtemps après la naissance du Dauphin.

Quelques circonstances imprévues vinrent pourtant relever l'espoir de La Hire, de Narbonne, de Xaintrailles, braves gentilshommes, plus intrépides que leur maître, et qui combattaient encore lorsque Charles VII désespérait de la France et de lui-même. Jacqueline, comtesse de Hainaut et de Hollande, divorça avec Jean IV, son second mari, et épousa Glocester. Jean, menacé dans ses États, les défendit avec vigueur et força les Anglais à tourner sur lui une partie de leurs forces. Le Pape, de son côté, cassa le mariage de Glocester, et ces événements firent une heureuse diversion aux calamités qui pesaient sur le royaume. Yolande, mère de la reine Marie d'Anjou, obtint la dignité de connétable pour Arthur de Richemond, frère du duc de Bretagne. Par ce moyen, Yolande ramenait au Roi les Bretons. Sous Du Guesclin, ils avaient sauvé la monarchie. C'étaient de terribles ennemis et de précieux alliés. — De tout temps il fit bon d'avoir les Bretons pour soi.

Richemond était une nature superbe, rude, indomptée, terrible dans ses colères et dans ses haines. Son génie ne se développa que lorsque son orgueil fut à l'aise. Sa vie fut inégale, éclatante, çà et là glorieuse. Insensible aux sollicitations qui l'assaillirent dans sa disgrâce, il resta fidèle à la France, et, devenu duc de Bretagne, il voulut garder son épée de connétable, afin « d'honorer dans sa vieillesse ce qui l'avait honoré lui-même dans son jeune âge. »

Charles VII, un moment délivré de ses inquiétudes quotidiennes, put se livrer à cette folle vie de plaisirs qui toujours eut pour lui tant de charmes. Retiré à Chinon, en Touraine, il s'en allait, par de belles matinées d'automne, chassant dans les forêts giboyeuses, écoutant volontiers les *grivoiseries piquantes* des jeunes comtes de Clermont et de Dunois. Recherché dans sa toilette, il portait à la chasse une jaquette vert pâle descendant jusqu'aux genoux et garnie aux parements d'une étroite dentelle d'argent; ses chausses étaient de couleur chamois et ses bottines de cuir fauve. L'éperon d'or faisait place à l'éperon d'argent à larges molettes. Un cordon de soie, passé en écharpe de gauche à droite, se croisait avec le baudrier d'une forte et courte épée et soutenait un cornet de cuivre doré et habilement ciselé; une toque de velours noir, surmontée d'une simple plume verte, couvrait son front. Les seigneurs de sa suite étaient vêtus à l'avenant, et les pages, la poitrine bariolée des armes de leurs maîtres, suivaient en portant les javelines. Quand, sur la route, on apercevait les tourelles d'un château, Charles donnait ordre de se diriger de ce côté, certain d'y trouver de nouveaux plaisirs et de nouvelles amours.

Et, pourtant, les armées de Henri VI, libres bientôt de leurs préoccupations passagères, continuaient à dépecer la France, enlevant une ville chaque semaine, chaque mois une province. Il ne restait guère à Charles VII que la Touraine, Bourges et Orléans; encore l'ennemi était-il venu camper devant cette dernière place (1428-1429).

Ce fut là un siége héroïque. Les bourgeois rivalisèrent de zèle pour défendre leur cité. Ils laissèrent stoïquement brûler leurs églises, leurs faubourgs et leurs couvents, pour les empêcher de servir de postes aux ennemis. La ville s'imposa d'elle-même et généreusement; et, tandis que les hommes fondaient des canons et combattaient sur les remparts, les femmes faisaient pleuvoir les pierres, les *pots à feu*, l'huile bouillante, et portaient les rafraîchissements sur les brèches. Et au milieu même de la lutte tous conservaient une intrépide gaieté.

Les boulets anglais manquaient souvent leur but; on s'en moquait. Le peuple allait même jusqu'à raconter qu'un de ces boulets avait déchaussé un bourgeois sans le blesser. Les assiégés possédaient beaucoup de violons; ils en envoyèrent aux Anglais afin de dissiper leur spleen et de chasser leurs ennuis. Un matin, les projectiles crevèrent une innombrable quantité de barils, la plaine fut jonchée de harengs. On nomma cette journée la bataille des harengs (1429).

A la longue néanmoins, et malgré leurs courageux efforts et leur inépuisable philosophie, les habitants d'Orléans commençaient à souffrir cruellement; leur situation devenait critique; il était évident que tôt ou tard il faudrait succomber. Orléans était le dernier boulevard de la monarchie; la France entière s'intéressait à cette lutte.

Alors la patrie, et coup sur coup, fut sauvée par deux femmes.

A Domrémy, en Lorraine, vivait une jeune fille nommée Jeannette. Elle était pieuse, bonne et sage. Obéissant à l'ange, et — ce fut là la plus vive douleur de sa vie — désobéissant à son père, qui avait juré de noyer sa fille de ses propres mains plutôt que de la laisser partir avec les gens de guerre, Jeanne quitte un jour son village. Elle embrasse ses amies, « surtout sa petite bonne amie Mengette, n'a pas le courage de dire adieu à sa meilleure et grande amie Haumette, » et se rend à Vaucouleurs avec ses gros habits rouges de paysanne. De là, suivie de quelques soldats que lui donne Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, elle se dirige vers Chinon. Elle traverse les troupes anglaises et bourguignonnes éparses dans les campagnes, s'arrête pour entendre la messe, et rassure ses compagnons par son inaltérable confiance.

Rien n'est doux comme cette poétique histoire de Jeanne, tout empreinte d'un religieux parfum, et qu'on ne saurait plus nier aujourd'hui.

Au bout de onze jours de marche, Jeanne arrive près du Roi. Bien que ce fût « une belle fille, fort désirable, assez grande de taille, la voix douce et pénétrante, » elle fut d'abord reçue avec étonnement, presque avec moquerie. Mais comme, avant tout, on avait besoin d'être sauvé, Jeanne la Pucelle fut revêtue d'une armure blanche, placée sur un beau cheval noir, ayant au côté une petite hache et l'épée de sainte Catherine, qu'elle avait envoyé chercher derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle portait un étendard blanc fleurdelisé,

sur lequel était peinte l'image de Dieu soutenant le monde dans ses mains. A droite et à gauche, deux anges tenaient chacun une fleur de lys. Elle ne voulait tuer personne, disait-elle, et « si elle aimait son épée, elle aimait quarante fois plus son étendard. » Elle ordonnait aux seigneurs d'abandonner leurs folles femmes, et, le long de la Loire, elle faisait dresser un autel, communiait, et les seigneurs communiaient avec elle.

A son arrivée à Orléans, la joie des habitants fut au comble. « Ils se sentoient jà tous reconfortés et comme desassiégés par la vertu qu'on leur avoit dit être en cette simple pucelle, qu'ils regardoient moult affectueusement, tant hommes, femmes, que petits enfants, et il y avoit moult merveilleuse presse à toucher à elle, ou au cheval sur quoi elle étoit. »

Après avoir délivré Orléans, Jeanne conduisit le Roi à Reims, l'y fit sacrer, et, se jetant à ses genoux et pleurant à chaudes larmes, elle eut le pressentiment de sa fin prochaine.

A dater de ce jour, la puissance anglaise est frappée au cœur. Jeanne avait dit : « Il me faut bien employer mon temps, car je ne durerai qu'un an, ou guère plus. » En effet, blessée à Paris, faite prisonnière à Compiègne, elle fut conduite à Rouen, jugée et condamnée à être brûlée vive. L'Angleterre tenait à sa mort, afin de prouver que Charles VII avait été conduit à Reims par une sorcière.

Charles VII avait alors en son pouvoir des prison-

niers ennemis; il pouvait, pour sauver Jeanne, tenter des échanges, menacer Bedford de terribles représailles; il se contenta d'engager quelques vaines négociations par l'entremise de l'archevêque de Reims, mal disposé envers la Pucelle. Il ne fit rien de plus; c'est là sa honte. Quant à Agnès Sorel, — des historiens se sont mépris sur ce point, — elle n'était pas encore à la cour. Elle y parut seulement à la fin de l'année 1431 avec la duchesse de Lorraine, qui venait implorer l'assistance du Roi en faveur de René d'Anjou, son mari, fait prisonnier à la bataille de Bulgnéville, — 2 juillet 1431. — Or, Jeanne d'Arc avait été brûlée à Rouen le 29 mai de la même année.

Malade et en prison durant la semaine sainte, « cette fille de la campagne, née sur la lisière des bois, qui toujours avait vécu sous le ciel, dut passer ce beau jour de Pâques au fond de la tour. Le grand secours qu'invoque l'Église ne vint pas pour elle; la porte ne s'ouvrit pas. Et le dimanche de Pâques, que se passa-t-il dans ce pauvre cœur, lorsque, la fête universelle éclatant à grand bruit par la ville, les cinq cents cloches de Rouen jetant leurs joyeuses volées dans les airs, le monde chrétien ressuscitant avec le Sauveur, elle resta dans sa mort? » Or, Jeanne, dans son enfance, s'était souvent complu à écouter le son des cloches dans les prairies. Elle mourut en priant Dieu, en pleurant peut-être et se souvenant de son village, mais résignée et n'accusant pas son roi. —

Peu de temps après la mort de Jeanne, Charles VII errait un soir dans son parc de Chinon, dressant, selon

sa coutume, des plans de parterres et de jardins, et oubliant les soucis d'une royauté dont il ne s'était jamais préoccupé beaucoup, lorsqu'à travers un bosquet « où le chèvrefeuille et le jasmin entrelaçaient leurs rameaux, » il entrevit deux ombres effarouchées par le bruit de ses pas et cherchant à se cacher sous le feuillage. Curieux lorsqu'il s'agissait des affaires du cœur, le Roi s'approcha davantage et se trouva près d'une jeune fille d'une admirable beauté. Elle était seule; son amoureux s'était enfui. Tout d'abord, elle eut grand'peur. Charles la rassura, lui prit la main, et lui demanda son nom. Elle s'appelait Agnès. Il resta quelque temps près d'elle, admirant son esprit, sa grâce et son charmant visage. Et en rentrant au château, ce roi, toujours accessible aux impressions nouvelles, s'était déjà laissé prendre aux charmes de la jeune fille entrevue à peine par une douce soirée de printemps.

II.

AGNÈS.

Agnès Sorel avait alors vingt ans. Elle était née au village de Fromenteau, en 1409. Jean Souan, son père, homme de robe, avait été tué à la chasse, et sa mère, issue d'une noble famille, était morte de chagrin peu de temps après son mari.

La demoiselle de Fromenteau, — on désignait ainsi Agnès du nom de son village, — avait reçu une éducation brillante, et, sous tous les rapports, la nature l'avait traitée en enfant gâté. « C'étoit un prodige de beauté. » On la surnommait *la belle des belles*, et le Père Daniel prétend qu'elle fut en France aussi célèbre qu'Hélène en Grèce. Sa physionomie était calme, fine et modeste, sa taille peu élevée et bien prise; de longs cils ombrageaient ses yeux bleus; une opulente chevelure blonde encadrait son front. Un auteur contemporain trace ainsi son portrait : « C'était un teint de lis et de roses, un regard où la vivacité était tempérée par tout ce que l'air de douceur a de plus séduisant, une bouche que les Grâces avaient formée; tout cela était accompagné d'une taille libre et dégagée, et relevé d'un esprit aisé, amusant, et d'un entretien dont la gaieté et le tour agréable n'excluaient ni la justesse, ni la modestie, ni la solidité. »

Encore enfant, Agnès avait été conduite en Lorraine par la duchesse Isabelle, femme de René d'Anjou. Elle devint fille d'honneur de la duchesse et sa meilleure amie. Après la bataille de Bulgnéville, Isabelle la ramena en France, où elle demeura définitivement comme dame d'honneur d'Yolande, belle-mère du Roi. Yolande exerça toujours une sérieuse influence sur l'esprit de Charles VII. Intelligente, dévouée aux intérêts de la France, elle contribua puissamment à éloigner les vieux Armagnacs, à faire nommer Richemond connétable, à réveiller le Roi de la torpeur où il était plongé.

La première, elle s'empressa d'accueillir Jeanne d'Arc et de la recommander à son fils. Cette fois, plus politique que scrupuleuse, eut-elle la pensée de faire servir Agnès à l'accomplissement de ses projets et de lier plus étroitement le Roi aux intérêts de la maison de Lorraine? Donna-t-elle froidement une rivale à sa fille? La reine Marie accorda-t-elle son consentement, dans l'espoir d'éloigner La Trémouille et les favoris qu'elle n'aimait pas? On n'ose le croire à la légère. Pourtant, il est certain que Yolande, Marie et Agnès vécurent toujours dans la plus parfaite harmonie; mais ces trois caractères également faciles pliaient devant la volonté du maître, et la Reine elle-même répétait souvent à quiconque s'efforçait d'exciter sa jalousie et de la faire prendre part aux cabales de la cour : « Le Roi est mon seigneur; il a sur mes actions tout pouvoir, et moi aucun sur les siennes. »

Restée seule à la cour après le départ d'Isabelle, Agnès éprouva une profonde tristesse. La reine Marie cherchait à la distraire et à la consoler. C'était une douce et gracieuse femme que cette reine, jeune, jolie, languissante, et qui toujours resta l'amie fidèle du Roi. Elle priait Agnès de lui réciter des contes, des lais et des sirventes, et de lui dire les *versiculets* qu'elle savait si bien composer. Mais Agnès regrettait le pays de Lorraine; et quand, dans ses promenades solitaires, elle rencontrait le beau page Isambart d'Outremont, elle lui contait ses chagrins, et le beau page l'écoutait volontiers. Seulement, le lendemain du jour où le Roi

aperçut Agnès dans les jardins, Isambart reçut l'ordre de quitter la cour et de partir pour l'armée.

Depuis lors, Charles VII n'eut plus de pensée que pour Agnès. Pendant plusieurs semaines, dit-on, elle parut éviter de se trouver près de lui. Mais le Roi avait la voix persuasive, le regard bienveillant, le visage régulier, le sourire doux. Indolent et léger, il était brave. Selon le chroniqueur, si ses genoux étaient trop gros, sa taille n'en était pas moins galamment tournée. C'était une nature française, que ce roi Charles VII, avec ses qualités et ses défauts. Il y avait en lui du Valois et du Bourbon. Jeune, beau et roi! quel cœur de femme fût resté insensible devant cette triple couronne? Agnès écouta donc les doux propos de son royal amant. Elle oublia la Lorraine, elle oublia aussi le beau page et donna son cœur. Jusqu'ici Charles avait connu le plaisir, il n'avait jamais connu l'amour. Agnès fut la seule femme qu'il aima.

Avec des qualités sérieuses et des instincts élevés, Agnès gardait néanmoins toutes les coquetteries et les fantaisies de la femme; Charles l'en aimait davantage. Elle s'entourait de luxe, elle recherchait les fêtes et ce qui pouvait rehausser sa beauté ou flatter son esprit.

« Assise près d'une petite table en chêne bruni par un long séjour dans l'eau et garnie de flacons de vermeil et de tiroirs doublés de moire bleue, » elle se complaisait, devant une glace de Venise, — chose rare encore à cette époque, — à peigner ses longs cheveux

blonds imprégnés de parfums apportés d'Orient. Elle se faisait belle pour son amant, qui ne la quittait guère.

Le faucon enchaperonné au poing, elle l'accompagnait à la chasse, suivie d'un jeune page portant ses armes, — un sureau d'or. Les nuits s'écoulaient en fêtes. Les femmes y venaient parées d'étoffes d'argent et d'or; les princesses semaient leurs robes de pierreries étincelantes; les gentilshommes vendaient leurs domaines pour pouvoir se présenter en habits de satin ou de velours et étaler sur leurs poitrines un triple rang de chaînes habilement ciselées en Italie. On jouait aux cartes, inventées sous le règne du pauvre fou *bien-aimé;* — on exécutait des ballets et des danses apportées par des bohémiens, et la demoiselle de Fromenteau, devenue *Dame de beauté,* restait toujours et partout la plus enviée et la plus belle.

Un soir, au milieu d'une de ces fêtes, un cavalier apparaît subitement, les habits poudreux, les chausses souillées de boue. Son visage est pâle et couvert de sueur, son corps brisé et amaigri par les fatigues de la guerre. Il est porteur d'une importante nouvelle.

— Que dites-vous de cette fête? lui demande le Roi, et ne trouvé-je pas moyen de me divertir?

— Je dis, répond noblement La Hire, qu'on ne saurait perdre plus gaiement son royaume.

Agnès était près du Roi. Elle entend les paroles de La Hire, et pendant le reste de la nuit elle demeure pensive.

Le lendemain, elle interroge en secret le porteur du message et apprend par lui la misère de la France.

Au funèbre tableau tracé par l'intrépide guerrier, son cœur s'émeut, la rougeur lui monte au visage. Elle a honte pour celui qu'elle aime; elle sauvera sa gloire en sauvant, elle aussi, la France. Il y aurait profanation, je le sais, à la comparer avec Jeanne. Toutes deux vinrent de Lorraine et se dévouèrent à un noble but. Mais l'une, le front ceint de l'auréole du martyre, a laissé à travers les siècles une mémoire religieusement vénérée; l'autre ne fut qu'une femme avec ses défaillances et ses charmes. Elle eut du cœur pourtant; il serait injuste de l'oublier.

Désormais, elle veut à tout prix tirer Charles VII de son indolence sans excuse; elle a recours à la prière, à la ruse, surtout à l'influence mystérieuse de la femme aimée. Et un ennemi, un Bourguignon, Olivier de la Marche a pu justement écrire : « Certes, Agnès fut une des plus belles filles que oncques je vis, et fit en sa qualité beaucoup de bien au royaume ; elle prit plaisir à avancer devers le Roi jeunes gens d'armes et gentils compagnons dont le Roi fut depuis bien servi. »

Charles VII l'écoutait avec plaisir, « et la sagesse en passant par cette jolie bouche lui semblait aimable ; » mais, quand, par les tièdes soirées d'août, languissamment couché à ses pieds, dans les jardins de Chinon, il l'entendait lui répéter d'une voix ferme et caressante :

— Sire, soyez grand ! et sauvez la France !

Il répondait, en la baisant au front :

— Qu'importe mon royaume et l'univers, puisque tu m'aimes !

Agnès s'entourait d'armes de guerre, et parfois le Roi la surprenait pensive devant ces armes, debout, le regard fier, la tête haute, et il lui demandait à quoi elle songeait :

— Je songeais, mon gentil seigneur, répondait-elle, combien vous seriez beau, vêtu de ces armes étincelantes, et combien plus alors je vous aimerais.

Et doucement elle lui faisait endosser son armure, ceignait l'épée à son côté, couvrait sa tête d'un casque d'or. Le Roi la laissait faire en souriant, comme on se prête aux fantaisies d'un enfant.

— Sire, disait alors Agnès, la France se meurt, votre royaume vous échappe par lambeaux; vos gentilshommes sont à l'armée, ils combattent et meurent pour vous. Votre présence ranimerait leur courage. Soyez roi, sire, et marchez à leur tête! soyez grand, et chassez l'Anglais!

Mais Charles, jetant son casque et son épée :

— Cette lourde armure me pèse, disait-il. Ma main est inhabile à porter un glaive. C'est toi que j'aime, Agnès, et pour toi seule je consens à mourir.

Agnès l'avait dit; La Hire, Xaintrailles, Dunois, tous combattaient avec ardeur, et la mort de Bedford — 1435 — venait leur rendre l'espoir. Charles VII put rentrer à Paris, 1437. — Cette entrée fut un magnifique triomphe. Le Roi était monté sur un cheval blanc couvert d'une housse de velours bleu fleurdelisée d'or. Le peuple couvrait la route bordée de spectacles, de jeux, de baladins, et criait avec enthousiasme : « Noël!

vive le Roi! » — Agnès accompagnait la Reine, étalant près de sa souveraine un luxe qu'on ne connaissait point encore.

Le peuple lui reprochait l'indolence du Roi; en la voyant, il murmura. Ces murmures étaient injustes; Agnès en fut blessée.

— Les Parisiens ne sont que vilains, dit-elle; et si j'avais su qu'ils ne m'eussent pas fait plus d'honneur, je n'aurais jamais mis le pied dans leur ville.

Un historien du temps rapporte ces paroles, et ajoute peu galamment : « Ce qui eût été dommage, mais il eût été petit. »

Pourtant Agnès n'en voulut pas à ce peuple, — qui se trompe si souvent, — et travailla comme par le passé à sa délivrance. Un jour, à l'hôtel Saint-Pol habité par le Roi, le signor Arimani, un de ces aventuriers florentins, à la fois devin et alchimiste, qui parcouraient la France, vint prédire l'avenir à Charles VII. Agnès voulut aussi l'interroger. Arimani — les flatteurs ne datent pas d'hier — répondit qu'elle serait aimée du plus grand roi du monde. Quand il se fut éloigné, Agnès se leva, et s'inclinant profondément devant Charles VII :

— Sire, dit-elle, je vous quitte, je pars. Laissez-moi rejoindre le Roi d'Angleterre et remplir ma destinée. Vous allez perdre votre couronne, Henri va la réunir à la sienne; je me rends vers lui; il est un plus grand monarque que vous.

« Ces paroles piquèrent si fort le cœur du Roi, qu'il

se mit à plorer; et de là en avant, prenant courage et quittant sa chasse et ses jardins, prit le frein aux dents, si bien que par son bonheur et vaillance chassa les Anglois de son royaume. »

Des historiens se sont étonnés du changement inexplicable survenu tout à coup dans le caractère de Charles VII, — 1439. — Mais François Ier, qui savait l'influence de la femme sur l'esprit des rois, écrivait plus tard au bas d'un portrait d'Agnès Sorel :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ne saurait dedans un cloître ouvrer
Close nonain ou bien dévot hermite.

Charles VII avait alors trente-six ans. Il sacrifia ses aises et ses plaisirs; il monta à cheval et ne prit de repos qu'il n'eût chassé les Anglais de la Normandie, de la Guyenne, de son royaume tout entier. Durant la paix, il fit des règlements militaires, s'occupa des impôts et du soulagement de ses peuples et des diverses administrations depuis longtemps négligées.

Les chagrins et les jalousies de toute sorte ne manquèrent pas à Agnès. Souvent on s'efforça de la discréditer auprès du Roi, et le Dauphin lui témoigna une antipathie profonde. Dès sa jeunesse, on remarquait chez le fils de Charles VII les traits principaux qui devaient caractériser le roi Louis XI. Tour à tour vif et spirituel, calme et réfléchi, incrédule et superstitieux,

mais sans foi, sans amitié, sans cœur, Louis XI resta maître de ses colères et de ses souvenirs; il fit le bien sans enthousiasme, le mal sans remords, sut punir sans haine et pardonner sans pitié. Fin et dissimulé, il fut souvent accusé de crimes et jamais convaincu. Pendant le règne de Charles VII, il vécut en perpétuelle opposition avec le Roi et rallia partout les mécontents; ils lui plaisaient alors, parce qu'ils étaient les ennemis de son père; plus tard il les abattra d'un coup de hache. Charles VII connaissait son fils; ce fut le tourment de sa vie. Pour éviter la juste sévérité du Roi, Louis se retira en Bourgogne, où chacun s'empressa de l'accueillir. « Le duc de Bourgogne, dit Charles VII, nourrit un renard qui mangera ses poules. » Il ne se trompait pas, et des poules dévorées par le renard il ne restera un jour pas une plume.

Le crédit d'Agnès portait ombrage au Dauphin, qui se laissa même aller envers elle à ce que le chroniqueur indulgent appelle des *promptitudes*. Ces promptitudes n'étaient rien moins qu'un soufflet.

Charles VII donna à Agnès le comté de Penthièvre en Bretagne, les seigneuries d'Issoudun et de Roche-Servière en Berry, et le château de Beauté sur les bords de la Marne. De là le nom de dame de Beauté, dont les historiens se servent souvent pour désigner la demoiselle de Fromenteau. Mais c'était le château de Loches, en Touraine, qu'elle préférait. Elle s'y retira, et resta durant cinq années loin de la cour, vivant dans la solitude, généreuse envers les pauvres et les églises, et re-

cevant les visites du Roi plusieurs fois l'an. — Rien ne prouve les intrigues amoureuses que des écrivains lui supposent avec Étienne Chevalier et Chabannes; tout porte à croire, au contraire, qu'elle resta fidèle à Charles VII.

La Reine aimait Agnès et n'oubliait pas les généreux conseils qu'elle avait donnés au Roi. Aussi la fit-elle prier de rentrer à Paris. Agnès y revint en 1449, mais elle n'y vécut pas longtemps.

Charles VII achevait de chasser les Anglais; Rouen était tombé en son pouvoir; il se préparait à assiéger Honfleur et prenait ses quartiers d'hiver à l'abbaye de Jumiéges, lorsque Agnès alla le trouver et lui révéla une conspiration tramée contre lui, à laquelle le Dauphin n'était pas étranger, et l'engagea à veiller davantage sur ses jours. Elle voulut se retirer; Charles la retint. Mais, le lendemain de son arrivée, elle fut prise subitement, au château de Mesnil, à un quart de lieue de Jumiéges, d'une violente maladie d'entrailles, et mourut en quelques jours, à l'âge de quarante ans.

A ses derniers moments, le Roi ne la quitta pas. A genoux près du lit, il suppliait Dieu de lui accorder la vie d'Agnès. Agnès lui recommanda ses enfants et s'efforça de le consoler.

« Elle eut moult belle contrition et repentance, et lui souvint de Marie l'Égyptienne, qui fut grande pécheresse au péché de la chair. Elle invoqua Dieu et la Vierge Marie à son aide; et, comme vraie catholique, après la réception des sacrements, demanda ses heures pour

dire les vers de saint Bernard, qu'elle avoit écrits de sa propre main. »

En présence du comte de Tancarville, du sire de Gouffier, de la sénéchale du Poitou et *des demoiselles à son service,* elle fit une belle morale sur la fragilité des avantages du corps, « dont il est fâcheux de n'être convaincu que par une telle expérience. »

« Celles qui l'écoutoient ne se souvinrent probablement de son sermon que dans un moment semblable à celui où elles l'avoient entendu. »

On a prétendu qu'Agnès avait été empoisonnée. Les ennemis de Jacques Cœur travaillaient déjà à sa perte et l'accusèrent faussement de ce crime. D'autres l'attribuèrent au Dauphin; les preuves manquent, mais il est certain que déjà ceux qui déplaisaient à Louis vivaient peu de temps, témoin sa première femme, la spirituelle et savante Marguerite d'Anjou, celle-là même qui baisa en passant le poëte Alain Chartier endormi. Près de mourir, Marguerite refusait tous les remèdes et répétait : « Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus! » Quelques-uns enfin ont assuré qu'Agnès était morte en couches; il paraît avéré qu'à ce moment elle était enceinte; pourtant Jean Chartier, frère d'Alain, affirme de la meilleure foi du monde que les relations de la dame de Beauté et du Roi n'avaient jamais franchi les bornes d'une platonique amitié.

Charles VII la pleura amèrement. Mais les folles passions, même les plus aimables et celles qui nous semblent les plus attendries, rendent égoïste et dessèchent

le cœur. Dans cette âme amollie par le plaisir, la douleur ne pouvait laisser de traces profondes, et le Roi se laissa consoler aisément par la cousine germaine d'Agnès, mademoiselle Antoinette de Maignelais, baronne de Villequier.

Charles VII vécut encore douze années : pendant ce temps, il fit procéder à la réhabilitation de la Pucelle d'Orléans — 1458. — Si la mémoire de Jeanne n'en avait pas besoin, elle était indispensable à la mémoire de Charles VII. La conduite du Dauphin, la conspiration du duc d'Alençon, attristèrent les derniers jours du Roi. « Environ au commencement de juillet, fut semé par gens pleins de zizanie et disoit-on qu'on vouloit empoisonner le Roi, étant à Mehun-sur-Yeure, de laquelle chose, après ce qu'il en fut informé, ficha tellement ledit empoisonnement en son cœur, qu'oncques puis n'eut joie ni santé. Mais, parce qu'il en avoit été averti par un capitaine qui bien l'aimoit et ajouta pleine foi et se déconforta tellement qu'il en laissa le boire et le manger par l'espace de sept jours ou environ, qu'il ne s'osoit fier à homme de ses gens, ni prendre aucune réfection. Et jusqu'à ce que les physiciens lui dirent que s'il ne mangeoit, il étoit mort. Pourquoi adonc se péna de manger, mais il ne pouvoit, car ses conduits étoient jà tout retraicts. Et adonc depuis se confessa et ordonna comme bon catholique doit faire ; et adonc, voyant sa maladie engreiger et ses jours décliner, reçut bien et dévotement les sacrements et fit ses dernières ordonnances.... et ainsi fina ses derniers jours le jour de la

Magdeleine. » — Histoire mémorable des grands troubles du royaume, sous le roi Charles VII, par Alain Chartier, *homme bien estimé* et secrétaire dudit Roi. —

Charles VII était doux, bon pour le peuple, religieux, et, comme plus tard Louis XIV, il s'entoura de serviteurs habiles. Plus d'une fois, il devina même leur génie.

Soutenu par Jeanne et Agnès, il parvint à reconquérir son royaume. Il mourut dans sa soixantième année, en 1461. — Tannegui du Chastel fit les frais de ses funérailles, ce qui n'empêcha pas Louis XI d'enlever à Tannegui la charge de grand maitre de l'écurie, dans laquelle il avait succédé à Xaintrailles. « Nous avons perdu notre maître, s'écria Dunois jetant un sombre regard dans l'avenir, que chacun songe à se pourvoir ! »

Agnès avait eu trois filles du Roi; toutes trois furent reconnues, dotées et mariées par Charles VII et Louis XI aux frais de la couronne. Marguerite épousa Olivier de Coëtivi, sénéchal de Guyenne; Jeanne, Antoine du Beuil, comte de Sancerre; Charlotte, Jacques de Brézé, comte de Maulevrier, sénéchal de Normandie. Celle-ci eut une fin terrible. « Un samedi, 13 du mois de juin 1476, le comte de Maulevrier étoit allé à la chasse près d'un village nommé Romiers-lez-Dourdan, et qui lui appartenoit. Là on lui amena sa femme, Charlotte de France. Et advint par male fortune qu'après la chasse soupèrent à Romiers, et le sénéchal se retira seul en sa chambre pour prendre son repos, et sa femme en une autre chambre.

Elle fit venir un gentilhomme du Poitou, Pierre de la Vergne, lequel étoit veneur de la chasse du sénéchal. Ce qui fut dit au sénéchal par Pierre l'apothicaire, serviteur de l'hôtel. Le comte prit son épée incontinent, brisa la porte, trouva le veneur en chemise, auquel il bailla de son épée dessus la tête et au travers du corps, tellement qu'il le tua. Alla dans une seconde chambre, joignant la première, où il trouva sa femme cachée dans un lit où dormoient ses enfants. Il la saisit par le bras et la tira à terre; et, en la tirant à bas, lui frappa de ladite épée parmi les épaules, et puis, elle descendue à terre et étant à deux genoux, lui traversa ladite épée parmi les mamelles et estomac, dont incontinent elle alla de vie à trépas; et puis l'envoya enterrer en l'abbaye de Coulon et y fit faire son service. Et fit enterrer ledit veneur en un jardin joignant l'hôtel où il avait été occis. »

Agnès nomma pour ses exécuteurs testamentaires Jacques Cœur, conseiller et argentier du Roi, maître Robert Poitevin, physicien, et maître Étienne Chevalier, secrétaire et trésorier du Roi. « Elle disposa en legs pieux et récompenses, pour ceux qui l'avoient servie, de sommes considérables, entre autres envers le chapitre de l'église de Loches, auquel elle donna plus de deux mille écus d'or, des joyaux et de magnifiques tapisseries, car elle étoit large en aumônes. » Selon son désir, elle fut enterrée à Loches. Sa statue en marbre blanc était étendue sur son tombeau de marbre noir; deux amours, ou deux anges, soutenaient un oreiller où reposait sa

tête, deux agneaux étaient couchés à ses pieds. Sur ce tombeau était gravée cette épitaphe :

« Ci-gît noble demoiselle Agnès Seurelle, en son vivant dame de Beauté, de Rochesserie, d'Issoudun et de Vernon-sur-Seine, piteuse envers toutes gens et qui largement donnoit de ses biens aux églises et aux pauvres, laquelle trépassa le neuvième jour de février, l'an de grâce 1449. Priez Dieu pour l'âme d'elle! Amen.

Plus tard les chanoines, scandalisés et pensant faire leur cour à Louis XI, vinrent lui demander d'enlever ce tombeau du chœur de leur église. Le Roi le leur permit, — mais à condition qu'ils rendraient toutes les libéralités dont Agnès les avait comblés. Ils n'insistèrent pas. En 1760, nouvelles tentatives du chapitre près du roi Louis XV. Un monsieur de Barodin, doyen de la collégiale et frère du gouverneur de Loches, vint à Paris, à la tête d'une nombreuse députation. Mais Louis XV connaissait la réponse de Louis XI, et n'en fit pas d'autre. Sous le règne suivant, M. de Barodin se remit en campagne et finit par obtenir de Louis XVI la translation du tombeau dans la nef de l'église avec la clause expresse de ne distraire aucune partie du corps qu'il renfermait. La magnifique chevelure d'Agnès était intacte et descendait jusqu'à ses pieds. Les chanoines auraient pu attendre quelques années; 93, qui ne respectait ni les vivants ni les morts, les eût tous fait partir ensemble.

Bien des poëtes, Chapelain, Voltaire, Béranger, etc., ont chanté la belle Agnès. Baïf l'a prise pour héroïne

d'un poëme adressé au seigneur Sorel, son parent. Après avoir vertement gourmandé la mort, il termine en se ravisant et s'écrie qu'Agnès a bien fait de s'en aller « ni enlaidie ni vieillie ; » car, de cette manière, les hommes

..... Jusqu'à la mort l'ayant toujours vue telle,
Ne purent lui ôter le beau renom de belle.
Agnès, de belle Agnès retiendra le surnom,
Tant que de la beauté beauté sera le nom.

En 1789, la bibliothèque du chapitre collégial de Loches renfermait un manuscrit contenant mille sonnets à la louange d'Agnès Sorel, tous composés par un même chanoine.

C'était le livre d'heures de l'amour et de la poésie.

VI.

FRANÇOISE DE FOIX.

I.

L'amour des rois porte rarement bonheur. Il ne faut pas aimer les rois, — je parle d'amour. — Conduire en même temps les affaires de l'État, décider de la paix et de la guerre, récompenser et punir, écouter les louanges, et par-dessus tout cela songer à l'amour, c'est trop — de tout ce qui n'est pas l'amour. Les plus forts y ont perdu la tête — ou le cœur. Un roi s'éprend d'une dame de la cour, d'une bourgeoise ou d'une bergère — c'est là de l'histoire —, il lui fait de douces promesses et d'éternels serments. Pauvre roi! comment ne pas l'aimer! Il est si triste, si dévoré d'inquiétudes, si solitaire au milieu de ses grandeurs! Entouré de courtisans, il n'a pas un ami. La couronne ensanglante son front, le trône est dur à monter, son manteau pèse à ses épaules. Et, un jour, il descend de ce trône, il jette au loin ce manteau, il dépose à vos pieds sa couronne, madame. Madame, de grâce, un peu d'amour pour le roi! — Alors, prise de pitié, l'impru-

dente donne son cœur, son repos, sa vie — et le reste. Et le bonheur lui dit qu'elle a bien fait. Mais, tout à coup, l'Espagnol ou l'Anglais, l'Autrichien ou même les propres sujets du monarque, qui s'inquiètent peu de ses affaires de ménage, s'en viennent se jeter à la traverse. Il faut partir, revêtir son armure, monter à cheval, non plus pour de mystérieux rendez-vous, pour des chasses ou des tournois ; il faut partir pour la guerre. On se jure alors de ne s'oublier jamais, de presser le moment du retour ; on pleure, quelquefois de vraies larmes, comme de vrais amoureux. Et puis les semaines s'écoulent, la guerre se prolonge ; et, quand le roi revient, après bien des préoccupations, bien des vicissitudes, souvent aussi bien de la gloire, au milieu de cette cour qui s'empresse à sa rencontre, de ces belles dames qui mendient un regard du vainqueur, comment voulez-vous qu'il se rappelle celle qu'il aimait au départ et la reconnaisse entre mille? Aussi se trompe-t-il parfois ; son cœur prend un chemin tout opposé à celui qu'il suivait naguère, et la pauvre délaissée reste à l'écart, pleurant un passé enfui comme un songe.

L'amour est une chose grave ; il ne pousse point de profondes racines dans les âmes légères. Il lui faut, pour vivre, un culte à part, un autel visité à toutes les heures. La gloire lui a joué plus d'un mauvais tour. Et les femmes savent seules aimer, parce que seules elles y consacrent leur vie. Nous autres, nous n'y entendons rien ; nous lui mesurons les jours. A plus forte raison, que ne doit-on pas dire des rois!

Françoise de Foix avait cependant choisi le moment propice pour donner son cœur. Elle avait vingt ans, son royal amant n'en comptait guère davantage. — Mais les rois ont-ils jamais vingt ans? Plus précoces que le reste des hommes, ils les précèdent en toutes choses d'un grand nombre d'années. A treize ans ils ont vingt ans, et ces vingt ans ne durent qu'un jour. Il en est même qui ne les eurent jamais. Ils sont vieux en entrant dans la vie. En 1715, il y avait longtemps que Louis XIV avait cent ans. — François Ier montait alors sur le trône; ce ne fut point là pourtant son premier amour. Trouvez donc le premier amour du roi François Ier! Mieux vaudrait encore rechercher son dernier amour.

Et puis, quelle folie! s'en aller donner son cœur au roi chevalier, l'amoureux de toutes les belles femmes du royaume!

Car elle aima avec son cœur, la pauvre Françoise de Foix. Elle quitta les joies calmes des champs, le toit où s'étaient écoulées les fraîches années de son enfance. Elle accourut à Paris, monta sur le trône, et, quand un caprice royal l'en eut fait tomber, elle revint dans sa chère Bretagne — pour y mourir.

II.

Elle était née en 1495 et appartenait à la plus illustre famille du royaume après celle du Roi. Son

père se nommait Phébus de Foix, vicomte de Lautrec, et sa mère Jeanne d'Aidye. A douze ans, elle était si belle et douée de tant de qualités aimables, que le comte de Chateaubriand, Jean de Laval de Montmorency, l'épousa sans dot. — Dans ce temps-là, les grands seigneurs étaient assez riches pour se permettre ces caprices du cœur. — Le comte de Chateaubriand commandait quarante hommes d'armes fournis des ordonnances du roi. Il avait vingt et quelques années, douze environ de plus que sa femme. C'était un homme d'esprit, et qui avait fait ses preuves de bravoure sous le connétable Anne de Montmorency.

Les premiers temps de cette union furent heureux. Ils s'écoulèrent au manoir de Chateaubriand, loin des intrigues de la cour, dans les grands bois et sur les plages de la mer. Le comte, éperdument amoureux de sa femme, était un intrépide chasseur; la jeune comtesse l'accompagnait dans ses courses, sur sa belle haquenée blanche qu'elle conduisait avec sang-froid et intrépidité. Les cheveux au vent, elle errait à travers les landes incultes, et, le soir, près du comte, elle ne rêvait pas de félicités plus complètes, et priait Dieu de lui garder toujours le même bonheur. L'habitude de cette existence solitaire et à travers champs donnait à son caractère et à ses allures une teinte légère de sauvagerie gracieuse et de timidité romanesque accompagnée d'une sensibilité exquise.

A cette époque, le roi François Ier inaugurait au milieu des fêtes les commencements d'un règne qui

devait faire époque en galanterie. *Une cour sans femmes*, avait-il dit en montant sur le trône, *c'est une année sans printemps et un printemps sans fleurs*. Et il s'efforçait d'attirer autour de lui les plus charmantes de son royaume. Sitôt qu'il entendait parler de quelque beauté enfouie en province, il mettait tout en œuvre pour la faire venir à Paris. Mais, s'il aimait à voir *ces fleurs du printemps* orner sa cour, il se plaisait davantage encore à les cueillir. C'était le digne prédécesseur de Henri IV.

Or, la belle Françoise de Chateaubriand avait trois frères à la cour de France : Lautrec, Lescun et L'Esparre, tous trois braves, amoureux du plaisir et restés célèbres. Soit par eux, soit par les bruits vagues de la renommée, le roi apprit qu'au fond de la Bretagne croissait une belle fleur, au parfum agreste et encore non cueillie. Il pressa Chateaubriand d'amener sa femme à Paris. Mais celui-ci, tout en paraissant flatté de tant d'honneur, se garda bien d'obéir. C'était un terrible rival que le vainqueur de Marignan, et les maris y regardaient à deux fois avant de lui présenter leurs femmes, lorsqu'ils tenaient — cela se présentait parfois — à les conserver pour eux seuls.

On dit même que Chateaubriand, jaloux de son honneur et de l'amour de la comtesse, lui remettait toujours, quand il partait pour Paris, la moitié d'un anneau, avec ordre de ne venir le retrouver, quoi qu'il pût lui-même écrire, que si elle recevait l'autre moitié. Il pensait sans doute pouvoir être forcé par le Roi

d'adresser à Françoise de pressantes sollicitations, et c'était là un moyen de conjurer le danger. Chateaubriand était prêt à tout sacrifier au Roi; pourtant, il avait la faiblesse de vouloir garder sa femme.

Mais, quand il s'agissait de gloire ou d'amour, François Ier ne cédait pas aisément. Comme le comte l'avait prévu, il s'irrita des obstacles; et, sans l'avoir même entrevue, il devint follement amoureux de la comtesse. Les lettres du mari, toujours impuissantes à la décider à quitter sa solitude, éveillèrent les soupçons du Roi. La ruse fut découverte, un des gens du comte gagné, et la belle Françoise reçut un jour le mystérieux anneau qui l'autorisait à venir à la cour.

Madame de Chateaubriand était heureuse, mais elle était femme. Or, un jour, en écoutant Lautrec, elle entrevit toutes les joies profanes des pays inconnus. Dès lors, durant les longues veillées de l'hiver, elle se complut à parfaire l'esquisse du rapide tableau tracé par son frère. Elle en rêva longtemps, et sa chère Bretagne y perdit, comparée aux palais de Saint-Germain et de Fontainebleau. Plus d'une fois elle jeta un coup d'œil au miroir et plus d'une fois elle se fit belle au matin, et, après des heures passées dans une attente sans but, elle repoussa avec dépit son inutile parure.

Elle soupirait en songeant que sa destinée n'aurait jamais d'autres horizons que ses incultes bruyères, trop silencieuses et si pâles aux mélancoliques clartés tombant des étoiles.

Aussi, en recevant la bague du comte et la liberté,

poussa-t-elle un cri de joie. Elle fit rapidement les préparatifs du voyage, et, durant la nuit, voltigèrent à son chevet les rêves qu'elle allait enfin saisir. La vie lui semblait agrandie et nouvelle; elle respirait l'air enivrant des cours; elle allait briller au milieu des plus belles, appuyée fièrement au bras de son mari, qu'elle aimerait toujours. Mais quand le soleil se leva sur les campagnes, que tout fut prêt, et qu'il fallut partir, une tristesse inconnue pénétra dans son âme et se répandit sur son jeune visage. Elle dit adieu, avec des larmes, aux Bretons accourus pour la saluer. Toujours elle s'était montrée pour eux bonne et compatissante, et ils pleuraient aussi. Son regard se reposa longtemps sur ses bois, ses landes, son manoir, vieux amis qui l'avaient connue heureuse et abritée enfant, — et vers lesquels elle devait revenir un soir désillusionnée et meurtrie et pleurant des larmes autrement amères. Elle partit; comme tant d'autres, elle arriva à Paris, apportant ses illusions et quittant le bonheur.

III.

A son entrée à la cour, la comtesse de Chateaubriand fut éblouie. François Ier se montra empressé auprès d'elle, et chacun suivit l'exemple du maître. Pendant plusieurs semaines, elle lutta contre l'amour du Roi, évita de se trouver seule en sa présence et se jura de

rester fidèle à de religieux serments. Mais elle ne put vaincre son propre cœur, tendit un jour la main au roi de France agenouillé à ses pieds, et devint bientôt la maîtresse hautement avouée et reconnue de François Ier.

Durant huit années, madame de Chateaubriand n'eut que des rivales passagères : à Paris, à Chambord, à Saint-Germain, elle régna sans partage. Les chroniques parlent du bosquet retiré au fond des jardins de Fontainebleau et ombragé de grands marronniers, où François Ier venait auprès d'elle oublier les ennuis de la royauté. Grâce à la comtesse, la toilette des femmes se fit plus coquette. Elles jetèrent sur leurs cheveux, détachés en boucles, une toque à l'espagnole; le corset serra plus finement la taille; les robes s'échancrèrent davantage, et, courtes dans leur partie inférieure, elles laissèrent voir de petits pieds élégamment chaussés.

Les chasses, les bals, les tournois, où joutaient Bayard et le duc de Nemours, La Palice et Bourbon, se succédaient sans relâche, et la comtesse était la reine de toutes ces fêtes. En 1520, eut lieu, entre Ardres et Guines, petites villes du Nord, l'entrevue du *Camp du drap d'or*. Jamais encore semblable luxe n'avait été déployé par deux nations rivales. De véritables palais, construits en bois recouvert d'étoffes précieuses, furent improvisés dans la plaine. Les gentilshommes se ruinèrent pour soutenir l'honneur de leur pays, et « plusieurs y portèrent leurs forêts, leurs prés et leurs moulins sur leurs épaules. » Sur le frontispice de l'habitation

de Henri VIII était dessiné un archer avec cette inscription : *Qui j'accompagne est maître*.

Un mois entier fut donné au plaisir, et pas une, parmi les dames anglaises ou françaises, ne parvint à faire pâlir la beauté de la comtesse de Chateaubriand. L'entrevue, du reste, se termina sans autre résultat pour la France et pour le Roi, qui se laissait abuser par Henri VIII, avant d'être la dupe de Charles-Quint.

Mais, au milieu de ces joies, à Paris comme à Fontainebleau, de sombres pressentiments venaient agiter l'âme de la comtesse. François Ier la surprenait rêveuse; peut-être songeait-elle à ces autres bonheurs qu'elle avait laissés bien loin, à ses genêts de Bretagne, au comte de Chateaubriand, retiré de la cour pour ne pas être témoin de son déshonneur, aux vastes plages de l'Océan, à la fragilité de l'amour des rois. Et si François Ier l'interrogeait sur la cause de sa tristesse, elle se taisait, car elle n'eût pu se répondre à elle-même.

Ses pressentiments ne la trompaient pas. L'année 1525, funeste à la France, causa sa chute. Vaincu à Pavie, François Ier devint prisonnier des Espagnols, qui l'emmenèrent à Madrid.

Alors commença pour madame de Chateaubriand une vie d'humiliations et de souffrances. La Reine mère s'était toujours montrée jalouse de l'empire de la favorite sur l'esprit de son fils. Elle attribuait même, injustement, à la comtesse tous les malheurs du pays. Madame de Chateaubriand se soumit aux capricieuses exigences de la duchesse d'Angoulême, certaine qu'au

retour du Roi elle recouvrerait sa puissance. Ses partisans suivirent son exemple. Mais ses ennemis avaient juré sa perte. Lorsque François Ier sortit de prison, la cour entière se rendit au-devant de lui jusqu'à Bayonne. Ce furent des cris enthousiastes et des fêtes sans fin. La Reine mère avait conduit *malicieusement* avec elle, parmi ses dames d'honneur, mademoiselle d'Heilly, depuis duchesse d'Étampes. Mademoiselle d'Heilly était jeune, parfaitement belle, et surtout beaucoup plus adroite et moins sensible que la comtesse. Les regards de François Ier se portèrent sur elle, et il ne parut plus se souvenir de madame de Chateaubriand. Celle-ci cacha sa douleur et se tint à l'écart, espérant que le Roi se laisserait toucher par son désespoir silencieux. Il n'en fut rien. Ce qu'il fallait à François Ier, c'étaient de nouvelles amours. Et, mieux encore qu'à la femme, on pouvait lui appliquer les vers gravés par lui-même à Chambord :

Souvent *le roi* varie
Bien *folle* est qui s'y fie !

Il remplaça madame de Chateaubriand par mademoiselle d'Heilly, « ainsi qu'un clou chasse l'autre. »

Une fois à Paris, la nouvelle maîtresse du Roi, jalouse même du passé, détermina son amant à retirer des mains de madame de Chateaubriand les souvenirs d'amour qu'il lui avait donnés. C'étaient des bijoux portant des devises composées par François lui-même et par *sa gentille et savante sœur,* la Reine de Navarre.

Madame de Chateaubriand fit répondre qu'elle était souffrante, qu'on se représentât dans trois jours et qu'elle obéirait. Trois jours après, le gentilhomme chargé du premier message se présenta de nouveau. Mais la comtesse avait fait fondre les bijoux : « Allez, dit-elle, portez cela au Roi, et dites-lui, puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, que je lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât et jouît, et en eût du plaisir que moi-même. » — Quand le Roi eut reçu ces lingots avec les paroles de la comtesse : « Retournez et rendez-lui le tout, dit-il; ce n'était point pour la valeur, car je lui eusse rendu deux fois plus, mais pour l'amour des devises. Et, puisqu'elle les a fait ainsi perdre, je ne veux point de l'or et le lui renvoie. Elle a montré en cela plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme. »

Le narrateur ajoute : « Un cœur de femme généreuse, dépité et ainsi dédaigné, fait de grandes choses. »

Ce fut le dernier souvenir du Roi pour celle qu'il avait aimée. Madame de Chateaubriand eut beau rester encore quelque temps à la cour, endurer de nouvelles tortures, elle était à jamais oubliée.

IV.

La vie de toute femme qui s'approche du trône, en franchissant la porte par laquelle madame de Chateaubriand était entrée, peut se diviser habituellement en deux parties. L'une est consacrée à l'amour, l'autre est donnée à l'ambition.

Ici nous ne trouvons rien de semblable. Françoise de Foix ne mendia pour elle-même ni or, ni faveurs, elle ne voulut que l'amour du Roi. Comme madame de La Vallière, elle se montra désintéressée. Sa seule ambition fut la gloire de ses frères, pour lesquels elle eut une grande affection. Et si, en suivant leurs conseils, et pour leur complaire, elle se trompa, — une fois au moins, — cette affection restera son excuse.

Elle fit rappeler Bourbon du Milanais et donner sa place de gouverneur à Lautrec, célèbre depuis la victoire de Ravenne. Elle s'attendait, au retour de Bourbon, à essuyer la mauvaise humeur du vindicatif connétable. Par une bizarrerie inexplicable, le général humilié devint un de ses admirateurs les plus assidus; au point que François Ier, déjà prévenu par la duchesse d'Angoulême contre Bourbon, en devint presque jaloux et ressentit une plus vive irritation contre lui. Bonnivet se montra également empressé près de la comtesse. Les courtisans, — à tort sans doute, car Bonnivet était laid, — parlaient autour du Roi des intrigues de sa maîtresse.

Mais le Roi répondait : « Que c'étaient purs badinages; que les hommages rendus par son favori à madame de Chateaubriand étaient chose parfaitement due, et qu'il s'étonnait plutôt que toute la cour ne fût pas aux pieds de la dame. » — Il est vrai que celle-ci disait hautement : « Mais il est bon, le sire de Bonnivet, qui pense être beau! et tant plus je lui dis qu'il l'est, tant plus il le croit. Je me moque de lui, et j'en passe mon temps, car il est fort plaisant et dit de très-bons mots, si bien qu'on ne saurait s'en garder de rire quand on est près de lui, tant il rencontre bien. »

Lautrec était un vaillant capitaine, mais hautain et d'humeur intraitable. Dans son gouvernement du Milanais, il accabla d'humiliations et de dures paroles le maréchal de Trivulce, qui, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, avait rendu de grands services à la France. Il alla même jusqu'à l'accuser d'intrigues ourdies contre l'intérêt du Roi. A cette nouvelle, qui lui brise le cœur, Trivulce part en poste pour la France. Arrivé à Paris, il apprend que la veuve et les enfants de son fils sont déjà arrêtés à Milan. Il demande en hâte une audience au Roi. On la lui refuse. Il insiste, il supplie qu'avant de le condamner on l'entende. François Ier reste sourd aux plaintes de celui qu'il croit un traître. Alors, désespéré, malade, Trivulce est instruit que le Roi va partir pour la chasse et doit passer à Arpajon. Il se traîne sur la route et s'écrie : « Sire, j'ai quatre-vingt-trois ans! J'ai assisté à dix-sept batailles sous les rois vos aïeux,

j'ai donné mon sang pour le service de Votre Majesté, et je suis prêt à lui donner ma vie! Au nom de Dieu, sire, daignez m'entendre un seul instant! »

Mais François Ier passe au galop en détournant la tête.

Trivulce revient mourant. Il se jette sur son lit et demande qu'on le laisse expirer en paix. Instruit par hasard de l'état de son ancien serviteur, le Roi se sent pris de pitié. Il interroge, il doute de la trahison; il ordonne d'aller visiter Trivulce. A la vue du messager de son maître, le vieux soldat sent des larmes mouiller ses yeux. Il veut se lever; il retombe épuisé sur son lit : « Il n'est plus temps, dit-il; je suis sensible aux bontés du Roi, mais je n'ai pas eu la force de résister à ses rigueurs. » Et il expire.

Dans cette circonstance, comme toujours, madame de Chateaubriand avait prêté son appui à son frère. C'est là sa faute.

François Ier fut douloureusement affecté de cette mort, mais la comtesse parvint à le distraire et fit même donner à Thomas Lescun, son second frère, le bâton de maréchal qui avait appartenu à Trivulce. Elle songea également à L'Esparre, et obtint pour lui un poste important dans l'armée. Dans les occasions difficiles elle s'empressait de les aider de ses conseils; aux jours du danger elle excitait leur courage, et, en cas d'insuccès, elle employait son crédit pour détourner toute disgrâce. Par ses efforts dévoués et persévérants, elle arrêta la colère de François Ier prête à frapper Lau-

trec après la défaite de la Bicoque, Lescun lors de la capitulation de Crémone, et L'Esparre à la suite de l'attaque impolitique de Reggio.

V.

A la fin de la vie de madame de Chateaubriand, le comte reparaît d'une façon romanesque et terrible. Il avait refusé les honneurs que lui offrait François Ier, et s'était retiré de la cour et réfugié en Bretagne.

Quand la comtesse revint, l'amour du Roi ne la protégeait plus contre les colères d'un mari qui l'avait éperdument aimée, et dont elle avait flétri le nom.

Il la fit enfermer dans une chambre tendue de noir, comme un cercueil, et l'y laissa six mois entiers sans la voir. « Alors il entra, avec six hommes masqués et deux chirurgiens, qui saignèrent la comtesse aux bras et aux jambes, et la laissèrent mourir en cet état. Après quoi Chateaubriand s'exila, pour éviter les vengeances de la maison de Foix. »

Qu'on adopte ou non cette version, que madame de Chateaubriand soit tombée d'un seul coup frappée par ordre de son mari, ou qu'elle se soit éteinte lentement, après la mort de deux de ses frères tués sur les champs de bataille, sa fin n'en est pas moins triste. Elle fut prématurée.

Sur son tombeau, placé dans l'église des Mathurins de Chateaubriand, Marot écrivit les vers suivants :

PEU DE TELLES.

Sous ce tombeau gît Françoise de Foix,
De qui tout bien chacun soulait en dire ;
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grande beauté, de grâce qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, et mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.

O viateur! pour t'abréger le conte,
Ci-gît un rien, là où tout triompha.

Belle épitaphe, dont le dernier vers est à inscrire dans le palais des rois et le boudoir des femmes galantes.

VII.

MADEMOISELLE DE VALOIS.

I.

J'ai donné bien des pages aux affaires de la politique et de l'amour ; je voudrais aussi en consacrer une à l'amitié.

A Madrid s'élevait, en 1525, un sombre château nommé l'Alcazar ; c'est là qu'était enfermé le roi de France, François Ier.

Car François Ier venait de succomber à la bataille de Pavie. Blessé trois fois, renversé de son cheval tué sous lui, perdant son sang, environné d'une poignée de braves, vainement il avait lutté jusqu'à la fin avant de rendre son épée, non pas à Bourbon, traître à sa patrie, mais au vice-roi de Naples, le seigneur de Lannoy. « Monseigneur de Lannoy, avait-il dit, voici l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisque avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune. » Lannoy, un genou en terre, avait reçu les armes du Roi en lui baisant la main, et, lui présentant une autre épée, il avait répondu : « Je

prie Votre Majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres. Il n'est pas convenable à un officier de l'Empereur de voir un roi désarmé, quoique prisonnier. »

Le soir du combat, François Ier, traité selon son rang, aperçut les soldats espagnols se partager ses habits et ses armes comme des reliques précieuses. *Tout était perdu, fors l'honneur.*

Conduit dans la forteresse de Pizzighitone, près de Crémone, et de là en Espagne, il longea la côte de Gênes, contempla la France du haut de son vaisseau, et, le front découvert, les larmes dans les yeux, il salua sa patrie et son royaume, où il ne pouvait plus rentrer. A Barcelone, à Valence, partout sur son passage des cris de louange retentirent. Les maisons se pavoisèrent; les femmes en grande toilette agitèrent aux fenêtres leurs mouchoirs et lui jetèrent des fleurs. Les belles Valençaises surtout, séduites par la réputation galante du Roi chevalier, le reçurent au milieu des fêtes, en criant : Vive le Roi de France! — Charles-Quint, mécontent, et redoutant le voisinage de la mer qui permettait au prisonnier de songer à la fuite, le fit transférer au centre même de l'Espagne, à Madrid.

Là, enfermé dans une tourelle étroite et obscure, véritable prison de criminel, sous une garde rigide et minutieuse, sans air, sans distractions, sans liberté, il n'a pas même l'espoir d'obtenir de l'Empereur une audience qu'il a vainement sollicitée. Il mène une vie réglée et compassée qui l'accable. Pâle, sans sommeil, s'il veut

sortir, il lui faut monter sur une mule et parcourir un étroit espace, toujours le même, entouré de cavaliers qui le surveillent. Les femmes, qu'il aimait tant, sont couvertes de longs voiles; à peine peut-il distinguer leurs traits. « Un jour, quelques seigneurs espagnols refusent de soulever leurs *sombreros* avant que le Roi les ait salués le premier, et François, depuis lors, se renferme dans sa solitude, ne voulant pas être insulté. » Il reste avec quelques gentilshommes fidèles, parmi lesquels il faut nommer Montpezat, qui servit son maître en varlet, comme dans les romans de chevalerie.

Alors son caractère, naturellement gai, ouvert, ami des plaisirs et des propos galants, devient sombre et morose. A travers les barreaux de sa prison, il cherche à découvrir en soupirant les vastes ombrages de Fontainebleau et les cheminées de Chambord. Il rêve à ses chasses royales, aux arts qu'il savait comprendre, et la réalité seule lui répond : il est vaincu et en exil. Rongé par le marasme et l'ennui, pris d'une nostalgie incurable, il finit par refuser toute nourriture, languit encore, et bientôt, sans forces physiques et sans courage, il se couche avec la fièvre et les médecins désespèrent de le sauver. S'il ne lui vient un secours inattendu, François Ier va mourir.

En apprenant la défaite et la captivité du Roi, la France entière s'était émue. Louise de Savoie avait saisi d'une main vigoureuse les rênes du gouvernement, et le concours qu'on eût accordé peu volontiers au caractère

altier de la Reine mère, on le donna sans murmures à l'affection générale qu'avait su gagner sa fille Marguerite.

Marguerite, sœur du Roi, née à Angoulême le 11 avril 1492, avait été élevée à la cour de Louis XII. C'était une âme douce et compatissante, un esprit vif, spirituel et gai, et une intelligence sérieuse. Belle, coquette et légère en apparence, elle cachait sous ces dehors brillants une nature énergique, judicieuse et dévouée. Libre dans ses propos, elle garda toujours la plus grande réserve dans sa conduite. C'était le plus bel ornement de la cour de France. Elle parlait avec élégance l'espagnol, l'italien, le latin, le grec; et Paul Paradis, dit le Canosse, lui avait même enseigné l'hébreu. En 1509 elle épousa Charles IV, duc d'Alençon, premier prince du sang, qui seul entre tous ne sut pas faire son devoir à Pavie. Il mourut quelques mois après cette défaite.

Mais ce qui distinguait surtout Marguerite, c'était son amour pour son frère. Elle adorait le Roi, et le Roi la chérissait. Il ne l'appelait que sa *mignonne, la Marguerite des Marguerites*. Il admirait ses fraîches toilettes, il écoutait ses conversations pleines de saillies et ne pouvait s'en séparer longtemps. Confiant dans son habileté, il la chargeait de négociations importantes, et, plus d'une fois, pour alléger la tâche de son frère, elle reçut les ambassadeurs étrangers, et, avec de beaux discours « où elle était fort habile, leur joua poliment plus d'un tour. » Elle avait deux ans de plus que François Ier.

En apprenant à Amboise la maladie du Roi, Marguerite n'hésite pas. Sa place est auprès de son frère; elle doit aller le consoler, le guérir, le délivrer s'il est possible. Elle est prête à tous les sacrifices, même à payer la rançon de François Ier en accordant sa main à l'Empereur.

Munie des pleins pouvoirs de la régente et à l'abri d'un sauf-conduit de trois mois, qu'elle n'obtint pas sans peine, elle s'embarque au mois de septembre à Aigues-Mortes, accompagnée de Jean de Selve, premier président, de Gabriel de Grammont, évêque de Tarbes, et de l'archevêque d'Embrun, depuis cardinal de Tournon. Elle aborde à Barcelone, passe par Saragosse et arrive à Madrid.

Après bien des démarches et des prières, introduite près du Roi de France, « elle le trouve en si piteux état que sans elle il fût mort incontinent. » Au milieu de son délire, il se plaint des rigueurs de Charles-Quint; il l'accuse de cruauté. La vue de sa sœur le ranime, et Marguerite, injustement taxée d'hérésie, profite de cette lueur de raison pour l'engager à remplir ses devoirs de chrétien. Elle préside elle-même aux préparatifs de cette triste cérémonie. Un autel est dressé dans la chambre du malade; Marguerite et les serviteurs fidèles, « tous préparés à communier, » se tiennent à genoux autour du lit. La population de Madrid encombre les églises et conjure Dieu de guérir le Roi de France. L'archevêque d'Embrun commence la messe, et, l'hostie sacrée entre les doigts, il cherche à ranimer la ferveur et la raison

de François Ier. Celui-ci, absorbé jusque-là par ses souffrances et son désespoir, relève subitement la tête : « Mon Dieu me guérira l'âme et le corps, dit-il; je vous prie que je le reçoive. » Dès lors il se montre plus calme et plus résigné; ses serviteurs versent des larmes de joie, et Marguerite espère que son frère est sauvé.

Charles-Quint se conduisait envers son prisonnier avec la rapacité d'un corsaire; il voulait à tout prix une forte rançon, et lui avait envoyé porter ses conditions par le comte de Rœux. Le Roi devait céder la Bourgogne, la Provence, le Dauphiné, donner un royaume au connétable de Bourbon, renoncer à Milan, à Naples, etc. Mais François Ier, saisissant son épée, s'était écrié : « Mieux vaudrait pour moi me tuer ainsi. » En vain demandait-il à voir l'Empereur; celui-ci affectait de s'éloigner de Madrid, soit pour présider les cortès de Tolède, soit pour complimenter Bourbon arrivant en Espagne. Il accablait le connétable de marques d'amitié, au point que les grands eux-mêmes s'en montraient indignés; et le palais du marquis de Villana ayant été désigné pour recevoir Bourbon à Madrid, le marquis osa répondre à l'Empereur : « Sire, je ne puis rien refuser à Votre Majesté; mais je lui déclare qu'aussitôt que Bourbon sera sorti de ma demeure, j'y mettrai le feu comme à un lieu souillé par la présence d'un traître et indigne d'être habité désormais par des gens d'honneur. » Quant à Éléonore, sœur de Charles-Quint, elle déclara à son frère qu'elle n'épouserait pas le connétable.

Mais averti du danger sérieux qui menace la vie de François Ier, et craignant de tout perdre par sa mort, l'Empereur se décide enfin à le visiter. Il se rend donc sans cérémonial et suivi de deux pages dans la chambre du Roi. Charles-Quint était petit, légèrement boiteux, et d'un caractère insinuant; mais il portait fièrement la tête. Il trouve François Ier dans son lit, ayant à son chevet Montmorency et Marguerite; le comte de Brion se tenait près de la porte. A la vue de l'Empereur, le Roi se soulève légèrement : « Eh bien, monsieur, lui dit-il, vous venez donc voir mourir votre prisonnier! — Vous n'êtes point mon prisonnier, répond Charles-Quint, vous êtes mon frère, mon ami; je n'ai d'autre désir que de vous donner la liberté et toute la satisfaction que vous désirez. » Et il embrasse le Roi, et l'entretient, mais seulement quelques instants, — pour ne pas abuser de sa faiblesse, — avec cet air de franchise, contre lequel François Ier ne sut jamais assez se défendre.

Quant à Marguerite, certaine que, pour le guérir, il faut le distraire de ses ennuis et lui rendre l'espoir, elle déploie près de lui les ressources brillantes de son esprit, cherche à le faire sourire au récit de ses contes, et, le soir, elle lui dit des vers sur la France et sur l'amour, deux choses dont il entend toujours parler volontiers. Elle lui cite les nobles dames de la cour, toutes inquiètes et suppliant Dieu de leur rendre leur Roi; elle le transporte par la pensée au milieu de ses parcs de Chambord, de Fontainebleau, de tous les souvenirs des jours heureux, qui ne peuvent tarder à renaître. La France

souffre, mais la France espère. Le Roi ne peut donc désespérer. Et Marguerite lui présente elle-même les remèdes qui doivent le guérir. Jusqu'ici, il refusait toute nourriture, il restait enfermé dans sa prison; elle se met à table à ses côtés et l'entraîne au dehors respirer quelques instants l'air pur du soir ou réchauffer au soleil d'Espagne ses membres engourdis.

Marguerite se multiplie; on la trouve partout, à la cour, au conseil, dans les fêtes. L'âme dévorée d'inquiétudes, elle se pare, elle danse, elle veut être belle pour séduire les ennemis de son frère. Avec les vieux conseillers de la couronne, elle parle politique; avec les femmes, de mode et de toilette; avec les poëtes, elle dit des vers; avec les jeunes seigneurs, des propos galants; elle écoute les longs récits des guerriers. A l'aide du regard, du sourire, de la voix, de la beauté, de l'intelligence, elle conquiert tous les esprits, s'attire tous les cœurs. Chacun l'admire et se déclare son esclave. On imite ses manières gracieuses, ses toilettes élégantes; la cour d'Espagne devient la cour de France.

Elle se présente au conseil, digne et vêtue de noir. Elle parle; le conseil est ému. « Elle s'adresse bravement et honnêtement à Charles-Quint; elle l'appelle félon, ingrat; lui reproche sa dureté, lui dit que François Ier mourra bientôt, mais que ses enfants deviendront grands et vengeront leur père. »

Charles-Quint reste impassible. Rassuré sur la santé du Roi, il se montre aussi exigeant que par le passé. Prince, il admire, il loue la beauté et le dévouement de

Marguerite; quant à la grâce ou à l'éloquence de la sœur du Roi, elles ne parviennent pas à attendrir le cœur de l'astucieux politique. A son tour, Marguerite commence à désespérer.

Mais, avec la santé du corps, François Ier a retrouvé l'énergie de la volonté, et son amour pour la France lui inspire une suprême et héroïque résolution : il abdiquera en faveur de son fils; le Roi, dès lors, ne sera plus captif à Madrid et l'Empereur n'aura qu'un homme malheureux en son pouvoir. Ce n'est pas qu'il ne l'aime, cette belle couronne, depuis dix ans seulement posée sur son front; mais il lui préfère son honneur et celui de son royaume. Marguerite apprend avec tristesse le dessein de son frère; pourtant elle applaudit à ce sacrifice généreux, et elle consent à emporter elle-même l'acte d'abdication à Paris. « Nous avons voulu, y disait le Roi, et consenti par édit perpétuel et irrévocable, que notre très-cher et aimé fils, François, Dauphin de Viennois, soit dès à présent déclaré Roi très-chrétien de France, et, comme roi, couronné, oint, sacré, et qu'il soit à lui seul, comme à vrai roi, obéi. »

Depuis cette décision, Marguerite ne s'adresse plus à l'Empereur; elle reste grave, parfois silencieuse. Charles-Quint observe, réfléchit, redoute une évasion. Il craint aussi la présence de Marguerite en France, son influence sur les princes étrangers, et forme le projet de la retenir à Madrid. Son sauf-conduit expirait dans trois jours. Par bonheur, le connétable de Bourbon, épris autrefois de la duchesse d'Alençon, avait senti

son cœur ému en la retrouvant à Madrid. Informé du dessein de Charles-Quint, il avertit Marguerite de pourvoir à sa sûreté.

Aussitôt elle choisit les meilleurs coursiers de son train, s'élance à cheval, fait, au milieu de l'hiver, vingt lieues d'Espagne par jour, et arrive à la frontière une heure avant l'expiration du sauf-conduit. Elle emportait avec elle l'acte d'abdication du Roi de France. Aussitôt à l'abri des poursuites de l'Empereur, « elle lui adresse une lettre piquante et sévère, » et jamais elle ne lui pardonna le procédé peu galant dont il avait tenté d'user envers elle.

Une copie de l'acte d'abdication est remise à l'Empereur trois jours après le départ de Marguerite ; en même temps, on fait connaître cette abdication en France et dans les pays étrangers. De toutes parts s'élèvent des cris d'indignation et des prières. Les écrivains, les poëtes, les femmes, les princes, demandent la liberté du Roi. Érasme, sujet de Charles-Quint, lui adresse une supplique : « Si j'étais le vainqueur, je parlerais ainsi au vaincu : Mon frère, le sort vous a fait mon prisonnier ; pareil malheur pouvait m'arriver, et votre défaite me montre l'instabilité des grandeurs humaines. Soyez libre ; aimez-moi, et n'ayons d'autre rivalité que celle des vertus. En vous délivrant, j'acquiers plus de gloire que si j'avais conquis la France. En acceptant ce bienfait avec reconnaissance, vous gagnerez plus que si vous m'aviez chassé d'Italie. »

Charles-Quint fut peu touché de ces supplications

généreuses ; il le fut davantage de la perte qu'allait lui causer l'abdication du Roi et des menaces des puissances européennes, prêtes à se liguer avec Henri VIII d'Angleterre pour attaquer ses possessions d'Allemagne et d'Italie. Il rendit donc la liberté à François Ier, mais à de dures conditions : les alliés de la France seront abandonnés ; Bourbon recouvrera ses biens ; la Bourgogne sera cédée à l'Empereur, qui recevra deux fils du Roi en otage ; François Ier renoncera à ses prétentions sur l'Italie, et, pour cimenter la paix, il épousera Éléonore, sœur de Charles-Quint. C'étaient à peu près les conditions déjà proposées par l'Empereur.

« Mais une heure avant la signature du traité, dit Robertson, le 14 janvier 1526, François Ier réunit les siens ; il leur fait jurer le secret et dépose entre les mains d'un notaire une protestation contre un acte imposé par la violence. A partir de ce moment jusqu'à son départ, il assiste près de Charles-Quint à toutes les fêtes données à l'occasion de la paix. »

Le 20 mars 1526, une large barque se tenait à l'ancre sur la Bidassoa, entre Irun et Andaye. Lautrec amène les jeunes princes, François et Henri, accompagnés d'une escorte de cavalerie. Le capitaine Alarcon conduit le Roi sous une escorte semblable. L'échange se fait sur la barque. François Ier, les larmes aux yeux, embrasse et bénit ses enfants et gagne la rive de France avec Lautrec, tandis que les princes abordent en Espagne avec Alarcon. Le Roi avait recommandé ses fils à Éléonore, qui devait demeurer à Madrid jusqu'à

la cession de la Bourgogne. Éléonore leur servit de mère durant cinq ans; elle fut bonne et dévouée, ainsi qu'elle l'avait promis au Roi.

A peine a-t-il touché le rivage, que François Ier s'élance au galop sur un cheval arabe en s'écriant : « Je suis donc encore roi! » Il se repose un instant à Saint-Jean de Luz et ne s'arrête qu'à Bayonne, tant il a peur de retomber au pouvoir de Charles-Quint. La Reine mère et la cour l'attendaient dans cette ville; il se jette dans les bras de Marguerite et la presse avec transport sur son cœur. « Il se plaisoit à répéter que sans elle il étoit mort; dont il lui avoit cette obligation qu'il reconnoîtroit à jamais et l'en aimeroit, comme il a fait, jusqu'à la fin de sa vie. »

II.

Un an après son retour, le 24 juin 1527, le Roi maria sa sœur à Henri de Navarre et lui donna en dot le duché de Berry et le comté d'Armagnac. Elle avait alors trente-cinq ans. Cette union fut heureuse. Tantôt dans le Béarn, tantôt à la cour, partout suivie de la gaieté et de l'esprit, elle dictait son *Heptaméron*, le plus connu de ses ouvrages, composé en souriant, à la façon de Boccace, alors fort à la mode et que chacun s'efforçait d'imiter. Dans ce livre, elle suppose que des seigneurs, venus aux Pyrénées pour prendre les eaux, s'y trouvent retenus par le débordement

du gave béarnais. Ils se réfugient à Notre-Dame de Servance, et, pour passer le temps, ils se réunissent toutes les après-midi dans un pré du couvent, sous le feuillage d'un ormeau, à l'abri du soleil de septembre, et chacun raconte à son tour une histoire de galanterie. Ces récits sont suivis des critiques « de la compagnie, présidée par une veuve d'expérience, nommée dame Oysille. » L'*Heptaméron* de Marguerite étincelle d'imagination, de verve et de joyeusetés; La Fontaine en a détaché le sujet de plusieurs de ses contes. Libre et cavalier, ce livre doit être jugé au point de vue du temps où il fut écrit. Le style « doux et fluant en est souvent moins cru que celui des sermons de Barlette, de Maillard et de Menot, » prédicateurs illustres au seizième siècle.

La conduite de Marguerite fut toujours irréprochable; seulement elle aimait les gaies histoires des pages et se plaisait à les raconter. La Reine mère en composa également; mais, après avoir lu celles de la Reine de Navarre, elle jeta les siennes au feu.

Du reste, avant de mourir, Marguerite, comme plus tard *le bonhomme* La Fontaine, demanda pardon à Dieu de ses contes. — Ils furent publiés pour la première fois en 1558.

En Navarre, Marguerite protégea le commerce, l'agriculture et les arts. Elle fit bâtir le château de Pau, qu'elle entoura de magnifiques jardins, dota des hôpitaux, comme elle avait fait déjà à Alençon et à Mortagne, et fonda à Paris l'hospice des enfants, appelé alors l'*Hospice des Enfants rouges*. Le temps que ne réclamaient

pas les affaires de l'État et les soins à donner à sa fille, qu'elle chérissait, elle le consacrait aux ouvrages d'aiguille et de tapisserie et à peindre de beaux livres d'heures. Elle parlait philosophie ou littérature avec les savants et les poëtes admis dans son intimité, et dictait à ses secrétaires ses productions en vers et en prose.

La Reine de Navarre choisissait généralement pour *valets de chambre* des hommes d'esprit. Elle prit ainsi à son service Bonaventure des Perriers et Clément Marot, et « sa chambre passoit pour un vrai Parnasse. » Clément Marot lui adressa un grand nombre d'épitres. Marguerite prisait son talent; en outre, elle lui savait gré d'avoir été blessé à la bataille de Pavie. Mais, pas plus pour Marot que pour les brillants seigneurs qui l'entouraient de leurs hommages, elle n'éprouva le plus léger sentiment d'amour. Si le poëte eût osé lui offrir son cœur autrement qu'en vers, elle l'eût chassé à l'instant, comme elle fit pour l'audacieux Bonivet. Du reste, ce n'était pas de l'amour que réclamait Marot, c'était de l'argent pour payer ses créanciers. Et, sous ce rapport, il ne perdit pas son temps en s'adressant à la générosité de la Reine de Navarre.

Éprise du talent, des jeux d'esprit et de tout ce qui portait le bonnet de la science, elle accueillit favorablement les novateurs religieux, et plus d'une fois elle leur donna asile dans ses États. Elle cacha Berquin et Étienne Dolet, qui finirent par être brûlés comme hérétiques; elle protégea contre les poursuites du Parlement, de la Sorbonne et des lieutenants criminels, Gé-

rard Roussel, Guillaume Farel, Pierre Caroli, devenu plus tard prince de la Sorbonne, Charles de Sainte-Marthe, Jacques Lefèvre d'Étaples, Jean Calvin, non encore chef de secte, Érasme et Marot. Séduite par leur intelligence, leurs mots piquants contre les moines, leurs vives saillies et leurs discussions théologiques, elle se plaisait à discourir avec eux; ils lui cachaient habilement le fond de leur pensée, et son bon cœur lui persuadait que c'étaient des malheureux en butte aux persécutions et à l'injustice. Peut-être se laissa-t-elle entraîner par sa bienveillante nature, en acceptant pour ses prédicateurs Bertaut et Courant, religieux apostats de l'ordre de Saint-Augustin, mais jamais elle ne participa à leurs hérésies; toute sa vie, et au moment de sa mort, elle demeura fermement attachée à la religion de la France; elle s'efforça de rapprocher les protestants et les catholiques, et le pape Adrien VI lui demanda son concours pour l'apaisement des discussions des princes chrétiens.

Pourtant son rang, ses talents, sa vertu, l'amitié de François Ier, ne la mirent pas toujours à l'abri de l'injure. En 1533, les professeurs du collége de Navarre eurent l'audace de la représenter publiquement sur leur théâtre comme une insensée égarée par les fausses doctrines. Le Roi ordonna d'arrêter ces insolents. Mais le directeur du collége, entouré de ses élèves, repoussa les officiers et les soldats à coups de pierres, et Marguerite eut la générosité de s'interposer pour fléchir le courroux de son frère.

Montmorency, ennemi de la Reine de Navarre, disait à François Ier que s'il voulait exterminer les hérétiques, il fallait commencer autour de lui par la Reine et par sa sœur. « Ne parlons pas de celle-là, répondait le Roi, elle m'aime trop ; elle ne croira jamais que ce que je croirai et ne prendra jamais de religion qui puisse préjudicier à mon royaume. »

Marguerite composa en 1532 un livre de vers assez médiocres qu'elle intitula : *le Miroir de l'âme pécheresse*. Ce recueil de maximes théologiques, empreint du mysticisme affecté par les novateurs et si fort goûté des femmes, ne contenait cependant que des propositions orthodoxes ; seulement on n'y parlait ni du purgatoire ni des saints. Les protestants l'accueillirent avec enthousiasme. De son côté, Noël Beda, syndic de la Sorbonne, désapprouva l'ouvrage sans attaquer l'auteur, et Marguerite se plaignit au recteur Nicolas Cop, qui lui donna raison. Enfin, si la Reine de Navarre peut être taxée d'imprudence, il est juste du moins de se souvenir que ses intentions restèrent toujours pures et son cœur droit.

A la fin de sa vie, François Ier, malade et puni pour avoir trop aimé le plaisir, vit encore son bon ange d'Espagne venir à son secours. Marguerite accourut comme autrefois près de son frère triste, fatigué et morose. Comme autrefois, elle mit tout en œuvre pour le distraire et calmer sa souffrance. Elle s'efforça principalement de chasser ses ennuis en fortifiant son goût pour les lettres et pour les arts. Mais François restait

pensif et se plaisait surtout à dire du mal des femmes, dont Marguerite prenait la défense. Ce fut à cette époque que, causant avec sa sœur à Chambord sur le sujet préféré, il écouta longtemps sans répondre, et, saisissant un diamant, il écrivit cette sentence célèbre sur une vitre du château :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

François I[er] mourut à Rambouillet en 1547, deux ans avant la Reine de Navarre. Pris d'une fièvre d'agitation continue, il parcourait ses forêts et ses châteaux, ne pouvant demeurer un jour dans le même lieu. Marguerite avait été forcée de se séparer de lui. « Quiconque viendra à ma porte, disait-elle, m'annoncer la guérison du Roi mon frère, ce courrier, fût-il las, harassé, fangeux et malpropre, je l'irai baiser et accoler comme le plus propre prince et gentilhomme de France, et il aura, faute de lit, et n'en pouvant trouver pour se délasser, je lui donnerai le mien et coucherai plutôt sur la dure, pour telles bonnes nouvelles qu'il m'apportera. »

Elle ne put se consoler de n'avoir pas recueilli le dernier soupir du Roi. « Elle en fit des lamentations si grandes, des regrets si cuisants, qu'oneques puis ne s'en remit et ne fit jamais plus son profit. » Elle se retira dans le couvent de Tesson, en Angoumois, « et s'y fit bâtir un beau logis. » Un contemporain rapporte qu'il la vit souvent faire l'office d'abbesse et chanter avec les religieuses à la messe et aux vêpres.

« Elle resta toujours fort curieuse des choses de la science, et une nuit elle voulut demeurer jusqu'au matin près d'une de ses filles de chambre mourante, afin de voir l'âme partir ou d'entendre le bruit de son départ, car les savants lui avaient assuré que les cygnes chantaient au moment de la mort, parce que c'étoit les esprits qui s'en alloient par leurs longs cous. » Elle disait « que, si elle n'étoit bien ferme en sa foi, elle ne sauroit que penser de ce délogement et département de ce corps et de l'âme.... mais elle vouloit croire ce que son Église commandoit et être dévotieuse à Dieu, sans entrer plus avant en autre curiosité. »

Çà et là, vous le voyez, on aperçoit le bout du bonnet de docteur; mais il ne faudrait pas s'arrêter trop longtemps aux imperfections de cet heureux naturel. Nulle dame de la cour ne l'égala en générosité, en grandeur, en grâce, en élégance et en dévouement.

Marguerite mourut en 1549, le 21 décembre, à l'âge de cinquante-sept ans, au château d'Andos en Bigorre, regrettant la vie et pleine d'espoir de la conserver longtemps. Elle était tombée subitement malade en regardant une comète. Avant d'expirer, elle voulut recevoir tous les sacrements et donna les marques d'attachement le plus vif à la religion catholique. Elle avait eu deux enfants, un fils mort à Alençon en 1530, et Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV.

Claude Gruget, un de ses anciens *valets de chambre,* rassembla les manuscrits de sa maîtresse et donna une édition de ses œuvres qu'il dédia à Jeanne d'Albret.

Elles se composent de l'*Heptaméron*, du *Miroir de l'âme pécheresse*, des *Marguerites de la Marguerite des princesses*, et du *Débat de l'amour*, mélanges de vers et de prose, écrit à cinquante ans. Elle fit aussi des chants religieux, « étant fort adonnée à Dieu. » M. Génin a publié ses *Lettres* en 1841.

Ses principales devises étaient : un souci tourné vers le soleil, accompagné de ces mots : *Non inferiora secutus*, « parce que le souci est la fleur qui a le plus d'affinité avec le soleil, se tournant où il va depuis l'orient jusqu'à l'occident, » et puis un lys entre deux marguerites, avec cette phrase latine : *Mirandum naturæ opus*.

« Les prélats prononcèrent l'éloge de la Reine de Navarre; » on frappa des médailles en son honneur; on chanta ses louanges dans toutes les langues. Ses poésies, souvent médiocres, lui valurent le nom — tant de fois donné — de dixième Muse. On répéta que « c'étoit une Marguerite — perle — surpassant toutes les perles de l'Orient. » Les savants écrivirent son épitaphe en latin, en grec, en hébreu; il en reste un volume.

Seul, François Ier aurait pu faire une épitaphe digne de sa sœur Marguerite; il l'eût composée d'un mot, — mais d'un mot trouvé dans son cœur.

VIII.

DIANE DE POITIERS.

I.

Le nom de Diane de Poitiers est un de ceux qui flattent le plus doucement l'oreille. Élégant et simple, il respire comme un parfum de beauté, d'aristocratie et de puissance. Il ouvre de prime abord un champ vaste à la fantaisie rêveuse; et, avant même de connaître celle qui le porte, on lui prête une existence idéale, que chacun crée complaisamment à sa guise.

Pour écrire l'histoire de la duchesse de Valentinois, il faudrait tout un volume. Je ne veux ici qu'en tracer l'esquisse. Je le ferai avec mesure, en présence des éblouissements ou des flatteries des artistes du seizième siècle, et des sévérités réalistes des historiens du dix-neuvième.

Diane de Poitiers domina d'une façon absolue le fils de François Ier. Le règne de Henri II fut le règne de Diane de Poitiers. Pendant douze années l'influence de la favorite apparut partout; la France entière, comme le cœur du Roi, lui appartint sans partage. On frappa des

médailles en son honneur, une entre autres sur laquelle était gravée son image avec ces mots : ***Diana, dux Valentinorum clarissima,*** Diane, la très-illustre duchesse de Valentinois, et, sur le revers : ***Victorem omnium vici,*** J'ai vaincu le vainqueur de tous. Elle dirigea Henri II, qui, même en public, ne prit jamais une décision sans lui avoir, d'un coup d'œil, demandé conseil. Comblée de pouvoir et de richesses, elle disposa des premières charges de l'État : Montmorency et les Guise s'empressèrent auprès d'elle, et le pape Paul III lui envoya une chaîne de perles d'un grand prix.

Plus âgée que le Roi de près de vingt ans, Diane devait nécessairement, dans l'esprit de l'époque, user de sortilége et de magie pour subjuguer son amant. Les sorcelleries de Diane, ce furent sa grâce, son adresse, ses charmes, et puis, dit Bayle, « cette puissance des courtisanes déjà sur le retour, cet art raffiné, cette science des passions et de la vie, que de plus jeunes ignorent. »

Diane, il faut le reconnaître, était parfaitement belle, d'une beauté taillée dans le marbre le plus pur. Elle avait les traits réguliers, le teint uni, la taille élevée, la démarche majestueuse ; des cheveux noir de jais encadraient son visage ; sa main blanche et d'une exquise perfection respirait l'intelligence et le commandement ; et sous son fin et malicieux sourire se laissait entrevoir une double rangée de dents admirables ; c'était, enfin, et dans les moindres détails, une beauté franco-grecque, provoquante et dédaigneuse à

l'occasion, tour à tour souple, caressante ou hautaine *.

Pendant plus de soixante ans, elle resta toujours belle. Le temps passa sans la flétrir; les infirmités et les misères, compagnes trop hâtées de l'humaine nature, la respectèrent jusqu'à sa mort. « Six mois avant sa fin, dit Brantôme, je la vis si parfaite encore, que je ne sache cœur de roche qui ne s'en fût ému. » Chaque jour, à six heures du matin, Diane était levée; elle faisait deux lieues à cheval, se recouchait et lisait au lit jusqu'à midi. En toute saison, elle n'usait que d'eau froide; les poudres et les pommades lui étaient inconnues; elle dédaignait même le fard, comme inutile à son eternelle fraîcheur; et « quant aux philtres prétendus, ce ne sont que calomnies inventées par des rivales laides et jalouses. »

Les ennemis les plus acharnés de la duchesse de Valentinois furent les protestants, dont elle persécuta sans pitié la religion. Ils se plurent à la représenter sous les plus noires couleurs, et la surnommèrent la *Diane païenne*. Diane eut surtout le fanatisme de son siècle. Et, si elle protégea les arts, posa devant les sculpteurs et les peintres, aima les belles choses, avant tout elle aima l'argent. « Elle aspirait et absorbait tout, les confiscations, les bénéfices, les procès, les ventes de grâces et de charges, Anet, Chenonceaux, le duché de

* Jean Cousin l'a représentée toute nue, sommeillant sur un lit de repos. C'est la femme de marbre peinte par un artiste à la fois sculpteur et peintre qui semble sculpter en peignant. On peut étudier ce chef-d'œuvre dans la galerie de M. Arsène Houssaye.

Valentinois, des provinces.... Un moment elle se fit adjuger toutes les terres du royaume; ce n'était rien moins qu'un quart de la France. » Brantôme se trompe des trois quarts.

II.

Née le 3 septembre 1499, Diane appartenait à une des plus illustres familles du Dauphiné. Elle était fille de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier et de Jeanne de Batarnay.

Le 29 mars 1514, à quinze ans, elle épousa Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, dont la mère était fille d'Agnès Sorel et du roi Charles VII. Son union fut heureuse; elle eut deux filles. En 1538, elle maria l'aînée, Françoise de Brézé, à Robert de la Marck, duc de Bouillon et prince de Sedan, et la cadette, en 1546, à Claude de Lorraine, depuis duc d'Aumale, frère de François de Guise, assassiné par Poltrot de Méré devant Orléans. Louis de Brézé mourut le 23 juillet 1531; Diane le pleura avec ostentation, lui fit élever un mausolée dans l'église de Notre-Dame de Rouen, affecta pendant le reste de sa vie une douleur plus singulière que profonde, et se voua pour toujours aux couleurs noire et blanche en signe de deuil; — il est vrai que ces nuances lui allaient à ravir.

Pendant son mariage, Diane avait eu déjà l'occasion

de venir à la cour. Le connétable Charles de Bourbon, irrité, peut-être non sans motifs, contre le Roi, — excuse inadmissible à sa trahison, — avait fait part de ses projets au comte de Saint-Vallier, capitaine de deux cents archers de la garde de François Ier. Saint-Vallier non-seulement s'était refusé à prendre part au complot, mais il avait osé faire au connétable les plus vives remontrances, tout en jurant sur le Christ de ne rien révéler. Les intrigues de Bourbon ayant été découvertes, Saint-Vallier fut jeté en prison, mis à la torture et condamné à mort. En marchant à l'échafaud, ses cheveux blanchirent subitement, — comme plus tard ceux de Henri IV la veille de la bataille, comme ceux de Marie-Antoinette à la Conciergerie.

Au moment où la tête de Saint-Vallier allait tomber sous le glaive du bourreau, sa grâce arriva : la peine de mort était commuée en une prison perpétuelle. Saint-Vallier fut enfermé entre quatre murs; « sa nourriture lui étoit remise par un trou percé dans la muraille, et, privé d'air et de lumière, il se débattoit dans son cachot comme une bête fauve. » Diane, agenouillée aux pieds de François Ier, aurait, dit-on, obtenu la grâce de son père en sacrifiant son honneur. C'est là une supposition que dément l'emprisonnement subi par Saint-Vallier jusqu'à sa mort. Diane demeura une épouse fidèle; mais, selon les manuscrits de la Bibliothèque impériale, elle rapporta de la cour une impression profonde et ne retourna pas sans quelques regrets vers son mari.

Après la mort de Louis de Brezé, elle se retira à

Anet, qui n'était encore que la demeure modeste d'une veuve affligée, et ce fut seulement vers l'année 1535 qu'elle quitta sa retraite et revint à Paris. Sa douleur ne lui avait point fait oublier la cour de François Ier.

III.

On ignore la date précise de la liaison de Henri II et de la fille du comte de Saint-Vallier. On sait seulement qu'*un beau matin* le jeune prince rencontra Diane au milieu des parcs royaux, lui avoua timidement son amour et jura de ne plus aimer qu'elle : jamais serment ne fut plus scrupuleusement gardé. Diane confesse ainsi cette première entrevue :

Voici vraiment qu'Amour, un beau matin,
S'en vint m'offrir flourette très-gentille.
. . . .
Et vitement violiers et jonquille
Me rejetoit; à tant que ma mantille
En étoit pleine, et mon cœur se pasmoit;
(Car, voyez-vous, flourette si gentille
Étoit garçon frais, dispos et jeunet);
Ains, tremblotante et détournant les yeux...
— Henri!... disois-je. — Ah! ne serez déçue,
Reprit Amour; et soudain à ma vue
Va présentant laurier merveilleux.
— Mieux vaut, lui dis-je, être sage que reyne.
Ains me sentis-je et frémir et trembler.
Diane faillit, et comprendrez sans peine
De quel matin je prétends reparler.

Diane, aimée du Dauphin, éprouva bien des déboires avant de parvenir au pouvoir; il lui fallut surtout dévorer les railleries de la duchesse d'Étampes, alors en possession du cœur de François Ier. La duchesse « tournoit en ridicule, et sans ménagements, l'âge de Diane, elle se moquoit de sa coquetterie surannée, de son rouge, de ses fausses dents et de ses faux cheveux. » Jean Vouté, connu sous le nom de Vulteius, composait, à la demande de madame d'Étampes, des épigrammes latines contre Diane : il l'appelait *vieille ridée* et *vieille édentée;* mais les poëtes en renom vengeaient largement la future duchesse de Valentinois; et tandis que leurs louanges s'exprimaient en gracieux vers français, les épigrammes des critiques se cachaient sous un mauvais latin.

Tout en luttant contre la duchesse d'Étampes, Diane s'efforçait de plaire à la Dauphine, Catherine de Médicis. Catherine, au reste, gardait une prudente neutralité.

Pendant tout le règne de Henri II, Diane et Catherine vécurent en parfaite intelligence. En 1552, elles se trouvaient réunies à Joinville, et attendaient impatiemment des nouvelles du Roi, en ce moment à l'armée. La Reine était entourée de ses dames d'honneur, qui s'ennuyaient et se lamentaient en l'absence des gentilshommes. Catherine, pour les distraire, leur faisait entreprendre chaque matin de longues promenades à travers le pays. Dans une de ces courses, elle se blessa; et Diane, durant toute la maladie de Cathe-

rine, resta près d'elle, attentive, inquiète, et lui prodiguant des soins empressés. « Elle craignoit sans doute que le Roi, devenu veuf, ne se remariât avec une femme qu'il aimeroit et ne délaissât sa maîtresse. »

En 1547, François Ier mourut, et le règne de Diane commença. La duchesse d'Étampes fut exilée et ses partisans disgraciés. Les amis de Diane occupèrent les premières charges de l'État. Malgré les derniers conseils de François Ier, Montmorency rentra en grâce et dirigea les affaires politiques. Le Roi de Navarre, le duc de Vendôme, le comte d'Aumale, le chancelier Olivier, les Saint-André, composèrent le nouveau conseil de Henri II. Les Guise, unis à Diane par une alliance et des intérêts communs, jetèrent les fondements de cette puissance populaire qui fit trembler les rois, jusqu'au moment où Henri III la frappa au cœur sur les bords de la Loire, par un assassinat. Diane de Poitiers, créée duchesse en 1548, reçut à vie le duché de Valentinois et le droit de confirmation : c'était un impôt payé à chaque nouveau règne par les possesseurs des diverses charges du royaume, pour être maintenus dans leurs fonctions. Enfin, Charles de Lorraine, archevêque de Reims, remplaça le cardinal de Tournon. On fit alors cette épigramme :

Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
Comme Diane veut, par trop vous gouverner,
Fondre, pétrir, mollir, refondre, retourner,
Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire.

9.

Sous le règne de Henri II, Boulogne fut rendue à la France et la paix signée avec l'Angleterre. François de Guise soutint à Metz un siége héroïque contre les armées de Charles-Quint, en 1552; il reprit Calais, conquis autrefois, au bout de onze mois de siége, par Édouard III, à la suite du désastre de Crécy, et dont la possession livrait, depuis deux cent dix ans, l'entrée du royaume à l'ennemi. La perte de cette ville arracha ces paroles à Marie Tudor mourante : « On n'a pas connu mon mal. Si on veut le savoir, qu'on ouvre mon cœur : on y trouvera Calais! » Calais fut emporté par Guise après neuf jours de lutte : la dernière trace des conquêtes d'Édouard III sur le continent était effacée. En 1552, Henri II conduisit sa cavalerie entière s'abreuver dans les eaux du Rhin, comme pour tracer à ses successeurs une direction politique dont le souvenir ne fût pas perdu. Ces hauts faits d'armes ne sauraient-ils racheter quelques insuccès en Italie et la funeste journée de Saint-Quentin?

Fatiguées de la guerre, les nations signèrent, en 1559, le traité de Cateau-Cambrésis. Henri II comprit que ses projets du côté de l'Italie étaient impraticables, et qu'il valait mieux s'agrandir du côté de l'Allemagne et des Pays-Bas. « Il conserva les Trois-Évêchés, Calais et Thionville, conquêtes du duc de Guise; il se ménagea l'entrée des Alpes par la possession de Turin, Pignerol, Quien, Chivas, Saluces, et fit remettre au duc Emmanuel-Philibert le reste de la Savoie et du Piémont; il resserra les liens de parenté *avec ce*

portier des Alpes en lui donnant en mariage sa sœur Marguerite : par là il se ménageoit encore une influence considérable, même en Italie; cependant les capitaines accoutumés à guerroyer dans cette riche contrée, les Guise, les Brissac, les Montluc, se montrèrent indignés des restitutions de la France du côté des Alpes, dont l'utilité leur échappoit, et la paix de Cateau-Cambrésis, si bien accueillie du peuple, resta impopulaire parmi la noblesse. En cette occurrence, le peuple avoit raison et comprenoit mieux les vrais intérêts du pays que les gentilshommes : ce qui arrivoit assez rarement. »

Au point de vue politique, Diane ne causa donc pas le malheur de la France, comme les protestants l'ont prétendu. « Diane était fort bonne catholique, et haïssoit tous ceux de l'autre religion : voilà pourquoi ils l'ont si fort haïe et médit d'elle. » Cette haine, la duchesse de Valentinois la poussa jusqu'à la persécution. En 1549, à la suite d'une procession solennelle, Henri II renouvela publiquement le vœu d'exterminer les huguenots. Après la messe, il se rendit à une fenêtre de l'hôtel des Tournelles et assista au supplice de quatre luthériens. Diane « rioit et folâtroit pendant ce temps auprès du Roi. »

IV.

« Henri II, selon Théodore de Bèze, n'avait ni la vivacité d'esprit ni la faconde de son père, mais bien

un naturel de soi-même fort débonnaire, et tant plus aisé à tromper, de sorte qu'il ne voyoit ni ne jugeoit que par les yeux, oreilles et avis de ceux qui le possédoient. Ressemblant plus à son aïeul maternel Louis XII qu'à François Iᵉʳ, il paroissoit né pour être gouverné, non pour gouverner. Quant à son extérieur, sa taille, sans égaler celle de son père, étoit cependant élevée; son corps, carré, robuste et propre à tous les exercices, quoiqu'il fût disposé à l'embonpoint, contre lequel il se prémunissoit par la régularité de sa diète et par un exercice journalier; toutefois, il rivalisoit à la course avec les hommes les plus lestes; son teint étoit obscur, ses cheveux et sa barbe étoient noirs. » Avec cette nature douce, facile et réservée, Henri II se montra toujours brave et même enclin aux plaisirs guerriers; il aimait les chevaux, les chasses, le jeu de paume, et se plaisait à glisser, durant l'hiver, sur les beaux étangs de Fontainebleau; il possédait, à Saint-Germain, la plus belle vénerie de l'Europe; ses chenils étaient de véritables palais.

Mais ni dans les chasses, ni dans les tournois, ni même aux heures des leçons d'escrime, Diane n'avait le droit d'être absente; entourée de ses dames, les plus belles et les plus nobles du royaume, elle accompagnait toujours le Roi. A la cour, rien ne se faisait que pour elle et par elle; son chiffre était gravé et enlacé avec celui de Henri II sur les murs de tous les palais, depuis le Louvre jusqu'à Fontainebleau. Elle donnait des chasses de nuit suivies de bals au bois de Vincennes;

des tentes étaient jetées çà et là sur les pelouses pour faciliter la mascarade; masquée elle-même, elle poursuivait les gentilshommes de ses railleries, et, contrefaisant sa voix, elle intriguait jusqu'à la personne de Henri II. Au milieu des galeries royales, étincelantes des toiles du Titien, des fresques du Primatice, des dessins de François Clouet et des sculptures de Jean Goujon, elle dominait la cour entière, où l'astucieuse Catherine, jeune et belle, mais soumise aux volontés de la favorite, cachait son dépit.

La gentille et gaie Marie Stuart venait lui réciter des vers composés avec ses bons amis Ronsard, du Bellay, Pierre Ramus, Saint-Gelais et Remi Belleau. Diane aimait Marie Stuart, et bien souvent elles erraient ensemble, ou se reposaient sous les vastes avenues des parcs du Roi.

Et, chaque soir, vêtue de son négligé coquet, — blanc et noir toujours! — Diane attendait la visite de Henri II. Partout dans son appartement reluisaient autour d'elle les panneaux dorés et les armes du Roi et de François Ier : le Bellérophon terrassant une Chimère, et la Salamandre du vainqueur de Marignan. Les fleurs de lis, surmontées de devises, s'encadraient d'arabesques et disaient les louanges de la duchesse : *Diana, regum venatrix*, Diane, la chasseresse des rois. Et Henri II venait chaque soir; il portait un habit de satin vert à crevés blancs, relevé de lames et de broderies d'or; une toque à plume blanche, étincelante de perles et de diamants, ombrageait son front; autour de son cou une

chaîne d'or à double rang soutenait un médaillon de l'ordre du Saint-Esprit. Benvenuto avait ciselé son épée; son col blanc, en point de Venise, était du travail le plus exquis, et un manteau de velours étoilé de fleurs de lis d'or couvrait ses épaules. C'était bien le Roi. Il tendait avec affection la main à la duchesse, et, agenouillé à ses pieds : « Je t'adore, ma mignonne, lui disait-il, car tous les jours je te trouve plus belle. » Il lui accordait toutes ses demandes, tous ses souhaits impossibles, et il ajoutait : « Et, maintenant, que veux-tu encore? » En la quittant, il lui disait : « Au revoir! »

Diane suivait le Roi de château en château, et se plaçait près de lui dans les tournois; et Gaspard de Tavannes, devinant la fureur concentrée de la Reine, lui proposa un jour de s'en aller incontinent couper le nez d'un coup de sabre à madame de Valentinois; Catherine contint le zèle ardent de son chevalier, et, le lendemain, avec une indifférence habilement jouée, elle accompagna le Roi dans sa visite au château d'Anet.

Anet, « la maison sans pareille », était située dans une fraîche vallée, abritée par une colline couverte de vignes et de bois et arrosée par l'Eure. En 1552, Philibert Delorme en fit un palais enchanté : on entrait dans le château par un pont jeté sur un large fossé et surmonté du chiffre du Roi et de la duchesse; la cour était ornée de trente-six colonnes, de fontaines, d'une chapelle en forme de rotonde, et d'un bas-relief en bronze représentant une Diane colossale couchée sur

des peaux de bêtes et entourée de lions, de biches et de loups; plus loin, une autre statue de Diane appuyait son bras sur le cou d'un cerf qui frappait du pied une horloge et marquait les heures. A l'intérieur, les œuvres de Jean Cousin et de Jean Goujon retraçaient partout les amours de Diane et de Henri II; au bas du perron, des jardins, « des pelouses de dix arpents », et des cascades s'étendaient à l'infini. Anet fut, au point de vue de l'art, une des plus belles œuvres du règne des Valois; les poëtes le chantèrent bien des fois sous le nom de *Dianet*.

Aujourd'hui Anet n'existe plus; 93 l'a détruit de fond en comble, et c'est à grand'peine qu'on est parvenu à sauver le tombeau de la duchesse de Valentinois. Diane, la déesse, y est représentée sous les traits de la favorite, couchée et sans voiles, ayant près d'elle les attributs de la chasse. La duchesse avait daigné poser elle-même devant le statuaire Jean Goujon.

Anet est détruit; mais combien de monuments ont survécu, légués à la France par les Valois! « La race des Valois fut une race lettrée, spirituelle, protectrice des arts, qu'elle sentait bien. Athènes n'offre rien de supérieur aux cariatides du Louvre. Louis XIV regardait les artistes comme des ouvriers, François Ier comme des amis. » Diane de Poitiers contribua à ce développement des lettres et des arts, qui la célébrèrent, en revanche, sous toutes les formes. Parmi les poëtes de l'époque, il ne faut pas oublier Clément Marot. Deux femmes inspirèrent à Marot ses badinages les plus gra-

cieux : Marguerite, sœur de François Ier, et madame de Valentinois. Il s'adresse ainsi à Diane :

Estre Phébus bien souvent je désire,
Non pour congnoistre herbes divinement :
Car la douleur qui mon cueur veult occire
Ne se guérit par herbe aucunement;
Non pour avoir ma place au firmament,
Car en la terre habite mon plaisir;
Non pour son arc encontre Amour saisir,
Car à mon Roy ne veulx estre rebelle;
Estre Phébus seulement j'ay désir
Pour estre aymé de Diane la belle.

Plus tard, Clément Marot, mécontent de la duchesse, se tourna du côté de ses ennemis, et fit contre elle des épigrammes; ces épigrammes, les tendances et les amitiés hérétiques du poëte, le conduisirent même en prison.

Mais rien n'égale l'enthousiasme de Le Pelletier, poëte assez célèbre au seizième siècle et à peu près inconnu de nos jours :

Ne vante plus, ô Rome, ta Lucrèce;
Assez, Thébains, pour Corynne combattre;
Taire te faut de Pénélope, ô Grèce,
Encore moins pour Hélène débattre;
Et toi, Égypte, ôte ta Cléopâtre;
La France seule a tout cela, et mieux.
En quoi Diane a l'un des plus beaux lieux
Soit en vertu, beauté, faveur et race;
Car, si cela elle n'avoit des cieux,
D'un si grand Roi n'eût mérité la grâce.

Après avoir lu la mort de Jeanne Gray, décapitée à dix-sept ans, elle ressentit une vive douleur — promptement effacée — et écrivit à madame de Montaigu :

« A MADAME MA BONNE AMIE, MADAME DE MONTAIGU.

» Madame ma bonne amie,

» L'on vient de donner la relation de la pauvre jeune reine Jeanne; et ne me suis pu retenir de pleurer à ce doux et résigné langage qu'elle leur a tenu à ce dernier supplice. Car jamais ne vit-on si douce et accomplie princesse, et vous voyez qu'est à elle de périr sous les coups des méchants. Quand donc me viendrez-vous visiter ici, madame ma bonne amie, étant bien désireuse de votre vue, qui me ragaillardiroit en tous mes chagrins que fussent-ils que montant tout vous pèse et se tourne à mal contre vous? Eh bien! voyez ce qu'advient souvent de monter au dernier degré, qui ferait croire que l'abîme est en haut. Le messager d'Angleterre m'a rapporté plusieurs beaux habillements de ce pays; esquels, si me venez voir promptement, aurez bonne part, qui vous doit bien engager à partir du lieu où vous êtes et à faire activement vos préparatifs pour me demeurer quelque temps, et donnerai bon ordre pour qu'il vous soit pourvu à tout. Ne me payez donc de belles paroles et promesses, mais je veux vous étreindre à deux bras pour de votre présence être sûre. Sur quoi, remettant à ce moment de vous embrasser,

je supplierai Dieu très-dévotement qu'il vous garde en santé, selon le désir de votre affectionnée à vous aimer et servir,

» DIANE. »

V.

Le règne de Henri II avait commencé par le duel de Jarnac et de La Châtaigneraye, autorisé par le Roi au moment où le corps de François Ier était à peine descendu dans les caveaux de Saint-Denis; il se termina par une catastrophe.

Un double mariage devait consolider la paix de Cateau-Cambrésis. Marguerite et Élisabeth, sœurs du Roi, allaient épouser, la première, Emmanuel-Philibert, la seconde, Philippe II d'Espagne. Paris était en fête. « La séance du parlement avait même eu lieu au couvent des Augustins, parce que le palais de justice se trouvait embarrassé par les préparatifs des noces. Une lice était dressée depuis les Tournelles, où logeait le Roi, au travers de la rue Saint-Antoine, jusqu'aux écuries royales : des échafauds couverts de spectateurs la bordaient des deux côtés; chaque jour les seigneurs et le Roi lui-même, armés de toutes pièces, y couraient les uns contre les autres. Le 29 juin, les quatre tenants étaient le Roi, le duc de Guise, le prince de Ferrare et le duc de Nevers. Henri avait remporté tous les honneurs du combat; les courses avaient cessé, lorsqu'il

aperçut deux lances encore entières. Il ordonna au comte de Montgommery, son capitaine des gardes, d'en prendre une et de courir contre lui. Les deux combattants se choquèrent; leurs lances se brisèrent, et l'un des éclats entra avec violence dans l'œil du Roi, un épanchement de sang dans le cerveau en fut la suite; Henri II perdit connaissance. Tandis qu'il était entre la vie et la mort, on se hâta de marier sans cérémonie, dans la chapelle du palais, sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Le 10 juillet 1559, Henri II expira, âgé de quarante ans, trois mois et onze jours, après un règne de douze ans et trois mois. » Henri II, en tombant, portait les couleurs de la duchesse de Valentinois.

Pendant l'agonie du Roi, Catherine de Médicis fit ordonner à Diane de se retirer dans son hôtel et de rendre les bijoux et les cadeaux qu'elle avait reçus de Henri II. « Le Roi est-il mort? demanda la duchesse. — Non, lui fut-il répondu, pas encore; mais il ne saurait passer la journée. — Eh bien, dit-elle fièrement, je n'ai donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que, quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre, ce que je n'espère pas, mon cœur sera trop occupé de sa douleur pour que je puisse être sensible aux chagrins et aux dégoûts qu'on voudra me donner. »

Quand le Roi eut rendu le dernier soupir, Diane de Poitiers vit subitement tous les courtisans l'abandonner. C'est leur rôle. Elle se retira à Anet, où elle avait fondé des hôpitaux, une chapelle de la Vierge et un

Hôtel-Dieu pour douze pauvres veuves. Plus d'une fois la tranquillité de sa solitude y fut troublée, entre autres, en 1564, époque à laquelle Alleman, président de la chambre des comptes, fut poursuivi comme ayant dilapidé les deniers de l'État de concert avec la duchesse de Valentinois. L'affaire fut étouffée, grâce à l'influence du gendre de Diane; il lui était resté fidèle, ainsi que le vieux connétable de Montmorency.

Diane de Poitiers mourut à Anet, le 22 avril 1566, à l'âge de soixante-sept ans, et fut enterrée dans cette ravissante demeure. Six mois avant sa mort, son cheval s'étant abattu sur le pavé d'Orléans, elle s'était cassé la jambe; mais sa guérison avait été prompte, « et sa beauté n'avoit pas souffert de cette chute. »

La duchesse — dit-on — ayant eu un enfant de Henri II, ce prince voulut le légitimer. Mais Diane lui fit cette réponse : « Par ma naissance, Sire, j'étois en droit d'avoir de vous des enfants légitimes. J'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimois; mais je ne souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine. »

Diane de Poitiers aima-t-elle Henri II? Une semblable question est toujours délicate, quelquefois cruelle à résoudre. Diane fut ambitieuse, avide, éprise du luxe et de la puissance. Elle aima Henri II avec sa couronne et son trône; mais elle se montra toujours bonne et reconnaissante envers lui.

IX.

CATHERINE DE MÉDICIS.

I.

C'est là une des plus sombres et des plus mystérieuses figures des siècles passés. Elle apparaît à travers l'histoire un sourire hypocrite sur les lèvres, et autour d'elle se répand comme une odeur de sang.

Il y aurait à faire tout un lugubre tableau avec les personnages du seizième siècle. Au centre serait assise Catherine, vêtue de noir, la tête couverte d'un voile, la taille élevée, le visage pâle, « la complexion replète, » beauté grave, froide et sévère; près d'elle ses trois fils, François II, Charles IX, Henri III; à l'écart Henri de Navarre et Condé; en face les Guise, tous riches, beaux, fiers et ambitieux; au second plan les nécromanciens et les astrologues, la cour de la Reine et la cour des Rois, les mignons et les filles d'honneur; et, dans le lointain, les fourches de Montfaucon, où pend le cadavre de Coligny sans tête et horriblement mutilé; la salle de Blois rougie du sang de Henri de Guise couché tout de son long sur le carreau; Jeanne d'Albret mourant empoisonnée; Charles IX criant : A boire ! dans l'agonie,

et Jacques Clément poignardant le dernier Valois.

Brantôme a tracé la vie de Catherine de Médicis, « qui tailla bien de la besogne aux écrivains, si jamais Reine tailla. »

Il s'étonne que de son temps on n'ait pas encore essayé d'écrire l'histoire de la Reine mère. Il faut que les hommes de plume, qui pouvaient composer toute une Iliade, aient été bien paresseux et bien ingrats; et cependant il pourrait en nommer plus d'un qui reçut d'elle de bons biens. Un seul l'a fait, mais un livre plein de menteries; imposteur non digne d'être cru; c'était un ennemi de son nom, de son état, de sa vie et de son honneur et humeur. Lui voudrait avoir une bonne plume pour l'exalter et louer comme elle mérite. Et alors commence un panégyrique complet, l'Iliade que Brantôme regrettait. Sa fortune, son esprit, sa toilette, sa beauté, il exalte tout avec une admiration enthousiaste. « Les poëtes ont jadis loué Aurore pour avoir de belles mains et de beaux doigts, mais je pense que la Reine l'eût effacée en tout cela. Elle aimoit la danse et tous les honnêtes exercices, la chasse bien fort et monter à cheval; elle inventoit des jeux nouveaux et jouoit la comédie et la tragédie. » — Elle en joua en effet de terribles durant sa vie. — Enfin, « qu'on dégoule contre elle tout ce qu'on voudra, jamais nous n'aurons une telle Reine en France, si bonne pour la paix, et douée d'aussi belles et nonpareilles vertus. »

Ce n'est point un semblable portrait qu'a consacré l'histoire.

Catherine fut avant tout ambitieuse du pouvoir. Sceptique en politique, indifférente au point de vue religieux, protégée contre le fanatisme par cette indifférence même, sans vastes projets comme sans grandes passions, habile en expédients, désireuse de la paix, travaillant à l'apaisement des colères et des collisions sanglantes, ennemie de la cruauté, mais en connaissant les calculs, la science et le profit, elle était capable de tout, même du bien si son intérêt y trouvait son compte. Dissimulée, cauteleuse, infidèle à sa parole, souple et sachant plier à l'occasion, elle avait pris pour devise : patience et attente. Elle n'eut jamais d'amour, surtout pour la France. Bien que des dix enfants qu'elle donna à Henri II pas un ne ressemblât à leur père, et malgré les paroles équivoques de Pierre de l'Estoile au sujet du cardinal de Lorraine, les historiens lui ont vainement cherché des amants. Un pamphlet huguenot la dépeint ainsi : cœur de noire teinture, battu d'acier et forgé de diamant. — Les vieux mémoires l'appellent *une athéiste, née et nourrie en athéisme,* et La Planche ajoute qu'elle avait *larmes de crocodile*.

C'était une nature active, laborieuse, ne brusquant aucun parti, affectant la modération et méprisant souverainement l'espèce humaine. Elle écrivait elle-même sa nombreuse correspondance, montrait une rare aptitude aux affaires, et plus d'une fois elle se comporta bravement devant l'ennemi. Ses manières étaient élégantes, son luxe était exorbitant. Au milieu des fêtes qu'elle improvisait en changeant par magie les casernes

en palais enchantés, elle apparaissait dans une litière découverte tendue à l'extérieur d'une toile d'argent et traînée par des mulets richement harnachés. « Elle portoit un surcot d'hermine orné de pierreries et de perles fines, ou une robe d'or et un voile frisé de crêpe tanné. » Si on se permettait une parole respectueuse sur sa prodigalité : « Il faut que tout le monde vive, » répondait-elle. Elle mourut endettée de huit cent mille écus.

Catherine avait fait choix parmi les plus belles filles de France de cent cinquante à deux cents dames d'honneur pour l'accompagner partout, dans ses voyages, dans les camps, et quelquefois jusqu'à la portée du feu. On nommait cette garde *l'escadron volant de la Reine*. Lorsque le roi François Ier allait courre le cerf à Fontainebleau ou à Chambord, il se plaisait à voir ce bel escadron sur les haquenées et complimentait la Dauphine. Les seigneurs choisissaient leurs maîtresses parmi ces dames d'honneur. C'était là ce que voulait Catherine : abaissant l'amour au rôle d'espion, elle tenait ainsi le fil de toutes les intrigues. Ce fut elle qui donna Renée de Rieux à son fils Henri III.

Sa seule religion était l'astrologie. Des Italiens habiles et rusés, qu'elle comblait de présents, possédaient toute sa confiance. Elle se faisait lire les Centuries provençales du prophète de Salon et de Nostradamus, et souvent, le soir, un masque sur le visage, elle s'en allait consulter Luc Gauric et Côme Ruggieri. Elle entrait seule dans le laboratoire de Côme sur la place aux Chats; la lampe était allumée, le grimoire ouvert;

émue, inquiète, obéissante, Catherine abdiquait sa puissance pour écouter et recueillir les arrêts du destin. Elle cherchait à pénétrer l'avenir de cette race des Valois, qui disparaissait chaque jour emportée par des morts mystérieuses et violentes. L'Italien, l'air inspiré, traçait un cercle magique; mille figures apparaissaient et se reflétaient dans les miroirs du laboratoire. Sur une table préparée surgissaient subitement trois figures de cire, trois têtes royales couronnées d'un diadème. C'étaient les trois fils de la Reine mère. Le diadème semblait pesant et faisait courber leurs fronts. Effrayée, haletante, elle suppliait le devin de conjurer le sort et de changer la destinée, et en s'en allant elle emportait un talisman « composé de sang humain, de sang de boue et de métaux fondus », et ne s'en séparait jamais. On montre encore, adossée à la rotonde de la halle au blé, la tour qu'elle fit élever dans son hôtel de Soissons pour interroger les astres.

Ce n'était pas seulement les secrets de l'avenir que la fille des Médicis demandait aux astrologues; elle voulait aussi des recettes pour composer elle-même les plus subtils poisons. S'il faut en croire Pierre de l'Estoile, pendant les guerres religieuses, elle députa vers l'armée de Condé des Italiens chargés de faire périr d'un seul coup tous les soldats du prince, et elle paya pour dix mille francs de drogues et d'arsenic à ces assassins. Le poison joue un grand rôle dans le gouvernement de la mère de Charles IX; elle en fit un art et une science pour régner. Tant qu'elle fut au pouvoir, on

mourut de toutes parts de mort violente, et les courtisans, avides des premières places, *se défaisaient*, à l'exemple des maîtres, de quiconque leur barrait le chemin. Retirée au Louvre, au fond de longs et obscurs corridors qu'elle avait semés de fausses trappes et d'oubliettes, et dont elle possédait seule les clefs, elle recevait le ciseleur Andréa Pisoni et René le Florentin, son parfumeur et l'exécuteur de ses hautes œuvres. René lui enseignait à mêler le poison aux parfums, aux pommades, aux poudres, aux fruits et aux fleurs, et ce fut par ordre de la Reine, dit la chronique, qu'il donna la mort à Jeanne d'Albret avec des *gants de senteur*. On fit l'autopsie du cadavre, mais on se garda bien de toucher à la tête, « par laquelle avait dû pénétrer le parfum mortel ». « Dans ces temps-là on comparoit Catherine à la fleur du laurier-rose, belle, éclatante, et dont le suc fait mourir. » On fit retomber sur elle tous les crimes de l'époque, et il y en eut beaucoup ; — nous croyons volontiers ces accusations exagérées de moitié.

Il fallut, du reste, une longue persévérance à Catherine de Médicis pour arriver au pouvoir. Ses débuts furent lents et pénibles. Issue de la famille de ces marchands couronnés de Florence, — dont quelques-uns furent dignes de descendre des rois, — elle était la fille unique de Laurent II, nièce du pape Alexandre VII, et naquit en 1519. Les astrologues, réunis près de son berceau, déclarèrent qu'elle serait la cause de grandes calamités. Le 28 octobre 1533, à l'âge de quatorze ans, elle épousa le Dauphin de France, fils de François Ier,

plus tard Henri II. Elle était belle, élégante, spirituelle, mais il lui fallut courber la tête devant la duchesse d'Étampes et l'altière duchesse de Valentinois, maîtresse de son mari et partout adulée. Placée entre ces deux femmes, elle se tira habilement d'une position délicate et fausse, grâce à cette dissimulation apportée de son pays, et qui, du reste, était chez elle instinctive. Rieuse, égale d'humeur, distraite en apparence, elle se montra soumise au Dauphin, caressante pour Diane, empressée de plaire au Roi et à la duchesse d'Étampes. Elle sut ménager tout le monde, observer en s'effaçant et attendre. Ce dut être un terrible supplice; elle le supporta jusqu'au bout sans révéler ni souffrance ni dépit.

Lors de la mort de Henri II, tué par Montgommery dans un tournoi, — 1559 — elle fut représentée, dans une gravure du temps, au pied du lit du Roi, fondant en larmes et entourée de ses enfants, tandis que le cardinal de Lorraine exhorte Henri II; les gardes armés veillent à la porte; la chambre est encombrée de médecins et la table de remèdes. Elle avait alors trente-neuf ans; depuis vingt-six ans elle était en France.

Un instant Catherine croit qu'elle va régner. Après avoir fait chasser la duchesse de Valentinois et le connétable de Montmorency, qui jadis avait donné au Roi le conseil de la répudier pour cause de stérilité, elle s'allie d'abord aux Guise contre les protestants, puis bientôt aux protestants pour contre-balancer le pouvoir des Guise, car ils commencent à lui porter ombrage.

Mais François II, tout entier à l'amour de la belle Marie Stuart, *sa mignonne*, ne s'abandonne pas sans réserve à sa mère. — François II passe à peine sur le trône; il meurt le 6 décembre 1560. Catherine alors relève la tête : Charles IX est un enfant façonné de ses mains, et désormais on la trouvera partout plus roi que le Roi lui-même.

Charles IX et Henri III sont les élèves de Catherine de Médicis. Pendant dix ans elle n'avait pas eu d'enfants, mais Dieu n'accorda pas à la France la grâce que Catherine restât stérile. Sous prétexte de les rendre braves, elle fit assister ses fils aux supplices et aux tortures des huguenots et les rendit cruels. Elle s'efforça de les distraire des affaires par des plaisirs précoces, d'énerver leurs corps et d'affaiblir leur intelligence afin de gouverner un jour à leur place. Et ce sera là éternellement le premier des crimes de Catherine de Médicis. La France est en droit de lui demander compte de Charles IX et de Henri III. Henri III et Charles IX, Charles IX surtout, étaient nés avec des qualités réelles; l'éducation de Catherine les corrompit. On ne parviendra jamais à laver la Florentine de ce crime de lèse-nature.

Le lendemain de la mort de François II, Catherine prit son fils par la main et le conduisit à la salle du conseil; dès qu'il eut atteint sa treizième année, elle le fit déclarer majeur et parcourut la France avec lui, afin, disait-elle, de recueillir sur son passage les plaintes des catholiques et des huguenots; partout elle affecta

un grand esprit de conciliation et chercha à se ménager les partis.

Charles IX, figure douce et pâle, taille élevée et légèrement voûtée, complexion faible, esprit maladif, n'avait dans le principe ni une tête vide, ni un cœur méchant. Il était gracieux, et le peuple l'aimait. Peut-être a-t-il succombé sous des temps trop difficiles. Plus tard il devint emporté et blasphémait à tout propos. Quant à la dissimulation et à la ruse, il lui fallut un long stage avant d'y parvenir. Brave jusqu'à la témérité, il s'adonnait à la chasse avec passion. Dans son laboratoire, il forgeait des armes et contrefaisait les monnaies ; il composait des vers, et écrivit de sa main un traité de chasse qu'il orna de miniatures nombreuses. Il aimait les fêtes, les bals, les mascarades et les mille folies du temps. Une de ses principales occupations était de sonner du cor ; et malgré ses intrigues avec Marie Touchet et son abus des plaisirs, il préféra toujours ses chiens aux dames d'honneur de sa mère. Les lettres inédites qui nous restent de lui ne le montrent pas sous les traits odieux qu'on lui a prêtés.

Plus d'une fois, fatigué de la tutelle et des obsessions incessantes de Catherine, il essaya de l'éloigner ; mais la Reine se rapprochait aussitôt de son fils Henri, qu'elle préférait et que le Roi n'aimait pas, et Charles IX revenait alors vers sa mère.

L'événement le plus marquant, la tragédie sanglante entre toutes du règne de Charles IX, c'est le massacre de la Saint-Barthélemy. Dans ce massacre, le doigt de

la Reine mère est partout. Inutilement on s'est exercé à rechercher l'instant où l'arrêt de mort des huguenots fut prononcé. Qu'importe que la préméditation datât d'un jour plus tôt ou d'un jour plus tard, puisqu'il est constant qu'elle exista? Il n'est pas probable du reste que le massacre fût annoncé longtemps avant son exécution. Les partis sont indiscrets, et les multitudes ne sauraient conspirer.

Dès l'année 1570, un vague et sombre mystère s'étend sur la politique; les intrigues se forment à l'écart, les faveurs de la cour vont alternativement chercher les catholiques et les protestants, des pronostics lugubres annoncent une catastrophe prochaine. « Le Roi de Navarre, jouant aux dés avec le duc d'Alençon, frère du Roi, et le duc de Guise, voit tout à coup apparaître sur la table des gouttes de sang; il les fait essuyer, elles reparaissent encore, dit Mathieu, et Henri quitte le jeu épouvanté. »

Les huguenots adressent coup sur coup des mémoires à Charles IX, réclament leurs droits et demandent à grands cris le retour du chancelier de l'Hospital. Ils se méfient, ils menacent, ils ont peur. Les catholiques murmurent des faveurs accordées à l'amiral Coligny et crient à haute voix : « Mort aux huguenots! » De toutes parts les esprits sont ulcérés, et Catherine craint de voir son fils lui échapper pour passer complétement du côté de l'amiral. Au milieu d'une chasse à Montpipeau — 1572 — elle s'élance vers le Roi et saisit son cheval par la bride : « Venez, sire, lui dit-elle, venez! » —

Elle l'entraîne dans un château voisin, l'enferme avec elle, et, les joues inondées de larmes : « Sire, s'écrie-t-elle, je vous ai élevé, je vous ai conservé la couronne que les catholiques et les huguenots voulaient vous enlever. Je me suis sacrifiée à votre service, et vous me récompensez ainsi! Vous vous cachez de moi, qui suis votre mère, pour prendre conseil de vos ennemis; vous vous arrachez de mes bras, qui vous ont conservé, pour vous appuyer des leurs, qui vous ont voulu assassiner. Je sais que vous tenez des conseils secrets avec l'amiral. Sire, je suis malheureuse; donnez-moi congé, je retourne au lieu de ma naissance; et éloignez de vous votre frère, qui a employé sa vie à votre service, et laissez-lui le temps de se sauver loin de vos ennemis. »

Le Roi regarde sa mère avec épouvante. Mais elle le quitte à l'instant même et se retire à Monceaux. Charles la suit; désormais il est en son pouvoir.

A partir de ce jour, les faits parlent d'eux-mêmes. A l'occasion des fêtes du mariage de Marguerite et de Henri de Navarre, la Reine mère attire à Paris les principaux chefs des huguenots. Coligny et Dandelot arrivent au rendez-vous; Condé était déjà au Louvre. Les huguenots, durant les cérémonies, affectent de mépriser le culte catholique, et Henri de Navarre s'arrête à la porte de la cathédrale.

Le 22 août, l'amiral était allé au jeu de paume avec le Roi. A son retour, il est atteint d'un coup d'arquebuse qui lui emporte un doigt et le blesse à l'épaule. En apprenant cette nouvelle, Charles IX jette sa raquette

avec fureur : « N'aurai-je donc jamais de repos, s'écrie-t-il, et verrai-je tous les jours de nouveaux troubles ? » — Il jure de punir cet attentat, et s'en va avec sa mère rendre visite à Coligny, qu'il accable de protestations affectueuses.

Les huguenots n'en poussent pas moins des cris de rage, et l'amiral laisse échapper ces menaçantes paroles : « Si le bras est blessé, la tête ne l'est pas. S'ils me font couper le bras, j'aurai la tête de ceux qui en sont cause. Ils pensaient me tuer, mais je les préviendrai. »

Ces paroles parviennent à la Reine, elle les porte au Roi. — « Il n'est plus temps de délibérer, lui dit-elle les yeux étincelants ; Sire, il s'agit de votre couronne, de votre vie. Paris va devenir un champ de bataille ; il faut prévenir un aussi funeste malheur et frapper enfin et d'un coup tout le parti huguenot. » — 23 août. — Le Roi sortait de table. Catherine rassemble le conseil aux Tuileries. Elle fait comprendre à Tavannes, à Gonzague, au duc d'Anjou, au duc de Nevers, au chevalier d'Angoulême, au comte de Retz, au garde des sceaux de Birague, que le moment est propice, que l'amiral est blessé, que Condé et le Roi de Navarre sont enfermés au Louvre, et Charles IX, fatigué des sollicitations de sa mère, s'écrie enfin : « Eh bien, qu'on tue l'amiral, par la mort-Dieu ! et tous les huguenots, afin qu'il n'y en ait plus un pour me le reprocher après ! »

Le plan arrêté, il faut un chef à l'entreprise. Henri de Guise est là. — Il y avait neuf ans, François, le plus illustre des Guise, le vainqueur de Metz et de Calais,

allait s'emparer de la ville d'Orléans, lorsqu'il tomba victime d'un assassinat. Poltrot de Méré, gentilhomme de l'Angoumois, accueilli par le duc avec bonté, avait même souvent dîné à sa table. Mais Coligny lui avait dit : « Allez devant Orléans et servez bien la religion. » Et Poltrot s'était embusqué un soir derrière une haie, agité, tremblant et priant Dieu de le réconforter pour qu'il accomplît son assassinat. Guise reçut trois balles dans les reins. On l'emporta sanglant. Avant de mourir, il dit à son meurtrier : « Voyez la différence entre votre religion mauvaise et la mienne : la vôtre vous a conseillé de m'assassiner, la mienne m'ordonne de vous pardonner. Allez, vous êtes libre. » Et François de Guise avait terminé ainsi une grande vie par une grande mort. Son nom a pu depuis servir de ralliement à la révolte; lui, il était toujours resté fidèle au Roi et à Dieu. C'est un des hommes célèbres de notre histoire, le plus grand de ces époques sanglantes. — Hors de lui, épouvanté de son forfait, les cheveux en désordre, Poltrot de Méré s'était enfui et avait erré au hasard toute la nuit. On le découvrit caché dans une grange, et sa terreur seule le fit reconnaître. Le duc avait pardonné, mais les dernières volontés des mourants illustres ne sont pas exécutées. « Poltrot fut lié à quatre poulins sauvages, » et en mourant il désigna Coligny comme l'instigateur de son crime.

Henri de Guise s'était engagé, par un serment solennel, à venger son père. On sait s'il tint son serment. Déjà on l'accusait d'avoir ordonné à Maurevel de tuer

Coligny; mais c'était à la Saint-Barthélemy qu'il devait, dans des flots de sang, faire expier aux huguenots la mort de celui qui avait pardonné. Henri de Guise n'eut point la pensée du massacre, mais il saisit avec joie l'occasion de la vengeance.

Des armes sont apportées mystérieusement au Louvre; des soldats remplissent les cours; Charron, prévôt des marchands, est averti; les capitaines de quartiers excitent les bourgeois; Guise veille. Tout est prêt.

A la fin de la soirée, Charles IX, l'esprit agité, l'œil morne, la tête penchée sur son épaule, selon sa coutume, marche à grands pas dans la *salle des Médicis*, puis il vient s'asseoir près d'une table chargée de lettres. Catherine soulève doucement la portière, et, debout derrière lui, craignant les remords, la faiblesse ou l'indécision du Roi : « L'heure est venue, mon fils, dit-elle; il faut retrancher un membre gangrené, votre salut l'exige. » Vaincu par ces paroles, il signe d'une main fébrile l'ordre suprême, tombe anéanti dans son fauteuil, et Catherine s'éloigne rapidement. Il était minuit.

Presque aussitôt la grosse cloche du palais sonne le tocsin. Paris s'ébranle; les bourgeois, un mouchoir au bras gauche et une croix blanche à leur chapeau afin de pouvoir se reconnaître, sortent de leurs maisons, dont les fenêtres ont été illuminées pour éclairer le massacre. « D'abord on n'entend qu'un bourdonnement silencieux, pareil à un essaim d'abeilles. » Mais bientôt le signal est donné : « Vive Dieu et le Roi! » Et de toutes parts on égorge sans pitié. Les ducs de Montpensier,

de Nevers, de Tavannes, se mêlent aux tueurs en criant : « Saignez, saignez ! Les médecins prétendent que les saignées sont aussi bonnes en août qu'au mois de mai. » Les portes cochères sont encombrées de gentilshommes morts ou blessés, et les rues de cadavres « traînés sur la tête à la rivière » . On tue avec furie, on tue aussi avec une atrocité froide. Jusqu'à onze heures du soir, rapportent certaines chroniques, le comte de la Rochefoucauld avait joué avec le Roi. Il rentre, se couche, et, à peine est-il endormi, que six hommes masqués se précipitent dans sa chambre. Charles IX l'avait prévenu qu'il irait le fouetter pendant la nuit. La Rochefoucauld croit en effet que le Roi vient continuer ses jeux ; il sourit, mais on le massacre à l'instant même. Le carnage s'étend jusqu'au Louvre; et la reine Marguerite sauve le huguenot Leyran, qui s'est précipité en fuyant dans son appartement et jusque dans son lit.

II.

Depuis longtemps Henri de Guise était à l'œuvre. Avant minuit, quand le tocsin ne sonnait pas encore, il s'était avancé avec le duc et le chevalier d'Angoulême, plusieurs de ses familiers et trois cents soldats, vers la rue de Béthisy, où demeurait l'amiral.

Coligny, blessé, était couché dans une vaste chambre. Au bruit qu'il entend dans l'escalier, il interroge Mer-

lin, ministre protestant; et sur sa réponse qu'on égorge tout ce qui se trouve dans l'hôtel : « Il y a longtemps, dit-il, que je me suis préparé à mourir. Vous autres, sauvez-vous s'il est possible, car vous ne sauriez garantir ma vie. Je recommande mon âme à la miséricorde de Dieu. » Il se fait lever de son lit, se couvre de sa robe de chambre et ordonne à Merlin de faire la prière. La porte est enfoncée, l'amiral se dresse de toute sa hauteur et s'appuie contre le mur. — Est-ce toi qui es Coligny? lui demande Besme l'épée à la main. — Respecte ces cheveux blancs, jeune homme, c'est moi-même. — A ces mots Besme lui plonge son épée dans la poitrine, et ses compagnons l'achèvent à coups de poignard. Henri de Guise était resté dans la cour. — Eh bien, Besme, est-ce fait? crie-t-il à l'assassin. — Oui, répond celui-ci. — Voyons donc? demande le duc. — Besme jette le cadavre par la fenêtre. Henri s'approche, essuie le sang qui couvre le visage de l'amiral avec son mouchoir, et, l'ayant reconnu, lui donne un coup de pied au visage en disant : « C'est bien. Courage, soldats, le commencement est bon, allons aux autres, le Roi l'ordonne! »

On a trop vanté Coligny, et Voltaire, ce menteur de génie, en est en partie la cause. C'était une nature brave, calme, mais indécise et facile à se laisser prendre à de fausses caresses. Préparant avec les calvinistes un prochain soulèvement, il avait résolu de s'emparer du Roi et de la Reine. Il se laissa prévenir, et, par son étourderie, fit massacrer son parti au 24 août. Comme

général, il fut constamment malheureux; sa mort a fait sa gloire et l'a sauvé de l'oubli.

Pendant ce temps, Charles IX se repentait de l'ordre donné au duc de Guise et envoyait un contre-ordre; ce contre-ordre arriva trop tard ou, plus probablement, n'arriva jamais. Du Louvre, il contemple les huguenots qui fuient; il écoute les bruits de la rue, les plaintes des blessés; mais il ne pousse aucun cri pour exciter le massacre et ne tire pas de coups d'arquebuse par une prétendue fenêtre qui n'existait pas encore. Ces accusations mensongères, répandues par Brantôme, alors en voyage à Angoulême, ne sont pas même reproduites dans les écrits calvinistes, et le jeune Sully, sauvé par miracle, n'en dit pas un mot dans ses Mémoires. Quant au nombre des victimes, on a voulu l'exagérer à plaisir. C'était inutile. Le crime de la Saint-Barthélemy n'en reste pas moins un crime. Mais si l'histoire flétrit, elle ne calomnie pas.

Les restes de l'amiral, souillés de boue, traînés pendant trois jours dans les rues et mutilés, furent suspendus par les pieds à Montfaucon. La Reine y conduisit le Roi, Henri de Navarre son gendre, Marguerite sa fille, le duc d'Anjou, depuis Henri III, et toute sa cour. De Thou, d'Aubigné et Brantôme assurent qu'elle fit embaumer, par René le Florentin, la tête de l'amiral et l'envoya à Rome. Elle n'avait au reste, écrit-elle, pris qu'une faible part au massacre, et ne se *reprochait que la tuerie de six personnes*. Sur ses instances, le Roi se déclara l'auteur de la nuit du 24 août en plein parle-

ment. Il fallait, disait la Reine, « que le peuple n'en rapportât pas tout l'honneur aux Guise et enlevât la popularité à son fils; agir autrement, c'étoit avouer que les Guise pouvoient impunément faire massacrer sous les yeux du Roi plusieurs milliers de ses sujets. » — « Sire, ajoutait Catherine, prenez garde, si vous ne voulez qu'ils deviennent rois de France. »

Dans le massacre de la Saint-Barthélemy, il y eut sans doute fanatisme et rivalité religieuse : les protestants enlevaient au peuple ses temples et son culte; de nombreuses gravures lui montraient les huguenots massacrant les catholiques, jetant les hosties et les reliques aux pourceaux, arrachant les entrailles des martyrs, et le peuple criait : « Mort aux huguenots! » Mais, dans la préméditation du crime, il y eut surtout ambition de la Reine mère. Des haines vivaces existaient dans l'âme du peuple; les haines politiques et particulières s'en emparèrent pour organiser la Saint-Barthélemy. Ce qu'il y eut là de jalousies de cour, de cupidités cruelles, de lâchetés avides, ne saurait ici être raconté. « Si la Reine et M. l'amiral étoient dans un cabinet, et que M. le prince de Condé et M. de Guise y fussent aussi, dit Montluc, je leur ferois confesser que autre chose que la religion les a mus à faire entre-tuer trois cent mille hommes. » Gaspard de Tavannes en dit autant. Dans cette nuit funeste, la foi servit d'instrument à la politique; elle n'en fut pas l'inspiratrice.

Le bras qui conduisit ces événements, je l'ai dit, ce ne fut pas Charles IX, ce fut Catherine Charles IX était

bouillant et emporté, Catherine était calme et froide. Ces dernières natures seules méditent et organisent les Saint-Barthélemy. A chacun sa part. A Catherine la responsabilité de la nuit du 24 août 1572.

Depuis cette époque, le Roi ne fit plus que languir; il succomba en 1574. —Les écrits calvinistes ont donné à sa mort un caractère étrange dont les romanciers se sont emparés. Leurs récits ne sont pas exacts. Charles IX s'éteignit d'une maladie causée par des excès de chasse et par l'abus des plaisirs. Ambroise Paré prétend qu'il s'épuisa en sonnant de la trompe. Seulement, depuis la Saint-Barthélemy, son esprit était plus agité, son sommeil souvent interrompu, et des pages chantaient à son chevet pour l'endormir. Las d'une couronne devenue bien pesante, il répétait: « Me laissera-t-on enfin mourir en paix? »

Charles IX mourut à vingt-quatre ans, après un règne ou plutôt une tutelle de quatorze années. Triste et pauvre jeune Roi, en présence duquel l'âme se sent prise de pitié. Élisabeth d'Autriche, sa femme, douce et dévouée, priait et pleurait près de son lit.

Charles IX avait dit à Ronsard :

> Tous deux également nous portons des couronnes,
> Mais, roi, je la reçois; poëte, tu la donnes.

Couronne de roi, « ornement de tête incommode pour s'endormir sur l'oreiller de la mort. »

III.

Peu importait à Catherine la mort de Charles IX; elle restait régente jusqu'au retour de Pologne de Henri III, et elle espérait bien continuer à gouverner sous celui de ses fils qu'elle avait aimé davantage.

Henri III s'était beaucoup ennuyé en Pologne; pour se distraire, il écrivait en France à Marie de Clèves, princesse de Condé, des billets amoureux signés avec son sang. Une fois sur le trône, ce fut l'énigme la plus étrange de ces temps d'énigmes. On trouve en lui les extravagances d'un insensé et les puérilités d'un enfant gâté; les superstitions d'un ignorant et les discours d'un sceptique; un jugement sain, un esprit pénétrant, de la bravoure à la guerre et de la poltronnerie en présence d'une douzaine de bourgeois armés de piques. Entouré d'un sérail équivoque, la face pâle, le front bas, les oreilles chargées de perles, il passait ses journées à se farder, à essayer de nouveaux habits, et mettait la nuit sur son visage des crèmes et des parfums. Alliant les pratiques de la dévotion aux plus dégradantes débauches, il s'adonnait à une vie folle, aux chasses, aux processions, s'entourait d'images lugubres, ornait ses vêtements de chapelets, de têtes de mort et d'ossements en guise d'aiguillettes. Il jouait au bilboquet, même dans les rues, et les gentilshommes suivaient son exemple.

Son amour pour les petits chiens allait jusqu'à la passion ; ils vivaient près de lui, étendus sur des fauteuils ; il aimait aussi les perroquets et les singes. L'écrivain Syon affirme qu'en petits chiens seulement il dépensait par an cent mille écus.

Il voulait que ses mignons, Saint-Mégrin, Quélus, Schomberg, Maugiron, etc., fussent braves ; il leur donnait des leçons d'escrime et leur enseignait des coups adroits lorsqu'ils allaient se battre avec les gentilshommes du duc d'Anjou.

Il n'était pas de folies qu'il n'organisât pour distraire son ennui. Un jour de carême, il s'en fut par les rues, avec son frère et ses favoris, « à cheval et en masques, déguisés en marchands, en prêtres, en avocats, et en toute sorte d'états ». Ils traversèrent ainsi la ville, battant les uns, renversant les autres, et passèrent à la foire de Saint-Germain, où ils firent mille insolences. « Toute la nuit ils allèrent de la sorte, dans toutes les *bonnes maisons de la ville*, jusqu'au lendemain dix heures. » On le vit également courir la bague « en vêtements de demoiselle, avec tous les affiquets d'une coquette ». Il aimait à intervertir les habits de chaque sexe, et donna un festin où les femmes servaient déguisées en hommes ; la Reine mère l'invita à son tour, et « les plus belles dames de sa maison, également habillées en hommes et les cheveux épars, prirent la place des valets ».

Au mois de mars 1583, il institua la confrérie des pénitents, dont il voulut faire partie avec ses mignons,

de nombreux seigneurs et quelques bourgeois. Il dicta lui-même les règles de la confrérie. Vêtu d'un sac, le visage couvert d'un voile troué aux yeux, un cierge à la main, souvent il marchait sans gardes à la tête des processions qu'il ordonnait.

Elles commençaient à huit heures du matin, s'arrêtaient habituellement au couvent des Augustins, et ne rentraient qu'à six heures du soir; le duc de Mayenne était maître des cérémonies, le cardinal de Lorraine portait la croix. Le 29 mars, Henri III fit fouetter cent vingt pages et laquais qui, par espièglerie, avaient contrefait les pénitents et placé sur leurs visages des mouchoirs troués.

Sa femme, Louise de Lorraine, n'avait pas d'enfants. Plusieurs fois par an le Roi, pieds nus, le sac sur le dos, et accompagné de toute sa cour, entreprenait de grotesques pèlerinages à Notre-Dame de Chartres pour obtenir un héritier.

Il jouait gros jeu et perdit un soir quatre-vingt mille écus. Insouciant et prodigue, il comblait ses mignons de faveurs, et payait leurs folles dépenses. Joyeuse et d'Épernon surtout ruinaient l'État. Il greva la couronne de plus de dettes que les trois rois ses prédécesseurs.

Et pourtant, nul mieux que lui ne sut, à l'occasion, représenter la France et prendre l'attitude d'un roi avec autant de majesté. Il parlait facilement, et se montrait parfois d'une grâce séduisante. Il cultivait les lettres, et on entrevoit çà et là dans son âme un sentiment généreux, une noble pensée, que son éducation

n'avait pu étouffer. Les Mémoires de l'époque, et principalement le Journal de Pierre de l'Estoile, contiennent d'intéressants détails sur Henri III et les mœurs de sa cour.

Tel était l'élève nouveau de Catherine de Médicis.

Son règne fut un des plus désastreux de la monarchie. Débordé par la Ligue, effacé par le duc de Guise, véritable roi de ces temps-là, il se déclara lui-même chef de cette Ligue. A tort on l'a loué de cette prétendue hardiesse, qui ne sauva rien. Il cessa ainsi d'être le roi de France, pour devenir le roi d'un parti. Henri de Guise, maître de Paris à la journée des Barricades, — 1588 — chassa Henri III de son trône. Henri III rassembla les états à Blois et se sentit juste assez de courage pour commander un assassinat. Le fier duc *disait qu'on n'oserait pas*. On osa. Il tomba percé de coups de poignard. Et le Roi, le contemplant par terre : « Mon Dieu, qu'il est grand! dit-il; il paraît encore plus grand mort que vivant! » Et donnant au cadavre un coup de pied dans le visage, comme Guise avait fait à Coligny, il s'écria : « Enfin, je suis roi! »

Henri de Guise avait un courage brillant; il était de haute taille et séduisait la foule par sa parole, son élégance et la noblesse de son visage, dont une glorieuse cicatrice relevait encore la fierté. Aussi « la France fut-elle folle de cet homme-là, car c'est trop peu dire amoureuse ». Il aspirait au pouvoir; le fils de Catherine le fit assassiner.

La Reine mère était alors malade à Blois. Selon le

médecin Miron, elle dit à Henri III, après la mort de Guise : « Mon fils, il s'en faut dépêcher, c'est trop longtemps attendre; mais donnez si bon ordre que vous ne soyez plus trompé comme vous le fûtes aux barricades de Paris. » Elle lui dit encore : « Dieu veuille que cette mort ne vous rende pas roi de rien. C'est bien coupé, mon fils, mais il faut coudre. Avez-vous pris toutes vos mesures? » Ce furent les seules paroles de blâme adressées par Catherine à Henri III, dont, du reste, elle ne fut pas complice.

Le lendemain, elle se fit porter dans la prison du cardinal de Lorraine. « Ah! madame, lui dit celui-ci la larme à l'œil, ce sont là de vos faits, ce sont là de vos tours, madame; vous nous faites tous mourir! — Que Dieu me damne, répondit-elle, si j'y ai jamais pensé! » Elle s'éloigna en disant : « Je n'en puis plus, il faut que je me mette au lit. » — Elle se coucha avec la fièvre. La nuit elle s'écria : « Voilà le cardinal de Lorraine! il est là! je le vois! » — Le cardinal avait été tué le soir même.

A son heure dernière, Catherine de Médicis fut abandonnée de ses serviteurs. Après avoir passé de longues heures près d'elle, son fils lui-même la quitta, ne pouvant supporter son délire. Un vieux prêtre — ceux-là restent jusqu'à la fin — demeura seul à son chevet, et recueillit son dernier soupir. — 1588.

En 1577 elle écrivait : « Je suis catholique, et en aussi bonne conscience que nul peut avoir. Je suis prête à mourir, et j'espère aller en paradis. » A l'heure su-

prême, Catherine n'a pas dit si elle était encore prête à mourir.

Elle avait près de soixante-dix ans, « et portait facilement son âge; c'était une femme grasse, qui mangeait et se nourrissait bien, et n'appréhendait pas les affaires ». Elle recommanda au Roi de veiller sur ses jours, de placer sa confiance dans Henri de Navarre, et d'accorder la liberté de conscience à ses sujets.

Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Sauveur, à Blois, en attendant qu'on le transportât à Saint-Denis, où elle s'était fait préparer un tombeau près de Henri II.

« Le dimanche 8 janvier, Lincestre fit entendre au peuple la mort de la Reine mère, laquelle, dit-il, a fait beaucoup de bien et de mal, et crois qu'il y a encore plus de mal que de bien. Aujourd'hui se présente une difficulté, savoir : Si l'Eglise catholique doit prier pour elle, qui a vécu si mal... Sur quoi je vous dirai que si vous voulez lui donner à l'aventure, par charité, un *Pater* et un *Ave*, ils lui serviront de ce qu'ils pourront; je laisse à votre liberté. »

« Adorée et révérée de son vivant comme la Junon de la cour, dit Pierre de l'Estoile, elle n'eut pas plutôt rendu l'âme, qu'on n'en fit non plus de compte que d'une chèvre morte. »

Un dernier mot sur le caractère et la politique de Catherine de Médicis. Femme, Italienne, marchande florentine, comme l'appelait Marie Stuart, elle régna avec ce triple caractère et son gouvernement fut un gouvernement de ruses, d'intrigues et de petits moyens. Son

grand art consista à gagner du temps. Légère et changeante dans ses vues, plus circonspecte qu'entreprenante, sans inspiration dans les événements difficiles et imprévus, habituée à trancher les questions par des crimes, elle ne vit dans les luttes sérieuses de la France que les émeutes de quartier à quartier de sa ville natale. Elle se crut toujours à Florence, au milieu de petits États, de petites rébellions et de petits princes. Son ambition fut toute personnelle, sans un rêve de grandeur pour la France, et sa politique bonne tout au plus pour conduire des querelles de ménage et des détails de comptoir.

L'habileté prétendue de son gouvernement n'atténue donc pas les fautes de Catherine. Désormais, du reste, l'habileté politique n'excuse plus les crimes; le but ne justifie plus les moyens, et le vrai génie fait le bien honnêtement. Il n'existe dans le monde qu'une seule et même morale; les rois et les peuples sont égaux devant la conscience et le sang souille également toutes les mains.

Le siècle où vécut Catherine fut un âge de transition, initiateur des temps modernes, rempli de ressentiments privés, de confusion politique et religieuse, d'exaltations populaires et de mœurs sauvages; ce fut un siècle difficile et mauvais. Pour rester justes, ne la séparons pas de son siècle. Mais, cette réserve faite, disons que Catherine représente en plus d'un point son époque dans ce qu'elle eut de cruel, de perfide et de scandaleux. Époque sombre, où, au milieu des fantaisies de l'art et des élégances de la vie, le sens moral se déprave et s'égare, l'amour se raffine, se blase, devient

féroce et se souille dans la boue et dans le sang; où les fièvres d'ambition et de plaisir ne sont combattues que par une satiété et des ennuis inextinguibles, comme au temps des vieux empereurs romains.

Catherine de Médicis avait le goût des lettres et des arts; elle leur donna une impulsion et une protection spéciales. Elle fit bâtir les Tuileries et contribua à l'embellissement des plus beaux châteaux de France. Ce côté élevé de la nature de la Reine, je le constate volontiers, et c'est même par là que j'ai voulu finir.

Henri III ne survécut pas longtemps à sa mère. Il fut assassiné à Saint-Cloud, par Jacques Clément, le 2 août 1589, au moment où il allait assiéger Paris avec Henri de Navarre.

« Dans ce temps-là il faisait mauvais d'être roi pour mourir. »

Guise avait tué Coligny, Henri III tuait Guise et Jacques Clément tuait Henri III. « L'univers, dit le comte de Maistre, est rempli de supplices justes dont les exécuteurs sont de grands coupables.... et ces grands coupables sont immolés les uns par les autres avec une précision frappante. »

X.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

I.

Henri IV est comme François Ier, et pis encore : quand on aborde sa vie galante, on ne sait ni par où commencer, ni par où finir, — ni même si on finira. J'ai compté à première vue soixante-deux amours au *vert galant*. Mais je veux seulement parler en passant de la *belle Gabrielle*, chantée par tous les faiseurs de grands et de petits vers du siècle de madame de Pompadour, et qu'on ne sépare guère de son royal amant. C'est en même temps une occasion, toujours saisie volontiers, de parler du roi Henri.

Henri IV est resté le plus populaire de nos rois. Les révolutions n'y ont pas touché, et les moindres détails de son enfance, la chanson de Jeanne d'Albret en le mettant au monde, la gousse d'ail et le vin de Jurançon, font partie de l'histoire. On aime à le suivre dans sa rude carrière de partisan, guerroyant à toute heure, « ses chemises déchirées, son pourpoint troué au coude, soupant et dînant chez les uns et les

autres », et couchant à la belle étoile. La lutte ne l'effraye jamais, les revers ne peuvent l'abattre, et son énergie domine sa position, quelque désespérée qu'elle puisse paraître. Le premier au combat, il donne pour guidon à son armée son panache blanc; et si les siens prennent la fuite : « Retournez-vous! leur crie-t-il, ne fût-ce que pour me voir mourir. » Les deux tiers de ses soldats sont protestants; ils redoutent la conversion de leur maître, tandis que les catholiques réclament la réalisation de sa promesse; chaque jour ces deux partis sont prêts à en venir aux mains. Mais Henri les séduit par ses paroles, les entraîne, et, avec eux, il conquiert son royaume ville par ville, château par château, homme par homme.

Il entre enfin dans Paris, non pas, comme l'a peint Gérard, en triomphateur, entouré de la foule qui le salue de ses cris enthousiastes, mais bien l'oreille au guet, le regard inquiet, et redoutant une embuscade au milieu d'un peuple silencieux. L'entrée de Henri IV à Paris fut la suite d'une trahison de nuit, une surprise militaire, et, selon Sully et Pierre de l'Estoile, un coup de bonheur. Après s'être rendu à Notre-Dame, il s'établit au Louvre; le palais des rois prend alors l'aspect d'un camp militaire, et Henri IV lui-même, croyant à peine à son succès, veut l'annoncer, de sa propre main, à toute l'Europe.

Une fois sur le trône, le caractère de Henri IV se dessine.

C'est une époque difficile que celle d'une restaura-

tion : jours de transactions, de ménagements, de tiraillements de toutes sortes. Il faut satisfaire des exigences légitimes, mais ambitieuses, et gagner en même temps des oppositions influentes. Plus que personne Henri IV possède le caractère indispensable à une semblable situation; il est merveilleusement doué des qualités nécessaires à un semblable rôle. Condamné par les événements à être ingrat, nul ne s'en acquitte de meilleure grâce. Adroit, rusé, Gascon, il paye les services à l'aide de paroles et traite avec ses ennemis au préjudice de ses compagnons d'armes. Chez lui, tout est positif et concourt au même but.

Insouciant en apparence, jamais frivole, il a des saillies calculées, une bonhomie sans crédulité, un abandon sans négligence. Ses projets les mieux mûris et les plus irrévocables apparaissent revêtus des brillantes séductions de la spontanéité. Instruit de bonne heure par l'expérience, il se souvient, sans en oublier une seule, des leçons du passé, et, sur le trône, plus d'une fois l'aventurier rend service au roi. Le parti royaliste, auquel il doit tout, devient impérieux et gênant; un exemple est indispensable, et Biron, le serviteur fidèle de la mauvaise fortune, paye de sa tête ses vantardises.

L'administration de Henri IV et de Sully fut utile, travailleuse, préoccupée du bien de l'État, mais non populaire. Henri IV resta le roi des gentilshommes, le chef de partisans, le prince féodal repoussant, en goguenardant, les bons bourgeois qui se plaignaient du retrait

de leurs franchises. Il savait que la Ligue était sortie des villes, aussi leur accorda-t-il peu de concessions, et, de son vivant, il n'obtint jamais l'affection des habitants de Paris.

Tel fut réellement Henri IV, physionomie dénaturée par Voltaire dans un poëme fastidieux. On ne trouve dans le chef des Bourbons ni le héros de roman, ni le roi philosophe, ni le preux chevalier dessiné d'après des mots heureux, des saillies et des aventures galantes.

Et pourtant Henri IV est resté grand roi et roi populaire. Le premier de ces titres, il le doit à son courage, à son sang-froid, à son habileté persévérante, à sa politique extérieure surtout. La politique de Henri IV comprend deux parties : la partie positive et la partie idéale, qu'il savait lui-même ne devoir jamais réaliser. Homme de sens pratique, il ne rêva pas sérieusement, comme on a pu le dire, la monarchie universelle. A ce point de vue, c'est dans la famille de Frédéric II et de Pierre le Grand, intelligences pénétrées du sentiment de la réalité et de l'utilité de leurs œuvres, qu'il doit être placé, et non dans celle de Charles-Quint ou de Charles XII. Aussi les pensées et les plans de Henri IV furent-ils presque entièrement suivis et exécutés par Richelieu.

Quant à sa popularité, elle repose non sur sa clémence — souvent calculée — et sur une sensibilité inventée par le dix-huitième siècle, mais sur son caractère vraiment français. Le naturel de Henri IV insou-

ciant dans le danger, sa bonne humeur inaltérable, ses lettres originales, vives, pleines de feu, le soin qu'il prit, avec Sully, de l'amélioration des classes inférieures, la répartition plus équitable des impôts, telles sont les causes vraies de cette popularité. Tout est français dans Henri IV, roi prodigue de mots heureux, même parmi les princes de sa race; et, jusqu'à ses défauts, nous pouvons tout en lui revendiquer comme appartenant à la France.

Parmi ces défauts, il faut compter son extrême galanterie. Henri IV ne sait pas attendre; il fait l'amour comme la guerre, au pas de course. Il est volage et tolérant; tout le premier, il rit de ses mésaventures, — et il en trouve souvent l'occasion.

« C'était un prince tout de chair et de sang, » dit un historien, et lorsqu'il était si vivement épris de Gabrielle, il ne parvint pas même à garder l'apparence de la fidélité.

Ce fut là pourtant un amour sérieux, — et le seul, dans la vie de Henri IV. L'habitude en resserra les nœuds, et la mort se chargea de les rendre éternels.

II.

Vers 1590, au plus fort de la guerre, le hasard conduisit Henri IV au château de Cœuvres. Il y trouva Antoine d'Estrées, plus tard maître d'artillerie et pré-

décesseur de Sully, et sa fille Gabrielle. Gabrielle avait dix-neuf ans, la taille élégante, la démarche fière, la bouche spirituelle. Henri IV fut bien reçu; et, ravi de cet accueil, plus encore de la découverte de cette charmante fille, il en rêva nuit et jour et ne prit de repos qu'il n'eût revu Gabrielle.

Un soir donc, il se déguisa en paysan, traversa les lignes ennemies et vint se jeter aux pieds de mademoiselle d'Estrées et lui jurer une affection éternelle. Peu d'amoureux firent autant de serments et en tinrent si peu.

Gabrielle se montra d'abord insensible aux brûlantes supplications du Roi. Le Béarnais n'avait pas un visage séduisant. Au physique comme au moral, ne flattons pas son portrait. Il comptait près de quarante ans. Les fatigues de la guerre et le soleil du Béarn avaient cuivré son teint; ses cheveux grisonnaient; sa barbe était épaisse et crépue; ses joues étaient saillantes, ses yeux petits et brillants; il portait de longues moustaches surmontées d'un « nez long et crochu ». Pourtant la belle Gabrielle céda enfin devant la réputation de bravoure et l'esprit piquant du roi Henri.

Mais Antoine d'Estrées avait l'œil clairvoyant et le caractère sévère; et, pour soustraire Gabrielle à une surveillance importune, le Roi lui fit épouser Damerval de Liancourt, gentilhomme de Picardie. « Peu de temps après, dit Sully, Henri IV fit dissoudre cette union pour cause d'impuissance du mari, quoique Damerval eût eu quatorze enfants d'une première femme. »

Henri IV aima Gabrielle tant qu'elle vécut. En 1597, il lui donna le duché de Beaufort, et mademoiselle d'Estrées prit dès lors le titre de duchesse de Beaufort à la place de celui de marquise de Mousseaux, qu'elle avait porté jusque-là. « Henri IV était si fort attaché à ladite duchesse, que chacun estimoit qu'il y eut quelques charmes et choses extraordinaires en cette affection. » En allant au combat, il lui écrit : « Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai pas ; ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. » — Il reçoit la nouvelle de la prise d'Amiens par les Espagnols au milieu d'une fête qu'il donnait à Gabrielle. « Ce coup est du ciel ! s'écrie-t-il, c'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre. » Et se tournant vers la duchesse, magnifiquement parée : « Ma maîtresse, ajoute-t-il, il faut quitter nos armes et monter à cheval pour faire une autre guerre. » Il part, et quelque temps après, il lui écrit : « Mes chers amours, il faut dire vrai, nous nous aimons bien ; certes, pour une femme, il n'en est pas de pareille à vous. Pour un homme, nul ne m'égale à savoir bien aimer. Ma passion est toute telle que lorsque je commençois à vous aimer ; mon désir de vous revoir, encore plus violent qu'alors. Bref, je vous chéris, adore et honore miraculeusement. Pour Dieu ! que cette absence se passe comme elle a commencé, et bien avancé. Dans dix jours, j'espère mettre fin à ce mien exil ; préparez-vous, mon tout, de partir dimanche, et lundi être à Compiègne, si vous y pensez être ce jour.

Il m'arrivera bien des affaires, où je me trouverai, soyez-en sûre. Bonsoir, mon cœur, mon tout. Je vous baise un million de fois. »

Le roi ne cherchait point à dissimuler son affection pour la duchesse de Beaufort. Il lui demandait souvent et publiquement son avis. « Il la baisoit devant tout le monde, et elle lui, en plein conseil, » dit l'Estoile. — En 1596, ayant réuni une assemblée de notables à Rouen, il la fit cacher dans la salle, derrière une tapisserie : « Si je voulois acquérir le titre d'orateur, dit-il à l'assemblée, j'aurois appris quelque belle harangue, et la prononcerois avec assez de gravité; mais, messieurs, mon désir tend à des titres bien plus glorieux, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet État; pour à quoi parvenir je vous ai assemblés. Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que, lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non-seulement quasi ruinée, mais presque perdue pour les François. Par grâce divine, par les prières, par les bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes; par l'épée de ma brave et généreuse noblesse — de laquelle je ne distingue pas mes princes, pour être notre plus beau titre, foi de gentilhomme; par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de perte. Sauvons-la à cette heure de ruine : participez, mes sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la première; je ne vous ai point appelés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos

conseils, pour les croire, pour les suivre; bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains; envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais le violent amour que j'apporte à mes sujets, l'extrême désir que j'ai d'ajouter deux beaux titres à celui de roi, me fait trouver tout aisé et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus amplement ma volonté. »

« Eh bien! ma mie, dit Henri IV en s'approchant de Gabrielle, que pensez-vous de ce discours? — Jamais je n'ai ouï mieux dire, répond la duchesse; je regrette seulement que vous parliez de vous mettre en tutelle! — Ventre-saint-gris! il est vrai, mais je l'entends avec mon épée au côté. » C'est bien là Henri IV, dont je traçais tout à l'heure le portrait.

A la suite de l'assemblée de Rouen, Rosny, duc de Sully, fut nommé surintendant des finances, et Gabrielle ne demeura pas étrangère à cette nomination. Il y avait peu de sympathie entre le duc et la favorite, mais elle espérait que l'administration de Sully introduirait plus d'ordre et plus d'économie dans les finances, et permettrait ainsi au Roi de se montrer généreux envers elle.

On a dénaturé la physionomie de Sully, comme on a dénaturé celle de Henri IV. Henri IV et Sully n'ont rien de commun avec Télémaque et Mentor. Lors de son entrée à Paris, Henri IV avait quarante et un ans, Sully n'en avait que trente-quatre, sept de moins que son maître. Sully était d'un dévouement sans bornes pour le Roi, mais en même temps un homme rude,

entier, prêt à dégainer, et parlant haut en présence de Henri IV. Tout autre que le Béarnais n'eût pas gardé huit jours un semblable serviteur. Henri IV reconnaissait les défauts de son ministre et le trouvait entêté et infatué de ses idées; il le prit néanmoins pour son confident intime et pour son ami; c'est là une de ses gloires les plus sérieuses. Sully favorisa l'agriculture et combattit surtout les abus et la mauvaise gestion des deniers. Ministre à expédients, il fut souvent contraint de recourir aux impôts pour suffire aux frais de la guerre et aux plaisirs du Roi, et la facilité de mœurs de Henri IV compromit plus d'une fois son administration. Entouré d'une aristocratie puissante et d'une famille ruinée, il voulut, comme chacun faisait alors, relever la fortune de sa maison; il y parvint, non sans paraître avide, mais du moins il resta honnête. Il recevait un traitement annuel de trois cent cinquante mille francs de notre monnaie.

Sully soutint une lutte continuelle avec la duchesse de Beaufort et fut le plus grand obstacle à son ambition. Henri IV avait résolu d'épouser Gabrielle : « Il l'appeloit auprès de lui comme une personne confidente, pour lui communiquer ses secrets et sur iceux recevoir une douce et familière consolation. » Il n'attendait plus pour conclure le mariage que la déclaration du pape prononçant son divorce avec Marguerite de Valois. Un jour, il parla même de son dessein à Sully, et lui énuméra les qualités indispensables à la femme qu'il prendrait pour épouse. « Il en demandoit tant et de si émi-

nentes, que Sully avoua qu'il ne croyoit pas possible de les trouver réunies. — Et que direz-vous, reprit le Roi, si je vous nomme quelqu'un qui les possède? — Je dirai, répondit Sully, qu'il faut que Votre Majesté ait eu de grandes familiarités avec elle, pour être sûre de ne point se tromper. — Ce sera ce que vous voudrez, dit le Roi; mais, si vous ne pouvez vous aviser d'une, je la nommerai. — Nommez-la donc, sire, demanda Sully, car je n'ai pas assez d'esprit pour cela. — Oh la fine bête que vous êtes! s'écria le Roi d'un air malin. Oh! que si vous vouliez, vous la nommeriez bien, voire celle-là même que je pense; car vous m'avouerez que toutes ces conditions se trouvent dans ma maîtresse; non pour cela, ajouta-t-il comme s'il eût été trop loin, que je veuille dire que j'ai pensé à l'épouser, mais seulement pour savoir ce que vous en diriez, si, faute d'autre, cela me venoit quelque jour en fantaisie. — Je dirois, sire, répondit gravement le ministre, que, comme les filles de Loth, n'estimant plus qu'il y eût un homme en la terre, sinon leur propre père, par lequel il leur fût possible de réparer le genre humain, qu'elles croyoient péri entièrement, passèrent par-dessus toute pudeur et bienséance, ainsi, Votre Majesté, pour ne reconnoître de femme propre à lui donner d'enfants, autre que madame d'Estrées, de crainte de priver l'État et nous tous d'un si grand bien, n'auroit plus apporté toutes les considérations requises à l'égard de votre personne et de votre dignité. »

Le Roi sourit. Sully ajouta : « que, s'il épousoit

Gabrielle, il seroit fort embarrassé pour donner un état aux enfants adultérins qu'il avoit déjà d'elle; il arriveroit que les cadets seroient héritiers du trône, pendant que l'illégitimité des aînés les en écarteroit toujours; de là pouvoient naître des guerres funestes entre les frères, guerres qui replongeroient peut-être le royaume dans un état pire que celui d'où il venoit d'être tiré. »

Cette considération parut impressionner l'esprit du Roi; il cessa toute conversation sur ce sujet.

Gabrielle avait eu trois enfants de Henri IV : César, duc de Vendôme, qui épousa mademoiselle de Mercœur; Alexandre, grand prieur de France, et Henriette, mariée au duc d'Elbeuf. Lors de la naissance du duc de Vendôme, sa mère demanda et obtint du Roi qu'il fût baptisé avec la magnificence réservée aux enfants de France. « J'ai le cœur trop bon, dit Henri IV, pour refuser une courtoisie aux larmes et aux supplications de ce que j'aime. »

Gabrielle obtint la même faveur lors du baptême d'Alexandre de Vendôme. Mais Forget de Fresne, secrétaire d'État, dans l'ordonnance de payement qu'il dressa pour les frais de la cérémonie, ajouta au nom du prince la qualité de fils de France : Sully refusa de payer avant qu'on eût fait disparaître une épithète qu'il regardait comme injurieuse pour l'État.

Depuis longtemps madame de Beaufort était irritée contre le ministre. Leurs querelles se renouvelaient à chaque instant, au sujet de gratifications que le surin-

tendant trouvait exorbitantes, ou de prétentions qu'il refusait d'accueillir comme déraisonnables.

Le Roi, également attaché à Sully et à la duchesse, sans désavouer le premier, donnait à celle-ci quelques légères satisfactions, afin de rétablir la paix. Mais cette fois, Gabrielle, certaine du faible de Henri IV pour ses enfants, crut avoir trouvé l'occasion de faire éloigner le ministre importun. Elle éclata en plaintes amères. Sully resta inébranlable. Henri IV s'interposa selon sa coutume et voulut les réconcilier; il conduisit le surintendant chez la duchesse, après avoir fait avertir Gabrielle de le bien recevoir. Gabrielle, exaspérée, refusa de rien entendre. « Elle éclatoit en sanglots, se jetoit à terre et s'arrachoit les cheveux. — J'aime mieux mourir, s'écrioit-elle, que de vivre avec cette vergogne de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse! — Ah! pardieu! madame, pour le coup, c'en est trop, dit le Roi avec colère; je vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer; mais, pardieu! je n'en ferai rien. Et, afin que vous en teniez votre cœur au repos, et ne fassiez plus l'acariâtre, je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous que d'un serviteur comme lui. » Et le Roi tourna le dos et voulut sortir; mais Gabrielle se jeta à ses genoux, et Henri IV pardonna.

Comme il le disait, Gabrielle avait dû agir sous l'impulsion des ennemis du surintendant, car, d'après le

Roi lui-même, « elle étoit habituellement douce, gracieuse, et d'humeur complaisante, sans être têtue ni acariâtre. »

Plus d'une fois Sully eut à lutter contre son maître à propos de mariage. Après la mort de Gabrielle, Henri IV s'éprit de mademoiselle Henriette d'Entragues, depuis marquise de Verneuil et fille du sieur de Balzac et de Marie Touchet, ancienne maîtresse de Charles IX. « Coquette, raffinée, rusée, elle fut le contraire de Gabrielle, et ne céda aux désirs du Roi que lorsque celui-ci lui eut promis de l'épouser dans l'année où elle lui donneroit un fils. » Henri IV présenta à Sully l'acte de promesse de mariage et lui demanda son avis. Sully, craignant de laisser éclater toute son indignation et de manquer de respect au Roi, le pria de lui accorder jusqu'au lendemain pour réfléchir. « Parlez librement, dit Henri IV, je le veux, je vous l'ordonne. — Vous le voulez, sire, répondit Sully, et, quoi que je puisse dire ou faire, vous promettez de ne pas vous en fâcher? — Oui, oui, dit Henri IV; aussi bien, n'en sera-t-il ni plus ni moins. » Sully prit alors l'acte de mariage des mains du Roi et le mit en pièces, en disant : « Sire, voilà mon avis, puisque vous voulez le savoir. — Êtes-vous fou? s'écria Henri IV. — Il est vrai, sire, et plût à Dieu que je fusse le seul en France! » Le Roi sortit courroucé. Quelques jours après, il nommait Sully grand maître d'artillerie.

Henri IV savait se vaincre lui-même et ne se montra faible qu'en amour; « aussi, dit Mathieu, demandoit-il

instamment à Dieu de lui donner victoire sur ses passions et surtout sur la sensualité. »

S'il faut en croire la chronique, Gabrielle ne se montra pas toujours d'une irréprochable fidélité envers le Roi. Un jour, à Fontainebleau, Praslin, capitaine des gardes du corps, proposa à Henri IV de lui faire surprendre madame de Beaufort en rendez-vous avec Bellegarde. Le Roi accepta. La nuit suivante, Praslin s'en fut le réveiller et le conduisit à l'appartement de la duchesse. Arrivés tous les deux à la porte : « Entrez, sire, dit Praslin, et ne vous en rapportez qu'à vos propres yeux. — Ventre-saint-gris ! répondit le Roi après un instant de réflexion, je m'en vais et n'entrerai pas, je craindrois de trop la fâcher. » Peut-être Henri IV, médiocrement susceptible en pareille matière, ne se faisait-il pas illusion sur lui-même, et eût-il trouvé déplacées de sa part de trop grandes exigences. En effet, le travail et le plaisir lui avaient fait une vieillesse prématurée; ses cheveux achevaient de blanchir, son visage était maigre, son front entièrement ridé, et les dames de la cour ne le flattaient plus. « L'amour ne peut pas se nicher entre ce nez et ce menton se mêlant l'un à l'autre, » répétait hautement madame de Rohan. Et, plus tard, madame de Verneuil lui disait à lui-même : « Que bien lui en prenoit d'être roi, car sans cela on ne pourroit le souffrir. »

Henri IV, malgré l'infidélité de Gabrielle, malgré les conseils de Sully et les conséquences funestes et prévues d'une semblable union, n'en persistait pas moins

à vouloir épouser la duchesse. Il avait envoyé à Rome M. de Sillery pour presser son divorce avec Marguerite, et, si le pape ne rendait pas une réponse favorable, il était décidé à faire célébrer son mariage à la Quasimodo. « Mais Dieu prenoit soin de le tirer toujours du mauvais pas où il s'étoit engagé, lorsque les hommes n'y pouvoient plus rien et en désespéroient. »

La semaine sainte de l'année 1599 était commencée; Henri IV, « désirant rester seul à Fontainebleau à l'approche des grandes solennités, et voulant aussi que madame de Beaufort s'attirât le respect du peuple en faisant publiquement ses pâques », la pria de se rendre à Paris.

Gabrielle allait devenir mère pour la quatrième fois. Elle partit, et le Roi monta à cheval et accompagna sa litière jusqu'à Melun. Au moment de se séparer, de secrets pressentiments s'emparèrent de l'esprit de Gabrielle. Les yeux remplis de larmes, elle recommanda au Roi ses enfants et se jeta à plusieurs reprises dans ses bras. Henri IV avait fait préparer un bateau, afin que madame de Beaufort éprouvât moins de secousses durant le voyage. Il la confia aux soins de M. de Montbazon et retourna à Fontainebleau.

A Paris, Gabrielle descendit chez Zamet, près de l'Arsenal. Fils d'un cordonnier de Lucques, tour à tour valet de garde-robe de Henri III, financier de la Ligue et familier de Mayenne, Zamet était devenu fort riche et confident de Henri IV, auquel il prêtait de l'argent pour le jeu et pour la guerre et sa maison pour des rendez-vous.

Zamet était, en outre, l'ami et le protecteur des artistes et des écrivains, comme tous les parvenus de l'époque. — On ne saurait dire l'aide apportée de tout temps aux lettres et aux arts par la vanité.

Le 8 avril, Gabrielle « dîna bien; on la traita des viandes les plus friandes et les plus délicates que son hôte savoit être le plus de son goût; » elle se rendit ensuite à ténèbres, au petit Saint-Antoine. A son retour elle mangea une orange en se promenant dans le jardin; mais aussitôt elle fut saisie de douleurs d'entrailles et de convulsions. « Qu'on me retire de cette maison! » s'écriait-elle. Elle pria de la transporter chez sa nièce, madame de Sourdis, près de Saint-Germain l'Auxerrois; elle espérait pouvoir se rendre de là au Louvre, où le Roi ne manquerait pas d'accourir. Madame de Sourdis était à la campagne; elle revint à la hâte, et reçut chez elle la duchesse. Mais la fatigue de la route redoubla le mal de Gabrielle et avança sa mort. Elle essaya d'écrire au Roi; ses souffrances ne lui permirent pas d'achever. Elle reçut l'extrême-onction et mourut le samedi 10 avril, à sept heures du matin. Durant la maladie, sa beauté s'altéra et disparut entièrement dans les angoisses de l'agonie. « Sa bouche étoit tournée vers la nuque du cou, et elle-même devenue si hideuse, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec horreur. » On fit l'autopsie du cadavre, et on pensa que le poison n'était pas étranger à cette fin prématurée. Gabrielle avait vingt-neuf ans.

En apprenant la maladie de la duchesse, Henri IV partit à l'instant pour Paris. A Villejuif, informé qu'elle avait

probablement cessé de vivre, il se laissa reconduire à Fontainebleau, où la nouvelle de la mort de Gabrielle parvint presque en même temps que lui.

La douleur du Roi fut profonde et sincère. Il s'écria « que la racine de son amour étoit morte et qu'il ne vivroit plus désormais que pour son royaume. » Il prit le deuil réservé aux princesses du sang, le noir d'abord, le violet ensuite. Toute la cour suivit son exemple. Un service solennel fut célébré dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois; on porta ensuite en grande pompe le corps de la duchesse à l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise.

Gabrielle d'Estrées fut la plus aimée des maîtresses de Henri IV. Elle possédait un caractère affable, poli, sans hauteur et sans arrogance. Les courtisans n'avaient point eu à se plaindre d'elle; ils lui accordèrent de sincères regrets. Mais, quand ils entendirent le Roi jurer qu'il n'aurait plus d'amour, ils secouèrent la tête en souriant. En effet, Gabrielle mourut au printemps, et, l'été suivant, Henri IV était follement épris de mademoiselle d'Entragues. L'amour ne pouvait pas plus mourir en son cœur, que le Roi — dans ce temps-là — ne pouvait mourir en France.

Nos pères chantaient *Vive Henri IV et la belle Gabrielle;* nous avons, depuis lors, chanté bien d'autres gloires et d'autres amours. L'avons-nous toujours fait avec la même foi? l'avons-nous fait surtout d'aussi bon cœur?

XI.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

C'est là le récit d'une des fortunes les plus rapidement élevées et les plus rapidement abattues de notre histoire. Concini mit trois ans à devenir maréchal de France; trois ans après il était assassiné. Ce n'est point sans motif que le maître souverain des empires jette çà et là, à travers la vie des nations, de ces exemples terribles qui devraient instruire, — et n'instruisent jamais.

En apprenant la mort de Henri IV, Marie de Médicis sortit de son appartement et dit froidement au chancelier de Sillery : « Le Roi est mort! — Madame, répondit aussi froidement le chancelier, Votre Majesté m'excusera, le Roi ne meurt pas en France. » D'Épernon se rendit au parlement, et, plaçant la main sur la garde de son épée : « Elle est encore dans le fourreau, s'écria-t-il, mais il faudra qu'elle en sorte, si l'on n'accorde pas dans l'instant à la Reine un titre qui lui est dû, selon l'ordre de la nature et de la justice. » Et Marie de Médicis fut nommée régente.

La politique de Henri IV fut abandonnée. Il n'en

pouvait être autrement avec une femme pour régente et un enfant pour roi. Sully se retira de la cour devant les railleries des jeunes courtisans, qui se moquaient de ses manières et de ses habits : « Sire, dit-il à Louis XIII avec indignation, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, auparavant il donnait l'ordre de sortir aux bouffons et aux baladins de cour. » — Il portait toujours suspendu à son cou une large médaille sur laquelle était gravée la figure de Henri IV, qu'il n'appelait que son bon maître; il la prenait plusieurs fois le jour, la contemplait, la baisait et levait vers le ciel des yeux baignés de larmes. On alla jusqu'à vouloir l'accuser dans sa gestion des affaires. Marie de Médicis comprit ce qu'il y avait là d'indigne pour son gouvernement; et, sans renoncer à taquiner l'ancien ministre, elle répondit en faisant ordonnancer à son profit un don de trois cent mille francs en récompense de ses services. Sully écrivit alors à la régente la lettre la plus fière que jamais ministre tombé ait adressée à un souverain.

Alors la cour fut livrée à l'intrigue et aux factions. On pilla le Trésor; l'épargne laissée par Henri IV, s'élevant à douze millions, fut distribuée aux mécon« tents, et l'argent s'écoula, dit Sully, comme l'eau par une ouverture. » Concini en recueillit sa bonne part.

Concini dut son élévation à sa femme. Léonora Galigaï, née dans la dernière classe du peuple, était la fille de la nourrice de Marie de Médicis. « Concini, dit Ri-

chelieu, appartenait à une bonne maison de Florence ; son père avait été gouverneur de don François de Médicis, père de la Reine mère. » Léonora avait suivi sa maîtresse en France lors de son mariage avec Henri IV, et Concini, amoureux de Léonora, ne l'avait pas quittée. La cour passa l'été à Fontainebleau; et souvent Concini partait à pied de Paris pour voir celle qu'il voulait épouser. Un soir, il s'arrêta à Melun, demanda l'hospitalité à Barbin, procureur dans cette ville, et lia connaissance et amitié avec lui. Barbin se montra empressé près de l'Italien, lui offrit sa maison comme lieu de rendez-vous avec Léonora, et, prévoyant peut-être l'élévation prochaine de la future maréchale, « il lui envoya galamment, et plus d'une fois, les plus beaux fruits de son jardin. »

Concini épousa Léonora au commencement de la régence. Léonora n'était pas jolie; elle avait un caractère altier et morose, mais une force de volonté sans égale : quand elle *voulait,* nul obstacle ne pouvait l'arrêter, même un instant.

Elle voulut que Concini devînt gentilhomme de la chambre, marquis d'Ancre, lieutenant général de Picardie, ce qui lui coûta six cent cinquante mille livres, — et Concini fut tout cela. Il lui fallait de l'argent, elle trafiqua ouvertement des arrêts du conseil ; elle fit changer dans les expéditions des affaires civiles *le prononcé des juges;* elle délivra, contre toutes les formes, des lettres de répit, de rappel de bans et de galères ; elle offrit aux coupables de les faire déclarer innocents,

moyennant trois cent mille livres. Adroite, ambitieuse, tandis que son mari n'était que vaniteux, « savante en gentillesses près de la reine, » elle puisa son pouvoir dans son influence sur la régente. Cette influence était souveraine. Léonora dominait la Reine par la force de l'habitude et la supériorité d'un esprit actif et inquiet sur un esprit indolent et lourd. Marie de Médicis ne pouvait se passer de Léonora; elle lui confiait ses projets, lui demandait conseil et se soumettait souvent aux volontés de sa favorite. Aussi la marquise d'Ancre ne pouvait-elle comprendre que toute la France ne fût pas agenouillée à ses pieds. Un jour, le jeune Roi jouait dans une chambre voisine, « elle le fit avertir qu'elle souffrait de la migraine et prier de ne pas continuer. » Louis XIII répondit que si la marquise ne se trouvait pas bien chez lui, elle pouvait prendre ailleurs un appartement, et que Paris était grand.

Il fallait que Léonora fût habile « et savante en gentillesses près de la Reine », car celle-ci était d'une nature difficile à dominer et à conduire. Marie de Médicis, régente de France, avait une taille gracieuse, quoiqu'un peu forte, des bras admirables, des yeux vifs, et les joues légèrement pendantes. On la disait belle alors, bien qu'elle ne le fût pas sans restrictions, — mais une reine n'est jamais laide. Quant à son caractère, on en eût difficilement rencontré un plus altier, plus violent, plus entêté, plus grondeur et plus ami des querelles. Il lui était arrivé une fois de lever le bras pour frapper Henri IV, et, sans nul doute, elle

l'eût fait, si Sully ne fût survenu. Femme à l'imagination ardente, elle se trouva toujours par l'intelligence au-dessous de son ambition; et Richelieu, son protégé, peut avoir été ingrat envers elle, Richelieu, ministre du Roi, ne fut que juste.

Concini, aux yeux de Léonora, n'était point encore assez grand; il lui fallait un titre pompeux pour couvrir sa fortune. Elle le fit nommer maréchal d'Ancre, en 1613. Concini n'avait jamais porté les armes; on dut renoncer pour lui à l'antique usage suivant lequel le nouveau maréchal se présentait au parlement, précédé d'un avocal, qui devait exposer ses titres et ses hauts faits.

Le peuple murmura; on fit un pamphlet sur la livrée du nouveau maréchal :

Zinzolin, jaune et noir est la couleur funeste
D'un flasque Florentin, du royaume de peste;
Le jaune est l'or du Roi, volé en mille endroits;
Le rouge zinzolin est le sang qui soupire;
Et le noir est le deuil de tous les bons François
De voir par un faquin renversé notre empire.

Les grands formèrent un parti des *mécontents*, qui s'appuya sur les protestants pour rallumer la guerre civile. C'était l'alliance de l'ancienne faction féodale et de la réforme religieuse du seizième siècle. Ces mécontents n'avaient en vue que des intérêts personnels, nullement le bien de l'État. Ceux-ci voulaient dominer dans le conseil, ceux-là voulaient des provinces, des

villes ou des châteaux; tous demandaient des pensions. Concini fut le plus heureux; il ne fut pas le seul, ni même le plus coupable.

A la tête de ce parti on comptait César de Vendôme, le grand prieur son frère, les ducs de Mayenne, de Longueville, de Nevers, de Guise, de Rohan, de Luxembourg, et surtout Condé, petit-fils de l'intrépide ligueur et père du vainqueur de Rocroi. Ils obtinrent de la reine, par le traité de Sainte-Menehould, la convocation des états généraux, 27 octobre 1614. Ces états s'écoulèrent en vaines discussions; ce furent les derniers en France avant 1789.

Le parlement se montre plus hardi. Il adresse des remontrances sur la dissipation du Trésor et sur la faveur des Concini; un arrêt du conseil supprime à l'instant même ces remontrances. Alors Condé se déclare en rébellion ouverte; il projette d'enlever le roi, s'établit dans le Poitou et contraint la reine à lui accorder des conditions avantageuses, par le traité de Loudun, 1616.

Mais la maréchale d'Ancre, en l'absence de Concini, pousse Marie de Médicis à une mesure extrême. Condé est arrêté au Louvre par Thémines, conduit à la Bastille, de là à Vincennes, et Thémines reçoit en récompense une somme de cent vingt mille écus et la dignité de maréchal de France.

Concini triomphe. Il chasse les anciens ministres qu'il remplace par des créatures dévouées; il donne les affaires étrangères à Mangot, les finances à Barbin,

l'ancien procureur de Melun, et la maréchale prend sous sa protection Richelieu. Mais le peuple se porte en foule rue de Tournon, à l'hôtel somptueux de Concini. Il en brise les portes, le dévaste de fond en comble, et se livre au pillage durant deux jours. Concini avait fait assommer à coups de bâton un cordonnier nommé Picard, sergent de la garde bourgeoise, qui l'avait bravé à propos d'une consigne; le peuple s'empare des deux valets exécuteurs des ordres du maître et les pend de ses propres mains.

Sous prétexte de visiter ses places de Normandie, le maréchal, effrayé, abandonne Paris; Léonora refuse de s'éloigner. Dès qu'il se voit à l'abri des colères des grands et du peuple, Concini relève la tête. Il écrit au roi : il est prêt à mettre à sa disposition six mille hommes de pied et huit cents chevaux, il se charge de les entretenir à ses frais pendant quatre mois; il demande l'épée de connétable et le duché d'Alençon.

Mais bientôt des pressentiments funestes s'emparent de son esprit. Il perd sa fille, pour laquelle il rêvait les plus illustres alliances; et, las de cette vie aux préoccupations continues, renonçant à défendre plus longtemps son pouvoir, il veut mettre à l'abri son immense fortune, s'élevant à huit millions, et s'en aller finir en paix ses jours en Italie. Mais l'altière maréchale ne saurait se laisser abattre ainsi par l'adversité. « Il faut rester, dit-elle; abandonner la Reine serait une lâcheté infâme de la part de ceux qui lui doivent tout. »

Depuis longtemps déjà, la mésintelligence régnait

entre Concini et sa femme. Le maréchal souffrait du caractère impérieux de Léonora; et, la voyant maladive, prise à tout instant de violentes attaques de nerfs, il avait plus d'une fois compté sur un veuvage prochain et caressé l'espoir d'une alliance avec mademoiselle de Vendôme, sœur naturelle du Roi. Il restait rarement près de la maréchale, sinon le soir et peu d'instants, et volontiers il laissait avec elle un seigneur napolitain, nommé Andréa, chanteur habile et grand musicien.

« Je regrette véritablement ma fille, disait alors Concini à Bassompierre, et je la regretterai tant que je vivrai; cependant je supporterais cette affliction, si elle ne m'annonçait pas, en quelque façon, la ruine de moi, de ma femme, de mon fils et de toute ma maison, que l'opiniâtreté de ma femme rend inévitable. Je connais le monde, la fortune, ses élévations et ses décadences, et que l'homme, arrivé à un certain point, se précipite à proportion que la montée a été haute et roide. Comme vous m'avez connu d'enfance, je n'ai rien de caché pour vous. Vous m'avez vu à Florence, débauché, quelquefois en prison, banni, sans argent, et incessamment dans le désordre de la mauvaise vie. Je suis né gentilhomme pourtant. Je n'avais pas un sou quand je suis venu en France. Je me suis enrichi et avancé à l'aide de mon mariage. J'ai enfin poussé ma fortune jusqu'où elle a pu aller, tant qu'elle m'a été favorable; mais, reconnaissant qu'elle se lassait et qu'elle me donnait des avertissements,

j'ai voulu plusieurs fois faire retraite, et aller jouir dans ma patrie des grands biens que la reine nous a donnés. A chaque coup de fouet que la mauvaise fortune nous donne, je presse, je conjure ma femme, mais inutilement. Je perds mes amis, qui meurent. On m'insulte. Mes gens sont pendus. Je suis obligé de fuir et de m'exiler en Normandie. On a saccagé et pillé ma maison. Ma fille, qui pouvait me fournir un soutien en se mariant, meurt, et ma femme résiste toujours. J'ai de quoi faire le souverain. J'ai offert au pape six cent mille écus pour l'usufruit du duché de Ferrare. Je laisserai encore bien des millions à mon fils. Enfin, j'ai conjuré ma femme, je me suis jeté à ses genoux ; mais elle me reproche ma lâcheté et mon ingratitude de vouloir quitter la Reine. Jugez de mon embarras. »

C'est là le cri désespéré de l'homme qui va périr. Il le sent et voudrait conjurer sa ruine. Un pouvoir supérieur l'enchaîne malgré lui; il en a toujours subi l'influence; il la subira jusqu'au bout.

Concini ne part pas; il doit tomber, « par la raison, dit un biographe, qu'il faut que, à la fin, tout bois soit rongé par les vers, et tout drap dévoré par les teignes. »

La vengeance le guette en tous lieux; la haine le poursuit à toute heure. S'il se présente au milieu des fêtes, ses allures sont taxées d'insolences; s'il se retire, on attribue son absence au dédain. Un soir, il arrive chez Condé à la fin d'un repas bruyant; quelques

convives, échauffés par le vin, l'entourent, le pressent, l'insultent, et n'attendent qu'un coup d'œil du maître pour l'assassiner. Trois fois encore le maréchal déjoue les complots des grands. Mais un jeune homme inconnu résout de l'abattre, en se servant, pour le frapper, de la main royale.

Albert de Luynes avait été placé près de Louis XIII pour soigner ses oiseaux de proie. Grâce à Concini lui-même, il obtint un crédit si rapide, que le maréchal en devint jaloux et voulut le renverser. Luynes résolut de se venger et commença à desservir Concini près du roi et de sa mère. Pourtant, après l'arrestation de Condé, la puissance du mari de Léonora, mieux établie que jamais, engagea Albert à se rapprocher du ministre; il lui demanda la main d'une de ses nièces; la fière Léonora répondit par un refus. Luynes alors n'hésita plus et jura la perte du maréchal. Il fit habilement entendre au Roi, impatient du joug de sa mère et de Concini, que celui-ci allait bientôt régner en maître; il le lui montra entouré, au Louvre, d'adorateurs et gorgé d'or, tandis que lui-même, le Roi de France, se voyait délaissé et sans argent pour ses menus plaisirs.

On vint en aide à Albert de Luynes. Le maréchal de Lesdiguières écrivit secrètement au Roi, lui proposant de le sauver des mains de Concini. Sully, retiré en Poitou, adressa également à Louis XIII une lettre anonyme — une lettre anonyme de la part de Sully! c'est une faute et une tache sur la vie de l'honnête homme. — Cette lettre était terrible contre le maréchal et contre les mi-

nistres. En outre, Richelieu rapporte que Luynes supposa des notes du contrôleur général Barbin, remplies de projets contre la personne de Louis XIII. Le premier commis de Barbin, Déagéant, gagné par Albert, vint, la nuit, entretenir le Roi des périls qui le menaçaient.

Lorsque la peur se fut emparée de l'esprit de Louis XIII, Luynes parla des moyens à employer pour déjouer les conspirations. Ces moyens furent discutés au Louvre, dans des entretiens nocturnes, entre le Roi, Albert, un commis de finance, un jardinier, un soldat aux gardes et trois aventuriers, gens de sac et de corde, dévoués à Luynes. Le Roi proposait de traduire Concini devant le parlement. Luynes rejeta cet avis; il fallait se défaire du prétendu conspirateur par surprise. Louis XIII y consentit. Le marquis de Montpouillan, élevé près du Roi, fut mis dans la confidence. « Cet homme vous gêne, sire, dit le marquis, je le poignarderai de ma propre main, et ici même. » Ce dévouement fut accepté; mais au jour convenu, Luynes recula devant l'exécution de cet assassinat. — Presque aussitôt il s'en repentit et s'adressa au baron de Vitri, capitaine des gardes, le seul homme qui n'eût jamais voulu courber le front devant la fortune du maréchal d'Ancre. « Vous arrêterez Concini quand il entrera au Louvre, lui dit Albert en présence du Roi. — Et s'il se défend? répond Vitri. — S'il se défend, s'écrie le jeune Montpouillan, Sa Majesté veut qu'on le tue. — Sire, me le commandez-vous? reprit le baron. — Oui, dit Louis XIII, je vous le commande. » Vitri avait compris.

Concini habitait alors un petit hôtel sur le quai, près du jardin du Louvre. L'appartement de Marie de Médicis communiquait avec le jardin du maréchal par un pont étroit, que les médisants, — les calomniateurs, — nommaient le pont d'Amour. Quand il était à Paris, Concini allait chaque matin rendre visite à la Reine mère. Il fut convenu qu'on attaquerait le favori le 24 février, à son entrée au Louvre. On avait tellement effrayé le Roi sur les projets de Concini, qu'il ordonna de tenir un carrosse prêt à partir au bout de la galerie du Louvre, afin qu'il pût s'enfuir si le coup venait à manquer.

Le 24 février 1617, le maréchal se rend, selon sa coutume, dans la cour du Louvre. Vitri le guette avec une vingtaine de gentilshommes armés de pistolets cachés sous leurs manteaux. Vitri est tellement échauffé qu'il n'aperçoit pas même Concini, et qu'il faut l'avertir de son arrivée. Un signal est donné, la porte de la cour se referme. Vitri s'élance vers le maréchal, et, le saisissant brusquement par le bras : « Monsieur, dit-il, je vous arrête de par le Roi! — *A mi!* (A moi!) » s'écrie Concini. Il n'a pas le temps d'en dire davantage; quatre ou cinq coups de pistolet le jettent roide mort sur le pavé. Les gentilshommes qui accompagnaient le maréchal tirent leurs épées. « C'est par ordre du Roi, messieurs, » dit Vitri. A ces mots, les gentilshommes se dispersent.

Louis XIII attendait avec impatience dans son cabinet des armes. La détonation le fait tressaillir.

Ornano, capitaine des Corses, vient frapper à la porte de son appartement : « Sire, dit-il, à cette heure, vous êtes roi, le maréchal d'Ancre est mort ! — Ça, mon épée, ma carabine ! » s'écrie Louis XIII que la joie met hors de lui; et il court à la fenêtre. Ornano le prend à bras-le-corps et le soulève pour le montrer aux gentilshommes et aux gardes restés dans la cour près de Vitri. « Merci, merci à vous! » crie Louis XIII; et il répète les paroles d'Ornano : « A cette heure, enfin, je suis roi! »

Il ordonna d'aller annoncer à l'instant même cette bonne nouvelle au parlement, et fit rechercher tous les anciens serviteurs de son père. — Il n'oublia que Sully.

La Reine, instruite de ce qui venait de se passer : « *Poveretta de mi!* murmura-t-elle. J'ai régné sept ans; maintenant, je n'attends plus qu'une couronne au ciel. » Le Roi refusa de la voir; elle-même répondit lorsqu'on lui demanda comment annoncer à la maréchale la mort de son mari : « J'ai bien autre chose à penser! Si on ne lui veut dire la nouvelle, qu'on la lui chante, et qu'on ne me parle plus de ces gens-là! »

Le soir, Paris illumina. La noblesse et les divers corps de l'État vinrent féliciter le Roi, alors âgé de seize ans. « On le plaça en triomphe sur une table de billard, afin qu'il pût mieux recevoir les applaudissements de tous. » Le riche mobilier de Concini fut livré au pillage des courtisans, et les provinces accueillirent avec joie la nouvelle de cet assassinat, transformé

eu une lutte dans laquelle le favori de la Reine mère avait succombé.

On trouva dans la poche de Concini près de deux millions de billets de la caisse d'épargne, et dans sa maison deux autres millions vingt mille livres, ce qui fait supposer que, malgré l'opposition de sa femme, il se préparait à fuir. Son corps fut placé dans la salle des concierges du Louvre, et, de là, dans le petit jeu de paume. A minuit, on le couvrit d'un drap vert, et on le transporta dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, où il fut inhumé en secret. Le lendemain, les laquais des grands seigneurs entraînent la lie du peuple à l'église : « Voilà que ce tyran a été mis en terre, s'écrient-ils; que lui, qui a fait tant de mal, soit enterré en terre sainte! Non, non, il le faut ôter et le jeter à la voirie! » Et ils s'excitent les uns les autres, et, « avec de méchants bâtons et des couteaux qu'apportent les femmes, ils soulèvent la pierre du tombeau, enlèvent le cadavre et lui passent une corde au cou. » On délibère; ceux-ci veulent le jeter à la rivière, ceux-là le pendre à un gibet et le brûler après. On le traîne à travers la ville; on l'accable d'injures au milieu desquelles le nom de la reine est prononcé; on l'attache à une potence que le maréchal avait fait élever pour ceux qui parleraient mal de lui; on le met en morceaux, et le peuple les achète à prix d'argent et les donne à manger aux chiens. Un homme fait griller son cœur et le dévore comme une bête fauve.

Ainsi mourut Concini, lieutenant général de Picar-

die, gouverneur d'Amiens et d'une partie de la Normandie, ministre tout-puissant de la reine Marie de Médicis et maréchal d'Ancre.

Concini n'avait pas mérité la mort. Les historiens du temps, la plupart ses ennemis, ont noirci outre mesure sa mémoire; mais ceux qui l'approchaient davantage, tels que Bassompierre et le maréchal d'Estrées, disent « qu'il avait des inclinations douces et bienfaisantes; qu'il était agréable de sa personne, bon cavalier, d'une conversation aisée, d'un jugement droit, et que même, avant les troubles, le peuple l'aimait, parce qu'il donnait des fêtes, des spectacles et des tournois; ce furent les affaires du temps, ou sa mauvaise étoile, qui firent soulever tant de monde contre lui. » Le vrai crime de Concini, ce fut son extrême cupidité et ses richesses mal acquises, crime moins odieux à une époque où les princes et les grands avaient si peu de scrupules et mettaient le trésor public au pillage. Quant à sa politique, tant blâmée, et qui consistait à gagner les grands, — ne pouvant les abattre, — et à affaiblir les protestants, Richelieu, plus tard, l'approuva. Concini eut le tort de céder toujours, de toujours conseiller des accommodements.

Après l'assassinat, Vitri se rend chez la maréchale, qu'il trouve en possession de bagues de prix, de pierres précieuses, et même de joyaux appartenant à la couronne. Il l'arrête à l'instant même et fait saisir ses bijoux et ses papiers. On la conduit à la Bastille, où elle

demeure avec son fils, dans le dénûment le plus complet. A peine reçoit-elle de la paille pour coucher son enfant et du pain pour le nourrir. Une femme de la cour, autrefois sa protégée, lui envoie deux chemises et un morceau de pain. Albert de Luynes la fait transporter à la Conciergerie, et le procès commence. Il dura plusieurs mois. Luynes comptait, avec raison, sur la docilité du parlement. La majorité de ses membres se disaient que, « puisque le Roi lui-même avait fait mourir d'Ancre, le seul aveu du roi couvrait tout autre manque de formalités, en chose si notoire; autrement, ce serait révoquer en doute la puissance du Roi. »

La maréchale parut devant ses juges la tête haute, le regard fier, le sourire du mépris sur les lèvres. Elle se défendit avec énergie et sang-froid. On l'accusa d'avoir participé aux complots de son mari contre l'État; — depuis longtemps elle vivait en mauvaise intelligence avec lui. On lui reprocha ses richesses, — elle les tenait de la générosité de la Reine mère. Elle avait trafiqué des offices et des arrêts du conseil; — ce crime n'était puni que de la prison. Elle avait attiré en France des juifs, des devins et des astrologues; elle possédait des talismans, des amulettes, des figures de cire; elle s'était fait tirer l'horoscope de Marie de Médicis et de ses enfants afin de connaître l'époque de leur mort; son carrossier déposait qu'elle avait sacrifié un coq et des pigeons, la nuit, dans une église, afin de jeter un sort sur la Reine mère; — Léonora répondait qu'elle avait toujours eu une grande frayeur

des sorciers, qu'elle s'imaginait être poursuivie par le *mauvais œil,* et que « le seul charme dont elle s'était servie envers Marie de Médicis consistait dans la supériorité d'une habile femme sur une balourde. »

Il était impossible d'appliquer la peine de mort. Cette mort pourtant, Luynes la voulait pour satisfaire sa vengeance et pour empêcher à jamais toute réconciliation entre Louis XIII et sa mère. Il disait au parlement : « Pour l'honneur et la sûreté de la vie du Roi, il faut que la tête de cette femme tombe. »

Quelques magistrats courageux résistèrent aux ordres de Luynes. Lebret, avocat général, refusa de requérir la mort. Barbin, qu'on parla de confronter avec la maréchale, répondit que, « malgré les quelques fantaisies qu'elle avait eues contre lui, il dirait tout le bien qu'il savait sur elle, et il en savait beaucoup. » On n'osa pas le faire appeler.

Luynes promit alors qu'après l'arrêt, la grâce de la coupable serait accordée. Plusieurs juges se laissèrent prendre à cette promesse menteuse, et l'arrêt fut prononcé le 8 juillet 1617. Cinq juges s'abstinrent, peu confiants dans la parole de Luynes. « Le bonhomme Deslandes ne consentit pas même à assister au jugement. »

On laissa la foule remplir la chapelle où la sentence devait être lue à Léonora. « Cette sentence portait que, coupable du crime de lèse-majesté humaine et divine, Léonora Galigaï aurait la tête séparée du corps sur un échafaud dressé en place de Grève; son corps serait

brûlé et ses cendres jetées aux vents. » Le même arrêt atteignait la mémoire du maréchal : les biens des Concini seraient confisqués, leur maison rasée, leur fils déclaré « ignoble et indigne d'occuper aucune place, et tous étrangers incapables désormais d'offices, dignités et bénéfices dans le royaume. »

La maréchale d'Ancre — laissons-lui un titre qu'elle va payer de sa vie — se voila le visage en écoutant sa sentence; on la força de se découvrir. « *Oi me poveretta!* » murmura-t-elle. Luynes avait menti; l'arrêt fut exécuté sur-le-champ et la maréchale conduite au supplice. Elle resta ferme et digne jusqu'au dernier moment. Au sortir de la prison, contemplant la foule qui l'environnait : « Que de personnes assemblées pour voir une pauvre affligée! » dit-elle. Et elle demanda pardon à quelqu'un qu'elle avait autrefois traité avec dureté.

Le peuple, ému de son courage et de sa résignation, commença à la plaindre et la suivit au supplice en murmurant contre ses bourreaux. « On était venu la voir comme une lionne prise dans les rets après avoir fait beaucoup de carnage; elle ne parut qu'une pauvre brebis. »

Il n'en fut pas de même de ceux qui avaient intérêt à sa mort. Ils accablèrent sa mémoire d'injures et de pamphlets grossiers. Pourtant, une brochure de quelques pages, imprimée en secret, place ces paroles dans la bouche de son fils, le comte de la Pène : « O Florence, tu devais bien plutôt retenir ce mien père, que

de l'envoyer à la France, pour, après tant d'honneurs, être la curée de la fureur d'un peuple! O mère, âme et principe de ma vie, fallait-il que vos cendres fussent ainsi dissipées! N'entendrai-je pas quelque cri de compassion pour vous, ô mère de moi seul chérie! »

Vitri reçut pour récompense le bâton de maréchal, et le duc de Bouillon put s'indigner justement d'être revêtu d'une dignité qui se gagnait par le métier d'assassin. Marie de Médicis fut exilée au château de Blois; Albert de Luynes hérita de la fortune, de la faveur et de la puissance des Concini, — et le peuple s'aperçut une fois de plus qu'il n'y gagne pas toujours à changer de maître.

XII.

MADAME DE MONTBAZON.

I.

En 1663, un homme de trente-sept ans environ s'acheminait vers Mortagne, ville située dans le Perche, aujourd'hui département de l'Orne. Son visage pâle et fatigué, mais empreint d'une haute distinction, l'aisance de ses manières, la noblesse de sa démarche, révélaient le gentilhomme sous les vêtements simples dont il était couvert. Son front se penchait vers la terre, incliné par de graves pensées. Il traversa Mortagne, s'arrêta le soir dans une pauvre maison de Soligny, demanda un morceau de pain et un verre d'eau, et se jeta sur la paille pour dormir. A quatre heures du matin il était à l'église. Il y passa la journée à genoux et en prière, et, au coucher du soleil, il se dirigea, à travers les chemins défoncés du Perche, vers l'abbaye de la Trappe.

Cette abbaye, située au fond d'une vallée, au centre d'un paysage sévère et de sites désolés, est cachée du reste du monde par les collines qui l'entourent. Un éternel silence règne dans cette éternelle solitude. On n'y

entend que le bruit du vent ou de la chute des feuilles jaunies.

En entrant au couvent, ses chaussures tachées de boue, ses habits couverts de poussière, le pèlerin eut besoin de dire son nom pour se faire reconnaître.

C'était un des premiers gentilshommes du royaume.

Il avait passé sa jeunesse à la cour d'Anne d'Autriche et pris sa part des luttes et des fêtes. Il s'appelait Armand le Bouthillier de Rancé.

II.

Ce fut l'année de ce glorieux traité de Westphalie, 1648, qui terminait la guerre européenne et donnait l'Alsace à la France, — qu'éclatèrent les luttes de la Fronde, révolution d'enfants, appelée ainsi du nom d'un jeu d'enfants.

Les parlements, jusque-là dociles, s'armèrent contre l'autorité royale dont ils procédaient. Tout fiers d'avoir échappé à Richelieu, ils commencèrent, après sa mort, à respirer et s'émancipèrent, comme des écoliers dont le maître est absent.

Pour satisfaire aux exigences de la Reine et de Mazarin, qui, ni l'un ni l'autre, ne ménageaient beaucoup l'argent, il fallut recourir à de nouveaux impôts ; le parlement, se sentant soutenu par la chambre des comptes, la cour des aides, le grand conseil et l'hôtel de ville, refusa de les enregistrer. De son côté, la cour, enhardie

par la victoire de Sens, fit subitement arrêter le vieux conseiller Broussel, et l'émeute éclata dans Paris. En peu d'instants plus de cent mille hommes furent sous les armes et deux cents barricades s'élevèrent dans les rues. A trois heures du matin, le 6 janvier, par une froide gelée, la Reine, le jeune Roi et le cardinal s'enfuirent de Paris, et Louis XIV coucha à Saint-Germain — sur la paille.

Tour à tour le grave Turenne, le bouillant Condé, — le *Mars français*, comme on disait alors, — prennent parti pour la Fronde. Pendant quatre ans on discute, on se bat; le Roi erre autour de sa ville de Paris; mademoiselle de Montpensier fait tirer le canon sur les troupes de Louis XIV; Condé est enfermé à Vincennes; et, en fin de compte, la lassitude des esprits, l'inquiétude produite par les troubles populaires, le besoin d'autorité, ramènent le Roi sur son trône. Quelques frondeurs sont exilés et les autres s'étouffent dans les antichambres *du Mazarin*. L'habile et patient cardinal avait vaincu, à l'aide de ce système de bascule avec lequel il usa en quatre ans tous les partis en les opposant les uns aux autres et en discréditant ses ennemis dans l'opinion publique.

La haine pourtant avait été vivace contre lui. On ne lui avait ménagé ni les chansons, ni les caricatures, ni les pamphlets; un de ces pamphlets tarifait même ainsi la récompense accordée à quiconque attenterait à ses jours : « A celui qui, après l'avoir tué, lui coupera la tête et la portera par les rues en signe de paix, la somme de cent

mille écus. — A celui qui, après l'avoir heureusement guetté, lui fera sauter, par quelque bon coup de fusil, le peu qu'il a de cervelle, dix mille écus. — Au soldat qui, le voyant à la tête de son bataillon, au lieu de le saluer, lui tirera un coup de mousquet, cinq mille écus et l'anoblissement pour lui et sa race. — A celui qui l'arquebusera à l'église, chose qui ne doit donner aucun remords de conscience, attendu la déclaration de la Sorbonne, six mille écus. — A celui qui jettera une grenade dans sa chambre, dans son carrosse ou dans sa chaise, trois mille écus. — A celui qui lui fera présent d'une boite remplie d'artifices qui prendront feu quand il l'ouvrira, en cas de réussite, cinquante mille écus. — Aux moines, à ses domestiques, aux voituriers, aux apothicaires, aux confesseurs qui l'assassineront, grande récompense. » Et ainsi de suite pendant dix pages.

Mais Mazarin riait des pamphlets et des chansons et laissait chanter. C'était une figure pâle avec de grands yeux et de longs cils grisonnants; son nez romain dominait de courtes moustaches, et une légère barbe au menton prolongeait encore son visage et lui donnait un air doux et maladif sous son large chapeau de cardinal. Il avait le ton poli, les manières insinuantes, la parole aisée et galante, de la grâce, de l'adresse et de la souplesse dans l'esprit; nature calme, calculant ses antipathies, sans estime pour la vertu et sans colère pour le vice, il ne tint nul compte de la probité, vécut d'expédients, prodigua la fortune de l'État pour se créer des partisans, et ce n'est pas sans raison qu'on a pu l'accuser d'avoir

introduit le *filoutage* dans le ministère. En mourant, il laissa plus de deux cents millions accumulés en quelques années. Néanmoins il aimait le plaisir, la table, le jeu, s'entourait d'oiseaux, de singes, d'ameublements de prix et de bijoux précieux; mais il se souciait peu de la représentation, affectait habilement de n'être pas habile, et, bien que naturellement paresseux, il pouvait, au besoin, s'adonner pendant de longues heures au travail. Il fut le plus heureux des négociateurs. Il croyait à la légèreté française, et il avait raison; peut-être pourtant y crut-il trop. Quant à l'injure, elle glissait sur lui comme l'eau sur le marbre; mieux encore : il sut toujours s'en servir pour se faire valoir aux yeux d'Anne d'Autriche. Et, s'il n'eut pas la fermeté et la grandeur de Richelieu, sa bravoure égala du moins sa présence d'esprit.

Ce fut une singulière époque que cette guerre de la Fronde : rivalités de boudoirs et de ruelles, d'intrigues et de vanités mesquines; révoltes capricieuses d'écoliers; cabales de capitaines en jupons, de héros en petits manteaux de satin, en rubans, en dentelles, aux moustaches retroussées et aux plumes blanches sur leurs chapeaux; lutte toute française par son caractère, et dans laquelle on trouve les *petits-maîtres* et les *importants*, « réunion de quatre ou cinq mélancoliques qui avaient l'air de penser creux ». Il y avait là les frondeurs par tempérament, par intérêt, par amour-propre froissé; il y avait aussi, et comme toujours, les niais qui criaient avec les autres : Vive Broussel! Bons bour-

geois à courte vue, fiers de leur élévation momentanée et qui s'imaginent que les choses s'arrêteront où ils voudront et quand ils voudront. On a comparé la Fronde à la Ligue : c'est un tort. La Ligue eut de l'enthousiasme, la Fronde n'eut que des cabales. La première fut terriblement sérieuse, la seconde étrangement ridicule. La Ligue attriste et épouvante, la Fronde excite la risée. Dans la Ligue tout est imposant, même le crime; dans la Fronde tout est burlesque et petit, même l'héroïsme. Mais, dans ces conspirations sans esprit de suite, dans cette mutinerie qui faillit jeter un roi hors du trône, dans cette comédie qui menaça plus d'une fois de tourner au tragique, il ne faudrait pas non plus nier tout côté sérieux. La Fronde fut une dernière protestation de la noblesse, des princes et des parlements contre l'autorité absolue de la couronne. Elle s'éleva même jusqu'à un mouvement populaire, et tout mouvement populaire a ses dangers, d'autant plus à craindre qu'il est ordinairement plus irrégulier et plus imprévu. Elle lutta contre l'idée monarchique, contre l'unité du pouvoir ; réaction violente du ministère violent de Richelieu. La légèreté française sauva la royauté ; mais le Roi et son ministre eurent, après tout, bien du bonheur de s'en être tirés à si bon compte.

Si, descendant d'un degré, on interroge les détails plus intimes de l'histoire, on rencontre là toute une série d'individualités curieuses à étudier.

Et d'abord les femmes, ces *maréchales de camp de l'armée de ma fille*, comme disait, sans ironie, Gaston

d'Orléans. « Les dames sont d'ordinaire les premières causes des plus grands renversements des États, écrit madame de Motteville, et les guerres, qui ruinent les royaumes et les empires, ne procèdent presque jamais que des effets que produisent ou leur beauté ou leur malice. » Madame de Longueville tient parmi celles-ci le premier rang, et MM. Cousin et Sainte-Beuve se sont plu tour à tour à discourir à ce sujet avec une particulière affection et une rare finesse d'observation. La petite vérole lui avait enlevé la première fleur de sa beauté, mais elle lui en avait laissé tout l'éclat; et cet éclat, joint à son esprit, à sa qualité, et surtout à sa langueur, qui avait chez elle un grand charme, la rendait une des plus aimables personnes de France. « Elle possédait naturellement bien du fonds d'esprit, mais elle en avait encore plus le fin et le tour. » Sa capacité, retenue par sa paresse, ne put atteindre jusqu'aux affaires, dans lesquelles sa haine contre M. le Prince la porta, et où la galanterie la maintint. La langueur de ses manières touchait plus que le brillant de celles mêmes qui étaient les plus belles. On en trouvait jusque dans son esprit rempli de réveils lumineux et surprenants. Elle aurait eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup.

Madame de Chevreuse était douée d'une vivacité qui pouvait presque suppléer au jugement. Elle aimait sans choix et parce qu'il fallait qu'elle aimât. On lui eût donné au hasard un amant; mais, sitôt qu'elle en avait un, elle lui restait fidèle; pour lui, elle méprisait les

périls, les scrupules et les devoirs, et ne tenait qu'à lui plaire. Elle eut une passion sérieuse pour Buckingham.

Sa fille, mademoiselle de Chevreuse, était belle et naturelle, mais jusqu'à la sottise. L'amour lui prêtait çà et là de l'esprit, mais seulement pour celui qu'elle aimait. Inconstante d'ailleurs, « elle traitait bientôt ses amants comme ses jupes; elle les mettait dans son lit quand ils lui plaisaient, elle les brûlait par une pure aversion deux jours après ».

Madame la Palatine domine tout son entourage par sa vive intelligence, son coup d'œil sûr et son aptitude aux affaires; génie sérieux, ferme et de sang-froid.

Quant à *Mademoiselle « grand hurluberlu, »* devenue plus tard madame de Lauzun, je ne veux ici que la nommer.

En face de ces figures de femmes, ou plutôt à côté, nous trouvons M. le prince de Condé, « qui égala César et surpassa Spinola ». La nature lui avait fait l'intelligence aussi grande que le cœur; seulement, on ne lui enseigna pas assez l'esprit de conduite; il n'agit que par bonds; de là ses fautes. C'est l'homme aux inspirations soudaines; souvent elles enfantèrent des actes héroïques, quelquefois aussi de déplorables étourderies.

Chez M. de Beaufort, on entrevoit l'intention des grandes affaires, dont il avait entendu parler aux *Importants* et dont il avait gardé le jargon. Mais rien de plus. Son bon sens était court et lourd. Présomptueux à l'excès, faufaron et brave, il fut l'idole du peuple de la halle, auquel il empruntait ses expressions triviales

et aussi ses pensées. Sa figure pourtant était efféminée; il avait les cheveux blonds et droits, un air plutôt anglais que français. Comme tous les hommes de cette époque, il fut indécis. C'est là le caractère principal des frondeurs, chez lesquels manque la consistance.

L'adorateur de madame de Longueville, le grave Turenne, possédait des qualités sérieuses, mais sans spontanéité et sans brillant; — M. de La Rochefoucauld ne devenait homme de talent qu'en écrivant ses *Maximes;* — M. de Longueville était incapable de réaliser les vues élevées qu'il pouvait avoir, — et le duc d'Orléans, aimable, enjoué, entraîné de force dans les factions, et sans courage, recula toute sa vie.

Enfin, le cardinal de Retz, — des Mémoires duquel sont détachés ces portraits, — était un petit homme noir, selon Tallemant des Réaux, mal fait, laid et maladroit de ses mains à toutes choses, et qui ne voyait que de fort près. Quand il écrivait, il faisait toujours des arcades, et ce n'était que du *griffouis;* il ne pouvait pas même se boutonner. Cependant sa mine n'était pas celle d'un niais, et son visage avait de la fierté. Le nom de Buzai, qu'il tenait de son bénéfice, se rapprochait trop de *buse,* il le changea pour celui de Retz. Il était querelleur, ambitieux, libéral, rêveur et distrait, naturellement malpropre, surtout en mangeant, néanmoins fort enclin à l'amour; il désirait, avant tout, faire du bruit, et la bile excitait son humeur inquiète. Madame de Sévigné parle de Retz avec une admiration et une affection qui ne se démentirent jamais ni l'une ni l'autre

Madame de Longueville consacra la première partie de sa vie à l'ambition et aux intrigues du cœur. Après avoir fréquenté l'hôtel de Rambouillet, alors dans sa primeur, s'être efforcée d'y faire briller son esprit en raffinant sur les délicatesses de la passion, avoir essayé de la politique et de l'amour, elle alla s'enfermer dans la solitude de Port-Royal.

Condé combattit contre la France, — faute, dit Bossuet, qu'il a si hautement condamnée lui-même, — vint ensuite lui offrir son épée et lui gagna ses plus belles victoires, en demeurant toujours quelque peu frondeur. Turenne fut emporté, à Saltzbach, par un boulet autrichien. Beaufort ne trouva, même aux halles, qu'une royauté d'un jour, et s'en alla se faire tuer au siége de Candie, et le cardinal de Retz, après avoir joué au Catilina, rentra dans le calme de la vie privée, adressa ses *Mémoires* à madame de Caumartin, et paya ses dettes.

Tels sont les divers personnages qui s'agitèrent à travers la Fronde, et au milieu desquels vécut madame de Montbazon, célèbre alors à plus d'un titre et dont on voudrait ici plus particulièrement parler. Par elle, et naturellement, nous revenons à M. de Rancé, que nous suivions, en commençant, au monastère de la Trappe.

III.

L'histoire est sévère pour madame de Montbazon. Il faudrait cependant se garder d'être injuste. Marie

d'Avangour naquit en 1612. Sa première jeunesse s'écoula au couvent, où elle paraissait tellement attachée aux pratiques de la religion, que son mari, lorsqu'il l'épousa, l'appelait *sa religieuse*. Tallemant des Réaux, traçant un portrait peu flatté de la mère de mademoiselle d'Avangour, dit qu'on pouvait être tranquille sur l'avenir de la jeune fille, *car toujours bon chien chasse de race*. Le duc de Montbazon était fort vieux lorsqu'il se remaria. Chez lui, les qualités intellectuelles se trouvaient à la hauteur des qualités morales. Il serait difficile pourtant de croire à toutes les naïvetés mises sur son compte par les faiseurs d'historiettes. La Reine lui ayant demandé quand devait accoucher sa femme : « Quand il plaira à Votre Majesté, » répondit avec un grand sérieux le parfait courtisan. Contemplant un cheval étendu mort : « Qu'est-ce que de nous ! » s'écria-t-il avec componction. A Rochefort, on montrait une écurie sur la porte de laquelle il plaça cette inscription : « J'ai fait construire cette porte pour entrer dans mon écurie, 25 octobre 1637. » Il avait également bâti près de Paris un château surchargé de tourelles et orné de cornes. Il montrait complaisamment son œuvre aux curieux, et ajoutait en se frappant le front : « J'ai trouvé ça dans ma tête. » C'était se rendre justice. Il n'ignorait pas qu'il courait de dangereux hasards en épousant, à son âge, une toute jeune fille; mais il écrivait à la Reine mère que les bons exemples de Sa Majesté retiendraient sa femme dans les bornes du devoir. Il n'en racontait pas moins en détail à la duchesse ses infidélités octogénaires; et, devenu amou-

reux d'une joueuse de luth, qu'il voulut dans une querelle jeter par la fenêtre, il tomba pour ne plus se relever. Il avait eu d'un précédent mariage plusieurs enfants, entre autres la duchesse de Chevreuse; de sorte que madame de Montbazon avait une belle-fille plus âgée qu'elle. Madame de Chevreuse exerça une influence marquée et funeste dans la vie de Marie d'Avangour.

Libre de bonne heure, sans conseils, mariée à un homme corrompu par son temps et jetée au milieu d'une cour licencieuse, la jeune duchesse suivit naturellement le torrent. Elle était alors d'une beauté éblouissante; les gentilshommes l'entouraient à l'envi et en raffolaient. « Elle avait un teint blanc comme l'albâtre, des cheveux noirs, et dans toute sa personne une grande majesté. » Les contemporains, nous apprend madame de Nemours, la comparaient aux statues antiques les plus régulières et les plus parfaites.

M. de Chevreuse, son gendre, fut, dit-on, son amant. Aucune preuve n'appuie cette assertion; et M. de Montmorency ayant chanté des couplets à ce sujet devant M. de Chevreuse lui-même : « Ah! c'est trop fort! » s'écria le duc en mettant l'épée à la main. On s'interposa, et les choses n'allèrent pas plus loin.

Beaucoup parvinrent à toucher son cœur. On a cité M. d'Orléans, M. de Soissons, Bassompierre, Barbezieux et d'Hocquincourt, qui disait : « Je ne sais plus que faire pour gagner madame de Montbazon; si je la battais un peu? » D'Hocquincourt, après avoir soulevé Péronne,

lui envoyait ce billet : « Péronne est à la belle des belles! » mot qui peut faire pendant à ces deux vers adressés dans le même temps par La Rochefoucauld à madame de Longueville :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurais faite aux dieux.

Même en tenant compte de l'exagération, il est certain que madame de Montbazon avait parcouru bien du chemin depuis sa sortie du couvent. « Elle était vraiment belle, dit le cardinal de Retz, mais la modestie manquait à son air. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimait rien que son plaisir et son intérêt. Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Elle se livrait en effet à toutes les fantaisies, à toutes les extravagances de son imagination. « Elle mangeait le vendredi de la viande, » et fit un jour servir à table, dans un plat d'argent, son fils, charmant enfant, alors M. de Soubise, et qu'on appela plus tard le comte de Rochefort.

Le cardinal de Retz n'aimait pas, il est vrai, madame de Montbazon, qui tenta, dit-il, de l'attirer dans ses filets. S'il faut l'en croire, un soir de l'année 1649, la duchesse le pria de monter immédiatement en voiture et de s'enfuir de Paris avec M. de Beaufort. « Nous perdrions notre honneur en agissant ainsi, » répondit le cardinal. Alors madame de Montbazon, jusque-là sur

une chaise longue, se leva brusquement, marcha vers lui près de la cheminée, et ajouta : « Allons, avouez que vous ne pouvez quitter vos nymphes. Eh bien, je partirai avec vous. » Elle paraissait agitée, émue, inquiète, et ne savait plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait. Elle se moquait du duc de Beaufort, « qui ne l'aimait qu'avec son âme ». Mais le cardinal partit seul, et leurs amours n'eurent pas d'autre suite.

« Elle n'aimait que son intérêt. » C'est là un reproche trop justement mérité. Dans ses négociations, elle reçut plus d'une fois de l'argent, entre autres vingt mille écus des envoyés d'Espagne. En 1651, quand les princes sortirent de prison, madame la Palatine alla la trouver; après de nombreuses protestations d'amitié, elle dit à la duchesse qu'elle était impatiente de lui faire compter la somme que les princes lui avaient promise, et elle la pria de lui remettre son titre. Bien que fort prudente en pareille matière, madame de Montbazon, abusée par d'aussi belles paroles, consentit à confier à madame la Palatine l'acte dont celle-ci promettait d'avoir grand soin. Les jours et les mois s'écoulèrent, et madame de Montbazon ne recevait aucune nouvelle de sa créance. Elle s'en fut donc chez la Palatine, lui rappela sa promesse et lui demanda de lui remettre du moins son titre. Il était, lui répondit-on, entre les mains de Condé. Sans se décourager, la duchesse alla réclamer le prix convenu à M. le Prince. Mais celui-ci « se contenta, pour tout payement, de tourner l'affaire en plaisanterie et la dame en ridicule ». Cette fois, madame de Mont-

bazon eut le bon esprit de se taire, craignant de laisser trop percer son avarice ou de montrer qu'on l'avait prise pour dupe.

La Cour n'eut jamais dans la fidélité et la capacité de la duchesse qu'une confiance médiocre; pourtant celle-ci joua un rôle assez important dans les luttes de la Fronde. Elle chercha toujours à se ménager, à faire valoir partout son influence, conspira, s'agita, et plus d'une fois, dans les conseils, discuta avec M. de Bellièvre et de Beaufort le retour du Roi chassé de Paris et les plus graves affaires du royaume. Toute-puissante sur l'esprit du *Roi des halles,* elle s'efforça de conserver cette puissance, dans l'espoir qu'elle pouvait être utile à son ambition. Beaufort n'avait pas de secrets pour elle, et la reine Anne d'Autriche, ayant résolu de faire arrêter Condé, recommanda au cardinal de Retz de n'en rien dire au duc de Beaufort, car, sans nul doute, madame de Montbazon en serait instruite et pourrait avertir Vigneul, qui était de la maison de Condé.

La principale rivale de madame de Montbazon fut madame de Longueville. La sœur de Condé ne pardonnait pas à madame de Montbazon d'avoir eu M. de Longueville pour amant. Elle lui reprochait en outre d'avoir empêché M. de Beaufort de l'épouser et de s'être même énergiquement opposée à son mariage avec M. de Longueville. Mais, pour rester dans le vrai, n'exaltons pas madame de Longueville outre mesure. Comme la plupart des femmes de la Fronde, elle n'eut guère que des passions de tête, des amours subtils, factices et de

parti pris. Rien ne ressemble moins à l'amour. Aussi n'éprouve-t-on pas une entière sympathie pour ces femmes aujourd'hui tant vantées. Au point de vue du cœur, et sauf un peu plus de réserve dans la forme et de respect pour les convenances, il est difficile de saisir la différence faite parfois entre madame de Longueville et sa rivale; et, à part cette vilaine tache d'avarice, on est tenté, toujours au même point de vue, de placer madame de Montbazon au-dessus de madame de Longueville; car, s'il y avait chez la première moins de convenance dans la conduite, il y avait en même temps plus de franchise. Madame de Longueville devisa avec esprit et finesse sur les distinctions des sentiments et les raffinements de l'amour — et fit plus d'un faux pas — mais aima-t-elle jamais?

Un soir qu'il y avait cercle chez madame de Montbazon, un billet sans suscription et sans signature fut trouvé sur le tapis et porté à la maîtresse de la maison. Ce billet, écrit par une femme, parlait d'amour. On le lut publiquement, on en plaisanta, et madame de Montbazon l'attribua hautement à madame de Longueville. Il était sans doute, disait-elle, tombé de la poche de M. de Coligny qui venait de se retirer. De là grand bruit et grand scandale. La princesse de Condé, mère de madame de Longueville, favorisait alors Mazarin et n'aimait ni madame de Montbazon, ni madame de Chevreuse, ni la cabale des Vendôme. Indignée de l'outrage fait à sa fille, elle s'en alla demander satisfaction à la Reine. Sa plainte devint une affaire d'État. Mazarin s'en

mêla et fit tous ses efforts pour déterminer madame de Montbazon à adresser des excuses à l'offensée en présence de la cour. Madame de Montbazon s'y refusa longtemps. Pourtant, après bien des débats sur la rédaction et la forme des excuses à faire, elle attacha à son éventail le papier qu'elle devait lire et se fit conduire au rendez-vous indiqué. La foule était nombreuse. Madame de Montbazon entra la tête haute et le regard fier. Elle lut le billet d'un ton de provocation plutôt que d'excuse, et mit dans sa voix une expression d'impertinente moquerie lorsqu'elle fit l'éloge de la vertu de sa rivale. Loin de calmer les haines, cette démarche exaspéra les Condé, surtout lorsqu'il fut avéré que le billet trouvé chez madame de Montbazon avait été écrit par madame de Fouquerolle et adressé au comte de Maulevrier. La princesse de Condé obtint de la Reine l'exclusion de madame de Montbazon de tous les lieux où elle-même pourrait se trouver.

Peu de temps après cet incident, madame de Chevreuse offrait une collation à la reine Anne dans le jardin de Regnard, à l'extrémité des Tuileries. La Reine pria madame de Condé de l'accompagner; mais la princesse refusa, dans la crainte de se rencontrer avec madame de Montbazon. La Reine la rassura en lui annonçant que madame de Montbazon était indisposée et obligée de garder la chambre. Madame de Condé céda aux instances d'Anne d'Autriche. Mais, à son entrée au jardin, elle fut prévenue que madame de Montbazon était présente et faisait les honneurs de la collation

offerte par sa belle-fille. La Reine fut vivement offensée de cette désobéissance à ses ordres, et la princesse annonça qu'elle se retirait. La Reine se chargea de tout arranger. Elle envoya aussitôt prévenir madame de Montbazon de quitter le jardin sur-le-champ, lui indiquant même, comme moyen de sauver son amour-propre, un évanouissement supposé. Madame de Montbazon refusa d'obéir, et la Reine sortit avec la princesse. Le lendemain, la duchesse recevait l'ordre de partir pour l'exil et madame de Chevreuse de s'en aller à la campagne. Mais la disgrâce de madame de Chevreuse ne fut pas de longue durée. Anne avait été fort liée avec elle et elle l'aimait particulièrement. Elle la rappela, lui parla avec douceur, l'engagea, pour leur commune tranquillité, à se contenter de vivre agréablement en France sans se mêler d'intrigues.

« A cette condition, je vous conserve mon amitié, lui dit-elle. Mais si vous voulez continuer à troubler la cour, je serai contrainte de vous en éloigner, et la plus grande grâce que je puisse vous promettre, c'est de vous chasser la dernière. »

Beaufort prit l'exil de madame de Montbazon en héros de roman. Il ne se montra plus qu'avec un air de dépit et d'humeur. Il brusquait les uns, bravait les autres, et en voulait surtout au cardinal, qu'il accusait d'avoir excité la Reine à chasser la duchesse. Il l'insulta même publiquement, et, dit-on, après avoir fait partager ses ressentiments à Saint-Ibal, Montrésor, Beaupuy, Frontailles, Fiesque, Béthune, etc., qui tous prétendaient

que la Reine leur devait beaucoup, car autrefois ils avaient été de toutes les cabales contre Richelieu, il forma le projet d'assassiner Mazarin. Anne d'Autriche, voyant Beaufort lui tourner le dos quand elle lui adressait la parole, ou répondre en termes ironiques et mordants, partagea les craintes vraies ou supposées de Mazarin, et fit enfermer à Vincennes celui qui se croyait le protecteur du trône, le soutien de la Régente, et auquel, cinq mois auparavant, elle avait confié le jeune Roi. En même temps furent exilés tous les *Importants* (1643).

Plus tard, en 1649, madame de Montbazon soutint une nouvelle lutte contre madame de Longueville, qui voulait enlever à madame de Chevreuse le tabouret qu'elle occupait chez la Reine; cette fois madame de Montbazon triompha.

IV.

Chose étrange, ce fut cette femme que Rancé aima. — Outre les fantaisies inconséquentes et inexplicables de l'amour, il faut dire aussi qu'il se trouva de bonne heure mêlé à la vie de madame de Montbazon. Et puis, Dieu, qui avait résolu d'en faire un exemple de la plus extrême pénitence, ne le laissa-t-il pas à dessein prendre sa part des joies profanes du siècle?

Armand de Rancé, né en 1626, était filleul de Riche-

lieu; il se livra avec passion à l'étude, publia, à l'âge de douze ans, une traduction d'Anacréon et dédia sa thèse à la reine Anne. Dans son enfance, Marie de Médicis le berçait sur ses genoux et l'appelait son fils. Son père était fort lié avec M. de Montbazon, et Armand fut élevé près de la jeune duchesse.

Lorsque l'abbé de Rancé fit son entrée à la cour, il était déjà pourvu de nombreux bénéfices, de canonicats et d'abbayes, parmi lesquelles Notre-Dame de la Trappe comptait pour peu de chose. A vingt-six ans, on le citait comme un des plus brillants gentilshommes de France; il menait grand train, possédait les plus magnifiques chevaux de Paris, et tenait table ouverte. Il se montrait en tout généreux et magnifique, et dépensait largement son immense fortune. Sa figure était douce, fine, spirituelle; son humeur vive, mais facile pour ses amis; sa conversation aimable. Ses jours s'écoulaient dans les salles d'escrime, vers lesquelles son inclination militaire le portait avec fureur; dans les chasses, à dompter avec intrépidité et sang-froid les chevaux les plus fougueux, ou encore à lire, sous les ombrages de Veretz, les romans quintessenciés de mademoiselle de Scudéry. Souvent, après avoir battu la campagne pendant tout le jour avec le duc de Beaufort, il faisait douze ou quinze lieues et rentrait prêcher à Paris, ou soutenir une thèse en Sorbonne. Rarement il songeait à Dieu, moins encore il disait la messe.

Madame de Montbazon n'était plus jeune lorsque sa liaison avec Rancé se fit plus intime, mais elle était

belle encore; elle le resta jusqu'à la fin. On n'osa jamais affirmer qu'elle se servît de fard, et, si elle mettait du blanc aux jours d'apparat, elle l'enlevait en rentrant à son hôtel. « Ce fut un des plus grands ornements de la cour; elle défaisait toutes les autres au bal, et à trente-cinq ans, bien que son nez fût un peu long et sa bouche légèrement renfoncée, elle remportait encore le prix. » Plus d'un malheureux perdit la tête à cause d'elle; nous lisons dans les *Mémoires* qu'un extravagant, poëte et chanteur tout ensemble, apprenant qu'on allait enlever une dent à la duchesse : « Misérable mortel que je suis! s'écria-t-il, j'ai toutes mes dents, et voilà que cette divinité va en perdre une! » Et, incontinent, il courut s'en faire arracher seize.

« A trente ans, une femme n'est plus bonne à rien, et pour moi, quand j'en serai là, je veux qu'on me jette dans la rivière, » répétait madame de Montbazon dans sa jeunesse. Les trente ans étaient passés, et la duchesse ne se pressait pas de réaliser son projet. Nul, il est vrai, n'eût pu soupçonner son âge. Et, lorsqu'en 1657 elle revint à Paris et tenta vainement de rentrer en grâce auprès de la Reine, « elle était encore belle et vaniteuse comme à vingt-cinq ans, elle était vêtue de noir, ce qui la rendait plus charmante ».

Rancé ne fut pas seulement l'amant préféré de madame de Montbazon et vers lequel elle revint toujours, il fut encore son plus dévoué et son meilleur ami; s'il connut les infidélités de la duchesse, il ne parut jamais s'en préoccuper beaucoup. Naturellement mêlé à tous

les héros de la Fronde, il voua au cardinal de Retz une affection et une admiration enthousiastes, et Mazarin disait : « Si on voulait en croire l'abbé de Rancé, il faudrait aller avec la croix et la bannière au-devant de ce cardinal. » Néanmoins il ne prit pas de part active aux cabales, peut-être par souvenir pour l'ancien ministre de Louis XIII, et aussi parce qu'il sentait la nécessité d'un pouvoir supérieur fermement établi.

Les bals, les fêtes, les plaisirs de tout genre le prenaient tout entier. Il avait fait orner son château de Veretz, près de Tours, avec un luxe royal. Les meubles étaient d'argent et d'or ; de riches tentures de soie, des tableaux de grands maîtres couvraient les murs ; dans le parc, des jardins dessinés avec art et de frais ombrages invitaient aux douces promenades. Après la Fronde, il se retirait souvent à Veretz, où se réunissaient les seigneurs et les plus belles dames de la cour. Au milieu des chasses, on le distinguait aisément à l'entrain fébrile qui l'animait. L'épée au côté, les pistolets à l'arçon de sa selle, vêtu d'un habit couleur de biche et le cou entouré d'une cravate noire brodée d'or, il courait à travers champs, franchissant haies et fossés et ne perdant pas les chiens de vue un seul instant.

Après la chasse venaient les fêtes de nuit ; des diamants du plus grand prix brillaient à ses doigts, et une magnifique chevelure frisée tombait en boucles sur ses épaules. Plus d'une fois on l'aperçut, après le bal, se retirer dans quelque sombre partie du parc et là, seul, le front penché vers la terre, rester plongé dans

de longues rêveries, peut-être mêlées de remords.

Inquiet, tourmenté, mal à l'aise au milieu de plaisirs incapables de remplir son cœur, il attendait avec impatience le moment où madame de Montbazon allait venir chasser ces nuages et faire taire ces voix intérieures qui troublaient son repos.

Rancé avait fait bâtir à l'écart un pavillon caché sous les chênes et dont madame de Montbazon avait la clef. Car, pendant les dix années de leur liaison, les convenances du monde et les exigences de position furent toujours strictement respectées. Jusqu'au matin il demeurait près de la duchesse, et, quand, au soleil levant, l'heure de la chasse était arrivée, il se trouvait le premier en selle et prêt à partir.

Madame de Montbazon le recevait aussi à son château. Ils y passaient même parfois plusieurs jours ensemble, lorsque le monde ne venait pas les troubler. C'est là qu'un soir de l'année 1657 ils voguaient ensemble sur la rivière, s'abandonnant au charme d'une belle nuit. Près de Rancé, madame de Montbazon semblait se transformer et devenir une femme nouvelle, et c'était de bonne foi qu'elle lui disait qu'il était son unique pensée. Ce soir-là, ils se laissaient aller à tous les songes des passions, comptant sur un lendemain qui ne devait pas leur appartenir. Ils s'arrêtèrent dans une île, et, en traversant un pont, la duchesse tomba dans la rivière. Rancé s'élança à son secours et ne la sauva qu'à grand'-peine.

Le bruit de la mort de madame de Montbazon se

répandit à Paris, et une femme d'esprit fit, en tout cas, cette épitaphe :

> Ci-gît Olympe, à ce qu'on dit :
> S'il n'est pas vrai, comme on souhaite,
> Son épitaphe est toujours faite :
> On ne sait qui meurt ni qui vit.

Cet événement fit une vive impression sur l'esprit de Rancé.

La même année, la reine Christine de Suède envoya en France le comte de Tot, en qualité d'ambassadeur. Celui-ci, désirant voir ce qu'il y avait de plus célèbre à la cour, demanda à Ménage s'il ne pourrait pas être présenté à madame de Montbazon, *dont il avait tant entendu parler et dire tant de bien*. Ménage était un bel esprit ; ce titre lui donnait ses entrées chez madame de Montbazon. Il s'en alla donc lui annoncer que l'ambassadeur sollicitait l'honneur *d'être admis près de la plus belle personne du monde*.

La duchesse fixa la visite au surlendemain, ajoutant *que M. l'ambassadeur n'avait qu'à se tenir ferme, car elle serait sous les armes*.

Le surlendemain, madame de Montbazon était morte.

La maladie commença par un rhume, la petite vérole vint ensuite, et la duchesse n'eut que trois heures pour se préparer à mourir. « Mais, nous apprend madame de Motteville, elle sut au moins bien les employer. Elle se confessa et reçut les sacrements avec des marques

de piété et de repentir, disant à sa fille, l'abbesse de Caen, alors près d'elle, qu'elle était fâchée de n'avoir pas vécu toujours dans le cloître, et que, sentant arriver l'heure du jugement, elle avait horreur de sa vie passée. »

Elle mourut le 28 février 1657; ses gens l'abandonnèrent aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir.

La courte maladie de la duchesse n'avait pas été connue de Rancé. Il arrive le soir même au château. Personne n'ose lui apprendre la terrible nouvelle. Il monte, il entre dans la chambre de madame de Montbazon. La nuit était venue et une demi-obscurité régnait dans l'appartement, dont les rideaux étaient fermés. Il heurte du pied contre un cercueil, s'arrête un instant, passe sa main sur son front, s'approche du lit et aperçoit un corps mutilé dont la tête roule à ses pieds. « Cette tête était tombée sans doute de dessous le drap, dont on l'avait couverte avec négligence.

» Le cercueil s'était trouvé trop court, et, afin de gagner la longueur du cou et éviter de refaire un nouveau cercueil, dont on avait mal pris la mesure, on avait séparé la tête du tronc. Ce qui fait voir, pour le dire en passant, combien les grands ont peu de gens qui leur soient véritablement affectionnés, et combien il leur est difficile, dans leur élévation, de distinguer ce qu'on rend à leurs personnes et ce qu'on rend à leur fortune.

» Semblablement à l'enterrement de Guillaume de Normandie, la fosse fut trop étroite. Il était facile et non

coûteux de la refaire; on ne s'en donna pas la peine. On le fit entrer de force; le corps se creva, et si mauvaise odeur s'en exhala, que tous les assistants s'enfuirent. Et encore, quand le convoi du conquérant de l'Angleterre marchait à sa tombe, un pauvre se plaça en travers, disant que Guillaume lui avait dérobé le lieu où on l'enterrait. Il le prouva, et il fallut lui payer cette partie de terre où devait reposer Guillaume. »

A cette vue, Rancé pâlit; un cri terrible s'échappa de sa poitrine; des larmes, les seules que cette nature de bronze versa de sa vie, coulèrent de ses yeux. « Que restait-il de cette beauté qui avait reçu tant de louanges et que les hommes avaient idolâtrée, sinon un juste mépris de son néant? » Le cardinal de Mazarin fut enchanté de sa mort, la Reine la regretta peu, et les anciens amis de la duchesse firent ce que font ces amitiés-là devant une tombe, — ils s'éloignèrent.

De retour à Veretz, Rancé y demeura seul pendant plusieurs années, courant la nuit à travers les forêts et appelant à haute voix celle qui ne lui répondra pas. Selon la mode de l'époque, il s'était adonné à l'astrologie; dans son désespoir, il se livra aux sciences occultes, interrogea les astres, évoqua l'ombre chérie avec des brisements de cœur. La morte ne sortit pas du tombeau.

Une nuit qu'il parcourait les champs de Veretz, il aperçoit tout à coup des flammes dans le lointain. Il se dirige de ce côté; mais plus il approche, plus l'intensité des flammes diminue, et, à son arrivée, il voit un

immense lac de feu, au milieu duquel se débat une femme qu'il n'a pas de peine à reconnaître. Épouvanté, il s'enfuit à sa demeure et se jette sur son lit « avec des gémissements ».

Le lendemain, il vend son château et sa vaisselle d'argent, en fait distribuer le prix aux pauvres, brûle tous ses exemplaires d'Anacréon, se démet de ses bénéfices, et ne se réserve que l'abbaye du Perche. Avant de s'éloigner pour toujours, il ferme les yeux de Gaston d'Orléans, afin de contempler une dernière fois dans le monde cette mort dont il va faire la maîtresse de sa vie. Et alors, « ne voyant plus un seul homme avec plaisir, désirant tellement d'être oublié qu'on ne pensât seulement pas qu'il avait été, » lui qui s'était écrié : « Moi, me faire frocard! » il s'en va prendre le froc du moine dans lequel il mourra. On prétend qu'il emporta avec lui cette tête tombée un soir à ses pieds, et que pendant longtemps les voyageurs la contemplèrent à l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe.

La Trappe, lorsque Rancé y arriva, était livrée à l'abomination de l'Écriture. Hommes et femmes y entraient librement à toute heure. Les quelques moines qui s'y trouvaient encore passaient leur temps à la pêche et à la chasse; ils jouaient à la boule dans les réfectoires. Et pourtant, sur la porte du couvent étaient gravées ces paroles de Jérémie : *Sedebit solitarius et tacebit*, « le solitaire s'arrêtera ici et se taira ».

Le grand déserteur du monde rendit chaque salle à sa destination première; il fit abattre la fuie, et, au péril

de sa vie, réforma tous les abus. Les religieux durent s'abstenir de l'usage du vin, du poisson, de la viande et des œufs, coucher sur la paille et travailler en silence. Rancé voulut même que la musique fût bannie de l'église, de crainte qu'elle ne contribuât à énerver les âmes. Telle devint et telle est demeurée l'abbaye de la Trappe, à travers les vicissitudes et les mollesses des siècles.

Deux portraits et quelques lettres de madame de Montbazon restaient encore au solitaire. Il les avait remis à la mère Louise, de la Visitation de Tours, autrefois dans le monde Louise Roger de la Mardelière, appelée la *belle Louison*, et maîtresse de Gaston, frère du Roi. Le 26 juin 1664, jour de ses vœux, il ordonna de brûler les lettres et d'envoyer les portraits à M. de Soubise, fils de madame de Montbazon.

Tout est dur, aride, lugubre, dans cette dernière partie de la vie de Rancé. Homme vieilli avant l'âge, cœur brisé, « ses seules distractions sont les paroles qu'il recueille sur le lit de cendres de ses frères ». Il ne veut plus pour les autres, il ne veut plus pour lui-même que la souffrance et la résignation, et, mort déjà, il excite chacun à mourir avec lui.

Le monde entier voulut voir le grand pénitent. Rancé reçut à la Trappe le duc de Saint-Simon, ce gentilhomme entiché des priviléges de race et des préséances; Santeuil y chanta ses hymnes; Bossuet y vint converser, avec son ancien ami, des choses éternelles; Jacques II, en présence de cette immense pauvreté, *remercia Dieu*

de lui avoir enlevé trois royaumes, si c'était pour le rendre meilleur; et, afin que rien ne manquât à ces pèlerinages, la Reine d'Angleterre s'y rendit à son tour.

Rancé, après avoir vécu trente-sept ans dans la solitude, parvint enfin à cette mort qu'il avait tant souhaitée. Au dernier moment, il se fit placer sur un lit de cendres et dit à ses frères qui pleuraient : « Je ne vous quitte pas, je vous précède. »

Il expira le 9 janvier 1700.

Il finissait quand commençait le siècle nouveau. Mais ce siècle allait encore faire du bruit, et Rancé ne voulait plus que le silence.

En franchissant le seuil de la Trappe, beaucoup d'entre les hommes sentent, sous ces cloîtres, leur imagination à l'aise et leur cœur aussi. C'est qu'on trouve là un heureux abri pour prier loin des passions tumultueuses, — pour pleurer une immense faute, — pour attendre après un irrémédiable malheur.

XIII.

ANNE D'AUTRICHE.

I.

En face de Catherine de Médicis, il est bon — il est juste — de placer Anne d'Autriche, en face de la mère de Charles IX et de Henri III, la mère de Louis XIV. Anne d'Autriche fut une bonne mère; à ce titre seul elle mériterait une place dans l'histoire. Elle se plut à garder près d'elle son fils encore enfant; plus tard elle lui donna souvent d'utiles conseils et s'efforça de nourrir son esprit et son cœur de principes religieux profonds et solides, auxquels le grand Roi, malgré ses fautes, demeura toujours fidèle. Louis XIV fut un prince sincèrement religieux; c'est là la gloire la plus vraie de sa mère.

Anne d'Autriche, au milieu d'une vie où le roman peut aller puiser à pleines mains, ne fut pas heureuse. Reine, elle vit sa jeunesse en butte à la calomnie, à la jalousie taquine de Marie de Médicis et aux soupçons tyranniques de Richelieu; elle fut délaissée de Louis XIII, sans influence sur les affaires du royaume, sans liberté

pour elle-même. Régente, il lui fallut combattre la Fronde, quitter deux fois Paris et veiller sur l'existence et les droits menacés de Louis XIV.

Fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, elle naquit en 1602 et épousa à quinze ans le roi Louis XIII, qui avait le même âge. « Elle reçut son futur époux assise sur des carreaux, à la mode d'Espagne, entourée de ses dames d'honneur, vêtue d'étoffes de satin vert relevées de broderies d'or et d'argent; ses manches étaient pendantes et renouées sur les bras avec de gros diamants au lieu de boutons. Sa fraise était fermée et sa tête couverte d'un petit bonnet de même couleur que sa robe et surmonté d'une plume de héron dont la noirceur faisait ressortir tout l'éclat de ses cheveux, fort blonds alors et frisés à grosses boucles. »

Le Roi lui plut. Elle le trouva aimable, bien fait, d'une beauté brune qui n'était pas sans charmes; elle entra dans Paris au milieu des acclamations et des fêtes, comptant sur une vie de bonheur.

Il n'en fut rien. Dominé par sa mère, puis par Richelieu, le Roi s'éloigna de sa femme presque aussitôt après son mariage. Louis XIII, malgré l'impression première d'Anne d'Autriche, n'était point aimable, mais triste, morose, sans expansion, méfiant et bègue quelque peu; de bonne heure les fatigues de la chasse et de nombreuses maladies avaient donné à ses traits « naturellement vagues » une expression de dureté. Bon écuyer et bon piqueur du reste, habile dans l'arquebuserie et la vénerie.

L'adversaire d'Anne d'Autriche fut surtout Richelieu.

J'ai esquissé ailleurs cette grande figure. Je n'en dirai qu'un mot, nécessaire pour comprendre sa conduite envers la Reine.

Armand du Plessis de Richelieu entra pour la première fois au ministère le 30 novembre 1616. Il avait débuté par tromper le pape sur son âge, afin de se faire sacrer évêque de Luçon. Certain de son génie, il voulait à tout prix le pouvoir, et, peu soucieux de la dignité personnelle et de la conscience, il employa tour à tour, pour y parvenir, la flatterie, la dissimulation et l'intrigue. C'est l'éternelle histoire des ambitieux, même de génie. Fiers en face de la foule, impassibles devant le poignard, dédaigneux de la calomnie, de l'ingratitude et de la haine, rivés à un travail incessant qui les tue, ils sacrifient, de gaieté de cœur et sans une plainte, toutes les joies auxquelles l'homme aspire. Ils arrivent au but, ils atteignent le sommet. Mais, en y regardant de près, comme ils se sont faits petits pour devenir grands! comme ils se sont abaissés devant les puissances! comme ils ont mendié la gloire! comme ils se sont courbés pour monter!

Ainsi fut Richelieu, le plus illustre de nos hommes d'État.

Évêque nécessiteux et inconnu *du plus vilain évêché de France, du plus crotté et du plus désagréable*, il annonce déjà au frère Joseph, son admirateur et son confident, les grandes choses qu'il fera un jour quand il sera ministre; il se promène à travers les salles déla-

brées du manoir de Luçon, en expliquant au capucin comment il prendra la ville de la Rochelle.

Louis XIII n'éprouva d'abord que de l'antipathie pour celui qu'il pressentait devoir bientôt le dominer, et, un soir que le ministre reconduisait le Roi : « Passez, monsieur, dit Louis XIII, vous êtes le maître ici. » Effrayé de la jalousie du souverain, Richelieu prend le flambeau : « Sire, répond-il, je n'obéirai à Votre Majesté qu'en faisant l'office de son plus humble serviteur. »

Bientôt Richelieu devenait ministre tout-puissant.

Il n'eut plus dès lors ni amis ni ennemis ; il ne connut que l'intérêt de l'État ; il fut exclusivement un homme politique et suivit sa voie avec une inflexibilité terrible. « Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé, disait-il ; mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma robe rouge. »

Pour gouverner Louis XIII, il dut faire appel au bon sens du Roi et à sa jalousie du pouvoir, l'isoler de toute influence, lui montrer les prétentions des princes comme des attentats à la majesté royale, le rendre défiant envers son entourage, envers son frère, sa mère, sa femme surtout. Richelieu se plaça entre la Reine et le Roi comme un obstacle que le faible Louis XIII n'osa jamais franchir.

Anne d'Autriche aimait de préférence tout ce qui lui rappelait sa patrie. C'était un crime aux yeux de l'implacable adversaire de l'Espagne. Peu de temps après

son arrivée en France, elle fut séparée des dames d'honneur venues avec elle, et, malgré ses plaintes et ses larmes, on ne lui laissa que Doña Estefania, qui l'avait élevée et qu'elle chérissait. Anne était belle; sa taille élevée et bien faite, sa figure affable, son nez un peu fort et ses grands yeux donnaient à sa physionomie une expression grave et majestueuse. Quant à sa main, elle fut célèbre dans l'Europe entière. Sans paraître y apporter de soins prétentieux, elle voulait que sa toilette fût irréprochable; elle prisait surtout le beau linge, on ne trouvait pas pour elle de batiste assez fine, et Mazarin lui disait parfois en souriant que, « si elle allait en enfer, elle n'aurait pas d'autre supplice que de coucher dans de gros draps de toile de Hollande ». Elle aimait les fleurs, excepté les roses, qu'elle ne pouvait souffrir, même en peinture. Enfin, elle était généreuse, intelligente, mais fière et paresseuse.

Avec une semblable nature, elle se sentait portée vers les fêtes et les plaisirs, et elle ne trouva autour d'elle que la solitude. Son imagination était ardente, sa conversation vive et enjouée, son caractère enclin volontiers vers une galanterie sérieuse et noble; et quand elle voulut répandre au dehors ces qualités heureuses, elle ne rencontra que le regard inquisiteur du cardinal et la politesse glaciale de Louis XIII.

Ainsi délaissée du Roi, dit un de ses biographes les plus indulgents, « il lui fallait bien amuser un peu son cœur ailleurs ». Les adorateurs ne lui manquaient pas, mais elle acceptait avec un regard distrait, et comme

chose parfaitement due, les hommages de Montmorency, et avec un sourire indulgent les chaleureuses protestations du vieux duc de Bellegarde.

Seul, Buckingham s'approcha bien près de son cœur; disons même, sans crainte de manquer à la vérité, qu'il y pénétra. Buckingham venait en France demander pour Charles Ier, son maître, la main de Madame Henriette, fille de Henri IV et sœur du Roi. Il connaissait la France, « où il avait appris fort jeune l'escrime, l'équitation et la danse »; il en parlait aisément et correctement la langue. Près de Jacques Ier, il avait remplacé, comme favori, le duc de Sommerset; de rien il était devenu premier ministre. C'était le temps des hautes fortunes improvisées. Sous Charles Ier, chose rare, sa puissance resta la même. Sceptique, débauché, orgueilleux et romanesque, arrogant et frivole, plein de grâce et de souplesse et d'une beauté fade, représentant d'un grand roi, entouré des premiers gentilshommes de la Grande-Bretagne, il se croyait tout permis, il était prêt à tout oser. Son luxe était splendide; libre de disposer des trésors de l'Angleterre, il jetait l'or à pleines mains et se parait des pierreries de la couronne.

Soutenu par la duchesse de Chevreuse, aussi savante en intrigues qu'en galanteries et confidente intime de la Reine, il éleva ses prétentions jusqu'à la femme du Roi. La duchesse parlait souvent de Buckingham à sa belle maîtresse, tandis que le regard du ministre anglais se fixait sur elle. Anne d'Autriche ne resta pas insensible; une dame de la cour l'a dit en termes autrement

énergiques : si sa vertu résista, son cœur, lui, ne résista pas. Elle se laissa aimer, et quand Henriette d'Angleterre quitta Paris, Marie de Médicis l'accompagna jusqu'à Amiens, et la Reine de France se garda bien de ne pas la suivre.

A Amiens, Anne d'Autriche descendit dans une des principales maisons de la ville, au milieu d'un immense jardin, au bord de la Somme. Un soir qu'elle se promenait avec la duchesse de Chevreuse, Buckingham et lord Riche, le hasard se chargea de la laisser seule près de celui qu'elle allait quitter, non sans regret. Putange, son écuyer, se tenait discrètement à l'écart. La nuit était chaude et étoilée, le duc était passionnément amoureux.... Au cri poussé tout à coup par la Reine, Putange revint prendre sa place à quelques pas de sa maîtresse.

Le lendemain Buckingham prit congé de Marie de Médicis. Il s'approcha ensuite d'Anne d'Autriche, et, en baisant sa robe, il lui glissa quelques mots à l'oreille; on dit même qu'une larme tomba des yeux du ministre, et que la Reine le suivit d'un regard trop rempli de pitié pour qu'il ne s'y mêlât pas un peu d'amour. Buckingham s'éloigna le cœur agité, la tête en feu. Arrivé à Calais, il ne peut se résoudre à traverser la mer sans revoir la Reine une dernière fois, ne fût-ce qu'une heure. Il feint d'avoir reçu un message de son maître, laisse Henriette à Boulogne et retourne en toute hâte à Amiens. Là, il explique par un mensonge sa présence à Marie de Médicis et passe chez Anne d'Autriche; elle était couchée. Et, bien que la vieille comtesse de Lannoi

fût présente, il s'agenouille au pied du lit et baise les draps avec transport.

La Reine reste muette, interdite; elle se trouble : la comtesse prévient le duc que ces usages ne sont pas admis en France; Buckingham répond qu'il est étranger aux usages du pays et adresse à la Reine les paroles les plus tendres. Anne lui ordonne de se retirer, mais dans sa voix il y avait plus d'indulgence et de compassion que de colère. Le soir, il revit encore la Reine au milieu de la cour et partit.

Tout fut mis en œuvre par Buckingham pour rentrer en France. Il tenta de se faire nommer ambassadeur; Louis XIII s'y opposa. Il brouilla la France et l'Angleterre; il chassa les gens qu'Henriette avait amenés avec elle; insolent jusqu'à la grossièreté, il osa dire à sa souveraine « qu'il y avait eu en Angleterre des reines décapitées ». Mais tout fut inutile, il ne revit ni Anne d'Autriche ni la France.

Buckingham eut une fin tragique. Vaincu devant l'île de Ré, comme autrefois à Cadix, il se montra toujours brave soldat et mauvais général; on l'appelait à Londres *l'entrepreneur de la misère publique*. La Chambre des communes demanda son exil au Roi, qui répondit par la dissolution du Parlement. Charles I[er] résolut de l'envoyer porter du secours aux protestants de la Rochelle. Le duc refusa d'abord de partir, mais le Roi lui dit : « L'Angleterre vous regarde et je le veux. » Le 2 septembre 1628, tout est prêt pour l'expédition et Buckingham est à Portsmouth. Il sort de table avec M. de

Soubise; on vient de lever devant lui la portière du salon, lorsqu'un jeune Écossais, lieutenant d'une compagnie, s'approche, et, par-dessus l'épaule du capitaine de service, plonge un poignard dans le cœur du duc et se retire au milieu de la foule... Buckingham met l'épée à la main : « Ah! ehien, tu m'as tué! » s'écrie-t-il. Il fait quelques pas, arrache le couteau resté dans la plaie et tombe mort sur le carreau. Il est placé sur une table; le sang sort à flots par sa bouche. On commence à murmurer contre les Français présents, on les accuse; mais Felton s'avance, et d'un ton calme : « Buckingham, dit-il, était déclaré par le Parlement ennemi de l'État; deux fois il avait donné à ses favoris la place de capitaine à laquelle j'avais droit; je l'ai tué. Il vaut mieux que deux hommes périssent qu'un royaume. » La foule se retire, et Buckingham reste couché sur une natte, à la garde d'un valet. — Le Roi était en prière dans sa chapelle, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de son ministre. Il resta immobile par respect pour le lieu saint, « seulement on vit le sang lui monter au visage, qui devint aussi noir que son chapeau. » Il envoya porter des consolations à la veuve du duc et prit le deuil à l'instant même, ainsi que sa femme et toute sa cour. Buckingham était abhorré du peuple; on voulut racheter pour plusieurs millions la vie de l'assassin, tant le parti opposé au Roi commençait déjà à devenir puissant.

« Felton poignarda un extravagant patricien par une extravagance plébéienne. » Il n'avait pas de complices.

Richelieu ne manqua pas d'avertir le Roi de ce qu'il

appelait l'intrigue honteuse de la Reine, et Louis XIII irrité fit chasser tous les domestiques d'Anne d'Autriche et exila Putange. Selon quelques historiens, le cardinal la persécuta d'autant plus qu'il en était lui-même épris; une seule fois il aurait osé lui tenir quelques propos galants; elle lui ordonnait de se retirer lorsque Louis XIII survint. Depuis lors, par dédain sans doute, elle ne parla plus de cette scène à Richelieu.

La Reine rendait au ministre toute sa haine. Tandis qu'il était dangereusement malade à Bordeaux, en 1632, elle espéra qu'il allait mourir et donna des bals auxquels le garde des sceaux Châteauneuf assista « et même dansa ». Pendant ce temps, on persuadait au cardinal que la ville entière était en prière pour sa guérison. Plus tard, il connut la vérité, et ne pardonna ni à Châteauneuf ni à la Reine.

Triste, humiliée, Anne d'Autriche se retirait souvent au Val-de-Grâce, monument dû à sa piété et au génie de Mansart et de Mignard. Elle se plaisait dans sa cellule à passer des journées en retraites et en conversations pieuses avec les religieuses et Vincent de Paul, le distributeur habituel de ses aumônes. Elle avait, durant sa jeunesse, conservé une foi vive; en avançant en âge, ni les voyages, ni les maladies, ni les préoccupations, ni les fêtes, ne parvinrent à la distraire de ses devoirs de chrétienne. « Elle observait rigoureusement les jeûnes de l'Église et montrait une dévotion particulière à la Vierge Marie et aux reliques des saints. »

En 1637, elle fut accusée d'avoir eu connaissance de la conspiration de Chalais, dirigée contre le ministre et non contre Louis XIII. — Il n'en était rien. Sans doute Anne désirait empêcher le mariage de Monsieur, frère du Roi, et de mademoiselle de Montpensier; mais jamais elle n'eut la pensée, si Louis XIII venait à mourir, d'épouser son beau-frère, prince faible, sans caractère, et sous tous les rapports inférieur au Roi. « J'aurais peu gagné au change, répondait-elle fièrement à ses accusateurs, de commettre un si grand forfait pour un si petit intérêt. » Mais on ne lui en fit pas moins un crime de ses moindres paroles à Monsieur et surtout de ses lettres à son frère le roi d'Espagne.

Richelieu donna le conseil à Louis XIII de faire fouiller le Val-de-Grâce, prétendant qu'on trouverait là des preuves de la conspiration de la Reine. Le cardinal députa dans ce but l'archevêque de Paris et le chancelier Séguier. En entrant au Val-de-Grâce, l'archevêque défendit aux religieuses de communiquer entre elles, sous peine d'excommunication. Il se fit donner les clefs du couvent, et, avec l'aide du chancelier, il bouleversa les cellules, principalement celle où couchait Anne d'Autriche, alors absente. On n'y trouva que des ceintures hérissées de pointes de fer, des haires et des disciplines, et le chancelier murmura désappointé : « Hélas! nous avons rencontré tout le contraire de ce que nous cherchions! »

Le cardinal ne se tint pas pour battu; il menaça la Reine de la renvoyer en Espagne, et, à force d'obses-

sions, il parvint à lui arracher l'aveu de fautes qu'elle n'avait pas commises.

Vers cette époque, Louis XIII éprouvait une vive passion, où le cœur seul du reste avait sa part, pour mademoiselle de La Fayette, parente du père Joseph et retirée au couvent des Filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Louise de La Fayette souhaitait ardemment le bonheur de la France. Ce fut elle qui détermina le Roi, désireux d'appeler sur ses armes les bénédictions du ciel et d'obtenir un héritier, à placer son royaume, par un vœu solennel, sous la protection de la Vierge. (Février 1638.) Il allait souvent visiter l'ancienne dame d'honneur de la Reine. Un soir, étant venu tout exprès à Paris, il resta au couvent plus tard que de coutume. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents, le vent soufflait avec violence, la campagne était entièrement inondée. On essaya de se mettre en route. Hommes et chevaux ne pouvaient avancer; le vent éteignait les flambeaux, l'obscurité était profonde. Le Roi ne savait quel parti prendre; sa chambre, son lit, ses officiers de bouche étaient restés à Saint-Maur; au Louvre, pas d'appartement tendu, pas de gens pour lui faire à souper. Guitaut, capitaine des gardes, conseilla au Roi d'aller demander à coucher à la Reine. Louis XIII se sentait peu disposé à suivre ce singulier avis. Mais l'orage augmentant, Guitaut renouvela sa proposition. « La Reine soupe et se couche trop tard pour moi, dit le Roi. — Sire, répondit le capitaine, je suis certain que la Reine se conformera au désir de Votre

Majesté. » Il fallut, bon gré, mal gré, que Louis XIII se rendit chez sa femme. Il y fut reçu avec de vives démonstrations de joie. — L'année suivante, Louis XIV vint au monde à Saint-Germain.

La naissance de cet enfant, suivie de celle d'un second fils (21 septembre 1640), ne changea point la position d'Anne d'Autriche à la cour. Elle resta délaissée et sans influence comme par le passé.

Mais le terrible cardinal allait mourir. Les préoccupations de l'esprit et le travail, « cet austère labourreur », avaient creusé des rides sur son front et usé sa santé. La perte du père Joseph acheva de l'accabler. Le père Joseph Le Clerc de Tremblay, véritable ministre sans portefeuille et l'agent le plus puissant du cardinal-roi, l'avait toujours servi avec intelligence et dévouement. Richelieu disait aux courtisans, blessés de voir un religieux couvert d'un froc et ceint d'une corde passer pour un homme d'État : « Je ne connais pas de diplomate en Europe capable de faire la barbe à ce capucin, quoiqu'il y ait belle prise. » Pendant l'agonie du père Joseph, la nouvelle de la victoire des Français à Thann et de leur entrée à Brisach parvient au cardinal. Il court chez son ami, essaye de le ranimer, et, penché sur le lit du moribond : « Père Joseph, s'écrie-t-il, Brisach est à nous! » Un dernier éclair brille dans les yeux du moine et il expire. Il avait soixante et un ans (1638). « J'ai perdu ma consolation et mon appui, » dit Richelieu en laissant tomber sur son corps les seules larmes qu'il ait versées de sa vie. Cette affec-

tion ne s'était jamais démentie. Le père Joseph avait des mœurs régulières, mais pas de scrupules en morale politique; ardent, perspicace, intrépide, ce ne fut ni un intrigant ni un homme de génie, ce fut une intelligence remarquable éclairée d'un reflet du maître.

Richelieu, saisi d'une fièvre violente, trouva encore le temps, avant d'expirer, de couper la tête à de Thou et à Cinq-Mars. Des prières publiques furent ordonnées pour sa guérison, mais d'abondants crachements de sang l'avertirent qu'il n'y avait plus d'espoir. Il recommanda sa famille et Mazarin au Roi, et demanda combien il avait au juste de temps à vivre. « Dans vingt-quatre heures, monseigneur, vous serez mort ou guéri, » répondit le médecin. — « C'est parler, cela; à la bonne heure! Qu'on envoie chercher le curé de Saint-Eustache. » En présence de l'hostie : « Voilà mon juge, dit-il, il prononcera ma sentence. Je le prie de me condamner si, dans mon ministère, je me suis proposé autre chose que le bien de la religion et de l'État. » Il poussa un profond soupir « et rendit l'âme vers midi », le 4 décembre 1642. Les chirurgiens firent l'autopsie du cadavre et prétendirent avoir trouvé les organes de l'entendement doubles et triples. On ne dit pas s'ils lui trouvèrent un cœur.

A cette nouvelle, une grande joie se manifesta en France. Louis XIII ne prononça que ces mots: « Voilà un grand politique de mort. » — A l'intérieur, renverser les grands et les protestants qui faisaient obstacle à l'unité monarchique; abaisser, à l'extérieur, la maison d'Autriche, telle fut l'œuvre de Richelieu. Il y sacrifia plus

que sa vie. Sans scrupules et sans remords, il se plaisait à répéter : « *Salus populi suprema lex esto.* » Il mourut « détesté et admiré. » En face de son tombeau, Pierre Ier de Russie s'écria : « Grand ministre, que n'es-tu né de mon temps! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. »

Richelieu mort, Louis XIII n'avait plus qu'à mourir. Miné par une maladie de langueur, il confia ses enfants à la Reine, accorda des amnisties, parla de la mort comme d'une chose indifférente et de l'éternité comme d'un voyage. Il se montra brave au dernier jour, ainsi qu'il l'avait été dans les batailles. Il fit ouvrir la fenêtre de sa chambre du côté de Saint-Denis, et se tournant vers la basilique : « Voilà où je demeurerai longtemps, dit-il; mon corps sera bien ballotté, car les chemins sont mauvais. » Comme Richelieu, il voulut savoir le temps qu'il devait passer encore sur la terre. — C'est la manie des mourants d'interroger les heures. — « Séguin, dit-il à son médecin, tâtez-moi le pouls et dites-moi, je vous prie, combien j'ai encore de moments à vivre. Mais tâtez bien, car je serais bien aise de le savoir au vrai. » Séguin, voyant la fermeté du Roi, répondit : « Sire, Votre Majesté peut avoir deux ou trois heures tout au plus. » Louis XIII joignit les mains, et, les yeux au ciel, sans paraître ému : « Eh bien, mon Dieu, j'y consens, et de bon cœur! » Il mourut à quarante-deux ans, le 14 mai 1643.

Quelques jours avant la mort de son père, le Dauphin fut baptisé. « Comment t'appelles-tu? » lui dit le

Roi après la cérémonie. — « Louis XIV, » répondit l'enfant. — « Pas encore, » reprit Louis XIII en souriant. — Louis XIV avait cinq ans.

Louis XIII était pieux, brave, toujours du meilleur avis dans le conseil, dit Richelieu. Il possédait de l'esprit, des connaissances acquises, un jugement droit, savait la musique, les arts et la mécanique. Triste et faible, il n'était pas méchant et voulait le bonheur de la France. Il eut le bon sens de se résigner à la domination du génie; né roi, il consentit à être sujet.

A la mort de Louis XIII, la Reine fut douloureusement affectée. Il fallut l'enlever de la chambre du Roi, où elle se tenait depuis longtemps en prière. — Elle se rendit près de Louis XIV, le salua d'abord et l'embrassa ensuite en pleurant. — La Reine saluait le Roi, la mère pleurait sur son enfant.

II.

Après avoir longtemps souffert, Anne d'Autriche allait enfin régner. Loin de songer à ses inimitiés passées, elle s'efforça de tout oublier. Elle résolut de suivre la politique et les plans de Richelieu; et, un jour, à Rueil, en face du portrait du cardinal, elle laissa échapper ces paroles pleines de grandeur et de bon sens : « Si cet homme vivait à cette heure, il serait plus puissant que jamais. »

A son entrée à Paris, une foule immense de carrosses

et de peuple l'accompagna depuis Nanterre. Elle fut saluée de cris de joie, comblée de bénédictions. Le 18 mai 1643, elle prit son fils par la main, et s'en alla en grand deuil tenir un lit de justice : « Je viens ici, dit-elle, chercher de la consolation dans ma douleur. Je suis bien aise de me servir des conseils d'une si haute assemblée. Je vous prie, messieurs, de ne pas les épargner au Roi mon fils, ni à moi-même, selon que vous le jugerez nécessaire en votre conscience au bien de l'État. » Le Parlement n'épargna pas ses conseils, et peu de temps après il chassait de Paris la Reine et le jeune Roi.

Chacun accourut demander des grâces en se faisant un mérite des persécutions subies sous Richelieu. Les prisons et la Bastille furent ouvertes. On n'entendit plus qu'un cri : « La Reine est si bonne! »

Éloignée jusqu'ici des affaires, éprouvant une insurmontable défiance de ses forces, Anne fut effrayée du fardeau qui allait peser sur elle seule. Elle avait un jugement sain, une facilité remarquable, mais un dégoût profond du travail forcé. Elle choisit Mazarin pour ministre au moment où le rusé cardinal feignait de se préparer à partir pour l'Italie. Mazarin était l'ami et l'élève de Richelieu, et les traits de son visage rappelaient vaguement ceux de Buckingham. Désormais il posséda toute la confiance de la Reine. On prétend même aujourd'hui qu'il fut son amant.

Anne d'Autriche avait alors quarante ans. Devenue prudente avec l'âge, parfois peut-être dissimulée, elle

resta bonne et facile dans ses relations de chaque jour, et sûre dans ses affections. Naturellement portée à ressentir une haine vigoureuse pour ses ennemis, elle se fût vengée volontiers, si la conscience et la raison ne lui eussent commandé de pardonner.

Sa vie était régulière et simple. Elle s'éveillait ordinairement à dix ou onze heures, sauf les jours de dévotion où elle était debout à neuf heures. « Les officiers venaient lui faire leur cour, et Louis XIV et son frère ne manquaient jamais de se présenter. » Elle se levait ensuite, déjeunait seule, ses enfants étant trop jeunes encore pour prendre leurs repas avec elle, recevait la chemise que lui présentait le Roi, entendait la messe et retournait à sa toilette. « Il y avait alors un plaisir nonpareil à la voir coiffer et habiller. Elle était adroite, et ses belles mains en cet emploi faisaient admirer toutes leurs perfections. Elle avait les plus beaux cheveux du monde : ils étaient fort longs et en grande quantité, qui se sont conservés longtemps sans que les années aient eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habillait avec le soin et la curiosité permise aux personnes qui veulent être bien sans luxe, sans or ni argent, sans fard et sans façon extraordinaire. Il était néanmoins aisé de voir, à travers la modestie de ses habits, qu'elle pouvait être sensible à un peu d'amour-propre. Après la mort du feu Roi, elle cessa de mettre du rouge, ce qui augmenta la blancheur et la netteté de son teint. » Anne d'Autriche aimait le repos et ses aises ; pendant la guerre de la Fronde, elle refusa d'aller ha-

biter le Louvre ; elle s'y fût trouvée plus à l'abri d'un coup de main, « mais les appartements du Palais-Royal lui semblaient plus commodes ». Rarement elle dînait en public ; elle se faisait servir par ses femmes dans son cabinet. Sa soirée se passait à visiter les pauvres et à la Comédie, où elle se rendait sans apparat. A sa rentrée, elle restait plusieurs heures avec Mazarin. Elle demeurait ensuite longtemps en prière dans son oratoire, soupait, et se couchait après minuit. Le jeu lui plaisait, surtout dans sa vieillesse, « mais elle jouait en reine, sans passion et sans empressement pour le gain ».

Malgré ses débuts populaires, la régence d'Anne d'Autriche fut violemment agitée par les exigences du Parlement et des grands et les émeutes de la rue. Deux fois pendant la Fronde la Reine dut quitter Paris et emmener avec elle le jeune Roi. Au milieu de ces années de troubles, elle se montra ferme, intrépide, vaillante ; maîtresse de ses impressions, dominant sa nature irritable, elle n'éprouva de craintes que pour son fils. « Je sais qu'il y a du bruit dans la ville, dit-elle un jour au Parlement, mais vous m'en répondez, messieurs ; vous m'en répondez, vous, vos femmes et vos enfants. » Le peuple demande avec colère la liberté de Broussel. « Rendre Broussel, s'écrie la Reine, aussi fière, disait Mazarin, qu'un général sur le champ de bataille, rendre Broussel ! je l'étranglerais plutôt de mes propres mains. » Et quand on l'engage à faire des concessions, — qu'il lui fallut bien accorder plus tard : « Vraiment, répond-elle, si je consentais à de telles propositions et que je

laissasse anéantir l'autorité du Roi jusqu'à ce point, mon fils deviendrait un beau roi de cartes! Qu'on ne m'en parle point, car je n'y consentirai jamais. » Pendant le combat de la rue Saint-Antoine, elle s'enferme dans l'église des Carmélites de Saint-Denis et passe la journée en prière, ne s'interrompant que pour recevoir les nouvelles qu'on lui apportait.

Le 10 novembre 1647, le Roi fut atteint de la petite vérole. Anne d'Autriche prodigua alors à son fils tous les soins d'une vraie mère, et ne quitta pas son chevet. Comme le mal augmentait et faisait craindre pour les jours de Louis XIV, elle ne put surmonter sa douleur et s'évanouit. « S'il était mort, répétait-elle ensuite, je serais morte avec lui. » Pendant cette maladie, Gaston, frère de Louis XIII, assista à un souper donné par La Rivière. On y but à la santé du futur régent, et la Reine ne lui pardonna jamais cette soirée. Bien qu'en ait dit Richelieu, Anne avait toujours eu peu de confiance dans Gaston, prince brillant, spirituel et faible, infidèle et lâche ami envers Chalais, Cinq-Mars et Montmorency.

Elle ressentait une prédilection plus marquée pour Louis XIV que pour son second fils, et, dans les jeux et les altercations des deux enfants, elle exigeait que *Monsieur* cédât à son frère, comme à son roi. Les fatigues causées à la Reine par la maladie de Louis XIV lui donnèrent une fièvre violente; elle disait alors « que la mort ne lui faisait pas peur, mais qu'elle était triste de l'état dans lequel elle laisserait le Roi et la France ».

Aussitôt guérie; elle se rendit avec son fils au pèlerinage de Notre-Dame de Chartres pour accomplir un vœu formé au milieu des dangers de mort que venait de courir son enfant.

Louis XIV fut toujours empressé et respectueux envers sa mère. En 1659, elle usa de toute son influence pour l'empêcher d'épouser mademoiselle de Mancini. Comme Mazarin l'entretenait de ce mariage, en se moquant de la folie de sa nièce, mais dans des termes ambigus et embarrassés qui semblaient cacher une arrière-pensée, elle répondit : « Je ne crois pas, monsieur le cardinal, que le Roi soit capable de cette lâcheté. Mais, s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous avertis que toute la France se révolterait contre vous et contre lui, que moi-même je me mettrais à la tête des révoltés. »

Dès lors Mazarin éloigna sa nièce des regards de Louis XIV. En cette circonstance le cardinal se conduisit loyalement, et il y eut de sa part quelque mérite à sacrifier son amour-propre, tout insensé qu'il pût être.

Louis XIV épousa la fille du roi d'Espagne, nièce de la Reine mère, à la suite du traité des Pyrénées. Lorsque Marie-Thérèse fut heureusement accouchée d'un fils, en 1661 : « Je vous remercie, mon Dieu, dit Anne d'Autriche; vous m'avez accordé toutes les grâces que je vous ai demandées, je ne désire plus que mon salut. »

Elle aimait la campagne et passait souvent l'été à Fontainebleau, ou à Rueil chez la duchesse d'Aiguillon. C'est là que, dans les premières années de la régence,

elle se promenait en calèche à travers les allées du parc, quand elle entrevit le poëte Voiture rêvant sous les arbres.

« Vous faites des vers, monsieur Voiture, lui dit-elle; voyons, parlez franchement, à quoi pensez-vous? »

Voiture répondit :

Je pensois que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs;
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois :
Je ne veux pas dire amoureuse...
La rime le veut toutefois.

Je pensois que ce pauvre Amour,
Qui toujours vous prêta ses armes,
Est banni loin de votre cour,
Sans ses traits, son arc et ses charmes;
Et ce que je puis profiter
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si mal traiter
Ceux qui vous ont si bien servie.

Je pensois, — car nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment, —
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham;
Et lequel serait en disgrâce,
De lui ou du Père Vincent.

La Reine sourit; elle voulut avoir les vers de Voiture et les conserva.

Anne d'Autriche mourut en 1666. En 1663, elle fit une première maladie; Louis XIV, à son tour, prodigua à sa mère les soins les plus affectueux. La nuit, il se faisait apporter un matelas qu'on plaçait à terre dans la chambre de la Reine. Il se jetait là tout habillé, se levait au moindre cri et aidait lui-même à la changer de lit. Anne revint à la vie, mais elle ne fit plus que languir. Elle était attaquée d'un cancer au sein. Elle racontait souvent « qu'ayant vu ce mal à des religieuses, elle l'avait toujours particulièrement redouté; mais que si Dieu permettait qu'elle en fût atteinte, elle devait prendre patience, il était le maître, on devait le bénir en tout temps. » Ses médecins, Séguin et Vallot, conservant peu d'espoir de la sauver, elle appela près d'elle un pauvre prêtre de village, nommé Gendron, qui soignait les malheureux. Mais la science fut impuissante à prolonger ses jours.

« Mes mains commencent à enfler, dit-elle en regardant ces belles mains tant admirées; il est temps de partir. »

L'abbé de Montaigu l'avertit que la mort approchait.

« Vous me faites plaisir, répondit-elle; ce sont là les plus solides et les plus véritables marques de l'amitié. »

Le Roi resta longtemps avec elle. « Ma mère, s'écriait-il avec des sanglots, je voudrais souffrir au moins la moitié de votre mal! — Mon fils, répondait Anne, cela ne serait pas juste; Dieu veut que je fasse pénitence; il faut présentement que je satisfasse à ce qu'il ordonne, c'est à moi à souffrir et non pas à vous. » Elle avait

toujours recherché « les aises de la vie et du corps, et les bonnes senteurs avec passion » ; elle n'en supporta pas moins une opération douloureuse avec une patience et un courage héroïques. Elle causait, souriait, et consolait ainsi ceux qui pleuraient : « Pourquoi, vous autres qui m'aimez, souhaitez-vous que je vive ? ne voyez-vous pas que ma vie ne saurait plus être qu'une souffrance continuelle ? »

On lui apporta le viatique ; le Roi, la Reine, *Monsieur, Madame* se rendirent au-devant du prêtre. Elle bénit ses enfauts, parla encore à Louis XIV et dit à l'archevêque d'Auch : « Hélas ! ce sacrifice est peu de chose ! j'estime ma couronne comme de la boue. » Elle dit encore : « Si je m'endors, réveillez-moi, je ne veux pas mourir sans y penser ; » et elle expira le 20 janvier, entre quatre et cinq heures du matin.

XIV.

LOUISE DE LA VALLIÈRE.

I.

Ce n'est point un roman, c'est tout un poëme, — une douce et mélancolique image, inimitable modèle de dévouement et d'affection sincère, désintéressée, craintive et silencieuse. Et pourtant c'est aussi de l'histoire. L'esprit favorablement prévenu, l'imagination exigeante peuvent l'aborder sans crainte des désillusions. Telle on l'entrevit dans son rêve, telle on la retrouve dans la réalité. Elle restera comme type de l'amour humain le plus entier, le plus profond, le plus vrai, en dehors des emportements et de la fougue tapageuse de la passion. Ce ne fut pas au Roi au milieu de sa puissance, entouré de ses courtisans, de ses guerriers, de ses artistes de génie, qu'elle donna son cœur; ce fut Louis, le jeune et beau gentilhomme, qu'elle aima. Seul entre tous, Louis XIV a le droit de revendiquer un semblable amour; à lui seul peut-être parmi les rois une femme a dit : « Sire, je vous aurais aimé sans couronne. » A la cour, nous la voyons se tenant à l'écart et n'employant son

crédit que pour venir en aide aux malheureux. « Petite violette qui se cachoit sous l'herbe, dit madame de Sévigné, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse : il n'y en aura jamais sur ce moule. » Et, plus tard, au cloître, nous la retrouvons indulgente aux misères du monde et pardonnant à ceux qui l'ont fait souffrir.

Tout est doux en elle, jusqu'à son nom. Louise de La Vallière, fille de La Baume Le Blanc de La Vallière, descendant d'une famille distinguée du Bourbonnais établie en Touraine, naquit en 1644. Sa mère épousa en secondes noces M. de Saint-Remi, premier maître d'hôtel de Gaston, duc d'Orléans. Louise fut élevée à Orléans et puis à Blois, au milieu des fleurs, dans une chambrette de pensionnaire. Elle était gracieuse et sage; et c'est avec de longs développements, plus empreints d'intérêt que de vérité historique, qu'on a dit sa première jeunesse passée près du vicomte de Bragelonne, qu'elle entrevit à peine et dont pourtant le souvenir suffisait, à tort, pour rendre Louis XIV jaloux.

A dix-sept ans, nommée fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, elle vint à la cour en 1661. Là, tout était esprit, bonheur inconstant et faciles amours. Louise s'y fit aimer par sa droiture, ses instincts naturels pour le bien et sa modestie.

Les contemporains ont tracé de madame de La Vallière des portraits charmants. « Ses regards, dit la duchesse d'Orléans, avoient un charme inexprimable; sa taille étoit fine, son maintien réservé. Quoiqu'un peu

boiteuse, elle dansoit à ravir; très-mince, même un peu maigre, l'habit de cheval lui seyoit fort bien. » — « Elle étoit aimable, écrit madame de Motteville, et sa beauté avoit de grands agréments par l'éclat de la blancheur et de l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux qui avoient beaucoup de douceur, et par la beauté de ses cheveux argentés qui augmentoit celle de son visage. »

Le portrait qu'en a laissé l'abbé de Choisy, dans ses Mémoires, est de tous le plus fidèle et le plus achevé : « Madame de La Vallière n'étoit pas de ces beautés toutes parfaites qu'on admire souvent sans les aimer; et ce vers de la Fontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté,

semble avoir été fait pour elle. Elle avoit le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus et le regard si tendre et en même temps si modeste, qu'il gagnoit le cœur et l'estime au même moment. Au reste, assez peu d'esprit, qu'elle ne laissoit pas d'orner tous les jours par une lecture continuelle. Point d'ambition, point de vues; plus attentive à songer à ce qu'elle aimoit qu'à lui plaire; toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie. Préférant l'honneur à toutes choses, et s'exposant plus d'une fois à mourir, plutôt qu'à laisser soupçonner sa fragilité; l'humeur douce, libérale, timide; n'ayant jamais oublié qu'elle faisoit mal, espérant toujours rentrer dans le bon chemin. Sentiments chrétiens qui ont attiré sur elle tous les trésors de la miséricorde, en lui faisant passer

une longue vie dans une joie solide, et même sensible, d'une pénitence austère. J'en parle avec plaisir; j'ai passé mon enfance avec elle. Nous avons joué ensemble plus de cent fois à colin-maillard et à cligne-musette. »

Louis XIV venait souvent chez Madame Henriette d'Angleterre, attiré, dit-on, par un sentiment plus doux qu'une amitié fraternelle. Madame de La Vallière l'y rencontra. Louis XIV était petit, mais d'une taille svelte, bien prise, et relevée par de hauts talons rouges. Son œil était brillant, doux, d'un bleu azuré, profond et impénétrable; sa voix accentuée et lente, son esprit vif, mais habitué déjà à la réflexion. La mode des perruques n'étant point encore adoptée, il portait une longue chevelure châtain-brun. Adroit dans tous les exercices du corps, il gardait toujours en public ce grand air, cette noblesse d'attitude qui le distinguèrent entre tous ceux de sa race, s'identifièrent avec lui et lui firent conserver, au milieu des désordres de sa jeunesse, une convenance, une dignité extérieure et de bon goût dont il ne se départit jamais.

Madame de La Vallière regarda d'abord le Roi avec admiration; bientôt elle l'aima en secret, et il lui échappa de dire « qu'elle auroit souhaité qu'il ne fût pas un grand monarque ». Louis XIV n'y prenait pas garde, lorsqu'un jour le duc de Roquelaure, l'homme le plus spirituel de la cour, s'adressant au Roi en souriant : « Sire, lui dit-il, La Vallière vous aime, et, ma foi, ce n'est pas un vilain choix qu'elle a fait là. — Quelle est donc cette fille, Roquelaure? répondit Louis XIV. —

La voilà, Sire. » Et, prenant Louise par la main, le duc la présenta au Roi en disant : « Venez donc, petite fille, qui n'en voulez qu'à de grands monarques, voilà votre glorieux amant ! » Même quand on s'appelle Louis XIV, de semblables aveux flattent toujours. Il accueillit madame de La Vallière avec des paroles aimables et affectueuses; depuis lors, il la vit chaque soir chez *Madame* avec plaisir; il causa avec elle, et un jour on aperçut Louise parée d'un collier de perles et de boucles d'oreilles de diamants dont le Roi venait de lui faire présent.

Dans ce temps-là, Louis XIV construisait Versailles. Chaque roi de France avait eu son palais; il voulait avoir le sien en harmonie avec son idée majestueuse et régulière de la royauté. A Versailles, tout était à créer; Louis XIV créa tout. Comme Dieu, de rien il fit un monde. Le palais, les jardins, l'eau, les sites, les habitants, la vie même, furent improvisés d'une façon magique; on apporta dans le parc des bosquets entiers; les plus beaux arbres des forêts de France s'y trouvèrent transplantés au poids de l'or. Un peuple de statues sortit de terre à chaque pas. Neptune, armé de son trident, fit jaillir les eaux accourant à travers les montagnes et les vallées. Diane, la déesse solitaire, fut placée à l'écart, « sous les traits de la chaste La Vallière ». Partout des allées ombreuses, des escaliers de marbre; et, à l'intérieur, le maître déifié sous toutes les formes. Car Auguste, Titus, Alexandre, Hercule, Jupiter, c'est encore et toujours Louis XIV. La nature seule manque à Versailles. Tout y est factice; l'art s'y révèle de toutes

parts. Dieu n'y a pas touché; et la main d'un roi, fût-il Louis XIV, n'égalera jamais celle de Dieu. Aussi, en présence de cette merveille, un ennui monotone vient-il rapidement vous saisir. Et, quand deux ou trois fois l'an, les eaux et la vie reprennent, en passant, possession de cette solitude et qu'on suit machinalement la foule sous un brûlant soleil tombant d'aplomb sur les épaules nues des dieux de marbre, le cœur se serre, l'œil cherche en vain, au milieu de ces vastes pelouses, le monde évanoui des courtisans et des belles femmes étincelantes de soie, de dentelles et de diamants, et l'esprit regrette les bois de Meudon ou la forêt autrement royale de Saint-Germain.

Ce fut là — d'autres disent à Fontainebleau — qu'un soir le Roi trouva Louise au fond des jardins. La nuit était chaude, l'air étouffé, le ciel parsemé d'étoiles. Pas un pli sur la surface des eaux, pas un souffle dans les grands chênes. Elle marchait seule, au milieu de la poudre du soir, rêveuse et aspirant à longs traits le parfum des solitudes. Surprise, interdite à la vue du Roi, elle tomba à genoux, et fixant sur lui ses yeux bleus et limpides : « Eh bien, oui, Sire, lui dit-elle, je vous aime! pardonnez-moi. — Louise, relevez-vous, » répondit le Roi en lui tendant la main.

Et quelques jours après, madame de La Vallière errait aux mêmes lieux. Les arbres secouaient sur son front les gouttes de la rosée du matin; ses pieds couraient sur le sable fin des allées et son cœur cherchait à fuir le remords qui la poursuivait déjà. Car, c'est là

un des caractères les plus saillants de cette nature faite pour le bien, Louise s'abandonnait à son amour, mais elle en ressentait sans cesse une confusion involontaire, « et chaque nouvelle faute lui coûtoit autant que la première. »

Tout souriait alors autour du Roi, et la légende *Nec pluribus impar* date de cette époque. Il aimait les fêtes et se plaisait au milieu de ces féeries que l'enthousiasme et l'adulation semaient sous ses pas. La vieille noblesse de province venait se ruiner à la cour, et Louis XIV achevait ainsi l'œuvre de nivellement et de centralisation de Richelieu. En 1662 et en 1664, sur la place des Tuileries et devant les plus belles femmes du royaume, il donna deux carrousels en l'honneur de madame de La Vallière, qu'il avait créée duchesse. Il y parut lui-même et s'y fit remarquer par son adresse et sa majesté.

A Versailles, c'étaient des concerts, des bals, des cavalcades, des danses et des ballets longuement décrits par Benserade, et dans lesquels figuraient Pallas, Vénus, Armide et Renaud, les Vertus et les Grâces. L'Été s'avançait sur un éléphant, l'Automne sur un chameau, l'Hiver sur un ours. Louis XIV, vêtu d'un habit de velours vert brodé d'argent, montait un cheval arabe et représentait le Printemps. Et puis, c'étaient encore l'embrasement de Troie et *la Princesse d'Élide*, de Molière; et enfin, des feux d'artifice sur le bord des pièces d'eau et des masses de feu s'échappant tout à coup des endroits les plus opposés et les plus mystérieux des jardins.

Madame de La Vallière assistait à ces fêtes, dont elle était la reine ; plus d'une fois le Roi, l'entraînant loin de la foule, lui disait, en lui serrant la main, que tout cela était pour elle. Mais au milieu de *ces nuits enflammées,* Louise restait pensive. Et quand les feux étaient éteints, quand les bruits du dehors avaient cessé, elle se tenait accoudée à sa fenêtre et jetait un regard distrait sur les étoiles qui brillaient au loin. Tout ce mouvement, toutes ces joies ne lui disaient rien ; c'était de son amour seul qu'elle avait besoin et dont elle voulait vivre.

Fouquet avait porté ses regards sur madame de La Vallière avant Louis XIV, et, malgré une offre de deux cent mille livres, il avait essuyé un refus indigné. Le 17 août 1661, il reçut le Roi à son château de Vaux, créé, comme Versailles, par magie. Les jardins en étaient dessinés par Le Nôtre, les galeries peintes par Lebrun, les statues sculptées par Puget. Cette nuit, que le surintendant paya de sa liberté, surpassa en enchantements tout ce qu'on avait vu jusqu'alors : on marchait à travers un palais d'or, en face du Vésuve en feu. Les *Fâcheux* de Molière y furent représentés pour la première fois. Louis XIV, déjà irrité contre Fouquet, fut tenté de le faire arrêter dans sa propre demeure. Il céda aux prières de quelques sages conseillers et consentit à attendre.

Pendant plusieurs années, l'amour du Roi pour la duchesse ne se démentit pas un instant. Il voulut même un jour lui offrir des vers. Il écrivit une élégie, et, à son lever, il la montra au maréchal de Grammont, le

plus flatteur des courtisans. Ne se doutant pas qu'ils fussent du Roi : « Qui diable a pu écrire ces vers-là? s'écria en riant le maréchal. — C'est moi, lui répondit Louis XIV à l'oreille; mais je n'en feraj plus. » Il tint parole. Un autre jour, pressé par les affaires de l'État et désireux pourtant de répondre à une longue lettre de madame de La Vallière, il pria Dangeau d'écrire à sa place. La réponse était galamment tournée; elle plut au Roi, qui trouva le moyen commode et en usa désormais. Par une coïncidence singulière, Dangeau rendit le même service à la duchesse; elle était éblouie des belles lettres de Louis XIV, et se sentait incapable d'y répondre elle-même convenablement. Dangeau fit donc l'office de double secrétaire durant un an, au bout duquel madame de La Vallière avoua tout à Louis XIV, et ils admirèrent ensemble la discrétion du marquis de Dangeau.

Madame de La Vallière eut quatre enfants, dont deux seulement survécurent à leur naissance, mademoiselle de Blois, plus tard princesse de Conti, née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667.

Pendant une de ses couches, Louis XIV la soutint de ses propres mains. Au milieu des plus vives douleurs, Louise, « pendue au cou de son amant, lui déchira un collet de point d'Angleterre de dix mille livres, » et s'évanouit. « Elle est morte ! » dit avec effroi madame de Choisy, et le Roi en larmes s'écria : « Rendez-la-moi, et prenez tout ce que j'ai. » A Vincennes, quelques instants après la naissance de mademoiselle de Blois, madame de La Vallière reparut chez *Madame*, sou-

riante, en coiffure de bal et ne trahissant sa souffrance que par sa pâleur. Tant elle redoutait la honte, tant elle cherchait le mystère pour une faute dont bien d'autres se seraient montrées glorieuses!

La Reine était jalouse, car, malgré son apparente froideur, elle portait une vive affection au Roi. En 1662, elle dit à madame de Motteville, en lui montrant madame de La Vallière qui traversait son appartement : « Cette fille, qui a des pendants d'oreilles de diamants, est celle que le Roi aime. » Elle versait des larmes abondantes, « se plaignant que le Roi ne l'aimoit plus, et elle était alors dans un état pitoyable; on croyoit quelquefois que son cœur vouloit sortir de sa place, tant il étoit agité. »

Il semble que madame de La Vallière eût dû vivre longtemps heureuse à la cour. Il n'en fut rien; Dieu ne permit pas qu'un aussi noble cœur vînt à se flétrir en persévérant dans sa faute

II.

Madame de La Vallière se retira deux fois au couvent, avant de s'y réfugier pour toujours. D'abord, en 1662, « elle étoit convenue avec le Roi que, quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiroient jamais sans se raccommoder et sans s'écrire. » Elle lui avait promis, en outre, de ne pas avoir de secret pour lui. Or, mademoiselle Aure de Montalais, son amie,

fille mutine, malicieuse, étourdie, bruyante et jolie, lui apprit les intrigues de *Madame* et du comte de Guiche. Louise jura à mademoiselle de Montalais de ne pas la compromettre et n'avoua rien au Roi. Louis XIV connut la vérité. Il éclata en reproches amers contre madame de La Vallière, et, malgré sa promesse, passa la nuit sans lui écrire. Au matin, désespérée, elle s'échappe du palais et se réfugie dans un couvent de Saint-Cloud. Ne la voyant pas à l'heure accoutumée, Louis XIV apprend, après bien des démarches, le lieu de sa retraite. « Un manteau sur le nez, il part à cheval pour Saint-Cloud. » On refuse de lui ouvrir la porte du couvent; il pénètre à grand'peine dans le parloir extérieur et trouve madame de La Vallière étendue tout de son long devant un grand crucifix de pierre. Il la prend dans ses bras et la ramène lui-même à Versailles.

En 1671, elle quitta la cour une seconde fois. Alors tout était changé et la duchesse se voyait délaissée par le Roi, épris de madame de Montespan, et souvent même humiliée par sa rivale et par ses ennemis. Elle pleurait en silence et ne restait à la cour que pour entrevoir de loin celui qui l'avait aimée et qu'elle aimait encore. Un jour, elle ouvrit son cœur au Roi. Louis XIV fuyait les larmes : il répondit « qu'il n'aimait pas à être contraint. » Madame de La Vallière se retira alors à Chaillot, d'où elle écrivit à Louis XIV « qu'elle l'eût quitté depuis longtemps, si elle eût eu la force de faire son sacrifice à Dieu. » Il envoya vers elle Lauzun et Colbert. Elle revint. Mais l'amour du Roi était las. Il pleura

pourtant encore : ce furent les larmes dernières accordées aux illusions envolées de sa jeunesse.

Les trois années suivantes ne furent plus pour la duchesse qu'une longue agonie. Le sourire et la raillerie s'attachèrent à ses pas ; on l'abreuva de dégoût ; elle assista au triomphe éclatant de sa rivale. Enfin, brisée, anéantie, humiliée, elle tomba malade, presque mourante. Aussitôt en convalescence, elle prit la résolution, déjà sérieusement mûrie, de se retirer pour jamais du monde, et elle écrivit, en face de la croix où le Christ avait souffert, *ses Réflexions sur la miséricorde de Dieu,* petit livre dans lequel elle a jeté toutes les douleurs, tous les repentirs, toutes les espérances de sa belle âme. « Ah! disait-elle à madame de Maintenon, quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir! » Pourtant elle ne part pas encore ; « elle reste pour souffrir par où elle a péché, » peut-être aussi, à son insu, parce qu'elle ne peut se résoudre à partir. « Car, écrit-elle le 21 novembre au maréchal de Bellefonds, son pieux confident, je sens que, malgré la grandeur de mes fautes que j'ai présentes à tout moment, l'amour a plus de part à mon sacrifice que l'obligation de faire pénitence. » — « Mais, dit Bossuet, chaque jour elle avançoit un peu ses affaires à sa manière, doucement et lentement. » Elle avait pris pour directeur Bossuet, alors évêque de Condom, choisissant en lui plutôt le saint prêtre que le grand orateur. Il l'aidait, avec une bonté toute charitable et toute simple, à affermir sa grande résolution.

Enfin, le 20 avril 1674, elle prend congé du Roi; il la reçoit sans émotion. A l'issue de la messe, elle demande à genoux et publiquement pardon à la Reine, qu'elle avait toujours aimée et respectée, et la porte du couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques se referme sur la duchesse de La Vallière pour ne plus se rouvrir. Elle avait alors trente ans. L'abbé de Fromentières prononça le sermon de la *vêture*, Bossuet ne put prêcher que celui de la *profession*, le 3 juin 1675. Sœur Louise *de la Miséricorde*, nom qui revenait sans cesse sur ses lèvres et qu'elle adopta pour le sien, reçut le voile des mains de la Reine. « Madame de La Vallière, dit madame de Sévigné, fit encore cette action comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et toute charmante. Elle sembloit en ce moment d'une beauté qui surprenoit tout le monde. » On l'avait regardée jusque-là comme peu spirituelle, parce que ses qualités étaient d'une nature calme, modeste, tout intérieure; désormais, au dire de mademoiselle de Montpensier, elle passa pour avoir beaucoup d'esprit.

Sœur Louise de la Miséricorde reçut dans le cloître les visites des plus hauts personnages de la cour. La duchesse d'Orléans et la Reine allaient souvent la voir. Madame de Montespan, — qui plus tard aussi sera délaissée et viendra chercher près de la carmélite des consolations et des conseils, — ayant accompagné la Reine au couvent, demanda à son ancienne rivale si réellement elle était fort aise de sa nouvelle condition. « Non, je ne suis pas aise, répondit-elle, je suis con-

tente. » Mademoiselle de Blois, sa fille, lui rendit toujours des soins affectueux et de grands devoirs. A propos du mariage de mademoiselle de Blois avec le prince de Conti, en 1679, madame de La Vallière eut à supporter les compliments de la cour et de la ville. Elle resta, dans cette circonstance, digne, simple, véritablement chrétienne. « Elle assaisonnoit parfaitement sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ, » écrit madame de Sévigné. En 1680, madame de Sévigné trouve madame de La Vallière encore belle. « Elle n'est ni bouffie, ni jaune; elle est moins maigre et plus contente; elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards; l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les lui ont ni creusés ni abattus; cet habit étrange n'ôte rien à la bonne grâce, ni au bon air; pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde une princesse de Conti. En vérité, cet habit et cette retraite sont pour elle une grande dignité. »

Elle perdit son frère, le marquis de La Vallière, peu de temps après son entrée au couvent, et fit supplier le Roi de conserver le gouvernement du Bourbonnais pour acquitter les dettes du marquis. Le Roi y consentit, et répondit même d'une façon gracieuse. En 1683, son fils, le comte de Vermandois, mourut. A cette nouvelle, que Bossuet lui annonça, elle versa d'abord des larmes abondantes; et puis, les yeux au ciel : « C'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance, » dit-elle.

Madame de La Vallière vécut trente-six ans aux Carmélites, au milieu des austérités et de la pénitence la plus rigoureuse. Saint-Simon prétend qu'un vendredi, s'étant souvenue d'avoir, à pareil jour, puisé de l'eau avec délices pour se désaltérer, au milieu d'une chasse à laquelle elle assistait près du Roi, elle résolut de rester une année sans boire. Au bout de l'année, elle tomba gravement malade. Elle mourut le 6 juin 1710, souffrant avec patience de cuisantes douleurs et entourée des religieuses, dont elle se disait toujours la dernière et dont elle était aimée et admirée. Madame de Conti, avertie trop tard, arriva à peine à temps pour recueillir le dernier soupir de sa mère. A cette nouvelle, Louis XIV ne parut point ému ; il n'avait conservé pour elle qu'*une estime et une considération sèche;* il répondit que madame de La Vallière était morte à ses yeux le jour de son entrée aux Carmélites.

Depuis un siècle et demi Louise de La Vallière est restée le modèle de l'amour terrestre, dans ce qu'il a d'irrégulier sans doute, mais aussi de plus dévoué : pécheresse dont on est tenté d'amoindrir la faute ; âme repentante et sanctifiée devant laquelle on s'incline dans l'admiration et le recueillement de la prière. Madame de La Vallière avait une nature aimante, mais grande, noble, et fière sous son admirable douceur. Après avoir donné son affection au Roi, elle ne pouvait plus la donner qu'à Dieu. Elle ne s'en est point allée chercher l'oubli d'une déception première dans de nouvelles et indignes passions ; une position inférieure,

une existence misérable, flétrie par des rechutes successives, ne pouvaient convenir à l'élévation de son cœur. Meurtrie, délaissée, plus encore que désabusée malgré les humiliations subies et de dures épreuves, c'était une compensation, un refuge dont avait besoin son âme veuve plutôt qu'ardente.

Et pourtant — contradiction apparente et non réelle, — s'il lui fallut de l'énergie pour atteindre la résignation parfaite, néanmoins ses instincts l'entraînèrent toujours vers les joies d'en haut, et son entrée définitive dans le cloître fut, sous tous les rapports, un retour, non un commencement. La pesanteur de sa croix avait fini par briser ses forces; elle demanda au Christ de la porter avec elle. Admirable exemple pour les âmes cruellement frappées, plus d'une fois déjà offert par la religion, et qui ne sera point le dernier.

On a voulu amoindrir le caractère de Louise de La Vallière, en lui prêtant des sentiments d'ambition et de ruse. Qu'on y regarde de plus près : on ne trouvera que la sympathique figure que je viens d'évoquer un instant *.

* M. Arsène Houssaye a écrit un beau livre sur mademoiselle de La Vallière. C'est un tableau d'histoire où revivent toutes les figures du règne de Louis XIV.

XV.

MADAME DE MONTESPAN.

La marquise de Montespan succéda à Louise de La Vallière, qu'elle avait détrônée à la cour et dans le cœur du Roi. Françoise-Athénaïse, née en 1641, était la fille cadette de Gabriel de Rochechouart, premier duc de Mortemart. Elle épousa en 1663 Henri-Louis de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, et obtint, avec la protection du frère de Louis XIV, la place de dame du palais de *Madame*.

A son arrivée à la cour, tous les regards se portèrent vers elle. Elle était en effet admirablement belle, d'une beauté éblouissante, pure de lignes, aux traits réguliers, à l'expression haute et impérieuse, beauté de race, héréditaire dans le sang des Mortemart. Elle avait une conversation enjouée, fine, mordante, spirituelle, et plus d'une fois elle mit la raillerie au service de son ambition. Au temps de sa faveur, on l'apercevait à la fenêtre de l'appartement du Roi, ridiculisant indistinctement ceux qui passaient : « Celui-ci semblait si grotesque que ses meilleurs amis pouvoient en rire sans

manquer à la charité; celui-là se posoit en honnête homme, il falloit lui tenir compte de ce qu'il vouloit être; cet autre ressembloit à s'y méprendre au *valet de carreau.* » Les courtisans évitaient cette terrible fenêtre, et, s'ils étaient contraints de l'affronter, ils appelaient cela passer par les armes.

La Reine elle-même n'était pas à l'abri des plaisanteries de madame de Montespan. Un jour, on annonce au Roi, en présence de la marquise, que le carrosse de Marie-Thérèse avait été rempli d'eau, ce qui avait grandement effrayé la Reine : « Ah! si nous l'avions su, dit en riant madame de Montespan, nous aurions crié : La Reine boit! » — Parole qui respire comme un sentiment mauvais et rappelle involontairement aujourd'hui les bouffonneries sanguinaires du proconsul Carrier. Sans doute, il serait injuste et ridicule d'appuyer trop sur un rapprochement aussi sévère; mais cette manie, poussée si loin, dénote rarement un bon cœur. Louis XIV, au reste, fut le seul, durant le règne de la favorite, à vouloir lui reconnaître de la sensibilité. Madame de Montespan eut besoin de la disgrâce pour devenir plus humble et compatissante. — Le Roi accueillit ce jour-là assez mal la raillerie de la marquise et répondit : « Souvenez-vous, madame, que la Reine est votre maîtresse. »

Louis XIV, lorsqu'il connut madame de Montespan, n'était déjà plus ce jeune homme aux longs cheveux châtains, qui s'agenouillait aux pieds de Louise de La Vallière. Il était devenu le grand Roi, si magnifiquement

habile dans son rôle. Vêtu de son *large surtout brodé d'or et orné d'une profusion de rubans,* le front couvert d'une vaste perruque, il ne demandait plus à être aimé pour lui-même; il voulait une maîtresse dont son orgueil fût flatté. Il remarqua madame de Montespan chez madame de La Vallière, dont elle partageait la table; il l'applaudit en la voyant remplir un rôle de bergère dans le ballet des *Muses,* composé par Benserade, et fut charmé des hommages passionnés *que la Rose vint réciter en vers au Soleil.* Le charme de la conversation de madame de Montespan acheva de le séduire. L'abbé Testu disait : « Madame de Thianges parle comme une personne qui rêve, madame de Fontevrault comme une personne qui parle, et madame de Montespan comme une personne qui lit. » Pour les deux premières, sœurs de la marquise, l'abbé Testu avait raison : madame de Thianges se montrait ridicule de prétentions sur sa naissance et sur sa personne, l'abbesse de Fontevrault, douée d'esprit, de savoir et de raison; quant à madame de Montespan, ses ennemis mêmes lui reconnaissaient une éloquence persuasive et dénuée de toute affectation.

Dès le premier jour, elle sut gagner les bonnes grâces de la Reine par les dehors d'une piété sans doute sincère, mais trop apparente. Elle disait de la pauvre La Vallière, avec autant d'orgueil que d'imprudence : « Si j'étois assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât, je me cacherois le reste de ma vie. »

S'étant aperçue de l'amour du Roi, elle pria, dit-on,

son mari de l'emmener loin de la cour. Celui-ci, plus ambitieux que sage, s'y refusa; et ce fut lui bientôt qui reçut l'ordre de se retirer dans ses terres.

L'empire de madame de Montespan fut long, puissant, presque souverain sur Louis XIV. Elle était consultée, adulée par toute la cour; elle distribuait ou retirait à son gré la faveur; et, en 1671, Lauzun, persuadé de la trahison de la marquise, ayant osé, pour l'épier, se cacher sous son lit tandis que le Roi était près d'elle, fut à l'instant enfermé à Pignerol, où il resta de longues années.

Madame de Montespan eut huit enfants du Roi : le comte de Vexin, mort en 1683; le duc du Maine; mademoiselle de Nantes, mariée au duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé; mademoiselle de Tours, morte en 1681; mademoiselle de Blois, mariée au duc d'Orléans, régent de Louis XV; le comte de Toulouse, et deux autres encore qui vécurent à peine. Pour cacher cette fécondité adultère, on inventa les larges jupes et les paniers, et cette mode nouvelle vint en aide à bien des faiblesses amoureuses.

Chaque fois que madame de Montespan allait devenir mère, Louis XIV envoyait en toute hâte chercher Clément. Clément était le médecin en vogue à la cour. Il habitait une maison écartée rue Saint-Antoine. Après lui avoir bandé les yeux, on l'emmenait en voiture à travers les rues de Paris; on l'introduisait dans une vaste chambre drapée avec soin et faiblement éclairée; et, sitôt que ses soins étaient devenus inutiles, on le

reconduisait à sa demeure avec une bourse remplie d'or.

Madame Scarron fut chargée des enfants de la marquise.

Bien qu'il soit de la nature de ces passions de s'évanouir misérablement et parfois sans cause, madame de Montespan eût peut-être conservé longtemps encore sa puissance, si son humeur difficile et son caractère altier n'avaient éloigné le Roi.

Il s'éprit alors un instant de mademoiselle de Fontanges. Sans nous y arrêter plus qu'il ne faut, esquissons du moins en passant le profil de celle qui ne vécut qu'un jour. Marie-Angélique de Scorailles de Roussillon, duchesse de Fontanges, naquit en 1661; elle fut placée de bonne heure comme fille d'honneur près de la Reine. On a prétendu que ses parents la destinèrent de bonne heure à plaire au Roi. Pour ajouter foi à ces crimes de lèse-nature, il faut des preuves; sinon le cœur refuse d'y croire. Madame de Montespan fit elle-même remarquer au Roi mademoiselle de Scorailles, dans l'espoir de le distraire à l'aide d'un amour de passage, et essayant déjà le système qui plus tard réussira à madame de Pompadour. L'esprit de mademoiselle de Fontanges n'était point à la hauteur de sa beauté, et la marquise l'appelait une statue provinciale.

Le Roi en devint follement épris, beaucoup plus que ne l'eût désiré madame de Montespan. Pressentant peut-être la brièveté de son règne, la duchesse de Fontanges se jeta au milieu des fantaisies d'une prodigalité insensée; elle dépensa par mois cent mille écus, sans comp-

ter les dettes que payait en outre Louis XIV. Elle aima le Roi, et, lorsque madame de Maintenon, encore veuve Scarron, l'exhortait à se guérir d'une passion qui ne pouvait que faire son malheur : « Vous me parlez de quitter un amour comme on parle de quitter un habit, » répondait-elle.

A la suite d'une couche, mademoiselle de Fontanges perdit sa beauté, fut délaissée du Roi et s'en alla mourir à Port-Royal. Quelques instants avant d'expirer, elle fit demander Louis XIV; il arriva assez à temps pour entendre ces paroles : « Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon Roi. » Louis XIV avait porté son mouchoir à ses yeux. — La duchesse de Fontanges avait alors vingt ans (28 juin 1681). Il reste d'elle une coiffure qui porte son nom.

L'influence de madame de Maintenon commençait à se faire sentir. L'approche des grandes fêtes de l'Église impressionnait le Roi, « également troublé de ne pas faire ses dévotions ou de les mal faire. » De son côté, madame de Montespan, élevée par une mère pieuse, restait, malgré sa faute, sincèrement attachée aux principes de la religion. Jamais on n'eut à lui reprocher ni doutes ni paroles d'impiété. « Elle jeûnoit si bien les carêmes, dit madame de Caylus, qu'elle faisoit peser son pain. » Comme on s'étonnait de la voir remplir scrupuleusement certains devoirs tout en négligeant les autres : « Parce qu'on fait mal en une chose, répondait-elle, ce n'est pas une raison de faire mal en toutes. » A diverses reprises Louis XIV et la marquise, cédant

aux conseils de madame de Maintenon, se séparèrent pendant la semaine sainte ou le jubilé; ce qui fait écrire à madame de Caylus « que cette dame sembloit avoir dans son caractère, dans sa figure et dans toute sa personne, des traces de combat entre l'amour et le jubilé. » Mais ces bonnes résolutions étaient de courte durée; et, Pâques arrivé, ou le jubilé terminé, les choses reprenaient leur cours.

Madame de Montespan ne s'avouait pas sans une inquiète jalousie l'empire croissant de madame de Maintenon sur l'esprit du Roi. Lors de la mort du premier enfant de la marquise, Louis XIV, ayant été témoin de la douleur de madame de Maintenon : « Elle sait bien aimer, avait-il dit, il y auroit plaisir à être aimé d'elle. » Des querelles et des discussions amères commencèrent entre ces deux femmes, et, en plus d'une circonstance, le Roi fut obligé de s'interposer. Madame de Maintenon écrit à l'abbé Gobelin : « Il se passe ici des choses terribles entre madame de Montespan et moi. Le Roi en fut hier témoin, et ces procédés-là, joints aux maux continuels de ses enfants, me mettent dans un état que je ne pourrai longtemps soutenir. » Madame de Maintenon fait ici allusion à une scène violente. Louis XIV étant entré un jour à l'improviste, et les voyant l'une et l'autre fort animées, s'informa de ce dont il s'agissait. Madame de Maintenon prit la parole avec sang-froid et dit au Roi : « Si Votre Majesté veut passer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre. » Louis XIV suivit madame de Maintenon. Celle-ci ne dissimula rien

et dépeignit au Roi sans ménagements la dureté de la marquise. Mais Louis XIV s'efforça de justifier celle qu'il aimait peut-être encore, en parlant des qualités de madame de Montespan et de ce qu'il nommait son bon cœur.

Malgré leur animosité, les deux rivales savaient dissimuler en présence de la cour; et même, un jour, s'étant par hasard trouvées seules dans le même carrosse : « Ne soyons pas dupes de ce contre-temps, dit madame de Montespan. Causons comme si nous n'avions rien à démêler; bien entendu que nous ne nous en aimerons pas davantage et que nous reprendrons notre haine au retour. »

Enfin, en 1686, Louis XIV fit entendre à la marquise de Montespan, par l'entremise de madame de Maintenon, qu'il était résolu décidément à faire son salut et qu'il l'engageait à l'imiter.

Madame de Montespan quitta la cour. Après avoir promené ses ennuis à travers la France, elle alla frapper à la communauté des filles de Saint-Joseph, qu'elle avait dotée et dont elle avait toujours pris grand soin. C'était la coutume au dix-septième siècle, grand siècle après tout, — et à cause de cela même; chaque misère venait à son tour s'abriter au fond du cloître et y chercher l'oubli, la quiétude et le pardon. Que de grandeurs tombées et d'infortunes, que de rivalités s'y donnèrent la main ! Au jour de la puissance on ne manquait guère d'élever et de choisir un de ces pieux refuges, certain que plus tard on serait heureux d'y cacher sa vie après le naufrage.

A la suite d'une conversation avec madame de Miramion, femme d'une haute piété, la marquise de Montespan commença une existence nouvelle. Elle donna aux pauvres sa fortune et se livra pour eux à des ouvrages grossiers. Le Roi lui faisait une pension de douze mille louis d'or, que d'O lui apportait tous les trois mois. En 1707, les affaires de l'État exigeant une stricte économie, la pension fut abaissée à huit mille louis : « Je n'en suis fâchée que pour les pauvres, » dit alors madame de Montespan. Elle portait des bracelets, des jarretières et des ceintures à pointes de fer. Ses chemises, faites de la toile la plus jaune et la plus dure, étaient cachées sous une batiste fine et douce. Elle jeûnait et priait des journées entières.

Elle ne parvint pas néanmoins à changer son caractère fier et son extérieur impérieux. Bien des personnages de la cour, entre autres *Mademoiselle*, lui rendirent visite. Elle les recevait le front haut, avec des politesses de reine. Sa fantaisie consistait à faire des mariages; mais, comme elle ne possédait pas de fortune, « elle marioit souvent ensemble la faim et la soif. » La crainte de la mort la poursuivait et la forçait de voyager pour se distraire. Bien qu'elle fût restée fort belle et bien portante, elle se croyait sans cesse malade; pendant la nuit elle faisait allumer un grand nombre de bougies et voulait qu'on la veillât.

Pour obéir au père La Tour, général de l'Oratoire, connu par ses sermons, son talent et la prudence de sa direction, elle avait écrit à son mari une lettre de sou-

mission et de repentir. Elle se disait prête à lui obéir en tout. C'était pour la marquise un acte d'autant plus méritoire, qu'elle était séparée de M. de Montespan par un arrêt du Châtelet de Paris de 1676. Auprès d'une semblable pénitence infligée à son orgueil, toute mortification lui eût paru douce et facile. M. de Montespan, d'après l'ordre du Roi, vivait dans ses terres. Vêtu de noir comme si sa femme eût été déjà morte, portant un crêpe et des hauts-de-chausses gris en signe de deuil, il errait à travers les bois, sombre, solitaire et brisé par la honte. Bien qu'il aimât toujours la marquise avec passion, il refusa de la revoir et mourut sans avoir pardonné.

Au printemps de l'année 1707, à Bourbon-l'Archambaud, madame de Montespan fut prise subitement, au milieu de la nuit, d'un transport au cerveau. En présence de la mort, ses appréhensions se dissipèrent. Elle reçut les sacrements, demanda pardon à haute voix du scandale qu'elle avait causé, et expira le vendredi, 27 mai, vers trois heures du matin. Depuis le jour de sa retraite ses sentiments chrétiens ne s'étaient pas démentis.

« Ce corps, autrefois si parfait, fut la proie de la maladresse d'un chirurgien qui lui fit prendre trop d'émétique. Ses obsèques restèrent à la discrétion des moindres valets, le reste de la maison ayant déserté; le corps demeura longtemps sur la porte, tandis que les chanoines et les prêtres se disputoient leurs rangs. »

L'impartialité, due aux morts, devient un devoir en-

core plus sacré envers ceux dont la conduite en plus d'un point a mérité le blâme. Disons donc que la marquise de Montespan favorisa les arts et protégea La Fontaine, Racine et Molière. Elle engagea le Roi à donner pour précepteur au Dauphin le duc de Montausier ; et, selon madame de Maintenon, elle possédait un esprit élevé et sensible à la solide et véritable gloire.

XVI.

MADAME DE MAINTENON.

I.

Louis XIV est devenu vieux. Triste, las, désabusé de la vie, malade, il éprouve à son tour ce vide immense que produit la satiété. Désormais il ne lui reste d'autre passion que celle de l'orgueil; la fortune, *qui n'aime pas les vieillards*, l'a délaissé; la mort a tout moissonné autour de lui, épargnant à peine un enfant pour perpétuer sa race; et le grand Bossuet lui-même n'est plus là pour prononcer, dans son immortel langage, l'oraison funèbre du grand Roi.

Au milieu d'une vaste chambre, qui n'est pas la sienne, Louis XIV, assis près d'une table dans un large fauteuil, s'occupe des affaires de l'État. En face du Roi, *dans une espèce de confessionnal de damas rouge*, se tient une femme plus âgée que lui, « vêtue d'une robe feuille morte et coiffée de hautes coiffes. » Son embonpoint manque de fraîcheur; ses yeux, grands et expressifs, sont encore étincelants d'esprit; sa bouche est petite et fine, son menton légèrement arrondi. Pendant que le

Roi travaille avec son ministre, elle reste grave et silencieuse, lit, fait de la tapisserie, et, si on l'interroge, elle répond avec discrétion et mesure. Quand Louis XIV paraît accablé par la fatigue ou l'ennui, elle ordonne d'introduire les musiciens, et leur fait, sous des déguisements de théâtre, réciter des prologues louangeurs ou des scènes de Molière; elle commande des dîners et des concerts; elle s'efforce par mille moyens d'amuser « un roi devenu inamusable ». Cette femme, c'est madame de Maintenon; cette chambre, c'est celle de la marquise.

Je n'ai jamais éprouvé de sympathie pour madame de Maintenon. Je trouve en elle une vertu rigide, une âme ferme, de la finesse, de l'esprit, du jugement, de la piété; j'y cherche vainement un cœur. Elle n'eut qu'une passion, à laquelle elle sacrifia sa vie et qui la préserva de toutes les autres : la passion de la considération. « Il n'est rien, dit-elle, que je n'eusse été capable de tenter et de souffrir pour acquérir le nom de femme forte. » Elle a raison et se connaît bien en parlant ainsi. Ce n'était pas seulement la vertu qu'elle voulait acquérir, c'étaient encore les bénéfices de la vertu. En esquissant rapidement son histoire, nous n'y trouverons pas d'autre but ni d'autre ambition.

Françoise d'Aubigné était petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, calviniste ardent, qui disait à Henri IV, après l'attentat de Jean Châtel : « Sire, vous n'avez renié Jésus-Christ que de la bouche, vous avez été blessé à la bouche; mais si vous le reniez de cœur,

vous serez blessé au cœur. » Elle naquit dans la prison de la conciergerie de Niort, où son père, Constant d'Aubigné, était détenu en 1635. Un prêtre catholique la baptisa, et le duc de la Rochefoucauld, père de l'auteur des *Maximes*, lui servit de parrain. Enfermée avec Constant d'Aubigné au Château-Trompette, elle répondit un jour à la fille du concierge jouant avec un ménage d'argent et lui reprochant de ne pas être riche : « C'est vrai; mais je suis *demoiselle*, et vous ne l'êtes pas. »

Constant d'Aubigné sortit de prison, persista à ne pas abjurer, et se réfugia à la Martinique. Durant la traversée, Françoise tomba malade et passa même pour morte; on allait la jeter à la mer, lorsque madame d'Aubigné reconnut que sa fille vivait encore. Peu après elle faillit être dévorée par un serpent. Et lorsqu'aux temps de sa grandeur elle racontait ces faits au Roi : « On ne revient pas de si loin pour peu de chose, » répondait l'évêque de Metz, qui était présent.

D'Aubigné se ruina et mourut. Sa femme revint en France et s'occupa de l'éducation de ses enfants. Elle faisait lire à Françoise les vies de Plutarque, et, bien que catholique, elle lui parlait souvent de son grand-père. Mademoiselle d'Aubigné fut placée chez madame de Villette; comme elle refusait de quitter la religion protestante, on l'employa, pour l'y contraindre, aux détails les plus abjects. « Je commandois dans la basse-cour, dit-elle, et c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé. » Elle abjura enfin au couvent des

Ursulines et peu après perdit sa mère. Madame de Neuillant, mère de la duchesse de Navailles, la prit avec elle. Madame de Neuillant était avare et laissa mademoiselle d'Aubigné manquer de tout. Là, elle rencontra les beaux esprits de l'époque, entre autres le chevalier de Méré, homme vain et prétentieux, qui parla de tous côtés de celle qu'on n'appelait plus que la *jeune Indienne* depuis son voyage d'Amérique, et la mit à la mode. Elle fut conduite chez Scarron, homme pauvre, impotent, appartenant à une bonne maison de robe de Paris, doué d'un esprit gai et burlesque, et chez lequel la meilleure compagnie se donnait rendez-vous. « Pour éviter le couvent, » elle consentit à épouser le cul-de-jatte. « Ce fut une union, écrit-elle, où le cœur entroit pour peu de chose, et le corps en vérité pour rien. » Elle avait dix-sept ans.

Jetée au milieu de cette folle jeunesse de la Fronde, madame Scarron eut besoin d'un tact rare et précoce pour se faire respecter, sans néanmoins froisser personne. Elle y parvint, non sans travail, et s'habitua à « cette circonspection et à cette prudence qui sera le métier et l'orgueil de toute sa vie. » « Elle passoit le carême à manger un hareng au bout de la table, dit madame de Caylus, et se retiroit aussitôt dans sa chambre, parce qu'elle avoit compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle étoit, feroit que la licence de cette jeunesse n'auroit plus de frein *et deviendroit préjudiciable à sa réputation.* » Elle ajoute elle-même : « Je n'étois pas assez heureuse pour agir

alors uniquement pour Dieu; *mais je voulois être estimée. L'envie de me faire un nom étoit ma passion.* »

Scarron la consultait. A sa prière, il retrancha plusieurs passages de ses œuvres. En mourant, il fit à sa femme de burlesques adieux et « lui légua le pouvoir de se remarier ». Pourtant, au moment d'expirer, il lui dit avec attendrissement : « Je vous prie de vous souvenir quelquefois de moi; je vous laisse sans biens, la vertu n'en donne pas; cependant soyez toujours vertueuse. » 14 octobre 1660.

Madame Scarron avait vingt-cinq ans. « Elle étoit grande et de belle taille. Elle avoit le teint fort uni et fort beau, les cheveux d'un châtain clair et très-agréable, le nez très-bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué et modeste; et pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, elle avoit les plus beaux yeux du monde. Ils étoient noirs, brillants, doux, passionnés et pleins d'esprit; leur éclat avoit je ne sais quoi qu'on ne sauroit exprimer; la mélancolie douce y paroissoit quelquefois avec tous les charmes qui la suivent presque toujours; l'enjouement s'y faisoit voir à son tour avec tous les attraits que la joie peut inspirer. »

Fouquet — c'était sa coutume — lui fit offrir un riche écrin; elle le lui renvoya. La Reine mère ayant appris le dénûment de madame Scarron, en fut touchée et continua à la veuve la pension qu'elle faisait au mari « comme à son malade »; elle éleva même cette pension de 1500 à 2000 livres. « J'ai bien promis à Dieu, dit madame Scarron à madame d'Albret, de donner aux

pauvres le quart de ma pension; ces 500 livres de plus que n'avoit M. Scarron leur sont dus en bonne morale. »

Retirée au couvent des Hospitalières de la place Royale, « elle gouverne si bien ses affaires — je la laisse parler — qu'étant toujours vêtue honnêtement d'étamine du Lude, bien chaussée, de beaux jupons, de beau linge uni, sa pension et celle de sa femme de chambre payée, elle a encore de l'argent de reste. » Et pourtant il lui fallait visiter ses amies de la cour. On la voyait chez mesdames d'Heudicourt, de Montchevreuil, à l'hôtel de Richelieu et surtout à l'hôtel d'Albret. La maréchale d'Albret protégeait beaucoup madame Scarron; c'était une femme de peu d'esprit, mais d'un excellent cœur; son seul défaut était de trop aimer le vin, chose rare à une époque où les femmes n'en buvaient presque jamais. On prétend qu'un soir la maréchale, se regardant dans la glace, se trouva le nez rouge. — Mais, s'écria-t-elle, où donc ai-je pris ce nez-là? — Au buffet! lui répondit à l'oreille M. Matha de Bourdeille.

Madame Scarron souffrait bien parfois d'être obligée de sacrifier la simplicité de ses goûts; « mais cela me coûtoit peu, dit-elle, quand j'envisageois ces louanges et cette réputation qui devoient être les fruits de ma contrainte. C'étoit là ma folie. Je ne me soucios point de richesse; j'étois élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt : je voulois de l'honneur. » L'aveu ne peut être ni plus franc ni plus complet.

A l'hôtel d'Albret et à l'hôtel de Richelieu, elle ren-

contrait mesdames de Sévigné, de La Fayette, de Thianges, de Coulanges, de Montespan, et partout elle savait par sa réserve, sa douceur, sa politesse et son esprit, se rendre nécessaire et s'attacher les gens. Il en devait être ainsi; ces qualités étaient les obligations de son rôle, sans elles son but eût été manqué.

Barillon, Guilleragues et bien d'autres l'entourèrent de soins empressés. M. de Villarceaux, dit-on, parvint à lui plaire, et peut-être alors ne serait-elle pas restée sans reproche. Ninon, son amie, se permit à ce sujet quelques mots piquants; et M. de Lassay, ayant affirmé un jour publiquement et positivement que madame Scarron était demeurée sage, s'attira de sa femme cette réponse plus spirituelle qu'innocente : « Comment faites-vous, monsieur, pour être si sûr de ces choses-là? » Tout porte à croire néanmoins que madame Scarron resta, sans peine, étrangère aux faiblesses du cœur, et nous entendons dire à un gentilhomme des plus entreprenants de la cour : « S'il me falloit prendre des libertés avec la Reine ou avec madame Scarron, je ne balancerois pas, j'en prendrois avec la Reine. »

La Reine mère étant morte, madame Scarron perdit sa pension et retomba dans la misère. On lui conseilla d'épouser le vieux duc de Villars. « Madame de Montespan et madame de Richelieu veulent me faire contracter un mariage qui pourtant ne se fera pas. C'est un duc assez malhonnête et fort gueux. Ce seroit une source d'embarras et de déplaisir qu'il seroit imprudent de s'attirer. J'en ai déjà assez dans ma condition, sans

aller en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. »

L'abbé Testu adressa inutilement au Roi, au nom de madame Scarron, de nombreux placets. « Oh! si j'étois en faveur, écrit-elle en 1666, que je traiterois différemment les malheureux! Qu'on doit peu compter sur les hommes! Quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un évêché; quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. » Résolue de s'expatrier, elle voulut auparavant que madame de Montespan tentât pour elle une dernière démarche auprès du Roi. « Quoi! s'écria Louis XIV, encore la veuve Scarron! — Sire, répondit madame de Montespan, il y a longtemps que vous ne devriez plus en entendre parler, et il est étonnant que Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les ancêtres se sont ruinés pour elle. » Louis XIV accorda la pension.

En 1669, madame de Montespan la chargea des enfants qu'elle avait eus du Roi. « Si ces enfants sont au Roi, avait répondu madame Scarron avant d'accepter, je veux bien; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de madame de Montespan; ainsi, il faut que le Roi me l'ordonne; voilà mon dernier mot. » Le Roi ordonna, et madame Scarron fut gouvernante des bâtards de Louis XIV. Une semblable position était alors un honneur; et, malgré ce qu'elle pouvait avoir de délicat pour une femme ne rêvant que considération vertueuse, il ne faudrait pas en faire un trop grand crime à madame Scarron. Quant à la distinction qu'elle veut établir, elle semble au moins subtile et plus propre

à sauver les apparences de la dignité que la dignité elle-même.

Désormais, quand il naissait un enfant à Louis XIV, madame Scarron venait secrètement le recevoir; elle l'enveloppait dans son écharpe, et, « abritée elle-même sous un masque », elle l'emportait dans une vaste et solitaire maison de Vaugirard, tremblant pendant la route que l'enfant ne poussât des cris. C'est là, à l'écart, qu'elle élevait les enfants du Roi, présidait à leur éducation et leur prodiguait tous les soins d'une bonne mère. Le soir, elle reparaissait dans le monde, afin d'éloigner tous les soupçons. Louis XIV, reconnaissant les bons offices de madame Scarron, écrivit, sur le registre des pensions, deux mille écus, à la place de deux mille francs.

Quand les enfants furent devenus grands, elle laissa de côté toute contrainte et les suivit à la cour. Elle accompagna également, sous un nom d'emprunt, le jeune duc du Maine à Anvers et aux eaux. Le duc du Maine était boiteux.

Louis XIV goûtait peu d'abord madame Scarron; il la soupçonnait d'avoir l'esprit précieux de l'hôtel de Rambouillet, que les hôtels d'Albret et de Richelieu cherchaient à imiter. Elle l'avoue elle-même : « Je déplaisois fort au Roi dans les commencements; il me regardoit comme un bel esprit à qui il falloit des choses sublimes, et qui étoit très-difficile à tous égards. » Mais sa conversation sans apprêt et les lettres qu'elle écrivit durant les voyages du duc du Maine firent revenir

Louis XIV de sa première impression. Au retour de madame Scarron, il l'admit dans son cercle, à la prière de madame de Montespan.

Cette intimité entre la favorite et la gouvernante ne dura pas. Et si madame de Montespan ne se trouvait elle-même dans une position irrégulière, il y aurait sujet d'être sévère envers madame Scarron et de l'accuser peut-être de manéges peu délicats envers sa protectrice et d'ingratitude. Louis XIV, fatigué des plaintes de la marquise au sujet de la gouvernante de ses enfants, répondit un jour : « Si elle vous déplaît, que ne la chassez-vous? N'êtes-vous pas la maîtresse? » Madame Scarron connut cette réponse ; elle en fut vivement blessée, et madame de Montespan, qui avait encore besoin de madame Scarron, parvint, à grand'peine, à la calmer et à l'empêcher de se retirer.

II.

Ce fut en 1674 que madame Scarron se trouva assez riche pour acheter, grâce aux libéralités du Roi, la terre de Maintenon. Cette terre fut payée deux cent cinquante mille francs : elle rapportait dix mille livres de rente. Louis XIV appela un jour madame Scarron *madame de Maintenon;* depuis cette époque elle conserva ce nom.

Alors commence, d'une façon plus ouverte, la faveur

de madame de Maintenon. Toujours vêtue convenablement mais modestement, et d'une manière plus vieille que son âge, elle s'en tient, pour vaincre, aux charmes intérieurs et de l'esprit. Elle devine la pensée du Roi; elle sait employer le remords, si efficace sur les natures fatiguées et non exemptes des péchés de jeunesse. Persuadée que Dieu a remis en ses mains le salut de Louis XIV, elle le presse d'abandonner de coupables amours. « Il vient un temps, Sire, lui dit-elle, où de longs regrets succèdent à de courtes passions; jetez les yeux sur les Carmélites, et voyez comme on s'en punit. » A l'occasion d'un voyage de madame de Maintenon, madame de Sévigné écrit le 4 juin 1676 : « Je veux vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle amitié de madame de Montespan et de *son amie,* qui voyage, — madame de Maintenon, — est une véritable aversion depuis plus de deux ans. C'est une aigreur, c'est une antipathie, c'est du blanc, c'est du noir. Vous me demandez d'où vient cela? C'est que l'*amie* est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de madame de Montespan. Elle n'aime pas à obéir; elle veut bien être au père, mais non pas à la mère; elle fait le voyage à cause de lui et non point du tout pour l'amour d'elle; elle rend compte à l'un et point à l'autre. » Un peu plus tard, c'est madame de Montespan qui voyage; madame de Maintenon est restée à la cour, et madame de Sévigné écrit encore : « Parlons de l'*amie :* elle est plus triomphante que jamais. Tout est soumis à son empire; toutes les femmes

de chambre de *la voisine*, — madame de Montespan, — sont à elle : l'une lui tient le pot à la pâte, à genoux devant elle; l'autre lui apporte ses gants, l'autre l'endort; elle ne salue personne. » Comme on le voit, la puissance de madame de Montespan touchait à sa fin. Louis XIV allait de mademoiselle de Ludres à mademoiselle de Fontanges et prenait goût de plus en plus à madame de Maintenon. « On me mande, écrit toujours madame de Sévigné parfaitement instruite des affaires de la cour, que les conversations de Sa Majesté avec madame de Maintenon ne font que croître et embellir, et qu'elles durent depuis six heures du matin jusqu'à dix heures. On les trouve chacun dans une grande chaise. Nul autre ami n'a tant de soins et d'attentions que le Roi en a pour elle : elle lui fait connoître *un pays tout nouveau*, je veux dire le commerce de l'amitié et de la conversation sans chicane et sans contrainte. »

En 1680, le Roi nomme madame de Maintenon seconde dame d'honneur de la Dauphine. La Dauphine avait une forêt de cheveux qu'aucune de ses femmes ne pouvait bien peigner. Madame de Maintenon seule les démêlait sans lui faire mal. « Vous ne sauriez croire, dira dans peu de temps madame de Maintenon, combien le talent de bien peigner une tête a contribué à mon élévation. » Vainement madame de Montespan tente de former une cabale contre celle qu'elle nomme sa rivale. Elle l'accuse de vouloir devenir la maîtresse du Roi. « Il en auroit donc trois? demande madame de Maintenon. — Oui, répond vivement la marquise, moi

de nom, cette fille de fait (mademoiselle de Fontanges), et vous de cœur. »

Le 30 juillet 1683, la reine Marie-Thérèse, — pauvre reine avec toutes les prérogatives de la puissance et toutes les poignantes douleurs de l'âme, — mourut entre les bras de madame de Maintenon. A dater de ce jour, Louis XIV ne se contente plus d'être gracieux pour la marquise, il devient tendre et pressant. Madame de Maintenon « sait qu'à son âge, s'il n'est plus temps de plaire, la vertu est néanmoins de tous les âges; et le Roi, dit-elle, lui donne les plus belles espérances; elle le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. » Ce mot dévoile tout un plan, un manége habile et persévérant. L'abbé Gobelin, son directeur, lui a assuré que Dieu la voulait à la première place pour le salut du Roi, et elle a fini par se persuader que l'abbé Gobelin avait raison, et qu'elle devait *se sacrifier* et obéir à la volonté de Dieu.

Elle parvint enfin au but tant souhaité, et épousa Louis XIV vers 1685. La bénédiction leur fut donnée dans le cabinet du Roi par l'archevêque de Harlay, en présence du père La Chaise, confesseur de Louis XIV. La date précise de ce mariage est restée incertaine; mais, à partir de l'année 1685, mille détails firent comprendre que l'union devait être accomplie. On vit madame de Maintenon se promener seule à Marly avec le Roi; elle occupa un appartement de plain-pied avec celui de Louis XIV, qui l'appelait *madame*, se montrait respectueux envers elle et passait dans son appartement une partie

de ses journées; elle se levait un instant quand *Monseigneur* ou *Monsieur* entrait, « mais elle ne se dérangeoit pas pour les princes et les princesses du sang », qui n'étaient reçus qu'après avoir obtenu des audiences; elle appelait la duchesse de Bourgogne *ma mignonne*, la duchesse la nommait *ma tante*. Assise dans un fauteuil en présence du Roi, elle était admise aux réunions des ministres et aux secrets d'État. Louis XIV la consultait ainsi : « Qu'en pense *Votre Solidité?* Qu'en pense *la Raison?* » Grave, circonspecte, réfléchie, incapable d'entraînement, pleine de finesse, de pénétration et de douceur, d'une conversation aimable et d'une grâce constamment soutenue, elle répondait en quelques mots brefs et sans prétention; elle savait que Louis XIV avait horreur de paraître être conduit, aussi lui faisait-elle adopter son avis en le laissant convaincu qu'il suivait le sien. Le duc d'Orléans ayant trouvé près d'elle le Roi « en grand négligé » : « Mon frère, avait dit Louis XIV, à la manière dont vous me voyez devant madame, vous pouvez bien penser ce qu'elle m'est. » En public, elle ne prenait aucun rang, et restait une simple dame de la cour.

Madame de Maintenon fonda Saint-Cyr. Elle en fut nommée supérieure perpétuelle, en composa le règlement et s'y réserva un appartement complet. Elle y venait souvent, et ne dédaignait pas de descendre aux moindres détails de la maison. Saint-Cyr était destiné à l'éducation des demoiselles nobles et sans fortune. Pour y entrer, dit madame de Caylus, il fallait faire preuve

de noblesse et de pauvreté. Le généalogiste du Roi donnait les preuves de noblesse, l'intendant de la province certifiait la pauvreté. Deux cent cinquante demoiselles y étaient admises. — On éprouve un sentiment de tristesse et le cœur se serre à la vue de cette noblesse ruinée, de ces vieux soldats demandant pour eux-mêmes un lit aux Invalides et pour leurs filles une place à Saint-Cyr. — Il serait aisé de critiquer sur plus d'un point l'éducation qu'y recevaient les élèves. Louis XV a dit avec justesse : « Madame de Maintenon s'est bien trompée avec d'excellentes intentions. Ces filles sont élevées de manière qu'il faudroit de toutes en faire des dames du palais, sans quoi elles sont malheureuses et impertinentes. » Mais, sans appuyer davantage sur ce sujet, il est juste de reconnaitre qu'une noble pensée présida à la fondation d'un tel refuge par celle-là même dont la jeunesse avait souffert de l'abandon et de la pauvreté.

Racine composa pour Saint-Cyr *Esther* et *Athalie*. Les élèves avaient commencé par jouer *Cinna* et *Andromaque;* mais, après la représentation d'*Andromaque*, madame de Maintenon, effrayée de la manière dont ces jeunes filles savaient comprendre et exprimer le sentiment de l'amour, s'empresse d'écrire au poëte : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces. » En même temps elle lui demande une œuvre destinée uniquement à sa maison. Racine, inquiet pour sa gloire et désireux cependant de complaire à madame de Maintenon, consulte Boileau, qui

l'engage à ne pas obéir et à respecter sa renommée. Malgré ce conseil, il se met au travail et compose *Esther*. *Esther* fut jouée à Saint-Cyr le 8 février 1689; Racine avait lui-même dirigé les répétitions. Les élèves firent merveille; on les compara à la Champmeslé, à la Raisin, à Baron, à Montfleury. Le Roi applaudit, et chacun trouva dans la pièce des allusions, bien éloignées sans doute de la pensée de l'auteur. Aman était Louvois disgracié; « la superbe Vasthi », madame de Montespan; Esther, madame de Maintenon. A la suite d'une représentation à laquelle elle venait d'assister, madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Racine ne fera jamais rien de mieux »; puis elle racontait avec orgueil que le Roi avait daigné lui adresser la parole. Une parole du Roi, c'était plus qu'il n'en fallait alors pour tourner les têtes les plus solides. — Bientôt quelques personnages rigides blâmèrent madame de Maintenon de laisser des jeunes filles monter sur les planches, et les élèves ne jouèrent plus la comédie que dans l'appartement de madame de Maintenon, en présence du Roi et de quelques amis, et sans costumes.

III.

On a beaucoup exagéré l'influence politique de madame de Maintenon sur Louis XIV. Sauf quelques intérêts de famille à satisfaire, peut-être quelques rancunes

à exercer, l'influence politique de madame de Maintenon fut à peu près nulle. Louis XIV avait des vues arrêtées et personne n'eût pu l'en détourner. En religion, comme en toutes choses, il voulait l'unité, sans avoir besoin d'y être poussé par personne. A l'homme privé, madame de Maintenon rendit des services réels. Elle le retira du tourbillon des passions qui déshonorent la vieillesse. Elle le rappela à la pratique de ses devoirs de chrétien et chercha à modérer son goût pour les constructions et pour la guerre. Elle s'efforça en outre de dissiper ses ennuis, de combler le vide de son esprit, de distraire son cœur. Par malheur, madame de Maintenon fut plutôt dévouée au Roi dans les petites choses que dans les grandes; elle sut faire de petits sacrifices, rarement elle en sut accomplir de grands. Comme Louis XIV, elle aimait l'ordre, les convenances, les apparences; comme lui, elle possédait un esprit juste; mais, comme lui aussi, elle avait interdit à son esprit tout mouvement avant l'âge, maintenant son intelligence dans une sphère étroite et l'absorbant dans des riens minutieux. Elle ne fut pas la cause des fautes dernières et nombreuses du Roi, mais elle n'en empêcha aucune.

S'il faut en croire madame de Maintenon — et nous le voulons bien, mais non d'une façon aussi absolue qu'elle le prétend, — elle paya cher son pouvoir et sa dignité. Du matin au soir, sans repos, sans trêve, chargée d'un Roi à charge à lui-même, obligée de se courber devant les habitudes tracassières du maître, elle laisse

échapper parfois des cris de lassitude et de douleur capables d'attendrir, si on ne l'avait suivie depuis son enfance. « Je n'en puis plus ! je voudrois être morte ! dit-elle à son frère. — Vous avez donc parole d'épouser le Père éternel ? » répond avec un impitoyable bon sens le joyeux d'Aubigné. Elle écrit à madame de Maisonfort : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? » Et puis à M. de Saint-Géran : « Je vous envie votre solitude, votre tranquillité, et je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté ! » Elle dit encore : « En vérité, la tête est quelquefois prête à me tourner, et je crois que si l'on ouvroit mon corps après ma mort, on trouveroit mon cœur sec et tors comme celui de M. de Louvois. » Regardant un jour des carpes languissantes dans un magnifique bassin de marbre : « Elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe », dit-elle à madame de Caylus.

En écoutant ces mélancoliques paroles, on est tenté de compatir aux douleurs de madame de Maintenon. Mais, outre qu'elle souffrait volontairement et n'avait qu'une peine méritée, j'avoue — dussé-je sembler cruel — que je n'ajoute qu'une foi médiocre à ses plaintes. Je ne puis m'apitoyer en l'entendant soupirer vers la solitude, demander une chaumière et regretter sa bourbe. Ce n'est pas pour revenir à son point de départ

qu'on a marché froidement, pendant plus de soixante ans, vers un but unique, désormais atteint : la dignité dans la forme et l'élévation dans la position. On maudit les ennuis de sa fortune et de son rang, — et ces ennuis sont réels et nombreux ; — mais, le fussent-ils plus encore, on ne les changerait pas, même pour le bonheur. Madame de Maintenon déplore sa haute destinée ; s'il lui était donné de recommencer sa vie, elle agirait comme elle l'a fait.

Plaignons-la, j'y consens, non pas à sa manière, mais plaignons-la d'avoir sacrifié de sang-froid son bonheur à son orgueil. Elle comprima toutes les émotions de l'âme, tous les rêves de l'imagination, toutes les fantaisies permises et consolantes de l'esprit ; elle mit la raison sèche et inexorable à la place de son cœur ; elle ne sut ni aimer d'un véritable amour, ni pleurer de vraies larmes. En effet, il faut la plaindre. Mais, quand elle veut nous attendrir et faire croire à l'immensité du sacrifice qu'elle s'impose en vivant à la cour, peut-être — et je le croirais volontiers — reste-t-elle franche et se trompe-t-elle elle-même, seulement, et pour la première fois, elle se laisse, à coup sûr, entraîner à des illusions que nous ne pouvons partager avec elle.

Une fois pourtant nous rencontrons chez madame de Maintenon une parole de regret sur le passé et de repentir ; mais là encore le ferme propos n'apparaît pas, et le mot *peut-être* vient jeter dans l'esprit des doutes sur sa sincérité. « Je ne voulois pas être aimée en particulier de qui que ce fût; je voulois l'être de tout le

monde, faire prononcer mon nom avec admiration et avec respect, jouer un beau personnage et surtout être approuvée par les gens de bien; c'était là mon idole. J'en suis *peut-être* punie présentement par l'excès de ma faveur, comme si Dieu m'eût dit dans sa colère : « Tu veux de la gloire et des louanges, tu en auras jusqu'à en être rassasiée. »

La croix la plus lourde et la plus vulgairement réelle qu'elle eut à porter, fut la présence et la conduite de son frère. M. d'Aubigné était un homme d'esprit, fou, dissipé, prodigue, joyeux et bon compagnon, exempt de morgue et d'impertinence. Il appelait publiquement et sans gêne Louis XIV *le beau-frère*. Il faisait des sorties à sa sœur, dit Saint-Simon, parce qu'il n'était pas duc et pair. Pour s'en débarrasser, madame de Maintenon paya bien des fois ses dettes, mais elle chercha vainement à l'amender et à le convertir.

Madame de Maintenon n'oublia jamais sa propre famille. Elle avait une nièce nommée mademoiselle de Mureé.

« Elle étoit charmante, son visage joli, son esprit plus aimable encore que son visage. On n'avoit pas le temps de respirer ni de s'ennuyer quand elle étoit quelque part. Toutes les Champmeslés du monde n'avoient point les dons ravissants qu'elle laissoit échapper en déclamant. » Sa tante la maria au comte de Caylus; le Roi lui donna un collier de dix mille écus, et nomma son mari le menin de Monseigneur. M. de Boufflers, courtisan habile, lieutenant général, colonel de dra-

gons, avait demandé la main de mademoiselle de Mureé. Madame de Maintenon lui avait répondu : « Ma nièce, monsieur, n'est pas un assez bon parti pour vous; mais je n'en sens pas moins ce que vous voulez faire pour l'amour de moi, et je vous regarderai à l'avenir comme mon neveu. » Cette alliance adoptive ne nuisit pas dans la suite à M. de Boufflers.

Nous touchons à la mort de Louis XIV. Suivons, pour la mieux juger encore, madame de Maintenon près du lit funèbre. Le grand Roi, lui aussi, avait eu sa croix et son expiation, expiation autrement terrible que celle de madame de Maintenon. Il avait vu ses armées vaincues et ses généraux en fuite. La mort était venue frapper à la porte de son palais : le Dauphin, *Monsieur,* le duc et la duchesse de Bourgogne, Marie-Louise de Savoie, s'étaient couchés dans la tombe. Le cœur brisé, le regard impassible, Louis XIV avait contemplé le cadavre du duc de Berry, et jeté, de sa main défaillante, l'eau bénite sur le cercueil. Et c'était à cette heure, quand l'Europe entière le menaçait, quand il se montrait vraiment le *grand Roi* et jurait de *s'ensevelir sous les ruines de la monarchie,* que des pamphlets insultaient le monarque tant adulé, déifié même aux jours de sa puissance. Louis XIV, avec la vraie France d'alors, sanglante et meurtrie, avait tenu tête à l'orage et obtenu la paix. Mais la mort l'attendait. Vainement il se couvre d'habits somptueux et multiplie les revues, les jeux et les fêtes; ses jambes refusent de le soutenir et on le traîne lentement dans un char le long des allées

de Versailles. Quoi qu'il fasse, il faut mourir. Il reçoit le viatique et l'extrême-onction, bénit le Dauphin, et, le 1er septembre 1715, il expire dans sa soixante-dix-septième année. Les portes des grands appartements du palais s'ouvrent tout à coup; un enfant de cinq ans, revêtu du cordon bleu sur son justaucorps violet, s'avance conduit par madame de Ventadour, et la foule des courtisans et des gentilshommes s'incline et s'écrie : Vive le roi Louis XV!

Que faisait durant ce temps madame de Maintenon? Elle s'était retirée devant la mort et réfugiée à Saint-Cyr. Pendant la maladie du Roi, elle l'avait soigné assidûment, mais d'un ton sec. Elle avait longuement prié en silence près de son lit, mais sans une larme, sans un mot tombé du cœur. Louis XIV lui avait dit : « Je ne regrette que vous; je ne vous ai pas rendue heureuse, mais tous les sentiments d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai toujours eus pour vous; l'unique chose qui me fâche, c'est de vous quitter, mais j'espère vous revoir bientôt dans l'éternité. » Elle n'avait pas répondu.

Lorsque Louis XIV eut perdu connaissance, Louvois et le confesseur de madame de Maintenon l'engagèrent à ne pas rester davantage. *Sa raison* lui disait d'ailleurs *qu'elle ne pouvait plus en rien être utile au Roi*, et elle se retira. Elle ne ferma pas les yeux de celui *qui ne regrettait qu'elle*, elle ne recueillit pas son dernier soupir. Elle céda aux avis de Louvois et de son directeur. C'était de son cœur qu'il fallait prendre conseil; mais

ce conseiller-là, jamais madame de Maintenon ne l'avait interrogé, et ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché son indifférence et son ingratitude à ce moment suprême. — Décidément, madame de Maintenon est une femme de trop de raison et de trop de vertu.

IV.

Renfermée à Saint-Cyr, elle y vécut deux ans encore, avec une étiquette équivoque de reine douairière. Là, elle se trouve vraiment chez elle et dans sa sphère; elle donne des conseils, elle reprend, elle enseigne, elle se fait lire l'histoire par les pensionnaires, elle se mêle des moindres détails et veut être en toutes choses ponctuellement et absolument obéie. Comme à la cour, elle se lève de bonne heure et se couche tôt. Elle prie longtemps, entend la messe du haut de sa tribune et communie deux fois par semaine. Ses repas sont « courts et délicats » ; elle fait aux pauvres des aumônes abondantes. Comme elle écrit bien et facilement, elle se plaît à entretenir une active correspondance avec les supérieures des diverses communautés de France. Elle ne reçoit dans sa solitude que quelques rares amis, le maréchal de Villeroi, le cardinal de Rohan et surtout le duc du Maine, son élève favori, admis près d'elle sans audience et à toute heure. — Pierre le Grand ne voulut pas quitter la France sans lui avoir été présenté.

Elle mourut sans bruit le samedi soir, 15 avril 1719, veille de la Quasimodo. « La chute du duc du Maine au lit de justice des Tuileries lui donna le premier coup de la mort. Mais quand elle le vit arrêté, elle succomba; la fièvre continue la prit, et elle mourut à quatre-vingt-trois ans, avec toute sa tête et toute son intelligence. »

En résumé, et pour finir comme j'ai commencé, madame de Maintenon, malgré ses qualités incontestables, ne laisse dans l'esprit qu'un sentiment de froideur. Elle n'est pas sympathique; loin de là, sa nature éloigne. Il lui manque ce qui place si haut les saints, le feu divin et l'amour. On cherche en vain quelque chose de grand dans cette âme-là; et elle-même avait raison plus qu'elle ne croyait, quand elle disait dans un autre sens : « Je ne suis pas grande, je suis seulement élevée. » Toute sa vie elle soupire après la dignité, et toute sa vie, étrange ironie de sa destinée, il lui faut faire de la dignité avec ce qui l'est le moins. Amie de Ninon, veuve d'un poëte dont la bouffonnerie est passée en proverbe, solliciteuse près de Louis XIV et de sa maîtresse, gouvernante des enfants de madame de Montespan, subissant les hauteurs de la favorite, puis la combattant à sa manière et parvenant à l'abattre; enfin, mariée en secret, elle vit d'expédients au milieu de positions fausses, de l'équivoque et du mystère. On trouve en elle de la supérieure de couvent, de l'ambitieuse, de la maîtresse d'école, de l'aventurière, presque de la courtisane. « Rien n'est plus *habile* qu'une conduite irréprochable, » disait-elle; et dans cette nature, où

rien n'est naturel et prime-sautier, la vertu semble devenue une étude, un manége, un métier, une lutte corps à corps avec la considération.

Enfin, dans ce rôle, où perce, en y regardant de près, plus d'une scène de haute comédie, madame de Maintenon fut souvent sincère et toujours habile, persévérante et *vertueuse*. Pourtant, l'ensemble de son caractère, ses qualités et ses défauts, je ne les souhaite à personne, et je reste convaincu qu'après l'avoir attentivement observée, nulle femme ne sera tentée de la prendre pour modèle.

XVII.

MARIE LECZINSKA.

C'est une triste époque, après tout, que le règne de Louis XV. Sous une franchise de vice affectée, on insulte, la tête haute, aux principes éternels de la religion, de la morale et du bon sens. Dubois, « fils d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde, premier ministre, et, durant plusieurs années, véritable maître du royaume », mêle le cynisme au sacrilége; Richelieu crée une école de galanterie sans poésie et sans cœur, qui a gardé son nom; Philippe d'Orléans change en vice chacune de ses qualités brillantes et gouverne la France — après souper; les *cotillons* portent la couronne; « les magistrats rougissent de leur robe et tournent en moquerie la gravité de leurs pères; les prêtres, en chaire, évitent le nom de Jésus-Christ et ne parlent plus que du *Législateur des chrétiens;* les ministres tombent les uns sur les autres; le pouvoir glisse de toutes les mains; le suprême *bon ton* est d'être Anglais à la cour, Prussien à l'armée, tout enfin, excepté Français; la société devient puérile comme la société romaine au moment de l'invasion des

barbares : au lieu de faire des vers dans un cloître, on en fait dans les boudoirs ; avec un quatrain on est illustre. »

Louis XV, « qui jusqu'à sept ans marcha à la lisière, qui jusqu'à douze porta un corps de baleine, se laisse mener toute sa vie. » Aujourd'hui c'est madame de Pompadour, demain madame du Barry ; — à chaque heure ce sont ses passions. « En franchissant le seuil du château de Versailles, les hommes renoncent à leur dignité, les femmes à leur vertu. » Le *ministre des plaisirs du Roi* lui trouve tous les jours une pâture nouvelle, et le *Parc-aux-Cerfs* est fondé. Mais ce cœur fatigué ne peut plus même s'étourdir, et quand le duc de Choiseul lui dit : *Le peuple souffre!* il répond, en bâillant : *Moi je m'ennuie*. Il meurt ; son corps est transporté, sans pompe, à Saint-Denis, et le peuple s'éloigne repoussé par l'odeur fétide qui s'exhale du cercueil.

« Pourtant, comme ce peuple français ne peut jamais être tout à fait obscur, il gagne encore la bataille de Fontenoy. Pour empêcher la prescription de la gloire, d'Assas, aux champs de Clostercamp, s'écrie : « A moi, Auvergne ! c'est l'ennemi ! » Et, pour que Dieu ne détourne pas sa face de la terre de France, une Reine, une sainte, prie et pleure en silence, — et déjà on peut s'étonner des torrents de larmes que contiennent les yeux d'une reine.

C'est un portrait sur lequel le regard s'attache volontiers, et qui repose, que celui de Marie Leczinska. Au

milieu de ces folles femmes, couronnées de roses et emportées dans un carnaval sans fin, la figure de la Reine, recueillie, dédaignée et souffrante, forme un contraste qui calme l'esprit, las des chroniques scandaleuses, comme fait une fraîche brise à travers une nuit d'orgie. La vie de Marie Leczinska n'a peut-être point l'attrait de ces histoires de courtisanes, si charmantes à la surface, et si misérables au fond; mais on y trouve la quiétude et les charmes sérieux de la vertu. Il fallait bien que quelqu'un souffrît et se dévouât, et que ce fût la Reine, puisque le Roi, uniquement occupé de son ennui, ne trouvait pas le temps de sauver le royaume.

Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, et de Catherine Opalinska, naquit le 23 juin 1703, à Posen, au milieu des troubles occasionnés par l'élection de son père. Elle fut élevée dans les camps, au son du tambour, et passa son enfance à fuir devant les armées ennemies. Dans une déroute elle fut même oubliée près de Varsovie, et on la retrouva plusieurs heures après dans une écurie, dormant paisiblement dans son berceau. Enfin, Charles XII ayant été vaincu à Pultawa en 1709, Stanislas, fidèle à la fortune du roi de Suède, se réfugia en Turquie et puis en France.

Au milieu de tant de revers, l'éducation de Marie Leczinska n'avait pas cependant été négligée. Stanislas, homme éclairé, instruit, bienfaisant, roi philosophe, mais philosophe religieux, ne se laissa jamais abattre par les coups persévérants du sort. Il s'occupa sans

cesse de sa fille, traça pour elle un plan d'études et composa même à son intention plusieurs traités de morale. Il s'adressa constamment à son cœur autant qu'à son esprit, et ce furent surtout les principes d'une religion consolante qu'il enseigna à celle qui devait plus tard tant avoir besoin d'être consolée.

A vingt ans, Marie Leczinska avait une taille élégante, un maintien noble et réservé, un visage aimable plutôt que beau. Son jugement était droit, son coup d'œil pénétrant, son esprit cultivé, timide, gai, indulgent et sans beaucoup d'éclat. Elle savait six langues, y compris le latin. Retirée à Wissembourg en Alsace, elle vivait modestement dans un château délabré, près de son père et de sa mère, d'une modique pension que leur faisait la France; mais, du moins, ils vivaient en paix, car le régent avait fièrement répondu aux ennemis du roi déchu : « La France a toujours été l'asile des rois malheureux. » Dans les premiers temps de cet exil, l'ancienne reine de Pologne se plaignait de la destinée des siens, et paraissait regretter le trône. Quant à Stanislas, il se disait insensible à ses revers. Ils demandèrent l'un et l'autre à Marie ce qu'elle en pensait : « Je pense, dit-elle, que ma mère a raison pour le motif, et vous, mon père, pour le fond. Ma mère regrette votre couronne, parce qu'elle vous aime; vous, vous ne la regrettez pas, parce que vous êtes homme.

— Et toi, ma fille, répondit le Roi, tu juges aussi comme un homme. »

Marie refusa plusieurs mariages, dont deux avec des souverains d'Allemagne. Un jour qu'elle donnait sa dernière pièce d'or à une pauvre vieille femme :

« Ah ! ma bonne princesse, dit celle-ci, Dieu vous bénira : vous serez reine de France ! »

La vieille femme avait dit vrai. Peu de mois après, le cardinal de Rohan se rendait près de Stanislas, et lui demandait la main de sa fille pour le roi Louis XV. La marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, premier ministre, ne fut pas étrangère à ce mariage. Elle voulait placer sur le trône une reine qui lui dût sa couronne et fût disposée à la ménager.

« Mettons-nous à genoux, et remercions Dieu, dit Stanislas à Marie.

— Mon père, s'écrie la jeune fille, vous êtes donc rappelé au trône de Pologne?

— Ah ! ma fille, le ciel nous est bien plus favorable : vous êtes reine de France ! »

En effet, la petite infante d'Espagne, que Louis XV devait prendre pour femme, fut renvoyée avec de riches présents; le duc d'Antin vint, à la tête d'une ambassade, faire officiellement la demande de la fille de Stanislas ; et, le 14 août 1725, le duc d'Orléans, fils du régent, épousa, au nom du Roi, Marie Leczinska dans la ville de Strasbourg, et la jeune Reine se mit en route pour sa nouvelle patrie.

Louis XV l'attendait près de Moret, avec toute sa cour. Le maréchal de Villars raconte ainsi cette première entrevue, à laquelle il était présent :

« Le Roi, impatient de la voir, en a paru très-content. J'ai trouvé sa personne fort aimable. Elle a d'ailleurs la vertu, l'esprit et toute la raison qu'on peut désirer dans la femme d'un Roi qui a quinze ans et demi. »

Le lendemain, 5 septembre 1725, la cérémonie du couronnement eut lieu en grande pompe à Fontainebleau. Lorsque le Roi fit à sa femme les présents d'usage :

« Je les reçois volontiers, Sire, lui dit-elle; mais, comblée du don que vous me faites de votre cœur, je vous prie d'agréer que je fasse part de ceux-ci aux témoins de mon bonheur. »

Et elle les distribua à toute la cour, avec un air d'affabilité qui en doubla le prix. Marie Leczinska avait alors vingt-deux ans.

La nouvelle reine de France rend compte à son père de son voyage :

« Ah! mon cher père, lui dit-elle, qu'il y a longtemps qu'il était avant-hier, et que je ne vous ai rien dit! Il n'est rien que ne fassent les bons François pour me distraire et m'empêcher de m'ennuyer. On me dit les plus belles choses du monde; mais personne ne me dit que vous soyez auprès de moi. Peut-être me le dirat-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées, et je suis véritablement sous leur empire magique; je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres : tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf Sœurs;

ici j'ai les vertus des anges; là ma vue fait les bienheureux. Hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige, je mets la main sur ma tête, et, aussitôt, je retrouve, cher père, celle que vous aimez et qui vous aime aussi bien tendrement, votre chère Marie. »

Une fois sur le trône, Marie Leczinska ne se laisse point éblouir. Elle devient prudente et discrète; elle étudie la cour qui l'environne, et, se gardant d'un zèle exagéré, elle cherche à donner plutôt l'exemple que des conseils. Affable et indulgente, elle se fait aimer du plus grand nombre et estimer de tous. Les pauvres trouvent en elle une bienfaitrice infatigable. Pour parvenir aux malheureux, ses aumônes prennent les formes les plus diverses. A ceux-ci elle fait remettre du pain, des vêtements, le linge nécessaire pour les langes du berceau et les linceuls du cercueil; à ceux-là elle envoie discrètement des habits de soie et des sommes considérables. « Par ses ordres, dit l'abbé Trouchiski, je distribuois, et à la fois, depuis deux cents louis jusqu'à douze mille livres. » A tous elle accorde de consolantes paroles, plus précieuses que l'or.

Elle s'habillait toujours simplement, au point que, sans la connaître, on n'aurait pu la distinguer des autres dames de la cour.

Un jour, elle se promenait sur la terrasse du château de Versailles; elle vit passer une femme courbée sous

le poids d'un énorme fagot de bois. Elle l'appela et la questionna, lui demandant si elle connaissait la Reine.

« Hélas ! madame, répondit la bûcheronne, je n'ai pas ce bonheur-là. »

Marie lui mit douze louis dans la main, en disant :

« Prenez votre mal en patience, ma bonne, et Dieu vous bénira. »

Et aussitôt elle disparut.

Il y aurait mille traits semblables à raconter sur la reine de France.

Comme elle se fût reproché d'augmenter, sous aucun prétexte, les charges qui pesaient déjà sur le peuple, elle associait à sa charité le Dauphin, la Dauphine, les princesses ses filles, et quelques dames de sa cour. Louis XV, étonné qu'elle pût suffire à tant d'aumônes, demanda à la duchesse de Villars quelles pouvaient être les ressources de Marie Leczinska. La duchesse répondit que, sans doute, Sa Majesté et le contrôleur général venaient de temps en temps au secours de la Reine. Et le Roi l'ayant assurée qu'il n'en était rien :

« Eh bien, dit madame de Villars, je conseillerois fort à Votre Majesté de mettre la Reine à la tête des finances de l'État, car elle a évidemment le don des miracles pour multiplier les siennes; et je suis sûre qu'elle donne beaucoup au delà de ses revenus. »

Ce n'était pas l'évêque de Fréjus, le parcimonieux cardinal de Fleury, qui eût souffert que Marie Leczinska puisât dans la caisse publique. Le cardinal avait succédé dans le ministère au duc de Bourbon. C'était un

vieillard ombrageux, circonspect, rangé, modeste et loyal. Il laissa la France épuisée se rétablir d'elle-même à l'aide de son tempérament robuste. Secondé par le pacifique Walpole, il fut le modérateur de l'Europe à cette époque de crise; il s'efforça d'apaiser les esprits, de concilier les intérêts, de négocier et de transiger. Par sa conduite réservée, il s'acquit une haute influence dans les conseils des souverains. Il parvint à liquider le dernier règlement des comptes de la succession d'Espagne. Mais son économie dégénéra en parcimonie, et son amour de la paix fut poussé jusqu'à la timidité; à sa mort, les affaires de la guerre et de la marine se trouvèrent dans un état d'abaissement qui compromit la gloire de son ministère.

Louis XV accordait toute sa confiance au cardinal, son ancien précepteur. Il allait même jusqu'à écrire à la Reine : « Je vous prie, madame, et, s'il le faut, je vous ordonne de faire tout ce que l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'étoit moi-même. » Fleury ne pardonna pas à Marie Leczinska son attachement au duc de Bourbon, auteur principal du mariage de la fille de Stanislas et de Louis XV. Il usa envers elle de vexations mesquines. Il lui refusa plus d'une fois le payement de sa pension, sous prétexte qu'il avait remboursé des dettes contractées par la Reine pour secourir les pauvres.

A la mort d'Auguste II, en 1733, le parti de Stanislas le proposa de nouveau pour roi et l'opposa à Auguste III, électeur de Saxe, fils du feu roi. Stanislas

réunit jusqu'à soixante mille suffrages. Villars et les vieux généraux poussaient à la guerre; ils prétendaient qu'on ne pouvait se dispenser de soutenir le beau-père du roi de France. Fleury se laissa forcer la main. Il consentit à fournir quinze cents hommes et trois millions; c'était trop peu pour réussir, assez pour compromettre le nom français. Cinquante mille Russes luttaient contre Stanislas. « Un Français, qui se trouvait par hasard à l'arrivée de nos troupes, le comte de Plélo, ambassadeur en Danemark, rougit pour la France, se mit à leur tête et se fit tuer. »

La Reine, malgré les procédés étroits et taquins du cardinal, rendait justice à ses qualités. Elle ne se vengea qu'une fois et par un seul mot. Dans le temps où Fleury, pour épargner une dépense d'entretien de mille écus, faisait substituer un gazon à la magnifique cascade du parc de Marly, il chercha un jour à se disculper auprès de la Reine de sa conduite vis-à-vis de Stanislas, appelé par le traité de Vienne au trône de Lorraine. « Croyez, madame, dit-il, que la couronne de Lorraine vaut mieux pour le Roi votre père que celle de Pologne. — Oui, répondit Marie Leczinska, à peu près comme un tapis de gazon vaut mieux qu'une cascade de marbre. » A la mort de Stanislas, la Lorraine passa à la France; ce fut la dot de Marie Leczinska.

La Reine aimait la France, tout ce qui pouvait augmenter le bonheur du pays, toutes ses gloires. Elle accordait une protection particulière au président Hénault et au poëte Moncrif, un des principaux distributeurs de

ses aumônes. Elle marquait au maréchal de Saxe une constante et sincère considération, et lui souhaitait d'imiter Turenne dans son retour à la religion catholique, comme il l'imitait dans ses exploits. Un jour que le maréchal prenait congé de la Reine pour retourner à l'armée, elle lui promit de faire prier Dieu et de le prier pour son bonheur. « Ce que je demanderais au ciel, répondit le maréchal, ce serait de mourir comme M. de Turenne, sur le champ de bataille. — De quelque manière que meure le maréchal de Saxe, reprit Marie Leczinska, il ne peut que mourir couvert de gloire; mais, ce qui comblerait mes vœux, ce serait qu'au bout de sa longue et glorieuse carrière, il fût, comme Turenne, enterré à Saint-Denis. » Le maréchal de Saxe n'eut ni la gloire de tomber sur le champ de bataille, ni le bonheur de mourir dans la religion que lui souhaitait la Reine. Quand Marie Leczinska apprit que le maréchal n'était plus: « Qu'il est triste, murmura-t-elle, et que l'on souffre de ne pouvoir dire un *De profundis* pour celui qui nous a fait chanter tant de *Te Deum !* »

Les premiers temps de l'union de Marie Leczinska et de Louis XV furent heureux. « Mon âme est en paix, écrivait alors la jeune Reine à son père; je trouve ici un contentement dont je n'osais me flatter, même sur votre parole. Je n'ai de peine que celle de ne pas vous voir! et, s'il plaît à Dieu, elle ne durera plus longtemps. On a déjà réglé dans le conseil le cérémonial de votre réception. Sur quelques difficultés que l'on faisait à ce sujet, le Roi a dit: « Ce que je ne lui dois pas

» comme roi, je le lui dois comme gendre. » Jugez, mon père, combien ce propos m'a fait de plaisir. Et ce n'est pas le Roi qui me l'a rendu. On ne respire ici que pour mon bonheur. » Six ans après son mariage, Louis XV, quand on cherchait à tourner ses yeux vers quelque dame de la cour, répondait encore : « Ces femmes sont-elles donc plus belles que la Reine? »

Mais ce bonheur ne dura pas. Le duc de Richelieu, madame de Tencin, mademoiselle de Charolais, travaillèrent à rompre l'intimité de Louis XV et de Marie Leczinska, et à empêcher le Roi de vivre, ainsi qu'ils disaient, en bourgeois. Ils parvinrent à lui donner une maîtresse sans qu'il eût besoin de s'en mêler, — à peu près comme on lui avait donné une femme. — Leur choix tomba sur madame de Mailly; et, depuis lors, la Reine vit passer à ses côtés et sous ses yeux cette suite interminable de courtisanes, dynastie de *cotillons* qui usurpa le trône et les faveurs du Roi. Madame de Vintimille succéda à sa sœur; — mademoiselle de Mailly, imitant Louise de La Vallière, s'en alla pleurer sa faute dans la solitude. — Madame de Vintimille mourut en couches et fut remplacée par une troisième sœur, la marquise de la Tournelle, devenue bientôt l'éblouissante duchesse de Châteauroux, et qui se flatta un instant de jouer le rôle d'Agnès Sorel auprès d'un nouveau Charles VII. Et puis ce fut mademoiselle Poisson, marquise de Pompadour. Celle-ci régna vingt ans. Elle distribua les grâces, nomma les ministres, les évêques et les généraux, accueillit les artistes et les philosophes, et main-

tint Louis XV dans une vie d'apathie et de débauches. En 1750, nommée dame du palais de la Reine, — (madame de Pompadour nommée — par le Roi — dame de la Reine!), la marquise se montra soumise et respectueuse envers Marie Leczinska. « La Reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut, disait-elle, elle me hait; pour moi, j'aime cette princesse, et je la révère, parce qu'elle est vertueuse. » Elle écrivait à madame de Blagny : « La Reine passe son temps à prier Dieu. C'est une sainte. Les grandeurs et les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrais en pouvoir dire autant. » Et à la comtesse de Baschy : « La Reine est, sans contredit, la femme forte. Elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins (car elle en a), avec un courage que j'admire et qui m'étonne. Je vois, par son exemple, que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. » C'était contre le Dauphin, dont elle supportait difficilement le mépris, que madame de Pompadour tournait ses railleries. Elle se moquait de ses haires et de ses disciplines, et prétendait qu'il se déguisait en jésuite pour dire son bréviaire.

En 1764, la marquise mourut; et Louis XV, apercevant de loin la voiture qui emportait le cercueil, ne prononça, pour tous regrets, que ces mots : « La marquise n'aura pas un beau temps pour son voyage! » Marie Leczinska, la Reine chrétienne, informée de la maladie de madame de Pompadour, — par laquelle elle avait souffert vingt ans, — « envoya s'enquérir de la santé de la marquise; » le Roi en fut instruit : « C'est

bien là la Reine ! dit-il ; la démarche est au-dessous de son rang, mais digne de sa vertu. » Marie Leczinska explique ainsi sa conduite en cette circonstance : « Ne serions-nous pas heureux si, en offrant le pardon à des gens qui ne nous le demandent pas, nous leur faisions naître la pensée de le demander à Dieu, qui a été bien plus offensé que nous ? »

Madame du Barry fut la dernière maîtresse de Louis XV. Elle se nommait mademoiselle Lange ; comme Jeanne d'Arc, elle était de Vaucouleurs, — double et sanglante ironie du hasard. — Courtisane de bas étage, associée à un homme débauché chez lequel elle avait pour mission d'attirer les joueurs, celle que l'on nomme la comtesse du Barry excita par son élévation bien des jalousies. « Les grandes dames de la cour, qui avaient accepté un tabouret chez madame de Pompadour, se scandalisaient de la même faveur offerte chez madame du Barry Louis XV leur semblait manquer à ce qu'il devait à leur naissance, en leur faisant l'injure de ne pas choisir dans leurs rangs ses courtisanes ; la nouvelle maîtresse du prince parut un outrage aux droits d'un noble sang, précisément parce qu'elle était à sa place. » — Louis XV, insouciant de l'avenir, disait dans son égoïsme : « Après moi le déluge ! » Le déluge arriva trop tôt pour madame du Barry. Un soir, en 1769, un beau page était entré discrètement dans le boudoir de la comtesse et lui avait dit : « Madame la comtesse, le Roi de France vous attend ; voulez-vous lui donner votre cœur ? » — En 1793, le bourreau heurta à la porte de la prison de

l'ancienne favorite, et lui dit : « Femme Barry, la guillotine t'attend ; viens lui porter ta tête. »

Seule peut-être, parmi tant d'innocents et de coupables que le glaive révolutionnaire frappa tour à tour, madame du Barry se montra faible en face des *tricoteuses*. « Ces parques ivres et basses que pouvait allécher le sang de Marie-Antoinette auraient dû respecter celui de mademoiselle Lange. »

Marie Leczinska n'assista pas du moins à la faveur de madame du Barry.

Il faudrait être femme, épouse et mère, pour dire les humiliations et les tortures que dut éprouver dans ces jours la Reine de France.

Froissée à toute heure dans ses instincts les plus délicats, dans ses affections les plus sacrées et dans son légitime orgueil, en butte aux outrages les plus sanglants, Marie Leczinska n'obtint pas même du Roi ce respect froid et de convention que Louis XIV sut au moins garder envers Marie-Thérèse. Dans un souper, où chacun devait faire son couplet sur Adam, Louis XV improvisa celui-ci :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la sienne!
Ici, je vois celles d'autrui,
Et ne vois pas la mienne!

Abreuvée d'amertume, mais résignée à la volonté de Dieu, elle lui adressait chaque jour, pour la conversion du Roi, les plus ardentes prières. Pour lui, elle offrait

au ciel ses aumônes, ses communions et ses souffrances. Ainsi que Clotilde, l'épouse du premier roi chrétien, elle passa bien des nuits à pleurer, prosternée aux pieds du Christ.

Son unique refuge était près de ses enfants. Elle en avait donné dix au Roi. Elle veillait sur leur éducation : elle prenait part à toutes leurs joies, s'affligeait de toutes leurs douleurs ; elle les accoutumait à envisager comme le premier avantage de leur rang le pouvoir de secourir les malheureux, et, tant qu'elle vécut, elle leur prodigua les mêmes soins. Le sort ou la politique avaient donné pour épouse au Dauphin la fille d'Auguste de Pologne qui avait détrôné Stanislas ; mais la Dauphine — mère de Louis XVI — se montrait si douce, si affectueuse, si délicate, que Marie Leczinska l'avait choisie pour sa plus intime amie. Quant au Dauphin, la Reine disait quelquefois en le contemplant : « Que Dieu soit loué ! il aura l'âme bonne, il aimera la religion, il fera le bonheur du peuple. »

La mort s'en vint frapper Marie Leczinska dans ces consolantes affections. Le Dauphin, la Dauphine, Madame Henriette, et un grand nombre de ses enfants lui furent successivement enlevés. Stanislas mourut aussi à Nancy, le 23 février 1766, regretté et vénéré des Lorrains, qui conservent encore précieusement sa mémoire. Marie Leczinska écrit alors au milieu de sa douleur :

« J'ai été bien malade, et il était difficile que cela ne fût pas, à la suite des malheurs qui me sont arrivés et que je ressens chaque jour plus vivement. Ce qui me

console, c'est que ceux que je pleure sont heureux. Je l'espère de la miséricorde du Seigneur. Que sa volonté soit faite ! »

Ne croirait-on pas lire l'histoire d'une sainte?

A son lit de mort elle disait à ses médecins :

« Rendez-moi mes enfants, et vous me guérirez. »

Dans une dernière visite qu'elle fit à Saint-Denis, elle voulut descendre dans les caveaux où reposaient les rois et les reines de France.

« C'est donc ici, dit-elle, à côté de ces morts, que j'attendrai la résurrection générale : voilà le palais où je serai logée bientôt. Qu'on me montre l'endroit précis où je serai placée. »

Et, prosternée, au milieu du silence des morts, en face des rois en poussière, elle prie avec ardeur le Roi immortel qui juge les rois.

Enfin elle meurt, « de dépérissement et de chagrin, » le 25 juin 1768; elle meurt — en suppliant Dieu de sauver la France et de sauver le Roi.

Louis XV parut, à cette heure, profondément ému. Il embrassa le corps inanimé de la Reine, et, entouré de ses filles, il la pleura amèrement. Il se fit raconter par son médecin Lassone les moindres détails des derniers moments de Marie Leczinska. Lassone fut obligé de s'interrompre plusieurs fois, et, suffoqué par sa douleur, il s'évanouit. Le Roi le prit dans ses bras et le déposa lui-même sur un fauteuil.

Voici quelques-unes des réflexions et des maximes de la reine Marie Leczinska :

— Nous ne serions pas grands sans les petits; nous ne devons l'être que pour eux.

— Tirer vanité de son rang, c'est avertir qu'on est au-dessous.

— Un roi qui commande le respect pour Dieu est dispensé de le commander pour sa personne.

— Souffrir que le peuple méprise les lois de Dieu, c'est l'absoudre d'avance du mépris qu'il fera des lois de l'État.

— La miséricorde des rois est de rendre la justice; et la justice des reines, c'est d'exercer la miséricorde.

— Les bons rois sont esclaves, et leurs peuples sont libres.

— Le malheur des grands est de s'occuper trop de ce que les hommes leur doivent, et pas assez de ce qu'eux-mêmes doivent à Dieu.

— La paix qui précédait la guerre eût souvent mieux valu que celle qui la suit.

— Tel ministre insouciant se croit à l'abri de tout reproche en nous disant que c'est poursuivre une chimère que de prétendre réformer tous les abus dans un État; comme s'il n'y avait pas un large milieu entre vouloir réformer tous les abus et ne vouloir en réformer aucun.

— L'erreur du vulgaire est de mesurer notre grandeur sur notre pouvoir; la nôtre, bien plus grossière, est de croire que le vulgaire a raison.

— En politique comme en morale, le chemin le plus court pour rendre les hommes heureux, c'est de s'appliquer à les rendre vertueux.

— Si les courtisans sollicitaient les grâces divines comme celles de la cour, ils seraient de grands saints.

Durant toute sa vie, Marie Leczinska avait offert à Dieu ses souffrances pour qu'il sauvât le royaume. En mourant, sa dernière prière fut pour la France. Dieu entendit cette prière ; il sauva la France, — mais ce fut au prix du sang.

Louis XVI paya, sur l'échafaud, les crimes de Louis XV.

Marie-Antoinette, *rapiéçant* dans sa prison son unique robe afin de se présenter décemment sous le couperet de la guillotine, lava de son sang les taches de boue dont les maîtresses des rois avaient souillé le trône.

Le Dauphin, la Dauphine Marie-Thérèse, — qui prie au ciel pour son pays et pour ses bourreaux, — expièrent les fautes du passé.

Ce fut à ces conditions seules que Dieu écouta la prière de Marie Leczinska.

Et pourtant son agonie avait été plus cruelle et plus longue que celle de Louis XVI, de Marie-Antoinette et du Dauphin. On ne pourrait lui comparer que celle de la Dauphine Marie-Thérèse, élevée dans une prison, morte en exil.

Mais une loi terrible pèse sur l'histoire. L'expiation veut du sang, et un sang innocent. Le salut des peuples est à ce prix.

Jeanne d'Arc, Louis XVI, Charles Ier, tous les confesseurs, tous les martyrs, sont là pour l'attester.

XVIII.
MADAME DE LA SABLIÈRE.

I.

Deux faits principaux remplissent la vie de madame de la Sablière : son amour pour La Fare, son amitié pour La Fontaine. Parlons d'abord de l'amour, nous viendrons ensuite à l'amitié. C'est la marche habituelle que suit le cœur humain.

Madame de La Sablière se distingue par un rare mélange de haute instruction et de simplicité, de science et de naïveté, d'esprit et de cœur. Elle fut savante et elle resta femme ; elle vécut au milieu de poëtes de génie, et n'écrivit pas un vers ; elle mourut d'amour. Combien en pourraient dire autant !

Sa beauté était remarquable, son visage spirituel ; elle avait des cheveux bouclés autour de la tête et rattachés par des bouffettes de rubans, une taille élégante et un regard plein de douceur. En maint endroit La Fontaine loue

..... Ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.

... Ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis...
... Cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme, avec grâce de femme.

Elle se nommait Marguerite Hesselin. Son frère, un des amis intimes de Racine, était maître de la Chambre aux deniers du Roi. Il aimait beaucoup les arts, et avait fait bâtir par Le Veau la plus belle maison du quai des Balcons, dans l'île Saint-Louis. Rien ne fut négligé pour l'éducation de madame de La Sablière. Elle lisait le latin à livre ouvert et savait par cœur les plus beaux vers d'Horace et de Virgile. Sauveur et Roberval, tous les deux membres de l'Académie des sciences, lui enseignèrent les mathématiques et l'astronomie; Bernier, qu'elle avait recueilli chez elle, ainsi que La Fontaine, lui apprit l'histoire naturelle et l'anatomie, et l'initia aux spéculations les plus élevées de la philosophie. Il composa pour elle un excellent abrégé des ouvrages de Gassendi, dont il expose le système avec une grande clarté.

Bayle, en rendant compte dans son journal de ce livre dédié à madame de La Sablière, parle du mérite « de cette dame, connue partout pour un esprit extraordinaire et pour un des meilleurs. M. Bernier, ajoute-t-il, qui est un grand philosophe, ne doute pas que le nom illustre qu'il a placé à la tête de son traité n'immortalise son ouvrage plus que son ouvrage n'immortalisera ce nom. » Amelot de La Houssaye, dans la préface des *Maximes* de La Rochefoucauld, l'appelle « l'illustre dame qui a été l'honneur de son sexe et de son

siècle, et dont la mémoire sera en vénération tant qu'on respectera l'esprit, le savoir, la politesse et la vertu ». Fontenelle, d'Olivet, madame de Sévigné, Perrault, Chaulieu, ne tarissent pas d'éloges à son sujet, et, de son vivant même, elle recueillit les suffrages universels, si toutefois on en excepte Boileau. Mais, quand il s'agit de femme, Boileau est-il bien compétent?

L'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique* n'aimait pas madame de La Sablière; voici pourquoi. Dans son épître v, il avait eu le malheur de donner à l'*astrolabe* une destination complétement étrangère à cet instrument d'astronomie. De plus, il avait écrit au masculin le mot *parallaxe*. C'était une faute contre la science et contre la grammaire. Madame de La Sablière releva la première aussitôt que parut l'épître. Cette critique fit du bruit, et Boileau s'en vengea en traçant, vingt ans après, dans sa satire sur les femmes, ce portrait de madame de La Sablière :

Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. La science, je croi,
Aura pour l'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit en sa présence
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience;
Puis d'une femme morte avec son embryon,
Il faut chez du Verney voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.

Cette satire ne fut achevée d'imprimer qu'après la mort de celle qu'elle prétendait régenter. Il y avait là tout ensemble manque de galanterie et injustice. « Sans doute, dit Perrault, cette dame, qui n'est plus et qui n'auroit dû inspirer que des louanges, se plaisoit, aux heures de son loisir, à entendre parler d'astronomie et de physique; elle avoit même une très-grande pénétration pour ces sciences, de même que pour plusieurs autres, que la beauté et la facilité de son esprit lui avoient rendues familières. Mais il faut dire qu'elle n'en faisoit aucune ostentation, et qu'on n'estimoit guère moins en elle le soin de cacher ces dons que l'avantage de les posséder. »

N'allons pas plus loin, et ne faisons pas de pédantisme à propos d'une femme qui resta toujours simple.

Madame de La Sablière n'est point une Reine d'aventure, mais bien une Reine légitime — par l'amitié —, comme Christine de Pisan le fut par le talent ; elle n'est pas même, rigoureusement, une dame de la cour, car elle n'y était pas admise; c'était la cour qui venait chez elle. Le grand Condé l'honora de plus d'une visite, et Louis XIV savait l'apprécier; il en parlait souvent et la gratifia plusieurs fois de ses dons.

Les soirées de madame de La Sablière sont restées célèbres. Chacun briguait la faveur d'y être admis. On y rencontrait les gentilshommes les plus en renom, en même temps que les plus dissipés de l'époque. Rochefort, Brancas, de Foix, Chaulieu, Sobieski, depuis roi de Pologne, s'y trouvaient coudoyés par les savants et

les poëtes; et *Mademoiselle* se plaignait que cette petite bourgeoise lui enlevât la société de Lauzun, et que ses réunions privassent la cour des seigneurs les plus aimables. Aux soirées de l'hôtel de la place Royale régnaient l'esprit, le bon ton et la franche gaieté. C'était, comme on disait alors, le séjour des grâces, de la joie et des plaisirs. La Fontaine récitait des fables, Chaulieu improvisait cette chanson, imitée d'Horace :

Le beau duc de Foix nous réveille :
Chantons Vénus et Cupidon ;
Chantons Iris et la bouteille
Du disciple d'Anacréon.
Vénus l'accompagne sans cesse,
Les Grâces, les Ris et les Jeux.
Qu'il est doux d'être la maîtresse
De ce jeune voluptueux !
Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
Et laissons là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

Femme et fille de financiers, madame de La Sablière n'ignorait pas qu'elle ne devait qu'à elle-même le cercle nombreux et brillant dont elle était entourée. Elle gardait la conscience de sa valeur et savait, par sa dignité, se maintenir à la hauteur des gens les plus élevés qui la venaient visiter. Elle ne se laissait pas éblouir; elle restait simple pour tous, et prenait sa bonne part de ces banquets de l'esprit. Et, comme un grave magistrat de sa famille lui disait : « Eh ! madame, toujours des amourettes; on n'entend parler que de cela

dans cette maison. Mettez donc au moins quelque intervalle ; les bêtes mêmes n'ont qu'une saison pour cela ! — C'est que ce sont des bêtes ! » répondait-elle, — mot que lui emprunta plus tard Beaumarchais, et qu'il plaça dans sa *Folle journée*.

Le reproche du magistrat pouvait s'adresser à l'hôtel de La Sablière, mais non pas à la dame du lieu. Elle était, sous tous les rapports, à l'abri de la critique et de la médisance, et, près de Marguerite ou d'Iris, comme on la nommait souvent avec La Fontaine, les plus adroits et les plus entreprenants, Lauzun lui-même, étaient venus inutilement se brûler les ailes.

Ce fut à ses soirées que madame de La Sablière eut l'occasion de voir le marquis Charles de La Fare. Le marquis de La Fare appartenait à une famille illustre du Languedoc. Il était jeune, beau, poëte, chevaleresque, aventureux, connu de toute l'armée par la bravoure qu'il avait montrée lors de la défaite des Turcs au passage de Naab et aux combats de Senef, de Mulhausen et de Turkeim ; il avait l'imagination enjouée, l'esprit délicat, le caractère aimable. Il faisait des vers avec Chaulieu, et les femmes en raffolaient. Sous son feutre à plumes brillaient de grands yeux noirs ; sa taille était élevée et élégante, son nez droit et à la romaine, sa bouche charmante, son air cavalier, sa main d'une perfection et d'une petitesse rares ; il portait une moustache brune, relevée comme celle des raffinés de Louis XIII. C'était en tous points un des héros les plus à la mode.

La Fare conçut pour madame de La Sablière une

sérieuse passion, bien que madame de Coulanges ait dit plus tard qu'il n'allait à l'hôtel de la place Royale que pour y rencontrer la bonne compagnie. Il renonça à la fortune, à la gloire, à l'ambition, pour ne pas être contraint de s'éloigner, et vendit sa charge de sous-lieutenant des gens d'armes du Dauphin au jeune marquis de Sévigné, alors enseigne dans la même compagnie.

Au début, comme il arrive habituellement en amour, madame de La Sablière se laissa aimer; et puis, vaincue par la constance de l'élégant marquis, dont les yeux ne la quittaient guère, elle aima à son tour. Elle essaya de lutter pourtant et voulut se réfugier vers son mari. M. de La Sablière avait bien autre chose à faire que de s'occuper de sa femme!

Antoine Rambouillet de La Sablière était cousin germain et beau-frère de Tallemant des Réaux. Il avait épousé Marguerite Hesselin lorsque celle-ci était encore fort jeune, et dans l'espoir de se guérir d'une passion malheureuse. Ce fut toute sa vie son système de chercher à oublier un amour par un amour nouveau. Il fit succéder mademoiselle Van Ghannel à madame Le Tanneur et mademoiselle Hesselin à quelque autre. Seulement, il n'eut jamais d'amour réel pour sa femme, bien qu'elle lui donnât plusieurs enfants, et qu'il rendît justice à ses qualités et s'avouât complétement indigne d'elle. Du reste, son esprit était doux et cultivé, sa manière d'être élégante et son humeur facile.

Il avait une grande fortune. Outre son hôtel de Paris,

il possédait sur la route de Vincennes une charmante habitation. On la nommait la maison des quatre pavillons. Elle avait été bâtie par son père, le financier Rambouillet. C'étaient de magnifiques jardins, des bois, des bosquets, des jets d'eau, des terrasses au bord de la Seine. Les fruits en étaient exquis; on venait les acheter pour la table du Roi. M. de La Sablière aimait de préférence cette campagne et y passait des semaines entières, tandis que sa femme restait à Paris. Leur société n'était pas la même, M. de La Sablière poursuivant des amours bourgeoises et fréquentant peu les gens de cour. Seulement, comme Marguerite, il recherchait les beaux esprits et les recevait volontiers à la *Folie-Rambouillet*. Là, il lisait ses œuvres à La Fontaine et composait ses madrigaux. Conrart l'appelait le grand *madrigalier français*. S'il fallait en croire ses vers, M. de La Sablière n'aurait jamais été fort heureux dans ses amours; mais, en ce temps-là, on soupirait toujours, heureux ou malheureux. — La poésie semblait faite pour cela.

Madame de La Sablière voulut chercher au milieu du monde un remède à la douleur que lui causaient les infidélités de son mari. Ce fut en vain; et, quand l'amour vint frapper à son cœur, il la trouva seule, sans appui, délaissée, et l'issue du combat ne pouvait être douteuse. A son retour d'un voyage à la poursuite de mademoiselle Van Ghannel, M. de La Sablière apprit la liaison de sa femme et de La Fare. Il n'avait ni le droit d'être sévère, ni la prétention d'enchaîner la

liberté de Marguerite. Il ne s'irrita pas et ferma les yeux. Ces sortes de conventions tacites ne choquaient personne au dix-septième siècle. On pardonnait tout à qui savait être aimable et spirituel. Madame de Sévigné parle de ces intrigues avec un enjouement indulgent, et madame de La Fayette va plus loin, en trouvant que la passion de La Fare est *bien violente et bien sévère, et que sa maîtresse n'y répond pas assez.*

La Fare montra en effet dans cette occasion une admirable constance. Durant plusieurs années, sa passion ne se ralentit pas un instant; il ne quittait plus Marguerite, et on affirmait que madame de La Sablière manquerait de persévérance plutôt que son amant. Madame de Sévigné écrit à la date du 4 août 1677 : « J'ai vu répondre mon fils à quelqu'un qui vouloit attaquer la persévérance de la belle Sablière : Non, non, elle aime toujours son cher Philadelphe; il est vrai que, afin de faire vie qui dure, ils ne se voient pas si souvent, et qu'au lieu de douze heures, par exemple, il n'en passe plus chez elle que sept ou huit; mais la tendresse, la passion, la distinction et la parfaite fidélité sont toujours dans le cœur de la belle, et quiconque dira le contraire a menti. »

Pourtant La Fare céda le premier. Tout en restant attaché à madame de La Sablière, et en se comportant galamment envers elle au point de vue du monde, il devint moins assidu, plus distrait, et excita la jalousie de Marguerite. Évidemment il était changé; elle devait avoir une rivale.

Un soir d'hiver, elle attendait vainement le marquis, qui cependant avait juré d'être exact au rendez-vous. Ses nerfs étaient agacés, son esprit était inquiet. Elle se levait et se rasseyait, ouvrait un livre et ne lisait pas, regardait à tout instant à la pendule, commençait mille choses sans les achever. Elle écoutait, croyait toujours entendre du bruit et ouvrait la fenêtre; elle ne voyait et n'entendait que la pluie qui tombait par torrents. Désespérée, elle prend une résolution subite, s'enveloppe d'une pelisse et se fait conduire quai Notre-Dame.

Là s'élevait, au bord de l'eau, une maisonnette, asile enchanteur, témoin habituel de leurs amours, et qui appartenait au marquis. Ils s'étaient plu à l'orner ensemble des meubles préférés. Elle y avait passé les heures les plus heureuses de sa vie.

Elle arrive, monte au salon, regarde à travers la porte. La Fare et ses amis, assis autour d'une table, passent la nuit à jouer. La rivale de madame de La Sablière était devant elle. C'était la *bassette*.

Ce jeu alors faisait fureur. « La bassette, dit madame de Sévigné, est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que, passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées et se joue au racquit, comme font les petits enfants. Le Roi paraît fâché de ces excès. Monsieur a mis toutes ses pierreries en gage. » Madame de Montespan perdit à ce jeu quatre millions en une séance; « mais elle força les banquiers

de jouer jusqu'à ce qu'elle se fût acquittée, ce qu'elle fit avant de se coucher. » Ceux-ci finirent par être dupes, car tout à coup la bassette fut supprimée.

La Fare, lui, payait quand il avait perdu, et il perdait souvent. Il chercha à se corriger de cette terrible passion; vingt fois il jura à madame de La Sablière de ne plus risquer un écu au jeu, de s'éloigner de ceux qui causaient sa perte : promesses de joueur que la première occasion faisait oublier. Ce devint chez lui une rage, une fièvre de tous les instants. Il perdait avec le marquis de Dangeau et Langlé des sommes considérables, s'endettait en un soir de quinze mille livres et n'en restait que plus acharné à poursuivre.

Le jeu devint sa seule préoccupation; il y passait jusqu'à trois jours entiers sans sommeil et sans relâche. Il ne rêvait plus qu'à la bassette.

A la longue, ce jeu tua toutes ses autres émotions. Son âme se dessécha, son esprit se flétrit, sa fortune y passa presque en entier. Il en arriva à être insensible même à l'amour.

Ninon dit alors à madame de La Sablière : « Je suis plus fâchée de voir M. de La Fare se livrer à la bassette que je ne le serais de trente infidélités ordinaires. Vous triompheriez de ses maîtresses, parce qu'il n'en aimera jamais une autant que vous, et, quoi qu'elles fassent, il vous reviendrait toujours. Mais la dame de pique! Ah! ma toute belle, vos charmes, votre amour, tout échouera contre cet écueil : je vous plains. »

Mais, si la bassette était la plus terrible rivale de

madame de La Sablière, elle n'était pas la seule. Il y avait alors au théâtre une demoiselle de Champmeslé en train de faire tourner toutes les têtes. Sévigné en était fou et M. de Tonnerre aussi, et bien d'autres. Racine, qui déclamait les vers aussi bien qu'il les faisait, lui donna des leçons et lui laissa son cœur; ses chagrins d'amour contribuèrent à sa conversion et nous valurent *Esther* et *Athalie*. La Fontaine disait à la Champmeslé : « Vous êtes la meilleure amie du monde, aussi bien que la plus agréable. » Il lui écrivait au plus beau moment des conquêtes de Louis XIV : « Tout sera bientôt au Roi de France et à mademoiselle de Champmeslé. » Ce ne fut pas la faute du *Bonhomme*, alors âgé de cinquante ans, s'il se contenta du titre d'ami.

Mademoiselle de Champmeslé n'était cependant pas jolie, mais elle était bien faite et d'une taille charmante. Elle avait la voix douce, pénétrante, énergique à l'occasion. Voici comment la juge madame de Sévigné, qui, tour à tour, l'appelle la *petite comédienne*, et puis la *jeune merveille*, et la *petite Chimène*, et enfin *sa belle-fille*, en racontant, avec beaucoup d'esprit, la mésaventure de son fils : « Mademoiselle de Champmeslé est laide, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; mais, quand elle dit des vers, elle est adorable. » Et ailleurs : « La pièce de Racine, *Bajazet*, m'a paru belle : nous y avons été. *Ma belle-fille* m'a semblé la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue; elle surpasse la Desœillet de cent mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne pour le

théâtre, je suis indigne d'allumer les chandelles quand elle paraît. »

La Fare ne fut pas repoussé près de mademoiselle de Champmeslé; il supplanta sans peine le marquis de Sévigné. La Champmeslé se plia à ses caprices, et lui accorda même plus d'amour qu'il ne lui en demandait. Cette nouvelle infidélité acheva de briser le cœur de madame de La Sablière. Sans cesse avec sa maîtresse, ou au jeu chez Monseigneur, La Fare ne paraissait plus qu'à de rares intervalles à l'hôtel de la place Royale. S'il avait gagné, il retrouvait encore quelques étincelles de son ancienne gaieté et de son ancien amour. Mais, s'il avait perdu, il se montrait morose, bourru, et reprochait à Marguerite de lui enlever tout sang-froid par les préoccupations qu'elle lui causait. Il ne cherchait plus d'excuses, ne prenait pas la peine de cacher ses fautes, et madame de La Sablière, toujours tendre et dévouée, pleurait en silence, sans lui adresser le moindre reproche. Seulement, elle s'éloignait insensiblement du monde et ne recevait plus comme par le passé; ce qui faisait écrire par La Fontaine à M. de Bonrepaux: « Iris et ses grâces nous négligent. Ce sont des ingrates auxquelles nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venoit adorer écarte tantôt un mortel, tantôt un autre, et se moque du demeurant, sans considérer ni le comte, ni le marquis, aussi peu du duc. Autrefois je vous aurois écrit une lettre qui n'auroit été pleine que de ses

louanges, non qu'elle se souciât d'être louée, elle le souffroit seulement, et ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût pourtant un si grand mépris ; cela est changé. »

Madame de La Sablière résolut de se retirer complétement du monde, et la mort de son mari vint affermir davantage sa résolution. Une dette, contractée par son père envers l'État, nécessita, de la part de M. de La Sablière, un long voyage à l'étranger. Il se sépara avec peine de sa famille et de mademoiselle Manon Van Ghannel. Pendant son absence, celle-ci fut prise d'une fluxion de poitrine et enlevée en trois jours. M. de La Sablière était en route pour revenir à Paris. La nouvelle de cette mort, que lui apprit sans ménagement sa fille aînée, le frappa comme un coup de foudre. Il se mit au lit avec la fièvre et le délire, et, malgré les soins empressés de sa femme, il ne recouvra plus connaissance et mourut.

Alors madame de La Sablière se renferma chez elle pendant plusieurs mois, s'occupant exclusivement de ses enfants, refusant de voir personne, même le marquis de La Fare. Triste, malade, désolée, elle envisagea sans faiblesse son projet de dire un éternel adieu au monde, se convainquit bien qu'elle ne regretterait rien dans sa solitude, et, quand tout fut prêt, elle fit avertir La Fare qu'elle le recevrait.

Le marquis arriva. C'était le soir. Ils se tenaient près de la fenêtre ouverte sur la place Royale. Le soleil d'automne éclairait de ses derniers rayons cette scène des derniers adieux.

Par un reste des coquetteries de l'amour, madame de La Sablière avait quitté son deuil et revêtu une de ses toilettes des jours heureux. Elle portait un vêtement de pékin chiné avec des nœuds de couleur de feu, un fil de perles de dix mille écus et les dentelles les plus précieuses. Elle avait artistement bouclé ses cheveux et consulté attentivement son miroir. Elle parla longtemps, d'une voix simple et attendrie. Il y eut alors plus d'un retour vers le passé, plus d'un soupir de regret donné aux joies d'autrefois. Mais La Fare tenta vainement d'ébranler la résolution de Marguerite; elle n'accorda pas même un jour. Quand la lune se fut levée sur les grands arbres, que le silence se fut fait de toutes parts et que l'horloge eut sonné dix heures :

« Adieu, mon ami, dit madame de La Sablière; j'emporte dans ma solitude votre souvenir, mais je ne vous reverrai plus. »

La Fare s'éloigna le remords et la douleur dans l'âme. Il courut au jeu et y resta deux jours et deux nuits.

A peine venait-il de quitter madame de La Sablière, que La Fontaine entra chez elle. Marguerite se jeta dans les bras de son vieil ami, et fondit en larmes. Le lendemain elle se rendit aux Incurables, où elle passa le reste de sa vie à soigner les malades et à prier Dieu.

Madame de Sévigné, — à laquelle il faut souvent revenir pour les détails, petits et grands, de son siècle, — raconte ainsi à sa fille le dénoûment de ce drame intime : « Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre La Fare et madame de La Sablière :

c'est la bassette! L'eussiez-vous cru? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration. Le moment étoit venu que cette passion devoit cesser et passer même à un autre objet. Croiroit-on que ce fût le chemin pour le salut de quelqu'un que la bassette! Ah! c'est bien dit, il y a cinq cent mille routes qui nous y mènent. Madame de La Sablière regarda d'abord cette désertion; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouoit, les ennuis, les *ne savoir plus que dire*. Enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu tout cet amour si brillant, elle prit sa résolution : je ne sais ce qu'elle a coûté, mais enfin, sans querelle, sans reproches, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même; et, sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonceroit à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'est pas comme celui des malades qu'elle sert. Les supérieurs de la maison sont charmés de sa raison : elle les gouverne tous; ses amis vont la voir, elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette. Voilà la fin de cette grande affaire qui attiroit l'attention de tout le monde. Voilà la route que Dieu

avoit marquée à cette jolie femme; elle n'a point dit, les bras croisés : *J'attends la grâce*. Mon Dieu, que ce discours me fatigue! Eh! mort de ma vie! la grâce saura bien vous préparer les chemins; les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît. » (Lettre DCCLVII, aux Rochers, dimanche 14 juillet 1680.)

II

La Fontaine fut le plus intime ami de madame de La Sablière, il fut aussi le plus fidèle. Le hasard les avait mis un jour en présence, et dès le premier abord ils s'étaient compris. En 1670, la fortune du poëte, déjà fort compromise par son insouciance, son inexpérience des affaires et son manque d'esprit de conduite, étant venue à lui manquer complétement par la mort de madame Henriette d'Angleterre, près de laquelle il avait la charge de gentilhomme, madame de La Sablière le recueillit chez elle.

Puisque nous en trouvons l'occasion, à propos de madame de La Sablière si mêlée à sa vie, parlons donc un peu de La Fontaine. Parler de La Fontaine, « cela fait du bien ».

Physiquement, La Fontaine ne nous apparaît jamais

jeune; moralement, il ne nous semble jamais vieux. Celui que nous rêvons dans notre enfance est un homme plutôt grand que petit, à la figure avenante et calme et aux longs cheveux blancs. Il s'appuie sur une longue canne et porte un chapeau à trois cornes. Sans le connaître, nous l'eussions tous pris volontiers par la main, sans en avoir peur et sans nous troubler. — D'après le portrait peint par Lebrun, le plus fidèle que nous ayons du fabuliste, La Fontaine avait le visage ovale et plein, le nez accentué, les yeux bleus et recouverts de longues paupières. Sa physionomie était douce, empreinte de finesse, de somnolence et de naïveté.

Dès son début, La Fontaine obtint un grand succès; il fut loué par les premiers écrivains de l'époque, admis chez les femmes du plus haut rang et les plus à la mode, et recherché des grands seigneurs. Madame de Sévigné le cite et en parle souvent; elle en fait l'éloge et ne veut pas laisser à son oncle le soin d'envoyer les livres du fabuliste à madame de Grignan.

L'éducation de La Fontaine fut quelque peu négligée. Né le 8 juillet 1621 à Château-Thierry, il poussa en pleine terre de Champagne; le maître d'école du village lui donna des leçons. Plus tard, on l'envoya à Reims, et un bon chanoine de Soissons, nommé Héricart, prétendit qu'il était prédestiné à la carrière ecclésiastique. Jean de La Fontaine son père, maître des eaux et forêts, Françoise Pidoux sa mère, et toute sa famille, assez ancienne et non sans certaines prétentions à la noblesse, n'y virent pas d'inconvénient. A

vingt-deux ans, il entra donc au séminaire de Saint-Magloire; mais ce ne fut pas pour longtemps. Le chanoine découvrit bientôt qu'il s'était trompé; et, pour réparer son erreur, il offrit de marier le jeune homme à sa nièce Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de la Ferté-Milon. La Fontaine, pourvu de la charge de son père, se maria, comme il fit toute chose en sa vie, par indolence de caractère.

On a beaucoup médit de madame Jean de La Fontaine; et, par sympathie pour le mari qu'on voulait excuser, on a légèrement calomnié la femme. Disons donc que c'était une belle, spirituelle et vertueuse personne, mais d'une humeur impérieuse, de goûts frivoles et n'entendant rien aux affaires du ménage.

Voilà, par ma foi, une union bien assortie! Et qui donc va soigner le pot-au-feu? Et pensez-vous que Jean soit homme à supporter longtemps les criailleries de sa femme? Non pas; et, un beau jour, il la laisse là bel et bien et s'esquive du logis, pour n'y plus rentrer qu'à de rares distances et seulement en passant, par manière de visites et de politesse.

Mais aussi, quelle idée! se laisser marier, lui, Jean de La Fontaine! Bonhomme tant qu'il vous plaira; mais flâneur, distrait, n'agissant qu'à sa guise; faisant du matin au soir l'école buissonnière; oubliant sa femme ici, son fils là, lui-même partout; recevant la pluie sur le dos tout un jour; perdant son chapeau, déchirant ses habits; s'attardant avec le renard et le corbeau, le loup et la cigogne; devisant d'amour avec les deux pigeons,

tandis que le rôti refroidit. Grand enfant de génie, — qui n'aurait eu besoin que d'une mère. Voyons, et soyons de bon compte, y avait-il dans cette nature naïve et primesautière de quoi faire un mari?

D'ailleurs les poëtes devraient-ils se marier? Rarement ils sont heureux en ménage; la réalité les tue et les obligations de devoirs journaliers les écrasent. Et, du reste, peuvent-ils jamais trouver le bonheur dans l'amour? Leurs joies et leurs peines ne sont-elles pas le plus souvent des prétextes? Ils croient aimer et ils n'aiment pas; ils croient souffrir et ne souffrent pas : ils rêvent. Ils sont nés pour être des grands hommes et non pas des hommes. Et, ce qu'il eût fallu à La Fontaine, c'eût été une vieille gouvernante, simple et indulgente, qui, après l'avoir élevé et choyé tout petit, eût préparé plus tard son dîner et raccommodé ses chausses; ménagère prudente, tenant d'une main ferme les cordons de la bourse; maîtresse femme peut-être et grondeuse en le voyant rentrer tard au logis, mais cœur d'or, dévouement d'habitude et à toute épreuve, sans rancune et sans droits exigeants : la vieille Marie Talbot de Bernardin de Saint-Pierre.

Restons donc justes envers madame de La Fontaine, et avouons que, dans tous les cas, le ménage ne pouvait bien marcher longtemps.

Pendant un voyage qu'il fit dans le Midi, La Fontaine raconte d'abord, et sans plus de façon, ses bonnes fortunes à sa femme; puis il lui adresse en passant quelques bons conseils et des reproches fondés : « Vous

ne jouez ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si, en badinant, je vous avois accoutumée à l'histoire soit des lieux, soit des personnes; vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante; et c'en est une très-mauvaise d'affecter de paroître telle. » Et, se souvenant de son fils, il ajoute : « Faites bien mes recommandations à notre marmot, et distes-lui que j'amènerai peut-être de ce pays quelque beau petit chaperon pour le faire jouer et pour lui tenir compagnie. »

La Fontaine aimait le plaisir; il se plaisait à le chanter, et il avouait lui-même « qu'ayant un grain d'amour, il ne manquoit pas aussitôt d'y mêler tout ce qu'il avoit d'encens dans son magasin. »

Ainsi fait, Jean ne tarda pas à avoir mangé *son fonds avec son revenu*. Madame Jannart, parente de sa femme, le présenta à Fouquet. Fouquet, homme habile en affaires, ardent, présomptueux, ne connaissant d'autre puissance pour arriver au but que celle de l'or, et ne manquant pourtant pas de grandeur, s'entourait orgueilleusement de gens de lettres et d'artistes. Il accueillit La Fontaine à merveille, et lui fit une pension dont le poëte devait acquitter chaque quartier par une pièce de vers. La Fontaine resta hautement dévoué à son pro-

tecteur disgracié; c'est là une des marques de l'élévation de son cœur.

« Tout le monde, dit madame Ulrich, le désiroit; et, s'il falloit citer les personnes illustres et tous les esprits supérieurs qui avoient de l'empressement pour sa conversation, il faudroit faire la liste de toute la cour. » Mais ne dissimulons pas qu'au fond de ces prévenances se faisait jour une arrière-pensée égoïste, et que c'était l'homme de talent et curieux qu'on recherchait surtout.

Enfin, après avoir bien couru les champs et la ville, le monde et la cour, se consolant de ses misères avec des fables, il se trouva, à la mort de *Madame,* dans un assez misérable état et tout prêt à prendre le chemin de l'hôpital. Mais madame de La Sablière lui ouvrit tout grand son hôtel en lui disant : « Vous êtes chez vous. »

Il n'y eut dans l'hospitalité de madame de La Sablière ni sentiment étroit d'amour-propre satisfait, ni vaniteuse ostentation. Ce qu'elle recueillit, ce ne fut point le fabuliste admiré partout, l'homme de génie dont on aimait à faire parade comme d'un meuble rare, ce fut le pauvre bonhomme La Fontaine, sans sou ni denier, sans gîte et sans guide, le grand enfant de génie qui, sans elle, serait peut-être mort de faim après avoir mené une vie vagabonde et sans dignité.

A l'hôtel de La Sablière, La Fontaine fut en effet chez lui. Il y trouva une amitié grandiose, délicate et indulgente. A l'abri désormais de tous les soucis matériels, il vivait libre comme l'air, sortant à sa guise, rentrant à ses heures. Souvent il arrivait à la fin des re-

pas : il s'était arrêté à composer des vers sous un arbre, près d'un ruisseau, au milieu des génisses, des oiseaux, des moutons, de toute cette nature parlante qu'il aimait tant et qui lui tenait lieu de cabinet de travail, et il s'y était oublié ; il s'était trompé de chemin, ayant pris à gauche au lieu de prendre à droite, — c'était son habitude ; — il avait saisi les passants au collet pour leur parler de Baruch ; ou bien encore « il venoit d'assister à l'enterrement d'une fourmi, et n'avait pu s'éloigner avant d'avoir suivi le convoi et reconduit la famille à la maison. » Et ainsi des autres causes de ses retards. Une fois à table, il faisait honneur au repas par son grand appétit. Aux soirées de madame de La Sablière, il avait son fauteuil marqué au coin du feu ; il écoutait peu, parlait rarement et rêvait beaucoup. Il répondait à peine, à moins qu'il ne fût question d'un malheureux auquel il pût être utile, ou que la conversation ne roulât sur un de ses sujets préférés. Ainsi, il apprit du comte Jean Sobieski les mœurs des castors, et les plaça dans l'apologue du livre dixième de ses fables. Ce sans-gêne et cette insouciance désappointaient plus d'un curieux venu exprès pour l'entendre, et madame de Cornuel, connue pour la vivacité de son esprit et ses bons mots, disait « que ce n'était pas un homme, mais un *fablier*, qui portait des fables comme un arbre porte naturellement des fruits ».

La Fontaine était lié avec Boileau, Racine, Molière et Chapelle. Boileau avait loué un appartement au faubourg Saint-Germain, rue du Vieux-Colombier, et les

cinq amis s'y réunissaient plusieurs fois par semaine; ils lisaient leurs œuvres, soupaient ensemble, et La Fontaine fut souvent l'objet de joyeuses et folles mystifications. C'est là que pour la première fois on le surnomma *le Bonhomme*. — Qu'est devenue cette maison? Et n'était-ce pas cependant un toit assez précieux et assez rare, lui qui avait abrité, à la même heure, tant d'hommes de génie, pour qu'on prît soin, au moins à l'entrée, d'en graver le souvenir? —

Il s'en fallait qu'ils eussent tous des caractères coulés dans un même moule. Boileau était brusque, tranchant, mais franc et loyal; Racine d'une gaieté douce, malin et railleur; Molière attentif, mélancolique et rêveur, et *le Bonhomme* paresseux et distrait, mais parfois follement jovial, et, chose singulière, toujours d'une moralité parfaite dans ses discours. Quant à Chapelle, inférieur à ses amis sous le rapport du talent, doué néanmoins d'une imagination vive, d'un esprit pénétrant et délicat, il les laissait, comme homme du monde, à une longue distance derrière lui.

Il arriva au cénacle de la rue du Vieux-Colombier ce qu'il advint à tant d'autres depuis. Au bout de quelques années, chacun avait pris son vol dans des directions opposées, et le nid était resté vide. Boileau, d'humeur grondeuse et de mœurs sévères, avait été choqué de la conduite légère de La Fontaine et de l'intempérance de Chapelle. Ayant rencontré ce dernier tout rayonnant d'une franche gaieté, produit de la bouteille, il lui avait fait en pleine rue un long sermon. « Tenez, avait ré-

pondu Chapelle, entrons ici, nous serons plus à l'aise, vous pour parler, moi pour vous entendre. » C'était, on le pense bien, un cabaret. Ils y entrèrent, Chapelle versa à boire, Boileau discourut ; et quand ils s'éloignèrent, Chapelle, plus aguerri par l'habitude, dut reconduire à sa demeure le pauvre Despréaux trébuchant. Celui-ci ne pardonna pas cette plaisanterie à Chapelle et ne voulut plus le revoir.

D'après les conseils de madame de La Sablière, La Fontaine fit un voyage à Château-Thierry pour rendre visite à sa femme et mettre ordre à ses affaires ; mais madame de La Fontaine était en ce moment au salut, et il revint sans l'avoir vue. Madame de La Sablière l'engagea également à présenter ses œuvres au Roi. La Fontaine se rendit à Versailles, reçut un gracieux accueil de Louis XIV et une bourse d'or, — et ne manqua pas d'oublier la bourse dans la voiture.

Dire toutes les distractions prêtées au fabuliste serait chose impossible. Il est certain qu'il en eut beaucoup. Il désirait donner une bonne éducation à son fils ; mais M. de Harlay s'en étant chargé, il ne s'en occupa pas plus qu'il ne s'occupait de lui-même. Un jour, il alla voir Dupin, docteur en Sorbonne, et, en se retirant, il rencontra son fils dans l'escalier. « Monsieur, dit Dupin à ce dernier, vous voilà en pays de connaissance ; allez dans mon appartement, je reconduis monsieur votre père. » La Fontaine ne prit nulle garde à ce jeune homme qui le saluait, et dit plus loin à Dupin : « Quel est ce monsieur ? — Quoi ! vous n'avez pas reconnu votre fils ? »

La Fontaine réfléchit et répondit d'un air assez embarrassé : « Je crois, en effet, l'avoir vu quelque part. »

On les réunit une autre fois dans le même salon, afin de jouir de la surprise du père. La Fontaine écouta la conversation de cet inconnu et en parut charmé. « C'est votre fils, lui dit-on. — Vraiment, répondit-il sans s'émouvoir, j'en suis bien aise ! »

Il fuyait tout ce qui l'ennuyait, et on prétend qu'à la représentation d'une de ses pièces il s'en alla en disant : « J'ai vu le premier acte, j'en ai bien assez comme cela; je n'ai pas le courage d'en entendre plus long, et j'admire la patience des Parisiens ! » De même, dînant chez Le Verrier, financier au triple travers de vouloir passer pour homme à bonnes fortunes, pour ami des grands seigneurs et pour savant, il se leva avant la fin du repas, prétextant une séance à l'Académie. On lui observa qu'il était beaucoup trop tôt. « Eh bien! répondit-il, je prendrai le plus long. » Et il sortit.

Avec l'âge, les distractions et les imperfections de La Fontaine ne firent qu'augmenter. Madame de La Sablière ne parut jamais s'en apercevoir et « ne le rebuta pas un seul jour ». Elle le conserva près d'elle tant qu'elle vécut, lui épargna, pendant vingt ans, les tracas de la vie, et pourvut, écrit d'Olivet, à tous ses besoins, le sachant incapable d'y pourvoir lui-même. « J'ai renvoyé tout mon monde, disait-elle; je n'ai gardé que mon chien, mon chat et La Fontaine. » Elle avait toute confiance en sa sincérité, et répétait souvent « que La Fontaine ne mentait jamais en prose ». Aussi fut-il le confident des

plus intimes douleurs de son amie, et chercha-t-il, en maintes circonstances, à la consoler. Oublieux peut-être dans les jours heureux, il devenait tendre et fidèle quand arrivait la mauvaise fortune.

Cependant, le changement de vie de madame de La Sablière nuisit à La Fontaine. Faible et irrésolu, il avait besoin d'un guide quotidien pour ne pas tomber à tout instant dans des fautes que sa raison et son cœur désapprouvaient. Madame de La Sablière exerçait sur son esprit une influence salutaire. Mais, une fois renfermée aux Incurables, et bien qu'il continuât à demeurer chez elle, elle ne le vit plus qu'à de rares intervalles. Le soin des malades, des absences fréquentes et prolongées, nécessitées par l'intérêt de l'hospice, absorbaient tout son temps, et ses nouvelles occupations, ses goûts, son genre de vie, lui enlevaient en partie l'ascendant qu'elle avait eu dans le monde sur le poëte aimé et docile. Pourtant elle l'exhortait encore à changer de conduite; mais La Fontaine n'aimait pas les sermons, et répondait en vers à Iris qu'il ne se sentait pas le courage de l'imiter.

Tout attristé de ne plus la voir à son gré, il errait comme une âme en peine et cherchait des distractions près des princes de Conti et de Vendôme, du comte de Fiesque et du grand Condé; il se liait avec Mignard et divers ecclésiastiques, tels que l'abbé Huet, évêque de Soissons, et l'abbé Le Camus, converti par l'exemple de Rancé, et plus tard évêque de Grenoble et cardinal. Il songea même à passer en Angleterre, où d'avanta-

geuses propositions lui avaient été faites; mais il n'eut jamais la force de se séparer de son amie.

M. d'Hervart, conseiller au parlement, gagna complétement son amitié, et madame d'Hervart, jeune, belle et spirituelle, l'entoura d'attentions aimables et de soins touchants. Bien qu'il eût soixante ans passés, elle lui donnait d'utiles conseils, qu'il ne suivait guère. Elle fut pour lui comme une seconde madame de La Sablière. Il rechercha toujours de préférence la société des femmes; près d'elles, il ne se montrait ni aussi insouciant ni aussi distrait. Il en fut longtemps aimé; car, s'il avait tous les défauts d'un enfant, il en avait aussi toutes les qualités : naturel, sensibilité, enjouement et naïveté. Et, à soixante-six ans, nous le voyons admis fort intimement par une dame, désignée seulement par ***, et amoureux fou de mademoiselle de Beaulieu, dont il rêve nuit et jour.

Comme le salon de madame de La Sablière était fermé, La Fontaine fit orner sa propre chambre de bas-reliefs, de bustes en terre cuite des principaux philosophes de l'antiquité, et se mit à recevoir. A ces soirées on lisait des vers et de la prose, on devisait des choses du temps; il avait installé un clavecin, et on faisait de la musique. Dans ce nouveau salon se rencontraient des poëtes et des savants, des actrices, des grands seigneurs, des acteurs et des femmes du monde; car les femmes du monde ne faisaient pas toujours fi des hommes de théâtre, témoin l'aventure arrivée à mademoiselle de La Force, petite-fille d'un maréchal de

France. Mademoiselle de La Force s'éprit d'une belle passion pour Baron et oublia même un soir de le renvoyer de sa chambre à coucher. Au matin, Baron s'esquiva, afin de ne pas causer de scandale. Mais il avait oublié de dire à la dame une chose importante; il revint donc à son lever et entra tout droit dans la chambre, comme il pensait en avoir le droit. Mademoiselle de La Force se trouvait alors avec deux personnes prudes et sévères; elle crut devoir se fâcher et demanda à Baron qui lui permettait de se donner des airs si familiers et de venir ainsi chez elle. Baron se piqua et répondit froidement : « Mille pardons! j'ai oublié ce matin ici mon bonnet de nuit, et je venais le chercher. »

La Fontaine était âgé de soixante et un ans lorsqu'il fut reçu de l'Académie, sur les pressantes sollicitations de madame de Thiange, sœur de madame de Montespan. — Dans la vie de La Fontaine les femmes sont partout. — Louis XIV avait consenti en disant : « Puisque Boileau est admis, vous pouvez maintenant admettre La Fontaine : il a promis d'être sage. »

La Fontaine ouvrit la séance par le discours d'usage et la termina par la lecture d'une épître en vers adressée à madame de La Sablière. C'est une des belles pages du poëte. Il loue sa bienfaitrice, l'associe aux honneurs publics qu'il reçoit, révèle dans une langue magnifique ses propres défauts, et les déplore.

Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils si je ne sais les suivre,

Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? Vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre.
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

La Fontaine a souvent adressé des vers à madame de La Sablière. Malgré l'ordre exprès qu'il en avait reçu, il trouva toujours le moyen de lui donner des louanges gracieuses, délicates et qui ne ressemblent en rien à celles qu'il accordait aux autres femmes. Ses *Ouvrages de poésie,* publiés en 1685, sont remplis du nom de sa bienfaitrice. Quand elle fut retirée du monde, elle recevait encore la première toutes les pages qu'il écrivait; et nous le voyons un jour recommander à Racine « de ne montrer à personne les vers qu'il lui envoie, car madame de La Sablière ne les a pas encore vus ».

Bayle attribue à madame de La Sablière certains madrigaux de son mari; c'est une erreur. Hamelot de La Houssaye a publié, à la suite des *Maximes* de La Rochefoucauld et de madame de Sablé, quelques maximes et quelques pensées chrétiennes de madame de La Sablière. C'est tout ce qu'elle écrivit.

III.

Madame de La Sablière vécut plus de douze années aux Incurables, de 1680 à 1693. Son cœur était brisé; et ni les louanges, ni les instances du monde, ni sa beauté, encore dans son éclat, ne purent lui faire rompre sa résolution. — Au dix-septième siècle, les naufragés de la fortune ou de l'amour se réfugiaient dans la pensée de l'éternité; dans la première partie du dix-neuvième, on n'allait plus au cloître, et parfois on se tuait; aujourd'hui on se distrait et on oublie. — L'amour était plus profond au dix-septième siècle qu'aujourd'hui.

Avant de mourir, madame de La Sablière eut le bonheur de voir son vieil ami revenir à des sentiments chrétiens et abjurer les erreurs de sa vie. Vers la fin de l'année 1692, La Fontaine fut pris d'une grave maladie, dont il ne se guérit jamais complétement. Les exhortations délicates et affectueuses de madame de La Sablière et de Racine le touchèrent, et il consentit à recevoir l'abbé Pouget, vicaire de Saint-Roch, qu'il connaissait déjà. L'éternité des peines effrayait surtout son esprit, et une discussion s'engagea à ce sujet entre lui et l'abbé Pouget; elle ne dura pas moins de douze jours. La garde de La Fontaine, craignant que ces conversations ne fatiguassent son malade, disait à l'abbé: « Ne le tourmentez pas tant, monsieur, il est si bête

que le bon Dieu n'aura pas le courage de le damner. » Selon l'abbé Pouget, « La Fontaine était un homme qui sur mille choses pensait autrement que le reste des hommes : aussi simple dans le mal que dans le bien. Sa maladie lui donna l'occasion de faire des réflexions sérieuses; il saisit le vrai et s'y rendit; il ne chercha point à chicaner. » La Fontaine demanda pardon à Dieu de ses *Contes;* il brûla une comédie commencée, et sa conversion fit beaucoup de bruit. L'abbé Tallemant et madame Deshoulières, qui allaient mourir, firent appeler l'abbé Pouget à leurs derniers moments.

La Fontaine se rétablit tant bien que mal; mais, en revenant à la vie, il ne retrouva plus madame de La Sablière. Elle était morte aux Incurables le 8 janvier 1693, dans les sentiments de la piété la plus vive et en regrettant seulement de ne pas avoir près d'elle son ami.

La Fontaine pleura sa bienfaitrice, et fut contraint de quitter cette maison, qu'il n'avait plus le droit d'habiter. En sortant, il rencontra dans la rue M. d'Hervart, qui lui dit : « Je vous cherchais pour vous prier de venir loger chez moi. — J'y allais, » répondit simplement La Fontaine.

Ce mot-là vaut toutes ses œuvres.

Un grand écrivain moderne, un grand poëte, un grand orateur, a écrit que La Fontaine manquait de cœur. Il ignorait à coup sûr le mot du fabuliste à M. d'Hervart.

La Fontaine ne survécut que deux ans à madame de La Sablière. Dans ses dernières années, il était devenu plus distrait que jamais et négligeait complétement sa toilette. Un de ses amis lui fit un jour compliment de son habit. La Fontaine jeta un regard étonné sur lui-même. Il portait depuis deux jours un habit neuf; madame d'Hervart avait soin, sans qu'il y prît garde, de remplacer ses vêtements usés.

Il ne s'occupait plus que de poésies sacrées, et, peu de temps avant sa mort, il écrivait à son ami Maucroix : « J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, et que j'aurai le temps d'achever mes hymnes. Je mourrois d'ennui si je ne composois plus; donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa,* que je t'ai envoyé. » Il ne nous reste rien des hymnes de La Fontaine. C'est une perte peu regrettable. Son génie ne le portait pas vers ce genre de poésie.

Se sentant tout près de sa fin, il écrit encore à Maucroix : « Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit une si grande foiblesse au milieu de la rue du Chantre, que je crus véritablement mourir. Oh! mon cher, mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais paroître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu! Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Maucroix répondit immédiatement cette lettre tou-



chante, que La Fontaine eut le temps de recevoir : « Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi le reste de ta vie, et que souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très-grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme. — 14 février 1695. — »

La Fontaine expira le 13 avril 1695, dans sa soixante-treizième année. Racine et madame d'Hervart demeurèrent près de lui jusqu'à sa fin.

Après sa mort, on trouva dans sa chambre des haires, des disciplines et le cilice qu'il portait en secret depuis sa conversion.

Le pauvre grand homme! il voulait regagner le ciel, — comme s'il l'avait perdu!

FIN.

TABLE.

INTRODUCTION.

FIN DE LA TABLE.



